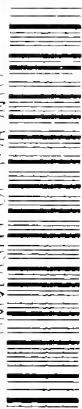


UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 0006717 3





EVVRES EN RIME
DE
IAN ANTOINE DE BAIF

SECRETAIRE DE LA CHAMBRE DU ROY

Avec une Notice biographique et des Notes

PAR

CH. MARTY-LAVEAUX

TOME QUATRIÈME



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

—
M DCCC LXXXVII

LA

PLÉIADE FRANÇOISE

Cette collection a été tirée à 248 exemplaires numérotés
et parafés par l'éditeur.

230 exemplaires sur papier de Hollande.
18 — sur papier de Chine.

N^o 65.

177.

L.F.
1525

ŒUVRES EN RIME
DE
IAN ANTOINE DE BAIF

SECRETAIRE DE LA CHAMBRE DU ROY

Avec une Notice biographique et des Notes

PAR

CH. MARTY-LAVEAUX

TOME QUATRIÈME

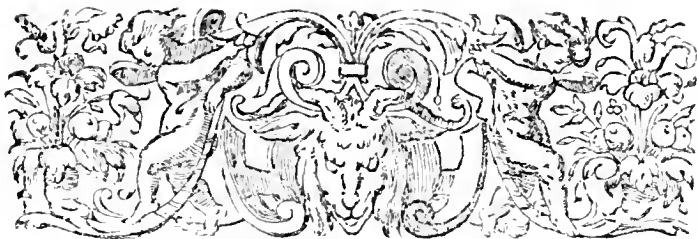


15148

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

—
M DCCC LXXXVII



L'EVNVQVE,

COMEDIE DE

TERENCE.

PAR

IAN ANTOINE DE BAIF.

A MONSEIGNEVR LE

CHEVALIER D'ANGOVLESME.

*LA Loy d'ingratitude abondroit établie
Puniroit les ingrats : & ie confesseroy
En meriter la peine, ingrat que ie seroy,
Si ie taisoy qu'à vous plus d'un deuoir me lie.
Vous m'auetz, MONSEIGNEVR, garenti de l'enuie :
Vous m'auetz moyené la faueur de mon ROY :
Auez cheri ma muse : & taire ne pourroy
Qu'auetz tâché d'aider au bonheur de ma vie.
Enuers vous attenu de plus d'un grand merite,
Par si petit present ma dette ie n'aquite :
Ie me sauue qu'ingrat ne puisse estre jugé.
Le Grand de noble cœur, d'un qui ne peut luy rendre
Tel bien fait qu'il reçoit, pour payment deigne prendre.
Si confessant la dette il se dit obligé.*



ARGUMENT.

UNE jeune fille de maison noble de la ville d'Athenes, fut enleuee & menee à Rhodes, & là fut donnee à la mere de Tais Courtifane, & fut nourrie avec elle comme sa sœur. Tais, estant devenue grande, s'en vint en Athenes avec vn amy, qui l'institua heritiere de tous ses biens : apres elle fut amoureuse d'un soldat nommé Thrafo, le quel estant allé d'Athenes à Rhodes, trouua que la mere de Tais estoit morte, & ceste jeune fille qui luy auoit esté donnee, exposee en vente par les heritiers de la defuncte. Ignorant qui elle estoit, & à qui elle apartenoit, l'achepte pour en faire present à son amie Tais. Mais pendant son absence elle auoit fait alliance avec Phedria : ce que sçachant Thrafo de retour, ne luy veut donner ladicte jeune fille, que premierement elle ne donne conge audict Phedria. Ce qu'elle fait, pour le desir qu'elle auoit de retirer ceste fille qu'elle aimoit dès sa jeunesse comme sa sœur; puis apres le rapelle & luy fait entendre pour quelle occasion elle l'auoit chassé, & fût tant enuers luy qu'elle

l'appaise, & obtient qu'il s'en voise aux chams & quiete
la place à Thrafo pour deux jours. Cherea frere de
Phedria, ayant veu mener ceste fille chez Taïs, en
deuint amoureux, & fit tant par la menee du valet
Parmenon qu'il gaigna, qu'il fut mené chez elle sou-
posé pour l'Eunuque que Phedria enuoyoit pour
présent à Taïs. Par ce moyen fit ce qu'il
voulut de la fille : mais étant reconuë
pour natie de la ville d'Athenes &
de noble maison, il l'espouse.
Thrafo & Phedria, par le
moyen de Naton, font
faits amis, & jouif-
sent en commun
de leurs a-
mours.

LES PERSONNAGES.

Fedri,	Iouenceau.
Parmenon,	Valet.
Tats,	Courtifane.
Naton,	Écornilleur.
Chereau,	Frere de Fedri.
Trafon,	Soldat.
Pite,	Chambriere.
Cremet,	Iouenceau.
Antifon,	Iouenceau.
Doric,	Chambriere.
Dore,	Éunuque.
Sangat,	Goujat.
Sofrone,	Nourrifle.
Lachet,	Vieillard.



ACTE I. SCENE I.

FEDRI, Iouenceau.

PARMENON, Valet.

FEDRI.

*Q VOY donc? n'iray-ie pas vers elle
Maintenant qu'elle me rapelle
Me mandant volonterement?
Ou refoudray-ie entierement
De n'endurer ny les rifees
Ny les dedains de ces rusees?
Après m'auoir fermé sa porte
El' me mande. Iray-ie en la forte?
Non. quand elle m'en supliroit.*

PARMENON.

*Vrayment, Monsieur, qui le pourroit?
Pour vous, vous ne sçauriez plus faire:
Mais commencer & ne parfaire.
Et ne vous pouuant contenir
Après deuers elle venir
Baïser le baboin, parauant
Que vostre paix soit faite, quand
Personne ne vous demandra
Et quand on ne se souuiendra*

Plus de vous : Si vous découurez
 L'aimer tant que plus n'en pouuez,
 C'est fait : vous en allez perdu :
 Vous sentant une fois rendu,
 Les trouffes qu'on vous donnera !
 Comme lon vous pigeonnera !

FEDRI.

Mais donon ordre à nostre fait
 Tandis que le temps le permet.
 Et faison deuoir d'y penser.

PARMENON.

Que nous seruira d'y penser ?
 Monsieur ce qui en soy n'a rien
 Ny de conseil ny de moyen,
 Par conseil mener ne se doit.
 En amours tout cecy lon voit,
 Troubles, outrages, défiances,
 Soupçons, rancunes, alliances,
 Treues, la guerre, & puis la paix.
 Ce font ses ordinaires fais.
 Et si ces choses incertenes
 Entrepreniés rendre certenes
 Par raison, vous n'y gagneriez
 Non plus, mon maistre, que feriez
 Si vous auiez intention
 De forcener avec raison.

Quant à cela que de colere
 A par vous menacez de fere,
 (Moy à elle, qui n'a, qui l'a,
 Qui n'a : je doy la quitter là :
 L'aimeroy trop micux estre mort
 Que de passer un si grand tort :
 Elle sentira que suis homme,
 Toutes ces coleres en somme,
 Le le féé bien, elle éteindra

*Si tost qu'elle vous repandra
Vne petite larme feinte
Piteusement des yeux épreinte
A grand force de les froter :
Et vous sçaura tant mignoter
Que le tort vous vous donerez.
Et l'amande luy payerez.*

FEDRI.

*Quel malencontre ! Et ie sçay bien
Que la méchante ne vaut rien,
Et ie sen que suis malheureux :
Ie la hay, i'en suis amoureux.
De sens froid à mon éssiant
Ie me pèr viuant & voyant,
Ny ie ne sçay que ie doy faire.*

PARMENON.

*Que feriez vous en tel affaire,
Sinon, puis que vous voyez pris,
Vous racheter au moindre pris
Que vous pourrez : Si ne pouuez
A si petit pris que voulez,
Payez de la rançon autant
Que vous pourrez payer, sans tant
Vous genner.*

FEDRI.

Le conseilles-tu ?

PARMENON.

*Ouy, si i'en puis estre cru :
Vrayment vous ne ferez que sage
De ne prendre point dauantage
D'ennuis, que ceux qu'amour aporte.*

*Mais fuporter de bonne forte
Ceux qu'il a. Ho voicy l'orage
Qui grêle tout nostre heritage,
Et vient rafter & parceuoir
Tous les fruits que deurions auoir.*

ACTE I. SCENE II.

TAIS, Courtifane.

FEDRI. PARMENON.

TAIS.

*LASSE moy! j'ay peur que Fedri
Ne soit trop grieuement marié,
Ou qu'il ne prene pas ainsi,
Mais tout autrement ce fait cy
Que ie l'ay fait : Dequoy l'entree
Chés moy, luy fut hier refusee.*

FEDRI.

*Parmenon, dedans & dehors
Me tremble & fissone le corps,
Depuis que l'ay rue.*

PARMENON.

*Il vous faut,
Et vous n'aurez que trop de chaut
Vous aprocher de ce beau feu.
Bon cœur.*

T A I S.

*Qui parloit en ce lieu
Que j'ay ouy? Ha étiez vous
Icy, Fedi mon amy dous?
Qui vous tenoit en cet endroit,
Que vous n'entrés dedans tout droit?*

P A R M E N O N.

*Au diable le mot de l'entree,
Qui nous fut hier refusee.*

T A I S.

Qui vous fait muët?

F E D R I.

*Comme si
Si toujours cette porte cy
M'étoit ouuerte, ou que ie fusse
Celuy qui plus de credit vsse
En vostre endroit.*

T A I S.

Laiſſon cela.

F E D R I.

*Comment? laiſſer ainſi cela!
O Taïs, Taïs, Dieu vouluſt
Qu'entre toy & moy l'amour fuſt
Party de meſme : tellement
Ou que cecy egalement
Te peſaſt comme il peſe à moy,
Ou que ie ne fuſſe en é moy
Du tour que m'as fait.*

TAIS.

O Fedri,

*Ne vous fâchez point ie vous pri.
Ce n'est pas qu'il y ait perfonne
Qui plus que vous me passionne,
Parquoy ie l'ay fait : mais l'affaire
Estoit tel : il faloit le faire.*

PARMENON.

*Ie le croy : d'amour qu'on luy porte
Il luy faloit fermer la porte.*

TAIS.

*Dis-tu bien cela Parmenon?
Or sus entandez la raison,
Qui m'a fait vous mander querir.*

FEDRI.

Bien foit.

TAIS.

*Il me fant enquerir
Premier de ce bon segretaire,
S'il est tel qu'il sçache se taire.*

PARMENON.

*Qui moy? le mieux du monde : mais
Sous tel si ma foy ie promés :
Tout ce que j'oy de vray, tresbien
Et ie le cele & le retien :
S'on dit aussi quelque vantise
Ou quelque mensonge & feintise,
A l'instant tout est decouvert :
Ie suis de tous costez onuert :*

*Telles choses que celles-la
M'échappent deçà & delà.
Parquoy si vous voulez bien faire,
Dites vray, vous me ferez taire.*

TAIS.

*Ma mere Samiote fut :
A Rhodes sa demeure elle ut.*

PARMENON.

Lon peut bien taire cecy.

TAIS.

Là

*A ma mere un marchand dona
Vne petite fille. Ainsi
Qu'on disoit de ce pais cy
D'Athene on l'auoit enleuee.*

PARMENON.

Citadine en la ville nee?

TAIS.

*Ie l'estime : nous ne sçauons
Au vray. Elle nous dit les noms
De pere & mere, sa naissance,
Le lieu : pour sa reconnoissance
D'autres marques el' ne sçauoit,
Ny le sçauoir el' ne pouuoit
Estant si jeune & basse d'âge.
Le marchand disoit d'auantage,
Que les corsaires qui vendirent
Cette jeune fille luy dirent,
Qu'elle auoit esté enleuee
A Sugne dans cette contree.*

*Quand ma mere l'ut, elle prit
Le soin d'elle, & mesme l'aprit
En tout l'instruisant & dressant
Comme s'elle fust son enfant.
Beaucoup qui le fet ne scauoient
Pour ma propre sœur la prenoient.*

*Or avec l'homme qui pour lors
Estoit seul maistre de mon cors,
Qui m'a laissé tout ce que j'ay,
le vin icy.*

PARMENON.

*Cela n'est vray.
L'un & l'autre m'échaperá.*

TAIS.

Comment?

PARMENON.

*Quelque fat le croira
Car ny tu ne te contins pas
A vn seul, ny ce que tu as
Vn seul ne te l'a pas donné.
Mon maistre qu'as si bien mené
T'en pourroit auoir apporté
La plus grand part de son costé.*

TAIS.

*Il est vray : ie ne le ni' point.
Mais laisse moy venir au point.
Le Soldat dont j'estoy l'amie
Fit lors vn voyage en Carie :
Cependant j'eu ton acointance.
Du depuis tu as conoissance
De la douceur & priuauté
En laquelle ie t'ay traité.*

*Tu sçais comme le seul tu és
A qui j'ouure tous mes segrés.*

FEDRI.

Parmenon se tera-il là?

PARMENON.

Oh, fait-on doute de cela?

TAIS.

*Entandez ie vous pry : Ma mere
Est morte là depuis naguere :
Son frere actif à son profit,
Quand cette jeune fille il vit,
Outre la beauté qu'elle auoit,
Qui gentiment jouer sçauoit
Des instruments, Il va soudain
S'en promettre quelque grand gain :
La mét en vente : la liura :
De fortune là se trouua
Ce mien amy, qui la garcette
Pour m'en faire vn present achette,
Et ne sçait rien de tout cecy.*

*Cet homme est maintenant icy :
Or du depuis qu'il a conu
Qu'étiex cheẝ moy le bien venu,
Fait le retif, & ne veut plus
La donner, mais en fait refus :
Dit, que s'il auoit assurance
Qu'il ust vers moy la preferance
Deuant vous, sans auoir soupçon
Que si tost que j'auroy le don
Je voulusse l'abandonner,
Il seroit prest de la donner :
Mais qu'il creint cecy. Quant à moy
le soupçone, & suis en é moy,
Que la fille il aime & desire.*

FEDRI.

N'as-tu autre chose à nous dire?

TAIS.

*Rien sinon quant à mon deuoir
De la recouurer & rauoir,
Beaucoup d'ocasions le font.
La premiere est, parce qu'ils m'ont
Quasi du tout fait croire qu'elle
Est ma sœur l'aimant comme telle.
Puis, pour la rendre si ie puis
A ses parents. Seule ie suis :
Ie n'ay ny amy ny cousin
En ce país : Pour cette fin,
Fedri, ne perdant ce plaisir
Ie veu des amis aquerir.
Aydeꝝ y moy de vostre grace,
A fin que mon fait mieux ie face :
Souffreꝝ quelques jours qu'il puisse estre
En mon endroit premier & mestre.
Vous ne respondeꝝ rien.*

FEDRI.

*Truande,
Que responde à telle demande!*

PARMENON.

*Là nostre amy : c'est ainsi comme
Il faut montrer que tu es homme.*

FEDRI.

*N'est-il pas bien aisé d'entandre,
A quelle fin tu voulois tandre?
Petite elle fut enleuee
D'icy. Par ma mere éleuee*

*Pour sienne : ou l'appela ma sœur :
 Maintenant y me vient au cœur
 L'atraper pour la rendre aux siens.
 Tous ces propos sont des moyens,
 Pour me chassant le recevoir.
 Et qu'est-ce qui te peut mouvoir
 Sinon que l'aimes plus que moy ?
 Et que tu es en grand é moy
 Pour cette nouvelle venueë,
 Creignant qu'elle ne diminuë
 Ton credit enuers ce Monsieur ?*

TAIS.

Que c'est cela dequoy i'ay peur !

FEDRI.

*Et qu'est-ce donc qui t'epoinçonne ?
 N'y a-il que luy qui te donne ?
 As-tu connu qu'en nulle chose
 Ma puissance t'ait etté close ?
 Si tost que tu m'as fait sçauoir,
 Que tu auois desir d'auoir
 Vne More, pour t'en seruir,
 N'ay-ie fêt, selon ton desir,
 Diligence de t'en trouuer ?
 Puis tu as voulu recouurer
 Vn Eunuque soudainement,
 (Dont quelque Royne seulement
 A coutume d'estre seruie)
 Je t'en ay fait passer l'enuie.
 Pour les deux me falut hyer
 Vne bonne somme payer.
 De cecy m'est bien souuenu
 Encores que tu n'ais tenu
 Conte de moy : Pour te bien faire
 P'ay ton mépris pour tout salaire.*

TAIS.

*Fedri, en faut-il venir là?
 Bien que ie desire de la
 Retirer avec moy : combien
 Que ne sçache un plus grand moyen
 D'y parvenir que cestuy-ci,
 Toutefois pluslost que d'ainfi
 Estre en ta hayne, j'en feray
 Comme tu voudras.*

FEDRI.

*Dis-tu vray?
 O pleust à dieu que ce mot ci
 Te vinst du cœur, pluslost qu'ainfi
 Estre en ta hayne. Vrayement
 Si croyoy que naïement
 Tu l'eusses dit, ie ne sçay rien
 Que ie ne suportasse bien.*

PARMENON.

*Comme il se laisse aler subit
 Gagné d'un mot qu'on luy a dit.*

TAIS.

*Ce n'est de cœur (maugré ma vie!
 Que ie l'ay dit? Par raillerie
 Dequoy m'as-tu jamais requis
 Qu'à mesme aussi tost ne t'ay mis?
 Moy ie ne puis gagner de toy
 Que deux pauvres jours soyent à moy?*

FEDRI.

*Bien, pour deux jours, mais qu'on s'y tinst:
 Ils pourroyent monter iusqu'à vingt.*

T A I S.

Sans plus deux jours, ou...

F E D R I.

Ou? autant

Que tu voudras.

T A I S.

Je n'en veu tant :

Il fufit que m'en donnes deux.

F E D R I.

Il faut en paffer où tu veux.

T A I S.

Granmercy m'amour.

F E D R I.

Tu fais bien :

*Moy ie ne fçache autre moyen
Sinon aux chams me retirer,
Et là deux jours me martyrer.
C'est fait, le confeil en eft pris :
Il faut obeir à Taïs.
Toy Parmenon dés aujourduy
Mon present icy mene luy.*

P A R M E N O N.

Ie ne feray faute à cecy.

F E D R I.

*Adieu donc pour ces deux jours-cy
Taïs.*

TAIS.

*Fedry me recommande.
Ne me veux-tu plus rien? commande.*

FEDRI.

*Si fay. Je veux qu'ais souuenance
De cecy durant mon absance.
Auec ton guerrier aye soin
En estant pres d'en estre loin:
De jour & de nuit aime moy,
Desfire moy, songe de moy,
Atten moy, ne pense qu'en moy,
Espere & pran plaisir en moy.
Ce faisant foy du tout à moy.
Bref fay que tu sois l'âme mienne
Aussi bien que ie suis la tienne.*

TAIS.

*Parauanture, lasse moy,
Il m'ajouste bien peu de foy,
Et par la façon ordinaire
Des autres juge mon affaire:
Moy qui sçay tout, jurer j'en ose,
Ny n'auoir feint aucune chose,
Ny aucun, qui me soit plus cher
Que Fedri, mon cœur ne toucher.
Et que vrayement tout ce fait
Qu'ay fait, pour la fille j'ay fait:
Dautant que peu s'en faut j'espere
Auoir deja trouué son frere
Vu ieune gentilhomme: luy
Me doit venir voir aujourduy:
Il faut qu'en la maison me tiemie,
L'attendant jusqu'à ce qu'il viemie.*

ACTE II. SCENE I.

FEDRI. PARMENON.

FEDRI.

Fay ce qu'ay dit : qu'on les luy mene.

PARMENON.

Laissez m'en le soin & la pene.

FEDRI.

Mais que ce soit soigneusement.

. PARMENON.

Bien Monsieur.

FEDRI.

Mais hastiuement.

PARMENON.

Bien Monsieur.

FEDRI.

Sçais-tu bien aussi?

PARMENON.

*Le demandez vous? Comme si
C'estoit vn fait bien malaisé.*

*O qu'il nous fust autant aisé
De trouver quelque grand bien, comme
Je ne suis que trop abile homme
Pour perdre ces beaux presens cy.*

FEDRI.

*Ce n'est rien de perdre cecy
Puis que ie me per bien moy mesme,
Moy que plus que les presens j'aime,
Parquoy ne t'en trauaille pas.*

PARMENON.

*Nenny non : ie feray le cas.
Mais j'oublie à vous demander
Si voulez plus rien commander.*

FEDRI.

*Le present le plus que pourras
De paroles enrichiras,
Et le facheux qui me martelle,
Reculeras le plus loin d'elle
Que pourras.*

PARMENON.

*Je ne suis pas sot:
Combien que ne m'en dissez mot,
Rien de mon fait ie n'oubliroy.*

FEDRI.

*Donques aux chams ie m'en iray
Et ce long sejour feray là.*

PARMENON.

T'en suis bien d'auis.

FEDRI.

Mais hola.

PARMENON.

Plaiſt-il monſieur.

FEDRI.

*Penſerois-tu
Que ie peuffe auoir la vertu
De refoudre d'y ſejourner,
Sans ce tems pendant retourner?*

PARMENON.

*Vous? nenny, croyez, pour certain:
Car ou vous reuiendrez ſoudain,
Ou les ſonges qui vous viendront
Toute nuit, vous rameneront
Incontinent de pardeçà.*

FEDRI.

*Sçais-tu bien que ie feray là?
Quelque beſogne entreprendray:
Et tant de pene ie prendray
Que la laſſeté me prendra,
Et puis le ſommeil me viendra.*

PARMENON.

*Bien plus encore vous ferez,
Car tout laſſé vous veillerez.*

FEDRI.

*Va va : tu ne dis rien qui vaille.
Il faut que de mon cœur s'en aille*

*Cette mollesse tant fetarde :
 Certes par trop ie me mignarde.
 Que ne puisse me tenir loin
 D'elle, & s'il en est besoin
 M'en passer bien trois jours durant !*

PARMENON.

*Voire da? Quoy? trois jours durant?
 Auisez bien quelle entreprise.*

FEDRI.

Resolution en est prise.

PARMENON.

*Bon Dieu la maladie estrange!
 Par amour se faire vn tel change
 Des hommes, qu'on ne les connoyent
 Pour tels que deuant ils estoyent.
 Nul jamais ne fut moins volage,
 Moins lourdaut, plus posé, plus sage,
 Que luy. Mais qui est cestuy-cy
 Qui semble venir droit icy.
 Aa c'est l'ecornifleur Naton
 Qui mene du Soldat le don
 Cette jeune fillette. O dieux
 Le beau corsage! ô les beaux yeux!
 Me voyci tresmal acoutré
 Auecques mon hideux chastré.
 Sa taille, son maintien, sa face,
 Celles de Tais mesme efface.*

ACTE II. SCENE II.

NATON, Ecornifleur. PARMENON.

NATON.

O bon dieu qu'un homme deuaance
 Vn autre homme! la diferance
 Qu'il y a d'un homme entandu
 A vn fat! Cecy m'est venu
 En l'esprit à propos de luy
 Que j'ay rencontré ce jourduy,
 Qui est de qualité tout vne
 Comme moy, de mesme fortune
 Et pareille condition:
 Qui aussi la succession,
 Que ses parents luy ont laissée,
 Ainsi que moy a fricassée.
 Le voyant crasseux ord & sale
 Maigre hideux chagrin & pale,
 Chargé de haillons & grand âge:
 Que veut dire cet equipage,
 (Luy dy-ie). Pour estre detruit
 De mon bien où suis-ie reduit?
 Mes conoissans me deconoissent
 Et mes plus grans amis me lessent.
 Je le méprise & n'en fay conte
 Au pris de moy. N'as-tu point honte
 (Luy dy-ie) fayneant que tu es?
 Est-ce tout cela que tu fais?
 As-tu fortune si rebourse
 Qu'en toy n'y a nulle ressource?

*As-tu perdu casemblément
 Ton bien & ton entendement?
 Me vois-tu bien? Contemple moy
 Qui suis de mesme lieu que toy.
 Quelle care? quel embompoint?
 Quel teint? Si ie suis bien empoint?
 L'ay de tout & si ie n'ay rien:
 Sans biens ie n'ay faute de bien.
 Moy malheureux! ny ie ne puis
 Seruir de plaissant, ny ne suis
 Pour endurer d'estre batu.
 Ha pauvre ignorant cuydes-tu
 Que ie ne seache d'autres ruses
 Ny d'autres moyens? Tu l'abuses.
 De cette façon que tu dis,
 On en souloit vser jadis:
 Mais j'ay vne mode nouvelle
 De piperie, de laquelle
 Ie me vante d'estre l'auteur
 Voyre le premier inuenteur.
 Il est vn genre d'hommes fiers
 Qui veulent estre les premiers
 En toute chose, & ne les font.
 Ie les suy : avec eux ils m'ont,
 Sans qu'ocasion ie leur donne
 De se rire de ma personne,
 Mais bien quand ils rient ie ry:
 Et faisant bien de l'ebri
 Quoy qu'ils facent ie les admire.
 Quelque propos qu'ils puissent dire,
 S'ils le maintiennent, ie le louë:
 S'ils le nient, ie ne l'auouë:
 Ie dy non, si non j'ay ouy:
 Puis ouy, si lon dit ouy
 Brief sur moy j'ay gagné ce point
 De trouuer tout fait bien a point.
 Cet exercice m'a sùst
 Me donnant merueilleux profit.*

PARMENON.

*Vray dieu l'abile homme, qui fait
D'un fol un insensé parfait.*

NATON.

*Comme ces propos nous tenons
Iusques au marché nous venons,
Là où deçà delà épars
M'aborderent de toutes parts,
Force routisseurs, poissoniers,
Bouchiers, patissiers, cuisiniers,
Qui tandis que j'auoy dequoy
Gagnoyent assez avecque moy,
Et depuis qu'ay perdu mon bien
Ont profité par mon moyen.
Lon me conuie, on me saluë,
On s'jouïst de ma venuë.
Quand ce malheureux affamé
Vit comme j'estoye estimé,
Et l'honneur que lon me portoit,
Et que ma vie me coustoit
Si peu à gagner, il me prie
Tant qu'il peut que ne luy denie
Qu'il apregne de moy à viure:
Le luy ay commandé me suiure.
Or comme des premiers auteurs
Des sectes, tous les sectateurs
Des philosophes de jadis,
La doctrine & le nom ont pris:
Aux miens ie veu donner mon nom
Aussi bien comme fit Platon,
Qui nomma les siens Platoniques:
Les miens auront nom Natoniques
De Naton. Ma philosophie
Se nomme l'ecorniflerie.*

PARMENON.

*Voyez que fait l'oyfiueté,
Et le viure non acheté
Qu'il demene aux despens d'autruy.*

NATON.

*Mais que musé-ie icy meshuy
Qu'à Thaïs ie ne me decharge
De cette fille, & de la charge
Qu'ay prise de la conuier,
A fin que l'ayons à souper.
Mais deuant l'huy's de la maison
De Thaïs ie voy Parmenon
Le valet de nostre amoureux:
Il est tout triste & marmiteux.
Nostre cas va bien : il fait froid
Pour ces mignons en cet endroit.
Il faut que donne à ce vaut-rien
La trouffe.*

PARMENON.

*Ces gents pensent bien
Que pour ce present qu'ils luy font
Taïs toute à eux ils auront.*

NATON.

*Parmenon, ton amy Naton
Te saluë : & bien? que fait-on?*

PARMENON.

Lon est debout.

NATON.

Je le voy bien :

*Mais en ce lieu ne vois-tu rien
Que tu voudrois ne voir point?*

PARMENON.

Toy.

NATON.

Quelque autre chose encor?

PARMENON.

Pourquoy?

NATON.

Pource que tu n'es point joyeux.

PARMENON.

Pourquoy ne seroy-ie?

NATON.

Tannieux.

*Mais dy, que t'en semble? regarde
Ce tendron. Est-elle mignarde?*

PARMENON.

Vrayment ce n'est rien de mauuais.

NATON.

Le grand dépit que ie luy fais!

PARMENON.

Qu'il se trompe.

NATON.

Mais ce presant

*Ne fera-il pas fort plaisant
Et agreable à Tais? Dy.*

PARMENON.

*Tu diras maintenant cecy :
Qu'on nous a chassé de leans.
Ha, toutes choses ont leur tans.*

NATON.

*Je te tiendray six mois durant
En repos, sans qu'aïlles courant
Puis haut puis bas maint & maint tour,
Sans que tu veilles jusqu'au jour.
Ne te fay-ie pas bienheureux?*

PARMENON.

Qui? moy dea!

NATON.

*Je traite ainsi ceux
Qui sont mes amis.*

PARMENON.

Tu fais bien.

NATON.

*Je t'amuse, tu pourrois bien
Avoir afaire ailleurs.*

PARMENON.

Nenny.

NATON.

*Donc ce plaisir ne me deny' :
Donne moy entree chez elle.*

PARMENON.

*Va va pour l'amour de ta belle
Que tu y menes maintenant
Lon t'ouurira incontinent.*

NATON.

T'enuoyray-ie quelcum icy?

PARMENON.

*Laisse couler ces deux jours-cy :
Toy à qui la fortune dit,
Qui as maintenant le credit
D'ouurir l'huis de ton petit doy,
Alors ie te promé ma foy
Cent coups de pié y doneras
Que lon ne te l'ouurira pas.*

NATON.

*Parmenon ne deplace point.
Voyre, mais ne l'aroit on point
Mis au guét si quelque nouvelle
Il verroit passer deuers elle
De la part de mon Capitaine?*

PARMENON.

*O les beaux mots! qu'il a de peine
A complaire à Monsieur son maistre.
Mais ie ne scay que ce peut estre,
Tout droit icy venir ie voy
Le fils puisné de Monsieur : voy,
Comme est-il party de Piré?
Ce n'est pas pour neant : car ie scé
Qu'il estoit aujourduy de garde :
Il haste son pas, & regarde
Guetant tout alentour de foy
S'il verra point ie ne scé quoy.*

ACTE II. SCENE III.

CHEREAU, Frere de Fedri.
 PARMENON.

CHEREAU.

*L*AS ie meur! la belle est perduë,
 Et moy qui l'ay perdu de vuë:
 Où chercheray-ie? Où questeray-ie?
 Mais à qui m'en enquesteray-ie?
 Quelle adresse me faut-il prendre?
 Je ne sçay : Si doy-ie m'attendre
 Quelque part qu'elle puisse aler
 Qu'el' ne se peut long temps celer.
 O la belle! ô la belle face!
 Pour tout jamais j'oste & j'éface
 De mon esprit toutes femelles:
 Aupris, ce n'est plus rien de celles
 Beautez communes.

PARMENON.

Voy le-cy
 Qui parle de l'amour aussi:
 En voicy un autre amoureux:
 O pauvre vieillard malheureux!
 S'une fois cestui-cy commence
 D'entrer en l'amoureuse dance,
 Tu diras que ce n'est que jeu
 Tout ce qu'en l'autre tu as veu,
 Au pris de ce que ce fera
 Quand cestui-cy enragera.

CHEREAU.

*En dépit du vieillard vñé
 Qui m'a si long temps amusé,
 Et de moy qui ay tant musé,
 Et dequoy m'y suis abusé.
 Ho, Parmenon, & Dieu te gard.*

PARMENON.

*Qu'auons, qui êtes si gaillard
 Ensemble & melancolieux?
 Doù est le venir?*

CHEREAU.

*Cemaidieux,
 Je ne sçay ny doù ie m'en vien
 Ny quel chemin c'est que ie tien:
 Tant me suis oublié moy-mesme.*

PARMENON.

Comment cela, ie vous pri?

CHEREAU.

l'ême.

PARMENON.

Ouy da?

CHEREAU.

*Parmenon, declaire
 Maintenant ce que tu sçais faire,
 Et quel homme tu es. Tu sçais
 Ce que tu m'as promis assez
 Souuent. Tanseulement Chereau
 Trouuez quelque chose de beau
 Que vous aimiez : En tel affaire*

*Vous cognoistrez ce que puis faire.
Quand te faisoy si bonne chere
Dans la dépance de mon pere.*

PARMENON.

Et bien?

CHEREAV.

*Cela est auenu.
Fay ce dequoy tu m'es tenu
Par ta promesse, & t'en souvien:
Car la chose merite bien
Que d'y employer tu t'efforces
Tous tes nerfs & toutes tes forces.
La fille n'est comme nos filles,
A qui, pour les faire gentilles,
Les meres soigneuses aprenent
Comment il faut qu'elles s'estreignent
Le corps, pour sembler plus dougees
Sous deux épauls aualees.
Celle qui a de l'embompoint
Est grossiere, & ne cessent point
De luy regler sa nourriture
Jusqu'à tant que forçant nature
La facent grelle comme un jone:
On l'aime alors.*

PARMENON.

La tiemme donc?

CHEREAV.

Sa face est autre.

PARMENON.

Voy!

CHEREAV.

Son teint

*Est naïf : son corps non contreint
Est massif & refait.*

PARMENON.

Quel âge?

CHEREAV.

De seize ans & non dauantage.

PARMENON.

C'est droit sur le point d'enrager.

CHEREAV.

*Il faut que la faces ranger
A mon vouloir en quelque forte,
Ou par priere ou de main forte
Ou sans bruit. ie ne m'en soucie
Mais que j'en passe mon enuie.*

PARMENON.

De quel pais la fille est elle?

CHEREAV.

Ma foy ie ne sçay.

PARMENON.

Dont est elle?

CHEREAV.

Aussi peu.

PARMENON.

Où demeure t elle?

CHEREAV.

Encore moins.

PARMENON.

Où l'auous vué?

CHEREAV.

En la rue.

PARMENON.

Où l'auous perdue?

Comment a c'esté?

CHEREAV.

C'est dequoy

Je me debatois apar moy

En venant : Et ie ne croy pas

Qu'il y ait sous le ciel ça bas

Vn seul homme entre tous les hommes

A qui plus les fortunes bonnes

Soyent contraires qu'elles me font.

PARMENON.

Quel est ce tort qu'elles vous font?

CHEREAV.

Le malheur!

PARMENON.

Que vous a lon fait?

CHEREAV.

*Demandes-tu ce qu'on m'a fait?
Conois-tu pas Archidemi
Qui est le cousin & l'amy
De mon pere.*

PARMENON.

Je le conoy.

CHEREAV.

*Comme apres elle ie venoy
En mon chemin ie le rencontre.*

PARMENON.

Mal apoint.

CHEREAV.

*A la malencontre
Plustost Parmenon qui est pire:
En d'autres choses il faut dire
Mal apoint. En six ou sept mois
Je te jure vne seule fois
Cét Archidemy ie n'ay vu,
Sinon quand j'usse moins voulu
Et quand j'en auoy moins afere.
N'est-ce pas vne grand' misere
Voire vn grand defastre pour moy?
Qu'en dis-tu?*

PARMENON.

Si est sur ma foy.

CHEREAV.

Tout soudain tant loing qu'il m'a vu

*Il acourt vers moy tout ému,
 Et geignant, les leures pendantes,
 Vousté, mains & jambes tremblantes,
 Ho hó Chereau (dit-il) c'est toy :
 Sçais-tu que c'est que te vouloy ?
 Dites. Demain est la journee
 Qu'assignation m'est donnée.
 Et bien quoy ? Fais-en souvenir
 A ton pere, à fin d'y venir
 De matin pour plaider ma cause.
 Tandis que ce vieillard me cause
 Vne heure se passe tresbien.
 Le m'enquier s'il me veut plus rien.
 Nenny (dit-il) ie me retire.
 Tant que de l'œil l'ay pu conduire
 Deça j'ay conduit cette garce,
 Qui a tourné vers nostre place
 A l'instant.*

PARMENON.

*Je veu qu'on m'étrille
 Si ce n'est celle mesme fille
 Qu'à cette Dame on a menée.*

CHEREAV.

*Puis apres à mon arriuee
 En ce lieu s'est évanouie.*

PARMENON.

Mais quelle estoit sa compagnie ?

CHEREAV.

L'Escornifleur avec un gueu.

PARMENON.

C'est la mesme : plus ie n'en veu.

CHEREAV.

Tu songes ailleurs.

PARMENON.

*Laissez faire :**Je ne songe qu'à vostre affaire.*

CHEREAV.

*La conois-tu? où l'as-tu vuë?
Dy.*

PARMENON.

*Je la conoy : ie l'ay vuë :
Je sçay où c'est (ne s'en faut rien)
Qu'elle est.*

CHEREAV.

*Mais la conois-tu bien
Mon Parmenon.*

PARMENON.

Je la conoy.

CHEREAV.

Sçais-tu où elle est, par ta foy?

PARMENON.

*Elle a esté icy menee
A Tais : on luy a donnee.*

CHEREAV.

*Qui est le donneur si puissant
Qui luy fait vn si beau presant?*

PARMENON.

*Ç'a esté le soldat Trafon,
Qui est en amours compagnon
De Fedri.*

CHEREAV.

*Lon baille à mon frere
Forte partie & fort afaire.*

PARMENON.

*Mais si tu sçauois le presant
Qu'au contraire il luy va faisant,
Tu en dirois bien pis.*

CHEREAV.

Et quoy?

PARMENON.

Vn vieil Eunuque.

CHEREAV.

*Est-ce, dy moy,
Ce vilain homme decrepit,
Ains vieille, qu'hyer on luy vendit?*

PARMENON.

C'est luy-mefme.

CHEREAV.

*Auecque son don
Lon chaffera le compagnon.
Depuis quand pres de nous logee
Taïs s'est elle ramagee?*

PARMENON.

Puis vn peu.

CHEREAV.

*La deconuenüe!
Ny ie ne l'ay encores vuë
Ny ie n'ay conoissance à elle.
Mais viença : est-elle aussi belle
Comme lon dit?*

PARMENON.

Ouy vrayment.

CHEREAV.

*Aproche t elle aucunement
La nostre?*

PARMENON.

C'est autre matiere.

CHEREAV.

*Fay, Parmenon, à ma priere
Que j'en aye la iouïssance.*

PARMENON.

*I'en feray toute diligence
Mettant peine de vous aider:
Auous plus rien à comander?*

CHEREAV.

Où vas-tu asteure?

PARMENON.

Au logis,

*A fin que ie mène à Tais
Les esclaves, pour aller fère
La charge qu'ay de vostre frere.*

CHEREAV.

*O l'Eunuque bien fortuné
Qui fera ce jourduy doné
Pour servir en cète maison!*

PARMENON.

Et pourquoy cela?

CHEREAV.

*La raison?
Pour autant qu'il verra leus
Cette belle fille en tout tams
Sa compagne : il luy parlera :
En mesme maison demourra :
Souvent ensemble mangeront :
Par fois ensemble coucheront.*

PARMENON.

Mais qui cèt heur vous doneroit?

CHEREAV.

*Coment est-ce que lon pourroit,
Parmenon?*

PARMENON.

*Prenez gentiment
De l'Eunuque l'acoutrement.*

CHEREAV.

L'acoutrement! puis que fera-ce?

PARMENON.

Je vous meneray en sa place.

CHEREAU.

Bien.

PARMENON.

Difant que luy vous ferez.

CHEREAU.

Pentan bien.

PARMENON.

*Là vous jouïrez
Des commodités toutes telles
Que vous difiez maintenant celles
De cestui-cy. Vous mangerez
Auec elle : vous ragerez :
L'aprocherez : la toucherez :
Aupres d'elle vous coucherez.
Estant leans nouueau venu,
Où ferez du tout inconnu,
Dautant ferez mieux vostre fait
Que pas vne d'elles ne feait
Qui vous estes. Vn autre point
Qui vient encore mieux apoint,
C'est que vous auez le visage
Sans poil ny barbe : & mesme l'âge
Auelqu' aïzément passerez
Pour le chatré que vous jouerez.*

CHEREAU.

*C'est tresbien dit : ie ne vis onques
Mieux conseiller. Sus allon donques
En la maison : que lon m'agence,
Que lon me mène en diligence.*

PARMENON.

*Ha que voulez vous? F'estimoy
Le dire par jeu.*

CHEREAV.

Non pas moy.

PARMENON.

*Ha ie suis perdu! qu'ay-ie fait?
Où me pouffe vous? las c'est fait
De moy! Vous me voulez gaster.
Ie vous suplie d'arrester.*

CHEREAV.

Sus allons.

PARMENON.

Vous continuez.

CHEREAV.

Il le faut.

PARMENON.

*Ce conseil muez:
Vous y allez trop chaudement.*

CHEREAV.

Non fay point : faisons seulement.

PARMENON.

*Mais j'ay grand peur que lon apreste
A mes despens toute la feste.
Ah nous faisons un méchant fait!*

CHEREAV.

Quel méchant fait fera-ce fait,
 Si lon me mene en la maison
 De la dame? N'est-ce raison
 Que ie leur rande la pareille
 Maintenant, & que j'apareille
 Pour les a finer des cauteles
 Et des trouffes, aussi bien qu'elles,
 Qui nous a finent tous les jours,
 Et de mille tourments d'amours
 Nous trauaillent nostre jeunesse,
 Qui se pipe par leur finesse?
 Souffriray-ie leur piperie?
 Non, ie feray la tromperie:
 Et ceux qui rescauront le fait
 Diront tous que j'auray bien fait.

PARMENON.

Qu'est-ce que cecy? Si vous estes
 Resolu de le faire, fêtes:
 Mais apres, si vous méprenez,
 Du mal à moy ne vous prenez:
 Sur moy la faute de cecy
 Ne jetez.

CHEREAV.

Non feray-ie aussi.

PARMENON.

Le voulez-vous?

CHEREAV.

Ie le demande,
 Ie t'y force & te le commande.

PARMENON.

*C'est assez dit : il le faut faire :
Suiuez.*

CHEREAU.

Dieu conduise l'affaire.

ACTE III. SCENE I.

TRASON, Soldat. NATON.

PARMENON.

TRASON.

*T*AIS doncques bien grandement
M'en remercie?

NATON.

Treshumblement.

TRASON.

Dis-tu? en est-elle bien aise?

NATON.

*Non pas tant que le don luy plaise
Pour le don, que pour le doneur.
Estant fiere d'un tel honneur.*

PARMENON.

*Or tenez vous icy tous-prests,
Puis que j'ay fét tous mes aprests,
A fin que vous reprene icy
Quand il sera temps. Mais voicy
Le Braue.*

TRASON.

*Dieu m'a fait la grace
Qu'en quelque affaire que ie face,
Lon me louè & m'en sçait on gré.*

NATON.

I'y pran garde : mais il est vré.

TRASON.

*Le Roy mesme ordinerement
Me remercioit grandement :
Le mesme aux autres ne faisoit :
Quoy que ie fisse il luy plaisoit.*

NATON.

*Celuy qui a l'heur & l'adresse
Que vous auez, jamés ne leffe
Perdre vn honeur, & bien souuent
S'attribuè avecque du vent
Par bien dire, voire celuy
Qu'on deuroit au labeur d'autruy.*

TRASON.

C'est cela.

NATON.

Donques le Roy vous

*Estimoit tant par dessus tous,
Et vous aimoit comme son eul.*

TRASON.

Ouy.

NATON.

Voire.

TRASON.

*Voire à moy seul
Se fioit de toutes ses bandes
Et ses desseins.*

NATON.

Merueilles grandes!

TRASON.

*Quelque fois s'il étoit lassé
D'estre des hommes empressé,
Ou si par fois il se souloit
Des affaires, & se vouloit
Recréer, comme si... Sçais-tu?*

NATON.

*L'entan bien, comme s'il eust u
Grand vouloir dehors de son cœur
De degorger tout ce malheur.*

TRASON.

*Tu l'as trouué : seul à sa table
Me faisoit seoir.*

NATON.

O l'admirable

Et gentil Roy!

TRASON.

*Et si étoit
Fort à part, & ne frequentoit
Que bien peu d'hommes.*

NATON.

*Mais pas vn,
Puis qu'il se randoit si commun
A vous.*

TRASON.

*Tout chacun m'en portoit
Enuie, & de moy detraçoit
En derriere, & n'en faisoit cas:
Car ils parloyent de moy tout bas
Miserablement enuieux.
Toutefois vn audacieux,
Qui ut la charge & la conduite
Des Elefans, vn jour m'irrite
Me voulant brauer : Je luy dy,
Ce qui te fait ainsi hardy
Et fier enuers vn chef de bandes,
Est-ce qu'aux bestes tu commandes?*

NATON.

*Que voila bien & sagement
Parlé à vous! O Dieu comment
Vous auiés égorgé ce sot!
Que vous dit-il?*

TRASON.

Pas vn seul mot.

NATON.

Qu'eust-il dit?

PARMENON.

*O le miserable
Et méchant! & l'autre execrable!*

TRASON.

*Quoy? Naton, Si tu sçavois bien
Comme acoutray le Rhodien
En vn banquet? te l'ay-ie dit?*

NATON.

*Vous ne me l'avez jamais dit,
le vous pri' contez moy le fait.
Mille fois ce conte il m'a fait.*

TRASON.

*Ce jeune Rhodien icy
De qui ie parle, & moy aussi
Estions ensemble en vn banquet.
L'auoy la garce : & ce muguet
Avec elle à jouer commence,
Et à me gaudir. Fagot pense
(Luy di-ie) auoir trouué bourrec.*

PARMENON.

Tu as dit vray teste pelee.

NATON.

Ha ha he.

TRASON.

Qu'est-ce?

NATON.

Vla dit

*Le mieux du monde. L'auous dit
Ainsi de vostre inuention,
Ou bien si c'est vn vieil diton?*

TRASON.

L'as-tu ouy dire?

NATON.

Souuent.

Tout par tout.

TRASON.

Il est mien pourtant.

NATON.

*Que ta parole cuisoit bien
A ce jeune homme Rodien.*

PARMENON.

Dieu te maudie.

NATON.

Qu'a til dit?

TRASON.

*Rien, mais sur l'heure il s'éperdit.
Tout chacun se mouroit de rire,
Brief me creignoit, ie le puis dire.*

NATON.

Ils n'auoyent pas tort.

TRASON.

Mais, hola :

*Me doy-ie excuser de cela
Que Tais soupçonne de moy
Que cette fillette j'aimoy?*

NATON.

*Rien moins : mais feroit tout le bon
De luy accroistre le soupçon.*

FRASON.

Et pourquoy?

NATON.

*Vous le demandez,
Et sçavez : Si vous entendez
Que son Fedri elle dépeſche
Quand ſes louanges elle preſche,
Le grand martel qu'elle vous donne?*

FRASON.

Le le ſens & m'en paſſionne.

NATON.

*Pour bien empêſcher tout cecy
Le ſeul remede eſt ceſtui-cy :
Quand Fedri elle nommera,
Nommez Panfile : Elle dira,
Si c'eſt Fedri leſſez le entrer,
Que Panfile viene chanter
Ce direz vous : Si elle dit,
Que Fedri eſt beau, tout ſubit
Dites auſſi, Panfile eſt belle :
Brief rendez-la luy toute telle
Comme elle vous la baillera :
Repiquez qui vous piquera.*

TRASON.

*S'elle m'étoit d'affection
Cecy me seruiroit Naton.*

NATON.

*Puis que vos dons elle aime tant
Et qu'encores elle en atand,
(N'en doutez point) elle vous éme :
Et la pourrez fâcher de même
Bien aisément s'elle vous fâche :
Elle creindra qu'une autre arache
De vous son profit ordinere
Si vous la quitiez de colere.*

TRASON.

*C'est bien dit à toy : & vrayment
Je n'y pensois aucunement.*

NATON.

*Ha Monsieur, il vous plait à dire
Que n'y pensiez pas : c'est pour rire :
Quand tant soit peu y penseriez
Combien mieux vous le trouveriez !*

ACTE III. SCENE II.

TAIS. TRASON.

PARMENON. NATON.

PITE, Chambriere.

TAIS.

*L'oyoy tout maintenant icy
La voix de Trason. Le voicy:
Dieu vous garde mon amy doux.*

TRASON.

*Ma douce Tais, & à vous,
Mon cœur mon tout? Bien, que fait-on?
Ne m'aimez-vous pas de ce don?*

PARMENON.

*Comme elle jouë gentiment!
O le gentil commencement
Qu'elle montre à son arriuee!*

TRASON.

*Dieu soit loué que l'ay trouuee
Digne de vous comme vous d'elle.*

NATON.

*Alon : le souper nous apelle:
Qu'attendez-vous?*

PARMENON.

Qui ne diroit

*Qu'engendré d'un homme il seroit ?
La faim luy aguise les dents.*

TRASON.

Je n'ay que tarder il est temps.

PARMENON.

*Asteure ie l'acosteray,
Et bonne mine ie feray
Comme si venoy de sortir :
Madame vouliez-vous partir ?
Est-ce pour aler quelque part ?*

TAIS.

*Aa Parmenon, & Dieu te gard :
Tu as bien fait : ie m'en aloy.*

PARMENON.

Où ?

TAIS.

Le vois-tu pas ?

PARMENON.

*Je le voy,
Et m'en deplaiſt. Quand vous voudrez
Les presents de Fedri ſont preſts.*

TRASON.

Que tardons-nous ? partons d'icy.

PARMENON.

*Permettez moy ie vous en pry,
Pourueu que point ne vous deplaiſe,*

*Que puisse la faire bien aise
D'un don qu'ay à luy presenter,
Et que ie puisse luy conter
Ce que j'ay charge de luy dire.*

TRASON.

*Quelque beau don : mais qu'il n'empire
Le present que ie luy ay fait.*

PARMENON.

*La rue en decouvre le fait.
Holà : faites dehors venir
Ceux là que j'auoy fait tenir
Tous prests à marcher. Vien icy
Toy, Vien plus auant. Cette-cy
Est du fin fons d'Ethiopie.*

TRASON.

*La precieuse mercerie.
En voila pour trois francs.*

NATON.

Encor

Scroit-ce trop.

PARMENON.

*Où es tu Dor?
Viens. Vostre Eunuque voicy.
Que vous semble de cestui-cy?
A-t'il un gracieux visage?
Est-t'il droit? est-t'il de bon âge?*

TAIS.

Ie puisse viure, il est honeste.

PARMENON.

*Naton tu en hoches la teste :
Y a til icy que redire ?
Vous Trafon qu'en voulez vous dire ?
C'est le louer que de s'en taire.
Or essayés ce qu'il sçait faire
En ce qui est de la nature
De l'adresse, literature,
Escrime, luite, & la musique :
A toutes choses il s'aplique
Ausquelles doit estre adonné
Vn jeune enfant noblement né.*

TRASON.

*Qui l'abit luy en donneroit,
Pour vne fille il passeroit.*

PARMENON.

*Le donneur de ces dons vous mande,
Que pour luy seul il ne demande
Que vous viniez, ny que pour luy
Vous fermiez la porte à nulluy :
Ny ses faidarmes il ne chante,
Ny ses balafres il ne vante,
Ny empeschement ne vous mét
A rien, ainsi qu'un autre fêt.
Et luy suffit s'on le reçoit,
Mais que vostre vouloir y soit,
A vostre loisir à vostre aise,
Pourueu que point ne vous deplaise.*

TRASON.

*Il est bien aisé à conoistre
Que ce galant sert quelque méstre
Qui n'a pas grandement dequoy.*

NATON.

*Nul auffi qui aroit dequoy
En pouuoir vn autre acheter,
Ses meurs ne pourroit fuporter.*

PARMENON.

*Tay toy : de tous les malheureux
Ie te tien le plus malheureux,
Qui as mis en ta fantafie
Gagner ta malheureufe vie
A flagorner cét homme cy:
Tu pourrois (ie l'éftime ainfi)
Tant tu as le ventre afamé,
Atrauers vn feu allumé
Aller q'rir de ta haue main
Dequoy paifire ta gloute fain.*

TRASON.

Mais allons-nous?

TAIS.

*Premier ceans
Il me faut mener tous ces gents,
Et commander par vn moyen
Ce qu'on fera : puis ie m'en vien.*

TRASON.

*Ie m'en iray toufiours dauant:
Toy atten-la.*

PARMENON.

*Il n'est feant
A vn colonel, qu'on le voye
Auec s'amie par la voye.*

TRASON.

*Il faut te le trancher tout nêt :
Sçais-tu? tel maistre tel valet.*

NATON.

Ha ha ha he.

TRASON.

Qu'as-tu à rire?

NATON.

*Du bon mot que venez de dire :
Et m'est reuenu en l'esprit
Ce qu'au Rodien auiez dit.
Mais Tais fort.*

TRASON.

*Va, cour dauant :
Que trouuions tout prest arriuant.*

NATON.

Soit.

TAIS.

*Pite aye foin de cecy :
Si tantost Cremet vient icy
Tout premier pry-le qu'il demeure,
Ou qu'il reuienne à vne autre heure,
Ou s'il ne peut, mene-le à moy.*

PITE.

Bien.

TAIS.

P'ay encor ie ne sçay quoy

*Sur la langue : hola que lon face
Bon traitement à cette garce :
Qu'on se tienne alhostel, sçauous?*

TRASON.

Alon donques.

TAIS.

Suyuez-moy vous.

ACTE III. SCENE III.

CREMET. PITE.

CREMET.

*V*RAYMENT plus & plus j'y repanse
Il y a quelque grand' méchance
Que cette Tais cy me brasse :
Et j'aperceu bien sa falace
Pour me tirer dans sa cordelle,
Deflors que ie vin deuers elle
A son instance bien jont grande,
Quelcun peut estre me demande
Quel affaire auions elle & moy :
Du tout ie ne la conoissoy.
Mais quand ie fu en sa maison
Trouua soudain occasion
De me retenir, & de fait
Dit me vouloir toucher d'un fait
Qui estoit de grande importance.

*Deflors j'entray en defiance
 Que ce n'estoyent que feinte & ruse
 Toutes les façons dont elle vse.
 Elle se sied auprès de moy :
 Elle se donne toute à moy :
 Son œil, sa langue n'ont repos :
 Et court de propos en propos.
 Et quand plus sembloit refroidie
 S'echape ainfin à letourdie.*

*Combien il n'y a qu'estoyent morts
 Mes pere & mere. Je dy lors,
 Qu'il y auoit assez long tams.
 Et si ie n'auoy pas aux chams
 Pres de Sugne quelque heritage,
 Et me demande dauantage
 Combien loin de la mer il est.
 Je croy moy, que mon lieu luy plect,
 Et qu'elle espere fermement
 Me l'arracher. Finalement
 Enuiron quel tems fut perduë
 La petite sœur que j'ay uë,
 Et qui estoit avecques elle
 Et que c'est qu'elle auoit sur elle
 Quand se perdit : Qui pourroit estre
 Qui la feroit bien reconoistre.*

*Pourquoy est-ce qu'elle demande
 Cecy, sinon qu'elle pretande
 Se faire auouër la sœur mesme
 Qui se perdit? l'audace extrefme!
 Si elle vit, elle est sur l'âge
 De seiße ans & non dauantage,
 Et ie conoy bien que Tais
 Est plus vieille que ie ne suis.
 Or ell' me mande me priant
 Que j'y vienne à bon esjiant :
 Ou que le point elle me die,
 Ou que plus elle ne m'ennuie :
 Car ie le jure & le tiendray*

*Qu'à la troiefme n'y viendray.
Holá ho.*

PITE.

Qui eft là?

CREMET.

Je fuis

Cremet.

PITE.

Je va vous ouvrir l'huis.

CREMET.

*C'est quelque embufche qu'on me drefse:
Y ne s'en faut rien.*

PITE.

Ma maifrefse

*Vous prioit fort venir ceans
Demain matin.*

CREMET.

Je vas aux chams.

PITE.

Pour dieu, faites-luy ce plaisir.

CREMET.

Je ne puis.

PITE.

Ou fi le loifir

*Le vous permét, faites fejour
Ceans jufques à fon retour.*

CREMET.

Rien moins.

PITE.

Et pourquoy non Cremet?

CREMET.

C'est trop s'enquerir : au gibet,

PITE.

*Est-il resolu? s'il vous plest
Au moins allez jusque où elle est.*

CREMET.

Soit.

PITE.

*Va tost Dorie, & le mene
Droit au logis du Capitene.*

ACTE III. SCENE III.

ANTIFON, Iouuenceau.

HYER à Piré nous estions
Vue brigade de garçons,
Qui primmes ensemble complot
De faire aujourduy vn écot.
A Chereau la charge en donâmes:

*Du tems & du lieu acordâmes:
 L'heure passe, au lieu que dit est
 Il n'y a rien qui soit de prest,
 Et l'homme ne se trouue point,
 Ce qui nous vient tresmal apoint.
 Je ne sçay qu'en dire, & ne sçay
 Que j'en doÿ deuiner au vray.
 Les autres m'ont enuoyé voir
 Où il est : Pource il faut sçauoir
 S'il est point chez luy. Mais qui est-ce
 Qui sort de chez Tais? Voy, l'est-ce
 Ou non? c'est luy mesme en personne.
 Quel abit? quelle façon d'homme?
 Que diable est-ce : ie m'en etonne
 Et ne m'en puis trop etonner,
 Ny ne sçauroy qu'en deuiner.
 Je veu me tenant loin, d'icy
 Euenter que c'est tout ceÿ.*

ACTE III. SCENE V.

CHEREAV. ANTIFON.

CHEREAV.

*Es ce lieu n'y a til personne?
 Je n'y voy rien. Deça personne
 Ne me fuit-il? pas vn du monde.
 La joye dont mon cœur abonde,
 Et dont ie creue se peut elle
 Degorger? O dieu! elle est telle
 Que maintenant j'endureroy*

*Qu'on me tuast, & j'en seroy
Fort content, creignant que ma vie
Gaste de quelque facherie
Ce plaisir deuant que ie meure.*

*Que quelcun ne suruient asteure
Qui soit curieux enquerant,
Qui apres moy vienne courant,
Qui m'importune & qui me presse
De luy conter cette alegresse,
Qui me fait perdre contenance :
Où ie tire, doù ie m'elance,
Où j'ay pris cet acoutrement,
Que ie cherche : finalement
Si ie suis sage ou hors du sens?*

ANTIFON.

*Ie va l'acoster, il est tems :
Et veu luy faire ce plaisir,
Dont ie voy qu'il a tel desir.
Chereau, qu'as-tu à semiller?
Qui t'a fait ainfin abiller?
Dont es-tu si gay? que veux-tu?
Es-tu sage? c'est assez tu :
Parle sans tant me regarder.*

CHEREAU.

*Amy, dieu te veule garder :
O l'heureux jour : homme jamés
Ne vint plus apoint que tu m'es.*

ANTIFON.

Conte moy que c'est ie t'en prie.

CHEREAU.

Ecoute moy ie t'en supplie.

*Ne conois-tu pas la maistresse
De mon frere?*

ANTIFON.

Quoy, Tais? est-ce?

CHEREAU.

La meisme.

ANTIFON.

P'en sçauoy le nom.

CHEREAU.

*On luy a donné vn beau don
Ce jourduy d'une jeune fille :
Sçais-tu s'elle est belle & gentille?
Il ne faut que ie te la vante
Antifon : Celuy qui me hante
Comme tu fais ne va doutant
Si ie suis juge competant
D'une beauté. Je fu feru
Au vif pour cette-cy.*

ANTIFON.

Dis-tu?

CHEREAU.

*Aussi tost que tu la verras
Je m'assure que tu diras
Qu'elle est entre les belles belle :
A quoy tant de langage d'elle?
P'en suis deuenu amoureux,
Voyre amoureux le plus heureux
Qui fit onq' l'amour à quelcune*

*A desir. De bonne fortune
 En nostre maison m'atendoit
 L'Eunuque que mon frere auoit
 Naguiere à Tais acheté,
 Et qui pour lors n'auoit esté
 Mené encores deuant elle.
 A Parmenon ie me decele :
 Le bon valet pour mon bien soigne :
 Me donne vn conseil que j'empoigne.*

ANTIFON.

Quel est il ?

CHEREAU.

*Pour plustost l'entandre
 Ne me dy mot : C'estoit de prandre
 Son abit, afin que me face
 Mener & donner en sa place.*

ANTIFON.

En lieu de l'Eunuque ?

CHEREAU.

Ouy da.

ANTIFON.

A quelle fin tendoit cela ?

CHEREAU.

*Demandes-tu ? A fin que pusse
 La voir & l'ouyr : & que j'usse,
 Mon Antifon, l'heur & le bien,
 D'estre avec celle qu'aimoy bien.
 Estoit-ce peu d'ocasion ?
 N'auoy-ie pas bonne raison ?
 A la dame ie suis donné :*

*Me reçoit : soudain m'a mené
Chez elle avecques joye grande :
Cette fille elle recommande.*

ANTIFON.

A qui? à toy?

CHÉREA V.

A moy.

ANTIFON.

*Vrément
Elle estoit assez seurement.*

CHÉREA V.

*Defend que pas vn homme n'aille
Où elle sera : me la baille
A garder : ensemble m'enjoint
Que ie ne m'en écarte point :
Brief au cartier le plus segret
Seule avec moy seul on la met.
Moy d'une modeste façon
Baïffoy la vuë.*

ANTIFON.

O faux garçon!

CHÉREA V.

*le va souper dehors (dit elle).
Toutes les autres avec elle
Elle mene. Quelques badines
De chamberieres bien peu fines
Pres la petite demeurerent.
Incontinent elles dresserent
Vn bain, & moy de les hastler*

Pour les faire diligenter.

*Tandis que le tout on apreste
La fille en la chambre s'arreste
A considerer vn tableau,
Où fut depeint vn fét tresbeau.
Comme lon dit que Iupiter
Au tems jadis fit degouter
Vne pluye d'or au giron
De Danés. Et moy enuiron
A le considerer aussi,
Prenant grand plaisir en ceci,
Parce qu'vn tel jeu qu'est celuy
Lequel ie jouoy ce jourduy,
Auoit jadis esté joué
Par vn dieu mesme, qui mué
Prist bien d'vn homme la figure,
Voyre entra par la couerture
Dans vne goutiere à cachette
Pour abuser vne fillette.
Mais quel Dieu? ce Dieu Roy des Dieux
Qui des plus hauts temples des cieux
Hoche le plus orgueilleux feste
D'vn seul éclat de sa tempeste.
Que moy simple homme ne le fisse!
Non non ie ne suis pas si nice
Que ne l'aye fait bien apoint,
Et si ie ne m'en repen point.
Comme ces choses ie repense
On a deja fét diligence
D'aprester le bain. On apelle
Pour s'aller bagner la pucelle :
Elle y va : elle s'est baignee :
En la chambre elle est retournee :
Elles la couchent dans vn lit.
I'attan qu'on m'employe : On me dit,
Hola Dor pran ce plumail-cy,
Et cette fille euenta ainsi
Ce pendant que nous bagnerons :*

*Puis quand hors du bain nous ferons
Tu te baigneras si tu veux :
Ie le pran tout triste & piteux.*

ANTIFON.

*Que j'usse voulu voir ta face
Effrontee, & de quelle grace
Tenant ce plumail tu luy fès
Du vent, grand asne que tu es.*

CHEREAV.

*A peine me fut dit cela
Qu'ensemble toutes les vela
Se jetter dehors : elles vont
Au bain : vn grand bruit elles font,
Comme lon fet si tost qu'on sent
La maistresse ou le maistre absent.
Ce pendant j'endor la mignarde :
Puis ie guigne ainfin & pran garde
A trauers le plumail tresbien
Si tout autour tout estoit bien,
Ie voy qu'à souhét tout se porte,
Et moy de verrouiller la porte.*

ANTIFON.

Puis quoy?

CHEREAV.

Quoy fat?

ANTIFON.

Ie le confesse.

CHEREAV.

*Voulontiers que perdre ie lesse
En ma bouillante affection*

*Vne si courte occasion,
Qui lors à moy se presentoit,
Vne occasion qui estoit
De moy aussi peu esperée
Qu'elle estoit bien fort desirée.
Vrément j'eusse esté vraiment
Celuy que j'étoy feintement.*

ANTIFON.

*En bonne foy tu dis vray : més
A quand est-ce que tu remés
Le banquet d'hyer?*

CHEREAU.

Il est prest.

ANTIFON.

*Tu vaux trop : où est-ce que c'est?
Chez vous?*

CHEREAU.

*Non, c'est en la maison
De Disque.*

ANTIFON.

*C'est bien loin : faisons
Donc diligence de partir
Vitement. Va toy reuestir.*

CHEREAU.

*Je ne sçay où c'est que ie puis
Changer d'abit, par ce que suis
Banny de chez nous. D'un endroit,
Le crein fort que mon frere y soit :
D'ailleurs, que mon pere leans
Soit deja de retour des chams.*

ANTIFON.

Alons chez nous pour le plus pres.

CHEREAV.

*Tu dis bien. Alon, fust-ce expres
Pour entre nous deux auiser
Comme c'est que j'en doy vser,
A fin que puisse auoir l'aisance
D'en recueillir la jouissance
Dorenauant à mon plaisir.*

ANTIFON.

Soit, puis qu'en auons le loisir.

ACTE III. SCENE I.

DORIE.

*CE maideux, à ce qu'ay pu voir
Sa troigne, il pourroit y auoir
Ce jourduy de la brouillerie:
J'ay peur qu'il face facherie
A Tais, ou qu'il ne l'outrage
S'il entre vne fois en sa rage.
Car Madame, apres qu'elle scét
La venuë là de Cremét
Ce jeune homme qui est le frere
De cette fille, elle va fere
Requete à nostre Capitene
De le fere entrer. Elle apene*

Auoit acheué sa demande
 Qu'il se mét en colere grande,
 Et si n'ose luy dénier.
 Elle tousiours de le prier
 Instamment que l'homme il conuie,
 Ce qu'elle faisoit pour l'enuie
 Qu'elle auoit de le retenir :
 Car asteure là de tenir
 Propos de sa sœur, & luy dire
 Les choses comme elle desire
 Pour la luy fere reconoistre,
 Le tems ny le lieu n'y peut estre.
 Il le conuie à grand regret :
 Il y demeure : elle se met
 Aueques luy à deuifer :
 Et lors Monsieur de s'auiser
 D'aler mettre en sa fantesie,
 Que pour luy donner jalousie
 Cet homme elle auoit aposté :
 Et pour ce il luy prend volonté
 De luy faire dépit aussi.
 Ho garçon, fay venir icy
 (Dit-il) Panfile à nous ébatre.
 Elle au contrere se debatre :
 Nenny non : elle en vn banquet ?
 Le soldat tance : elle en segret
 Oste son or & me le baille,
 A fin que l'emporte & m'en aille.
 C'est signe qu'elle en fortira
 Tout le plustost qu'elle pourra.

ACTE III. SCENE II.

FEDRI.

CHEMINANT pour aler aux chams,
 Comme lon fet, quand lon a dans
 L'esprit quelque ennuy, ie commence
 A par moy à songer, & panse
 Puis vne & puis vne autre chose,
 Quelque affère que ie propose
 Prenant toutes choses au pis.
 A quoy tant de propos? tandis
 Que ie repensoy tout cela
 Sans m'en auiser me vela
 Outre la maison auancé.
 L'auoy deja bien loin passé
 Quand m'en aperceu. Je reuien :
 Et ne me portant guière bien,
 M'arrestay quand ie fu deuant
 Nostre maison : Et là réuant
 Commançay de penser ainsi
 A par moy, Que ces deux jours ci
 Il me faille icy sejourner
 Seul sans elle, & ne retourner?
 Et bien pour cela que sera-ce?
 Rien. Quoy rien? N'ayant pas la grace
 De la toucher, ie n'aray point
 Non pas l'heur de la voir? Vn point
 Il y a : si ne puis auoir
 Congié de la toucher, la voir
 Ne me fera pas defendu.
 Qui aime ô qu'il est éperdu!
 Adonques de fét apanfé
 Nostre bordage ay repassé.
 Mais qu'est-ce à dire qu'ainsi Pite
 Sort d'effroy creintiue & dépîte?

ACTE III. SCENE III.

PITE. FEDRI. DORIE.

PITE.

*Moy malheureuse! où trouueray-ie
Le poltron? où le chercheray-ie
Le méchant? L'audace auoir u
Pour tel forfait?*

FEDRI.

*Je suis perdu!
P'ai peur de quelque malheurté.*

PITE.

*Qui plus est (la méchanceté!)
La fille ayant deshonoree
Toute sa robe a deffiree :
C'est pitié! puis le malheureux
L'a tirée par les cheueux.*

FEDRI.

Ham.

PITE.

*S'asteure le rencontroy
Les yeux ie luy arracheroy
De mes ongles hors de la teste.*

FEDRI.

*Quelque cas a troublé la feste
De ceans durant mon absence :*

*Pour le mieux il faut que m'auance
De luy demander. Qu'est-ce-ci?
Où cours-tu? qui te haste ainsi?
Qui cherches-tu, Pite? dy-moy.*

PITE.

*Ha Fedri, qui ie cherche, moy?
Aleꝝ où digne vous en ettes,
Et vos beaux presents que nous fettes.*

FEDRI.

Qu'y a til?

PITE.

*Fet-il l'étonné?
Cet Eunuque qu'auẽz donné
Vrément a fêt vn beau ménage:
Il a osté le pucelage
A la fille que ma maitresse
Auoit uẽ du soldat.*

FEDRI.

Qu'est-ce

Que tu contes?

PITE.

C'est fêt de moy!

FEDRI.

Tu es yure.

PITE.

*Autant comme moy
Le puissent estre tous ceux-la
Qui me desirent mal.*

DORIE.

Hola

*Ma Pite ie suis en é moy
D'yn tel monstre : conte-le moy.*

FEDRI.

*Tu as perdu l'entandement :
Qu'est-ce que tu nous dis? Comment
L'Eunuque avoit-il fét cela?*

PITE.

*Ie ne scé quel est celui-la
Qui a fét le fét, més l'effét
Proue asseꝝ que c'est qu'il a fét.
La fille pleure, & dire n'ose
Si vous luy demandez la chose :
L'homme de bien ne comparest
En nulle part : & qui pis est,
Las moy malheureuse! ie crein
S'en allant qu'il ait fait sa main.*

FEDRI.

*Ie ne croy que ce brehaigné
Se soit bien fort loin éloigné.
Possible est-il en la maison
Retourné cheꝝ nous.*

PITE.

*Voyez mon
Pour dieu s'il y est.*

FEDRI.

*Il faut voir :
Soudain te le feray sçavoir.*

PITE.

*Je suis perduë ! hélas m'amie
As-tu jamès vu de ta vie
Un acte si abominable !*

DORIE.

Je n'ouy jamès cas semblable.

PITE.

*L'auoy bien ouy dire d'eux
Qu'ils estoient bien fort amoureux
Des femmes, sans autre vertu :
S'il m'en fût alors souuenu,
Le l'eusse enfermé alecart
Tresbien dans une chambre apart,
Et ne luy eusse abandonnee
Pour la nous rendre vilence.*

ACTE III. SCENE III.

FEDRI. DORE. PITE.

DORIE.

FEDRI.

*SOR méchant : tu fès le retif :
Vien dehors malheureux fuitif.*

DORE.

Hé, pour dieu !

FEDRI.

Oh, voyez sa trogne :

*Il tord la gueule & se renfrogne.
Qui t'a fét retourner ici?
Et qui t'a fét changer ainsi
D'acoutrement? dy. Si ie fusse
Tardé tant soit peu, ie ne l'usse
Trouué ceans. Tant il s'aloit
Bien garnir de ce qu'il falloit
Pour s'en fuyr.*

PITE.

*Auez-vous l'homme
Ie vous pry?*

FEDRI.

Ne vois-tu pas comme?

PITE.

O que c'est bien fét!

DORIE.

Més tresbien.

PITE.

Où est-il?

FEDRI.

Le vois-tu pas bien?

PITE.

Que ie voye. qui?

FEDRI.

Cestui-cy.

PITE.

*Je ne scé qui est cestui-ey.
Qui est-il?*

FEDRI.

*Luy mesme est celuy
Qu'on vous a mené ce jourduy.*

PITE.

*Pas vne de nostre maison
N'a vu de ses yeux ce mignon
Daujourduy cheꝝ nous, ó Fedri.*

FEDRI.

Nulle ne l'a vu?

PITE.

*Je vous pry
Aueꝝ vous pensé que ce fût
Celuy qu'amené lon nous út.*

FEDRI.

Je scé que n'en auoy point d'autre.

PITE.

*Ha ce n'est rien au pris du nostre.
Il auoit bien vne autre face,
Vn autre port, vne autre grace.*

FEDRI.

*Il le sembloit, més ce n'étoit
Que pource qu'alors il portoit
Vn abit plus gaillard & coint :
Et maintenant qu'il ne l'a point
Il semble tout hideux ainsi.*

PITE.

*Hola ie vous pri : comme si
La tare estoit de peu : Celuy
Qu'on nous a mené ce jourduy
Estoit vn gentil jouenceau
Frisque mignon voire si beau,
Fedri, que vous ariés desir
De le voir, y prenant plaisir.
Cestui-cy est vieil, albrané,
Radoteux, tané, bazané.*

FEDRI.

*Ham! quelle farce! lon me boute
En tel point que ie suis en doute
Moy mesme de ce que j'ay fét,
Ne sçachant pas si ie l'ay fét.
Hola, dy moy, t'ay-ie acheté?*

DORÉ.

Ouy vous m'avez acheté.

PITE.

*Or commandés luy qu'il me rande
Reponce.*

FEDRI.

Fay luy la demande.

PITE.

*Dy, as-tu esté d'aujourduy
Chés nous? il dit non, ce n'est luy.
Mais bien vn autre y est venu
Agé de seize ans qu'on a vu
Y venir avec Parmenon.*

FEDRI.

*Or ça premier, ren moy rezon
De cette robe qu'as vétué:
Dy moy doù c'est que tu l'as uë?
Tu ne fones mot, Monstre d'homme?
Veux-tu dire, ou que ie t'affomme?*

DORE.

Chereau est venu.

FEDRI.

Qui? mon frere?

DORE.

Ouy.

FEDRI.

Quand?

DORE.

Aujourduy.

FEDRI.

Naguere?

DORE.

Naguere.

FEDRI.

Avec qui a c'etté?

DORE.

Avec Parmenon ç'a etté.

FEDRI.

Parauant le conoïffois-tu?

DORE.

*Ny jamais ie ne l'auoy vu,
Ny qui c'étoit ie n'auois onques
Entandu dire.*

FEDRI.

*Comment donques
As-tu sçu qu'il estoit mon frere?*

DORE.

*Parmenon l'a dit. Vostre frere
M'a baillé cette robe sienne.*

FEDRI.

Ie suis pris!

DORE.

*Il a pris la mienne,
Et puis ils font tous deux ensemble
Alés dehors.*

PITE.

*Que vous en semble?
Au moins ie ne suis pas yureffe:
Au moins ie ne suis mentereffe:
Et ce n'est fourbe controuuee
Que la fille est depucelee:
Cela est assez auéré.*

FEDRI.

Beste, tiens-tu pour assuré

*Tout ce que ce baboin te dit?
Le crois-tu?*

PITE.

*Le croy-ie à credit?
La vuë en decouure le fêt.*

FEDRI.

*Marche icy plus auant. il fêt
Le sourd. Encores plus auant :
Encore vn petit plus auant :
Là c'est assez. Holà tout-beau :
Dy moy encores si Chereau
T'a pris ta robe?*

DORE.

Il me l'a prise.

FEDRI.

Dy moy s'il l'a mise?

DORE.

Il l'a mise.

FEDRI.

*Et l'a ton amené icy
En lieu de toy?*

DORE.

Il est ainsi.

FEDRI.

*O bon Dieu. Quelle hardieffe?
Quelle méchanceté d'homme est-ce?*

PITE.

*Comment? encor vous ne croyés
La preuue que vous en voyés :
Que nous ayons esté gabees,
Et de toutes façons moquees?*

FEDRI.

*C'est grand cas que tu crois aussi
Tout ce que nous dit cestui-cy.
Ie ne sçay moy que ie feray,
Ou si d'aujourduy ie pourray
Tirer la verité de toy.
Or fus, di que non : repon moy.
As-tu pas vu Chereau mon frere?*

DORE.

Nenny.

FEDRI.

*C'est force de luy sere
Du mal, autrement ie voy bien
Qu'il ne me confessera rien.
Suy moy : tantost il dit ouy,
Tantost que non. Cri' moy mercy.*

DORE.

Pour Dieu, Monsieur, pardonez moy.

FEDRI.

Entre, & ie va parler à toy.

DORE.

Haof. haof.

FEDRI.

*Je ne scé pas d'icy comment
 Je sortiray honestement :
 C'est fét de moy, s'il faut qu'icy,
 Vaurien, tu me pipes ainsi.*

PITE.

*Aussi vré que ie vi, ie scé
 Que Parmenon nous a dressé
 Cette trouffe.*

DORIE.

Y ne s'en faut rien.

PITE.

*Aujourduy ie trouveray bien
 Auparavant que ie fonceille,
 Là où luy rendre la parçaille.
 Mais, Dorie, que doy-ie faire?*

DORIE.

De la fille?

PITE.

*Ouy : doy-ie m'en taire,
 Ou bien doy-ie dire le cas?*

DORIE.

*Si tu m'en crois, tu ne scés pas
 Ce que tu scés de tout ce fét :
 Ny de ce que l'Énuque a fét,
 Ny de la fille violée :*

*Ce faisant feras deulopee
De toute cette brouillerie,
Et n'en aras point facherie,
Et si tu te l'obligeras
De ce plaisir que luy feras :
Et pour toutes choses dy-luy
Comme Dor s'en est en fui.*

PITE.

Aussi feray-ie.

DORIE.

*Voy-ie là
Cremet qui retourne desia?
Tais s'en viendra tout afeure.*

PITE.

Et pourquoy cela?

DORIE.

*Car defleure
Que suis partie d'avec elle
Commençoit entre eux la querelle.*

PITE.

*Porte cet or : ie va sçauoir
De luy ce qui peut y auoir.*

ACTE III. SCENE V.

CREMET. PITE.

CREMET.

BABA, lon me l'a baillé belle :
 Il m'a donné dans la ceruelle
 Ce bon vin que j'ay aualé :
 Si ne me sento-y-ie troublé
 Tant qu'auoy le ventre à la table.
 Mais ie n'ay eu ferme ny stable
 Ny le pas ny l'esprit atout
 Depuis que j'ay esté debout.

PITE.

Cremet.

CREMET.

Qui est-ce? aa là Pite,
 Voy voy de combien ma petite
 Tu me sembles plus belle asteure,
 Que tu n'estois n'a pas me heure.

PITE.

Vrayment tu es auffi plus gay.

CREMET.

Ce commun dire est plus que vray,
 Apres la pance vient la dance.
 Tais est elle, quand j'y panse,
 Long tams deuant moy arruice?

PITE.

*Quoy? defia s'en est elle allee
Hors de la maison du Soldat?*

CREMET.

*Long tams a qu'vn tresgrand debat
Parmy eux deux s'est commancé:
A qui mieux mieux ils ont tancé.*

PITE.

*Comment ne t'a elle dit rien
A fin que la suiuiſſes?*

CREMET.

*Rien,
Sinon qu'étant de sortir preſte
Ell' m'a fait fine de la teſte.*

PITE.

Voy! n'estoit-ce aſſez de cela?

CREMET.

*Mais ie n'entandoy pas cela
Que c'est qu'elle vouloit entendre.
Le Soldat m'est venu aprandre
Ce que n'entandoy guere bien,
Et dehors m'a chaffé tresbien.
Mais voicy Tais en perſone
Qui s'en revient : & ie m'étone
Par où c'est que j'ay pu paſſer
En venant, pour la deuanſer.*

ACTE III. SCENE VI.

TAIS. CREMET. PITE.

TAIS.

*OR ie m'atant bien maintenant
 Qu'il viendra tout incontinent
 Pour me l'oster : mais qu'il y viene :
 Il n'y a chose qui me tiene
 Que ie ne luy voise arracher
 Les deux yeux, s'il la vient toucher
 Ne fust-ce que du petit doyt.
 Tendureray plus que ne doyt
 De ses fadézes & sotises,
 De ses magnifiques vantises,
 Pourveu que ne soit que langage :
 Mais s'il entreprend dauantage
 De m'outrager de quelque iniure,
 Il sera batu ie le jure.*

CREMET.

*Long tams a que ie suis icy
 Taïs.*

TAIS.

*Je t'atendois aussi,
 Mon amy Cremet. Scés-tu pas
 Que ces questions & debas
 Pour l'amour de toy se font faits?
 Et que le principal tu es
 A qui touche tout ce fait la?*

CREMET.

A moy? & comment? Voireda.

TAIS.

*Car en cependant que ie peine
A fin que te rande & rameine
Ta sœur, il m'a falu ainsi
Endurer tous ces troubles ci.*

CREMET.

Où est-elle?

TAIS.

Chez moy.

CREMET.

Ham.

TAIS.

Quoy?

*Ouyda, pour elle & pour toy
Honorablement éleuee.*

CREMET.

Que me dis-tu?

TAIS.

*Chose assuree.
Et ie te la done en pur don,
Et ne t'en demande guerdon,
Ny ne veu qu'on me l'aprecie.*

CREMET.

*O Tais ie t'en remercie
Autant que le present le vaut.*

TAIS.

*Mais Cremet preuoir il te faut
Que dauant que tu l'ayes uè
De moy, elle ne soit perdue.
Car c'est elle que le gendarme
Vient pour m'oster avec portdarme.
Va Pite, aporte de leans
La boète & ce qui est dedans,
Pour la reconoiffance d'elle.*

CREMET.

Le vois-tu Tais?

PITE.

Où est elle?

TAIS.

Dans l'armoire. Va tost mufarde.

CREMET.

*Le Soldat avec quelle esquadre
Il te vient voir.*

TAIS.

*Tu es poureux
Ce semble.*

CREMET.

*Voire da poureux :
Homme ne l'est moins que ie suis.*

TAIS.

Aussi ne faut-il.

CREMET.

Je ne puis

*Que ie ne prenne quelque é moy
De l'estime que fais de moy.*

TAIS.

*Pense quel est ton auerfaire
A qui tu vas auoir affaire,
Si tu ne dois pas le ranger :
Tout premier il est étranger :
Il a beaucoup moins de puissance,
Et beaucoup moins de conoissance,
Et beaucoup moins d'amis icy
Que tu n'as.*

CREMET.

*Je scé tout cecy.
Mais c'est grand faute d'encourir
Le mal qu'on peut lésser courir.
J'aime trop mieux que pouruoyons
Qu'outragés du tout ne soyons,
Qu'apres auoir reçu l'offance
Nous en pourchassions la vanjance.
Va t'en & barre bien ton huis,
Je va courir tant que ie puis
A la place, où prendray renfort
Pour garder qu'on nous face tort.*

TAIS.

Demeure.

CREMET.

Il faut aler.

TAIS.

Demeure.

CREMET.

Laisse : ie reuicn tout asteure.

T A I S.

*Creinet il n'en faut nullement :
Tu n'as qu'à dire seulement,
Qu'elle est ta sœur, que l'as perdue
Petite enfant, que l'as comé
Maintenant : les enseignes montre.*

P I T E.

Tenés.

T A I S.

*Pran-les. Si alencontre
Il veut user de force en rien,
Pren-le à partie : entans-tu bien ?*

C R E M E T.

Fort bien.

T A I S.

*Sur tout mon amy panse
De luy parler bien d'assurance.*

C R E M E T.

Je le veu.

T A I S.

*Leue ton manteau.
Je suis mal en point : ce grand veau
A qui du secours ie demande
A tout besoin qu'on le demande.*

ACTE III. SCENE VII.

TRASON. NATON. SANGAT.

CREMET. TAIS.

TRASON.

*Moy cet outrage & cette iniure
Si notable, que ie l'endure,
Naton! l'endureroy la mort
Pluytost que d'endurer ce tort.
Sireau, Donas, Simalion,
Suiuez. Il faut que la maison
Tout premier ie prene d'assaut.*

NATON.

Ce fera bien fait.

TRASON.

*Puis il faut
Rauoir la fille.*

NATON.

O le grand fait!

TRASON.

*Et qu'elle amande le forfait
A mon gré.*

NATON.

Le vaillant guerrier!

TRASON.

*Ça icy avec ton leuier,
Donas, dedans ce bataillon :
Marche deçà Simalion
Et conduy nostre arriere-garde :
Toy Sireau mene l'auangarde :
Que chacun s'apreste au combat.
Où est le caporal Sangat,
Et son esquadre de valets?*

SANGAT.

Le voicy.

TRASON.

*Poltron que tu es,
Penses-tu faire grans faidarmes
De ces torchons en nos vacarmes?*

SANGAT.

*Qui, moy? Je sçauoy la prouësse
Du chef, aussi la hardieffe
Des soldats, & que ce fait cy
Ne se passeroit pas ainsi
Qu'il n'y eult du sang repandu :
Ne l'ay-ie pas bien entendu?
C'est pour torcher le sang des coups
Que vous receuez entre vous.*

TRASON.

Que ne font icy tous les autres?

SANGAT.

*Quoy, gibet : où font ils les autres?
Je ne sçache que Sanion
Tout seul qui garde la maison.*

TRASON.

*Ceux-cy sous ta charge seront :
Quant à moy derriere ce front
A la queuë ie marcheray,
Dou le signal ie donneray.*

NATON.

*C'est estre sage : comm' il a
Rangé en bataille ceux-là ?
S'est-il placé en seur endroit ?*

TRASON.

Pyrrus tout de mesme en vsoit.

CREMET.

*Vois-tu Tais que c'est qu'il fait ?
Ne feroit-ce pas le mieux fait
De s'enfermer dans la maison ?*

TAIS.

*Le vois-tu ? ce n'est qu'un poltron,
Combien qu'il semble homme de cœur
A le voir : n'aye point de peur.*

TRASON.

Qu'es tu d'avis que nous facions ?

NATON.

*Pleust à Dieu qu'icy nous eussions,
Auparavant que de combatre,
Des fondes, à fin de les battre
De loin, & sans nous decouvrir :
Vous les verriez tretous fuir.*

TRASON.

Mais ie voy là Tais.

NATON.

*Asteure
Que n'alons nous choquer?*

TRASON.

*Demeure :
L'homme qui est acort & sage
Doit tenter tout autre passage
Paravant que d'vser de force :
Que scés-tu si sans qu'on la force
Elle fera tout ce que voudray?*

NATON.

*O Dieux! Monjeur vous dicles vray.
Que c'est de sçavoir! Tous les coups
Que me rencontre avecques vous
Le m'en retourne plus sçavant.*

TRASON.

*Tais sans passer plus avant
Tout premier repon à cela :
Te donnant cette fille là
Ne dis-tu pas que tu ferois
Si bien que tu me donnerois
A moy tout seul tous ces jours cy?*

TAIS.

Que veux-tu dire par cecy?

TRASON.

*Demandes-tu? deuant mes yeux
Tu m'as mené cet amoureux.*

TAIS.

Bien : qu'en est-il ?

TRASON.

*Et asemblee
Auecques luy t'és derobee
De moy.*

TAIS.

Il me plaiſoit ainſi.

TRASON.

*Il me plaiſt de rauoir auſſi
Panfile, ran-la de bon gré :
Sinon par force ie l'auray,
Car j'en ay juré mes grands Dieux :
Choiſi lequel tu aimes mieux.*

CREMET.

*Qu'elle te rande la pucelle,
Ou bien que tu touches à elle,
O de tous...*

NATON.

Ah que dis-tu toy ?

CREMET.

Qui te fait t'adreſſer à moy ?

TRASON.

Que ne la touche, elle eſtant miene !

CREMET.

Pendard, que cette fille eſt tiene !

NATON.

*Regarde bien ce que tu fés :
Scés-tu à quel homme tu t'és
Adressé pour l'injurier?*

CREMET.

*Ne te veux-tu pas retirer ?
Scés-tu que c'est ? Si d'aujourduy
Tu reuiens pour nous faire enuuy
En ce lieu-cy, ie te promés
Qu'il te souuiendra pour jamais
De ce lieu du jour & de moy.*

NATON.

*Pauvre homme, qu'est-ce que de toy ?
Tu me fais bien grande pitié,
Qui viens gagner l'inimitié
De ce tant vaillant homme cy.*

CREMET.

*Si tu ne deloges d'icy
Aujourduy te rompray la teste.*

NATON.

Dis-tu ? ie croy tu fais la beste.

TRASON.

*Quel homme es-tu ? que veux-tu toy ?
T'appartient-elle ? dy pourquoi !*

CREMET.

Tu le faras. Premier ie di

Qu'elle est libre.

TRASON.

Je croy qu'ouï!

CREMET.

Nee en Athenes.

TRASON.

Voire da!

CREMET.

Ma sœur.

TRASON.

L'éfronté que voyla!

CREMET.

*Or foldat ie te fais entendre :
Donne toy garde de méprandre
Vfant de force en son endroit.
Tais ie va d'icy tout-droit
Deuers la nourrice Sofrone,
A fin que l'amene & luy done
Ces merques de reconoiffance.*

TRASON.

*Me pourras-tu faire defance
De toucher celle qui est miene?*

CREMET.

Ie luy defan : vous en fouuiene.

NATON.

*Entendez-vous? il fait le fin,
Mais si est-il pris en larcin.*

CREMET.

N'es-tu pas contant de cecy?

TRASON.

Tais dis-tu le mesme aussi?

TAIS.

Va t'en chercher qui te reponde.

TRASON.

Que faisons-nous plus?

NATON.

*Rien du monde.
Alons-nous en, & vous verrez
Quand moins conte vous en ferez
Qu'elle viendra vous requerrir.*

TRASON.

Le penses-tu?

NATON.

*Je veu mourir
S'il n'est ainsi. Le naturel
Des femmes ie conoy pour tel:
Aime-les, elles te hairont:
Hai-les, elles t'aimeront.*

TRASON.

Ton auis est bon.

NATON.

*Tout asteure
Rompré-ie le camp?*

TRASON.

*Il est heure :
Quand bon te semblera.*

NATON.

*Sangat
Ainsi que doit tout bon soldat
Qu'on se retire en la maison :
Car maintenant il est saison
D'auoir encores fouuenance
De la cuisine & de la pance.*

SANGAT.

*Tu nous dis de bonnes nouvelles :
L'auoy l'esprit aux escuelles
Et à la soupe long tams a.*

NATON.

Tu vas trop.

TRASON.

Suiuez-moy deça.

ACTE V. SCENE I.

TAIS. PITE.

TAIS.

MECHANTE, *veux tu point cesser
De me venir embrouillaſſer
De mots douteux? Je le ſcé bien,
Puis touſoudain ie n'en ſcé rien :
Il s'en eſt fui : ie l'ay ſçu
Par our dire : & ne l'ay vu :
Je n'y eſtoy : Ne veux-tu pas
Me dire ouuertement le cas
Tel qu'il eſt? La fille éplorée
Avec ſa robe deſſirée,
Eſt là ſans dire mot aux gens :
L'Eunuque a vuïdé de ceans,
Pourquoy? qu'aton fait? di-le moy.*

PITE.

*Que vous diré-ie? laſſe moy!
Ils diſent que ce ne fut onques
Vu Eunuque.*

TAIS.

Comment? qui donques?

PITE.

Que c'eſtoit Chereau.

TAIS.

Quel Chereau?

PITE.

*Chereau ce jeune jouenceau
Le frere à Fedri.*

TAIS.

*Que dis-tu.
Fausse beste?*

PITE.

*Ce qu'en ay sçu
Pour tout vray.*

TAIS.

*Qu'auoit til afaire
Avec nous? ou pour quel afaire
L'aton amené?*

PITE.

*Je ne scé :
Sinon qu'il eust esté blessé
De l'amour de Panfile.*

TAIS.

*Élas
Je suis donques perduë! élas!
O que malheureuse ie suis,
S'il est vray ce que tu me dis.
C'est donques ce que la fille a
Tant à plorer?*

PITE.

Je croy, cela.

TAIS.

Est-ce la (di carogne inféte)

*La defance que t'auoy fête
En m'en alant?*

PITE.

*Qu'usse-ie fét?
Ainsi qu'auiés dit qu'il fust fét,
A luy seul on s'en est fié.*

TAIS.

*Ah méchante tu as baillé
A garder la brebis au loup.
Nous auons l'andoffe à ce coup :
I'en ay grand'honte !*

PITE.

*Quel homme esse
Que ie voy-là? Mot ma Maitresse :
Tout va tresbien : il est à nous.*

TAIS.

Où?

PITE.

A main gauche, voyez-vous?

TAIS.

Je le voy.

PITE.

*Fêtes l'empoigner
Si vous voulés bien besoigner.*

TAIS.

Bien, fole : que luy ferions-nous ?

PITE.

*Que luy feroÿ? demandés-vous?
Voyez s'il n'est pas éhonté
Le vous pri?*

TAIS.

Non.

PITE.

O l'effronté!

ACTE V. SCENE II.

CHEREAV. TAIS. PITE.

CHEREAV.

*Ea pere & mere d'Antifon
De malheur font en la maison
Toudeux, comme si tout expres
On me les auoit tenus prests,
A fin que ie n'y pusse entrer
Sans y entrant les rencontrer
Pour estre vu d'eux. Cependant
Qu'à la porte suis atendant
Un quidam de ma conoissance
Venoit vers moy : Moy ie m'élançe
Aussi tost comme ie l'ay vu,
Me coulant le mieux que j'ay pu
Par vne petite ruelle
Où n'y auoit ame, & d'icelle
En vne autre encores, & puis
En vne autre tant que ie suis
A toute peine icy venu
Sans que personne m'ait connu.*

*Mais n'est-ce pas Taïs que celle
Que ie voy là? Si est, c'est elle.
Je suis en doute que doy faire.
Que feray-ie? Qu'en ay-ie affaire?
Face le pis qu'elle pourra,
Bien? qu'est-ce qu'elle me fera?*

TAÏS.

*Alon à luy. Homme de bien
Dor dieu te gard. dy moy. Et bien?
Ne t'en es tu pas enfuy?*

CHEREAV.

O ma bonne Maistresse, ouy.

TAÏS.

En es-tu bien aise?

CHEREAV.

Nemy.

TAÏS.

Penses-tu n'en estre puny?

CHEREAV.

*Pardonnez cette seule faute :
Si j'en refay jamais vne autre
Tuez-moy sans remission.*

TAÏS.

Creignois-tu tant ma rigueur?

CHEREAV.

Non.

TAÏS.

Quoy donc?

CHEREAV.

*Cette-cy ie creignoy
Qu'elle ne vous causast de moy.*

TAIS.

Qu'auois-tu fait?

CHEREAV.

Vne choufette.

TAIS.

*O ho vilain vne choufette!
Apeles-tu vne choufette
D'auoir gasté vne pucelle
De bonne part?*

CHEREAV.

*Ie pensoy qu'elle
Fust ma compagne de seruice.*

PITE.

*Voyre compagne de seruice!
Qui me garde que ie n'arrache
De ses cheueux? Tant il me fache
Qu'encores ce gentil moqueur
Viemme de gayeté de cœur
Nous gaudir.*

TAIS.

Folle fuy d'icy.

PITE.

*Et quand ie le feroye ainsi
En quoy seroy-ie de ma part*

*Condennable enuers ce pendart,
Puis que luy mesme se confesse
Votre esclau, & vous sa maitresse?*

TAIS.

*Laiſſon tout cecy. O Chereau
Vous n'auẽz fait ny bien ny beau :
Car encores que fuſſe digne
Qu'on me fiſt ceſte injure indigne,
Touteſois celuy vous ettiez
Qui moins la faire me deuiez.
Certes maint nant ie ne ſçay
Quel auis e'ſt que ie prendray
Touchant la fille, tellement
Vous m'auẽz mis en brouillement,
Rendant inutiles & vains
Tous mes projets & mes deſſeins :
Et ne ſçay plus quel moyen prendre,
Pour ne pouuoir aux ſiens la rendre
En tel état que de raiſon
Comme j'auois intention,
A ſin que ſelon mon deſir
Ie leur fiſſe vn entier plaisir.*

CHEREAU.

*Mais Tais j'ay bonne eſperance
D'une perdurable aliance
Entre nous d'icy en auant,
De telle choſe bien ſouuant,
Voyre d'une mauuiſe entree
Grande amitié s'eſt engendree.
Que ſçait on ſi Dieu veut cecy?*

TAIS.

Ie le pran & le veux ainſi.

CHEREAU.

*Je vous en prie : & si vous jure
Que n'ay fait cecy par injure,
Mais par amour.*

TAIS.

*Certinement
Je le sçay : dont plus aisément
A/leure ie vous le pardonne :
Je ne suis ny de si felonne
Nature, ny d'esprit si lour
Que ne sçache que vaut l'amour.*

CHEREAU.

*Maudit soy-ie donques, si mesme
Deja Tais ie ne vous éme.*

PITE.

*Maitresse, ie vous auerty,
Il vous fera mauuais party,
Gardez-vous en.*

CHEREAU.

Je n'oseroy.

PITE.

Je ne m'y firoy pas.

TAIS.

Tay-toy.

CHEREAU.

*Or ie me recommande à vous.
Je me fie & remé sus vous,*

*Aidez-y moy ie vous en prie.
 Je le desire, & vous supplie
 Me prendre en votre sauuegarde:
 Et ie meure si ie retarde
 De l'epoufer.*

TAIS.

Si vostre pere...

CHEREAU.

*Comment? C'est chose toute clere,
 Il le voudra bien, pourueu qu'elle
 Soit Athenienne naturelle.*

TAIS.

*Si voulez vn petit attendre
 Son frere doit venir se rendre
 Icy mesme : Il est alé querir
 Celle qu'ell' eut pour la nourrir
 Et l'aleter dès son enfance,
 Et en celle reconoissance
 Qui s'en doit faire maintenant
 Vous mesme vous serez presant.*

CHEREAU.

Je ne bouge : qu'à moy ne tienne.

TAIS.

*Voulez-vous qu'atendant qu'il vienne
 Nous entrions, plustost qu'en la sorte
 Musions icy deuant la porte?*

CHEREAU.

Je ne demande pas mieux.

PITE.

*Qu'est-ce
Que voulez faire ma Maitresse,
Je vous suply?*

TAIS.

Pourquoy cecy?

PITE.

*Le demandez-vous? cettuy-cy
Qu'il rentre dans votre maison,
Et que l'y meniez?*

TAIS.

Pourquoy non?

PITE.

*Mais croyez m'en : s'il y veua
Quelque algarade il vous fera.*

TAIS.

Babou, tay toy ie t'en suplie.

PITE.

*Vous n'ettes assez auertie
De l'audace dont il abonde.*

CHEREAV.

Je n'y feray chose du monde.

PITE.

*Il n'y fera rien, il n'a garde,
Pourueu qu'on la luy baille en garde.*

CHEREAU.

Toy mefine Pite garde moy.

PITE.

*Je m'en gardray bien par ma foy,
Ny de vous bailler à garder
Rien de beau ny de vous garder.
Voyci tout apropos son frere
Qui veuient pour fere l'afere.*

CHEREAU.

*Je suis perdu : Tais allon
Je vous suply dans la maison :
Car ie ne veu pas qu'il me voye
En cette robe par la voye.*

TAIS.

Mais pourquoy? est-ce qu'ayez honte?

CHEREAU.

C'est cela.

PITE.

*C'est mon, c'est la honte
De quand la fille estoit ô luy.*

TAIS.

*Donc alez deuant : ie vous fuy.
Pite, demeure icy au guet
A fin de fere entrer Cremet.*

ACTE V. SCENE III.

PITE. CREMET. SOFRONE.

PITE.

DE quoy maintenant? mais de quoy,
De quoy m'auiſeray-ie moy
A fin de la rendre auſſi bonne
A ce galand qu'il nous la donne,
Supoſant au lieu du chatré
Ce mignon ainſin acoutré?
O quel fin freté de nouice!

CREMET.

Marchez pluſtoſt, mere nourrice.

SOFRONE.

Je marche auſſi.

CREMET.

Je le voy bien,
Mais c'eſt ſans auancer de rien.

PITE.

Et bien? les luy auous montrees
Les enſeignes?

CREMET.

Toutes montrees.

PITE.

Je vous pry quand ell' les a vuës?

CREMET.

*Ell' les a toutes reconuës,
Avec bien fresche souuenance
Pour en fere la conoissance.*

PITE.

*Vous me dittes bonne nouvelle :
Car ie veu grand bien à la belle.
Entreꝝ au logis : long tems a
Ma maitresse vous atend-là.
Ha voyla cet homme de bien
De Parmenon, que ie voy bien
N'auoir pas grandement afere,
Dieu mercy. De ma part j'espere
Auoir bien de quoy l'empeschier.
I'iray là dedans pour tâcher
D'entandre ce que c'est au vray
De la fille : & quand le sçauray,
Ie viendray faire à ce trompeur
Belles afres & belle peur.*

ACTE V. SCENE IIII.

PARMENON. PITE.

PARMENON.

*IE m'en reuien icy pour voir
Si Chereau a fait son deuoir.*

*Or s'il a mené finement
Son fait, n'ay-ie pas brauement
Deffeigné l'entreprise? O Dieux
Que Parmenon est glorieux!
L'honneur qu'il en raportera!
La louange qu'il en ara!
Laiſſon là, qu'il fera tresbien
Paruenu (& par mon moyen)
Sans mal, ſans perte, ſans dépaufe,
A receuoir la iouiſſance
De l'amour : & d'une pucelle
Qu'il aimoit. Mais où étoit-elle?
Entre les mains d'une putain,
Fine, qui n'aime que le gain,
Ce qui métoit difficulté
Tresgrande & tresgrande cherté
A l'effet de telle entreprise.
Mais ce de quoy plus ie me priſe,
Dont ie penſe que ie merite
La palme, & gloire non petite,
C'eſt d'auoir trouué le moyen
Comme vn jeune enfant pourroit bien
Conoiſtre les façons de faire
Que les putains ont d'ordinaire :
A fin qu'ayant conu leur vice
De fort bonne heure, il les laiſſe
Pour jamais : ces mignonnes lors
Qu'elles comparoiſſent dehors,
On ne voit rien qui ſoit plus coint
Plus net plus miſte mieux empoint.
Mangeant avecques leur amy
On ne les fert pas à demy
Pour contenter leur friandiſe.
Mais conoiſtre leur gourmandiſe,
Leur ordure, leur pauureté,
Quelle eſt leur deſhoneſteté :
Quand elles ſont ſeules, comment
Elles repaiſſent goulument,*

*Et s'engorgent de gros pain noir
En du brouet de l'autre soir,
Aux jeunes gens c'est un grand bien
De sçavoir tous cecy tresbien.*

PITE.

*Quoy que tu puisses faire ou dire,
O de tous les méchans le pire
Asteure ie m'en vangeray :
Mercy dieu ie t'en payeray,
A fin que pour neant ce ne soit
Qui t'adresses en notre endroit,
Pour faire de nous tes rusees
Qui sommes plus que toy rusees.*

ACTE V. SCENE V.

PITE. PARMENON.

PITE.

*DIEUX, la vilenie execrable!
O le jeune homme miserable!
O le malheureux Parmenon,
Qui l'amena dans la maison!*

PARMENON.

Qu'est-ce?

PITE.

J'en ay compassion:

*Pour ne voir la punition
Icy ie m'en suis enfuie.
O la cruauté non ouïe,
Dont on dit qu'on le va punir!*

PARMENON.

*Dieux! ie ne puis me contenir.
Quel esclandre est-il survenu?
C'est fait de moy : ie suis perdu.
Ie va l'aborder. Qu'est-ce cy
Pite? que disois-tu ainsi?
Qui sera puny & batu?*

PITE.

*Effronté, le demandes-tu?
Tu as perdu & ruiné
Ce jeune homme qu'as amené
Pour vn Eunuque, ayant enuie
De nous faire vne piperie.*

PARMENON.

Pourquoy? qu'aton fait? dy-le moy.

PITE.

*Ie te le diray. sçais-tu toy
Que la fille, qu'on a donnée
Aujourduy à Taïs, est née
De la ville, où elle a son frere
Né noble de pere & de mere?*

PARMENON.

Ie n'en sçay rien.

PITE.

*Si est-ce qu'elle
A esté reconuë pour telle:*

*Mais ce pauvre malheureux l'a
Prise par force : & quand cela
A esté rescu de son frere
Qui est furieux & colere...*

PARMENON

Qu'a til fait?

PITE.

*Tout premierement
Il l'a lié cruellement.*

PARMENON.

Ham l'a lié?

PITE.

*Voyre, combien
Que Tais le priaist tresbien
De n'en rien faire.*

PARMENON.

Que dis-tu?

PITE.

*Maintenant l'ayant bien batu
Il le menace de luy fere
Ce que lon fét à l'adultere,
Ce qu'encor ie ne ny jamais
Ny ne voudroy voir faire.*

PARMENON.

*Mais
Comment est-il bien si hardy
De fere vu fét si étourdy?*

PITE.

L'acte est-il si grand que tu dis?

PARMENON.

*N'est-ce pas grand fait entrepris?
Qui vit jamais tel fét se fere?
Qu'homme soit pris en adultere
Dans la maison d'une putain?*

PITE.

Je ne sçay.

PARMENON.

*Sçachez pour certain,
Je vous l'annonce & fay conoistre
Pour l'un des enfans de mon mestre.*

PITE.

Ham, est ce luy au moins? mais est-ce?

PARMENON.

*A fin que Tais ne luy leffe
Fere outrage ny violence.
Mais pourquoy 'st-ce que ne m'auance
D'entrer leans moymesme?*

PITE.

Non:

*Considere bien Parmenon
Que tu feras, qu'en y alant
Tu ne luy sois en rien aidant,
Et que te perdes à credit.
Car tout chacun croit (& le dit)
Entierement tout ce beau fét
Par ta menee s'estre fét.*

PARMENON.

*Qu'est-ce donques que ie feray?
Dont est-ce qu'encommenceray?
Malheureux! Voyci tout a-tams
Le vieillard qui reuient des chams.
Le luy diray-ie ou non? Ie doyt
Luy dire, combien que ie voy
Que c'est pour moy à la malheure:
Mais si faut-il qu'il le sequeure.*

PITE.

*Parmenon tu es bon & sage:
Ie m'en reuas à mon ménage,
Toyt raconte luy tout le fêt,
Par ordre ainsi comme il s'est fêt.*

ACTE V. SCENE VI.

LACHET. PARMENON.

LACHET.

*DE mon lieu que j'ay icy pres
Ie tire ce bien, Que jamés
Y ne m'ennuye, ny aux chams
Ny en la ville, alant vn tams
En l'vn, vn tams en l'autre, ainsi
Que me soule de cetuy ci
Ou celuy-là. Mais est-ce là
Notre Parmenon? le voyla.*

*Qu'attens-tu icy deuant l'huis,
Parmenon?*

PARMENON.

*Qu'est-ce? ham. ie suis
Tres-joyeux Monsieur de vous voir
Sain de retour. Que le bon soir
Vous soit donné.*

LACHET.

Qui attens-tu?

PARMENON.

*C'est fait de moy! ie suis perdu!
La langue me tient au palés
De creinte.*

LACHET.

*Ham. comme tu es
Efaré! Dieu gard. dy que c'est.*

PARMENON.

*Monsieur entendez s'il vous plest
Comme il en va. Ce qui s'est fét
Le tout par sa faute s'est fét
Non par la mienne.*

LACHET.

Que dis-tu?

PARMENON.

*C'est à vous tresbien entendu:
Car il falloit premierement
Vous conter dequoy & comment.*

*Or c'est qu'un Eunuque a été
Par votre Fedri achetté
Pour donner.*

LACHET.

A qui?

PARMENON.

A Tais.

LACHET.

C'est fait de moy, dy moy le pris.

PARMENON.

Vint frans.

LACHET.

Tout est perdu!

PARMENON.

Aussi

*Chereau est amoureux ici
D'une certene jeune garce
Qui joué du lut.*

LACHET.

Ham, quelle farce!

*Il est amoureux? conoist-il
Deja les femmes? Ou, est-il
Venu en ville? mal fur mal!*

PARMENON.

*Ce n'est moy qui le més à mal,
Monsieur ne m'en regardez point.*

LACHET.

*Quant à toy ie n'en parle point.
Si ie vy ie t'acoutreray
Pendard. çà, dy moy tout le vray.*

PARMENON.

*C'est qu'on a mené cetuy-cy
Pour Eunuque à ste Tais cy.*

LACHET.

Pour Eunuque?

PARMENON.

*Il est ainsi. Puis
Ils l'ont comme aduultere pris
Leans, & lié piés & mains:
O l'audace dont ils font pleins!*

LACHET.

*Où suis-ie! n'as-tu rien au bout
De ces maux, à dire?*

PARMENON.

C'est tout.

LACHET.

Que fay-ie que ie n'entre donque?

PARMENON.

*Or ie ne fay doute quelconque
Qu'y ne me vienne vn malheur grand
De ce qu'ay fait. Mais pourautant
Que c'étoit chose necessaire*

*De ce qu'ay fait, que de le faire,
 Je suis aise que ces gens-ci
 Auront part au malheur ainsi
 De par moy. Car à ce vieillard
 Je seay qu'il étoit bien à tard
 Qu'il ne trouvoit cause valable
 Pour faire quelque acte notable.
 Or qu'il face sa destinee,
 Maintenant puis qu'il l'a trouee.*

ACTE V. SCENE VII.

PITE. PARMENON.

PITE.

*J'AMAIS ne m'auint de ma vie
 Chose dont j'eusse plus d'enuie,
 Que quand ce vieillard mal instruit
 Est entré chez nous. Moy sans bruit
 Et seule en ay ris à plaisir,
 Seachant qu'il l'auoit fait venir.*

PARMENON.

Mais qui aroy-t-il bien?

PITE.

*Je for
 Maintenant tout expres encor
 Pour en conter à Parmenon.
 Où est-il?*

PARMENON.

Me cherche elle ou non?

PITE.

*Mais ie le voy icy-endroit,
Ie m'en va l'acoster toudroit.*

PARMENON.

*Qu'est-ce fole? que veux-tu dire?
Dy moy, qu'as-tu si fort à rire?
Cesseras-tu point?*

PITE.

*Ie trepasse
Helas! tant ie suis deja lasse
De me rire & moquer de toy.*

PARMENON.

Et pourquoy?

PITE.

*Pourquoy? par ma foy
Ie n'ay vu ni verray james
Vn homme plus sot que tu es.
Ah : la farce qu'as apretee
Leans, ne peut eslre contee
Asez bien. Au commencement
Ie t'estimoy aucunement
Abile homme acort & gentil.*

PARMENON.

Comment cela?

PITE.

*Te faloit-il
Croire soudain tout ce qu'ay dit?
N'étois-tu content du delit
Qu'au jeune homme tu as fêt fere,
Sans aler encore à son pere*

*Encuser le pauvre garçon?
 Comment & de quelle façon
 Penses-tu qu'a bondy son cœur,
 Quand (dont il auoit plus de peur)
 Son pere déplaisant l'a vu
 En l'abit qu'il auoit vêtu?
 Et bien, quoy? es-tu rouge ou pale?
 Au moins tu vois ton cas bien sale.*

PARMENON.

*Ham, qu'as-tu dit, fausse traitresse?
 Tu m'as donc menty mentereffe?
 Encor tu t'en ris? Tu t'ébas
 A nous gaber, ne fais-tu pas?
 Méchante.*

PITE.

Si fay, mais bien fort.

PARMENON.

*Tu as raison : si n'est-il mort
 Qui sçava trefbien te le randre.*

PITE.

Voire da.

PARMENON.

Tu dois t'y atandre.

PITE.

*Aussi fay-ie moy. Mais sera-ce
 Pour aujourduy cette menace?
 Car ie sçay que seras pendu,
 Pour l'estre si bien entendu
 A débaucher ce jeune fils:
 Et puis, quand à mal tu l'as mis,
 A l'encuser enuers son pere:*

*Dont recevras double salere,
L'un & l'autre te punissant.*

PARMENON.

Qu'est-ce de moy?

PITE.

*De ton presant
C'est l'honorable recompanse
Qu'on t'apreste : à dieu.*

PARMENON.

*Quand j'y panse
Je me suis perdu comme vn rat
Qui s'encuse de son rabat.*

ACTE V. SCENE VIII.

NATON. TRASON.

NATON.

*ET bien? en quelle intention
Ou quell' deliberation
Maintenant icy venons-nous?
Quelle entreprise faites-vous?*

TRASON

*Qui moy? à fin que ie me rande
A Tais, qu'elle me commande,
Et que son bon plaisir ie face.*

NATON.

Si vous le fetes que fera-ce?

TRASON.

*Ce fera comme Hercules fit
Qui à Onfale s'afferuit.*

NATON.

*Vous enfuyuez vn bon exemple.
Que te viffe amolir la temple
Et le test à coups de sauate.
Hé mon dieu : à l'huis on rabâte.*

TRASON.

*Et quel malencontre est-ce icy?
Je n'ay jamés vu cetuy-cy.
Que seroit-ce bien qui feroit
Qu'en sortant il se hasteroit?*

ACTE V. SCENE IX.

CHEREAV. PARMENON. FEDRI.

NATON. TRASON.

CHEREAV.

*MES amis, aucun aujourduy
Vit-il plus eueux que ic vy?
Il n'en est pas vn seul au monde
En qui tant de bon heur abonde.*

*Car les Dieux en moy seul font voir
Entierement tou^t leur pouuoir :
A qui si tôt tant de moyens
Sont venus avec tant de biens.*

PARMENON.

Qu'a st' homme à estre si contant ?

CHEREAV.

*O Parmenon que j'aime tant,
De tout mon aise & mon bon heur
Entrepreneur & moyenneur,
Acomplisseur de mes desirs,
Grand Tresorier de mes pleirs,
Sçais-tu point la joye où je suis,
Si plongé que plus ie ne puis ?
Sçais-tu point que Panfile est mienne ?
Qu'on trouue qu'elle est citoyenne ?*

PARMENON.

Ie l'ay entendu.

CHEREAV.

*Sçais-tu bien
Nos fiançailles ?*

PARMENON.

*Tout va bien :
Loué soit Dieu.*

NATON.

*Entans-tu point
Ce qu'il dit là ?*

CHEREAV.

*Vn autre point
Il y a, dont ie suis bien aise,
Iean de Baif. — IV.*

*Fedri mon frere est à son aise,
Ses amours luy vont à fouhet.
Des deux vne maison lon fét,
Ce ne fera plus qu'un menage:
Tais se mét au patronage
Et en la garde de mon pere.*

PARMENON.

Elle est donc toute à vostre frere?

CHEREAU.

Cela s'entand pour en jouir.

PARMENON.

*Voicy de quoy nous rejouir
Encores d'ailleurs : le Soldat
Aura son congié tout aplat.*

CHEREAU.

*A mon frere fay-le sçavoir
Où qu'il soit.*

PARMENON.

Je m'en va le voir.

TRASON.

*Doute-tu que ne foys en route
Et perdu?*

NATON.

Je le croy sans doute.

CHEREAU.

*Qu'est-ce que premier ie diray?
Qui est-ce que plus ie louray?*

*Celuy qui le conseil me donne
De fere entreprise si bonne?
Ou moy qui son conseil ay pris
Et l'ay brauement entrepris?
Ou bien louray-ie la fortune
Qui m'a esté si oportune
Gouuernant & guidant l'afaire,
Que pour l'entreprise parfaire
Elle a dans vn seul jour enclos
Tant de choses si apropos?
Ou beniray-ie la bonté
Douceur & debonaireté
De mon pere? O bon Dieu maintien
Et conferue nous tout ce bien.*

FEDRI.

*Dieux! Parmenon me vient de dire
Ce qu'encores que le defire,
Ie ne puis croire : où est mon frere?*

CHEREAV.

Le voicy.

FEDRI.

Et bien? quelle chere?

CHEREAV.

*Tresque bonne : affés estimee,
Affés louee, affés emee
De nous, ta Taïs ne peut estre,
Tant elle nous a fét parestre
Vers nostre maison vn bon zele.*

FEDRI.

Ho, me viens-tu dire bien d'elle?

TRASON.

*Je suis mort! moins j'y ay d'atante
Tant plus mon amour est constante.
Mon espoir n'est qu'en toy Naton:
Je t'en suppli.*

NATON.

Qu'y feroit-on?

TRASON.

*Ne fay que cela seulement
Ou par priere ou par argent,
Que ie trouue en la bonne grace
De Tais quelque peu de place.*

NATON.

Il est malaisé.

TRASON.

*S'il te plét,
(Je sçay que tu sçais faire) il est
Fét autant vaut : & tu auras
De moy tel présent que voudras,
Demande-le tanseulement.*

NATON.

Sera-til vray?

TRASON.

Certénement.

NATON.

*Je veu que faisant bien la chose,
Vostre maison ne me soit close*

*Iamais, ny en vostre presance
Ny mesme durant vostre absence :
Et que j'aye toute ma vie
Encores qu'on ne me conuie
Pour tousiours quelque tems qui face
A ta table vne bonne place.*

TRASON.

Par ma foy ie te le tiendray.

NATON.

Le fét aussi j'entreprendray.

FEDRI.

*Qui entan-ie icy quelque part?
Aa Trafon.*

TRASON.

Messieurs Dieu vous gard.

FEDRI.

*Peut estre que tu ne sçais rien
Du fait d'icy.*

TRASON.

Ie le sçay bien.

FEDRI.

*Et tu es donc encores veu
En ces cartiers?*

TRASON.

Sur vostre aueu.

FEDRI.

*Sçais-tu l'aveu? Je te promés
Que si te rencontre jamais
Par ci apres en cette place,
(Tu m'aras beau dire, ie passè
Mon chemin, ie cherche queleum)
Tu es mort.*

NATON.

*Je ne sçache aucun
D'entre vous si hors de raison.*

FEDRI.

Je l'ay dit.

NATON.

*Si n'est-il pas bon
D'en vsfer si legierement.*

FEDRI.

Il sera fait.

NATON.

*Premierement
Un mot d'audience : & si c'est
Chose à faire, s'elle vous plect
Vous la ferés.*

FEDRI.

Or écouton.

NATON.

*Retirés-vous un peu Trafon.
Tout premier il est tout notoire,*

*Et vous pri' bien fort de le croire,
Toudeux, que tout ce que j'ay fét
Pour cet homme cy, ie l'ay fét
Plus pour mon bien que pour le sien :
Mais si c'est aussi vostre bien,
Ce seroit à vous grand simpleffe
De ne le faire.*

FEDRI.

Dy donc : qu'est-ce ?

NATON.

*C'est que ie suis d'opinion
Que le preniés pour compaignon
Et parsonier à vos amours.*

FEDRI.

Ham! parsonier à mes amours!

NATON.

*Pensés vn peu qu'auèques elle
Vostre façon de viure est telle,
Fedri, que tousiours voulés fere,
Quoi qu'il en couïte, bonne chere :
Car ie scay qu'ordinairement
Vous la tretés friandement :
Puis n'ayant guiere que donner
Vostre amour ne se peut mener
Que frayés seul à la depance :
Mais faut que Tais se dispance
(C'est force) de faire venir
D'ailleurs de quoy s'entretenir,
Et fournir aux frais tous les jours
Qui suruiennent en vos amours.
Pour toutes ces choses icy
Vn plus propre que cestui-cy,*

*Plus ny mieux apropos pour vous,
 Ne se trouueroit entre tous
 Les hommes qui sont en ce monde.
 Premier, sur quoy plus ie me fonde,
 Il a que donner, & personne
 Plus liberalement ne donne.
 Puis il est sot, mauffade, lour :
 Il ronfle la nuit & le jour :
 Et ne faudra point qu'ayés peur
 Que la dame y mette son cœur :
 Si tost que vous en lasserez
 Aisément le debusquerez.*

FEDRI.

Qu'en ferons-nous ?

NATON.

*En outre aussi,
 Ce qui vaut mieux que tout cecy
 Et dont il est plus receuable,
 Nul ne tient ny meilleure table
 Ny plus longue pour fétier
 L'amy qui luy plest de prier.*

CHEREAV.

*Cet homme comment que ce soit
 Nous fét besoin : ayon-le.*

FEDRI.

Soit.

NATON.

*C'est bien fét. Ie ne vous demande
 Qu'un seul point, c'est qu'en vostre bande
 Il vous plaife me recevoir.
 J'ay fét affés bien mon deuoir
 De fouëter ce sabot cy.*

CHEREAV.

Je le veu bien.

FEDRI.

Et moy auffi.

NATON.

*Pour cela, Fedri & Chereau
Le vous fay present de ce veau
Pour le manger & le viler.*

CHEREAV.

Fay donc : il n'en faut plus parler.

FEDRI.

Il le vaut.

NATON.

Aprochez Trason.

TRASON.

As-tu fét quelque cas de bon?

NATON.

*Quoy? ils ne vous conoiffoyent point,
Leur ayant conté bien apoint
Quelles font vos complexions
Qualités & perfections:
Et de louanges non petites
Ayant collaudé vos merites,
Vos sens preudomie & vertu,
Après aifément j'ay tout u.*

TRASON.

*Vela bon : ie t'en remercie.
I'ay eu cet heur toute ma vie,
En quelque lieu que me rencontre
Touchacun grande amour me montre.*

NATON.

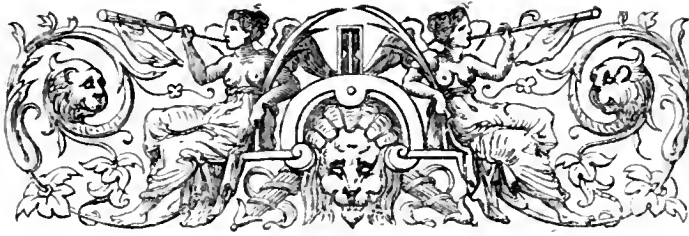
*Ne vous auoy-ie pas seu dire
Ce que cet homme scauoit dire?
Auons ouï comme il abonde
D'une pure Attique faconde?*

FEDRI.

*Tout va bien : Venés ça tretous.
Adieu. plaudiffés entre vous.*

FIN.





DEVIS DES
DIEUX, PRIS

DE LVCIAN.

PAR

IAN ANTOÏNE DE BAIF.

AVX ROY ET ROYNE

DE NAVARRE.

*LE soigneux laboureur, s'il entand que son maijbre
Marie en sa maison ou la fille ou la sœur,
Non ingrat s'en ira, tout joyeux dans le cœur,
Offrir aux mariez de son labeur champestre:
Aussi moy, qui voudroy mes seigneurs reconoistre,
Je vien vous honorer de mon petit labeur,
Non cuidant presenter quelque don de valeur,
Mais quelque bon vouloir taschant faire paroistre.*

*O NOBLE PAIR ROYAL, Si petit ie presente
Vn present qui n'est grand, mais selon mon pouuoir,
Si vous mancant, mon cœur pour vn peu ie contente:
Faites comme ce Roy, qui d'vn benin visage
Receut l'eau du sujet. Ainsi puiffé-ie voir
Benir de plus en plus vostre saint mariage!*

PREMIER DEVIS. LE IVGE -
MENT DES TROIS DEESSES.

II.	VENVS.	AMOVV.
III.	PAN.	MERCVR.
IIII.	IVNON.	IVPITER.
V.	VVLKAN.	APOLLON.



DEVIS PREMIER.

LE JUGEMENT

DES TROIS DEESSES.

IUPITER.

MERCURE, cette pome pran :
Va trouver le fils de Priam
Pastre en la terre Frygiene :
Par la grand montagne Idiene,
Dans Gargare le trouveras
Gardant ses bœufs, & luy diras :
O Paris, Iupiter commande
Par ce qu'as vne beauté grande,
Et d'amours es grand maistre aussi,
Que juges ces deesses cy
Qui d'elles trois est la plus belle :
Pour celle que jugeras telle,
Lisant la pome, trouveras
Le pris que tu luy donneras.
Il est bien tems aussi, Deesses,
Que preniés vers luy vos adresses :
Car ie refuse tout aplat
Estre juge d'un tel debat :
Dautant que toutes ie vous aime

*D'une amour enuers toutes même :
 Et s'il estoit en mon pouuoir
 Je vous desire toutes voir
 Contentes d'egale victoire :
 Mais qui à l'une donna gloire,
 Des deus s'en ira mal voulu,
 Leur honneur leur ayant tolu.
 Et c'est pourquoy moy qui desire
 Vos amitiés, ie m'en retire.
 Or ce jouvenceau Frygien
 Vers qui alés, le fera bien :
 Il est du royal parentage
 De Ganymede, & dauantage
 Il est naïf & n'est rusé,
 Ayant son âge és mons vsé :
 Mais pour cela nul ne l'argue
 D'estre indigne de cette vuë.*

VENVS.

*Quant à ma part, ô Iupiter,
 Bien que voulusses deputer
 Mome mesme sur nostre noise,
 Rien ne m'empesche que ne voise
 Me decourir à luy sans si :
 C'est tout qu'il plaise à celles-cy.*

IVNON.

*O VENVS rien ne nous étonne,
 Non quand ton beau Mars en personne
 De nous juger se chargeroit :
 Nous tiendrions ce qu'il jugeroit.
 Quel qu'il soit ce Paris, j'acorde
 Qu'il apointe nostre discorde.*

IUPITER.

*Qu'est-ce ma fille que tu dis ?
 Quoy ? tu te baisses & rougis ?*

*Toujours vous autres pucelètes
 Rougissés de telles chofètes :
 Mais tu fais signe qu'il te plaît.
 Or alés : & dautant qu'il est
 Impossible que soyés telles
 Que sembliés également belles,
 Celles deux qui soucomberont,
 De bonne heure regarderont
 A ne porter nulle rancune
 Au juge qui premira l'vne,
 Et ne brasser contre le chef
 Du simple gars aucun mechef.*

MERCURE.

*Marchon auant droit en Frygie,
 Et puis qu'il faut que vous conduie
 Si me suiues non lentement :
 Mais assurés vous hardiment,
 Car j'ay certéne conoissance
 De Paris : n'ayés desiance :
 Il est vn beau jeune garçon
 De fort amoureuse façon
 Et propre à juger tel afere :
 En ce fét il ne peut mal fere.*

VENUS.

*Tout va bien à ce que ie voy :
 Ce que tu dis est bon pour moy,
 De quoy il n'est point recusable,
 Mais nous fera juge équitable.
 Est il seul encor aujourduy,
 Ou s'il a femme auecque luy?*

MERCURE.

Il n'est du tout hors mariage.

VENUS.

Comment? ie n'entan ce langage.

MERCURE.

*Vne qui est d'Ide le mont
Et luy leur cas ensemble font,
Et dans vn logis ce me semble
Ont toudeux leur menage ensemble.
Elle est de passable beauté,
Mais sent fort bien sa rurauté
Et sa montagne naturelle :
Luy n'a pas trop son cœur en elle.
Mais pourquoy t'en enquiers-tu tant ?*

VENUS.

Pour rien, sinon en m'ébatant.

MINERVE.

*Ho la tu fais outre ta charge
Faisant apart quelque menage.*

MERCURE.

*O Minerue, ce n'étoit rien
De mal, ne contre vostre bien :
Et sans plus me demandoit elle
Si Paris viuoit sans femelle.*

MINERVE.

*À quel propos apart ainsi
S'enqueroit-elle de cecy ?*

MERCURE.

*Ie ne scé, mais à voir sa mine,
Elle ne faisoit point la fine :*

*Et m'a dit qu'elle s'enquetoit,
Et fans y penser s'ébatoit.*

MINERVE.

Quoy donc? il est hors mariage?

MERCURE.

Non ce croy.

MINERVE.

*Quoy? a til courage
Suiure des armes le metier,
Ou ne sent-il que son bouvier?*

MERCURE.

*Je ne puis au vray te le dire:
Si peut on juger qu'il desire
L'honneur, & la guerre luy plest,
Estant de l'âge dont il est.*

VENUS.

*Au moins tu vois que ne querelle
De quoy parles seul avec elle:
C'est à qui aime à rioter,
Non à Venus s'y arrêter.*

MERCURE.

*Elle s'enquiert de mesme, & pour ce,
Comme en ayant moins, ne te cource
Si ie luy ay semblablement
Rendu reponce simplement.
Mais en deuisant, de maniere
Sommes auancez qu'en arriere
Loin desia les astres auons,
Et presque en Frygie arriuons:*

*Je voy même Ide, & tout Gargare
A clair : Si mon œil ne s'égaré
Mefmes (& ie ne me deçoy)
Paris vofre juge ie voy.*

IVNON.

Où est-il? car ie ne l'auiſe.

MERCURE.

*Deça, Iunon, à gauche viſe
Sur le pendant non au coupeau,
Où tu vois l'autre & le troupeau.*

IVNON.

Je ne voy nul betail en fomme.

MERCURE.

*Que dis-tu? ne vois-tu pas comme
Ces bœufs vis-à-vis de mon doit
Marchent auant en cet endroit
Hors des pierres? ne vois-tu l'homme
Qui court aual du rocher, comme
Tenant vne houlete au poin,
Les retient de s'épandre au loin?*

IVNON.

Si c'est luy, ie le voy aſteure.

MERCURE.

*C'est luy même ie t'en aſſeure.
Mais puis que nous en fommes prés
Dés icy prenons terre exprés,
Pour ne luy fere vn éfroi prendre,
Si tout acoup allions deſcendre
Audepourueu volans d'enhaut.*

IUNON.

*C'est bien dit, & fere le faut.
 Or en terre marchon derriere,
 C'est à toy d'aler la premiere,
 O Venus, pour nous mener droit:
 Car tu dois sçauoir chaque endroit
 De ce pais, & les adresses,
 Du tems que pour fere careffes
 A ton Anchise, te robois
 Souuent par ces mous & ces bois.*

VENVS.

*Iunon, ie ne suis fort marrie
 De toute cette raillerie.*

MERCURE.

*Bien donques ie vous guideré:
 Car moy-mesme j'ay demeuré
 En Ide durant l'entreprise
 Que Iupiter fit pour la prise
 Du jeune Frygien garson,
 Qu'il vouloit pour son échanfon.
 Souuent à fin que le guetasse
 Il me commandoit que j'alasse
 Par ce cartier, jusques atant
 Que d'vn faux égle se rêtant
 Il le bloca dedans les ferres,
 Et le haussa loin sur les terres,
 Fesant la pointe dans les cieux,
 Quand à fin qu'il le portât mieux
 Auec son vol mon vol j'éleue:
 Ainsi le beau fils ie souieue.
 S'il m'en souuient ce fut deça
 Sur ce rocher qu'il le trouffa,
 Où pres du bétail qui l'écoute
 Flageoloit n'ayant de rien doute:*

*Et voyci fondre Iupiter
 Qui derriere vient l'empicter,
 Le choyant de gente maniere:
 Et ferrant d'étreinte legiere
 D'une main par enhaut son bras
 De l'autre sa cuisse par bas:
 Et du bec acrochant de sorte
 La tiare qu'en teste il porte,
 Enleue l'enfant étoné,
 Qui le col souplement tourné
 D'œillade moite le regarde.
 Soudain d'amasser ie ne tarde
 Son flageol, qui des mains luy chut
 De la grande frayeur qu'il ut.
 Or voy ci le Iuge tout contre:
 Saluons-le en bonne rencontre.
 Et à toy gentil pastourceau.*

PARIS.

*Et à toy aussi jouvenceau.
 Qui es tu qui cy te pourmenes?
 Qui sont ces femmes que tu menes?
 Le naturel propre elles n'ont
 Pour la montagne où elles vont
 A les voir si cointes & belles.*

MERCURE.

*Des femmes aussi ne font elles:
 Paris, tu vois Iunon icy,
 Et Minerue, & Venus aussi:
 Et moy Mercure que lon mande
 Porteur du fait qu'on te commande.
 Mais pour quoy trembles-tu? pourquoy
 Pallis-tu? chaffe tout efroy:
 Ce n'est charge qui ne soit bonne:
 Iuge de beauté lon t'ordonne.
 O Paris, Iupiter commande*

*Par ce qu'as me beauté grande,
 Qu'en amours es grand maistre aussi,
 De juger ces Deesses ci,
 Qui d'elles trois est la plus belle :
 Pour celle que jugeras telle
 Lisant la pome, trouueras
 Le pris que tu luy donneras.*

PARIS.

*Baille que l'ecriteau i'epèle :
 La belle me pregne (dit elle).
 Mais Monsieur Mercure, comment
 Pourray-ie faire jugement
 D'une si fort estrange vuë,
 Qui à moy patoureau n'est duë,
 Moy qui suis mortel homme né,
 Et jamés les chams n'eloigné ?
 C'est aux mignons des Cours ou villes
 De juger ces noises gentiles :
 Et c'est mon fet de bien scauoir
 Conoistre quelle cheure à voir,
 Est plus belle que l'autre, & quelle
 Genisse plus que l'autre est belle :
 Or ie vous trouue également
 Tres-belles : & ne scay comment
 Il est possible que la vuë
 De l'une en l'autre aucun remuë,
 Qu'il en faut à force arracher,
 Ne voulant sa prise lacher :
 Car où il l'a premier fichée
 S'y tient fermement atachée.
 Et du present riche & contant
 A plus grand bien ailleurs ne tand :
 Et si à toute peine il leffe
 Le premier tant qu'ailleurs s'adresse
 Il reuoit la mesme beauté,
 Et ne cuide s'en estre osté,*

*Et semble qu'avecque la vuë
 La mesme beauté se remuë,
 Et qu'une de l'autre la prend,
 La rand, la reprend & la rand.
 Leur beauté tout autour m'encouure,
 Et pour la mieus voir tout ie m'ouure,
 En me depitant de n'auoir
 Les yeus d'Argue, afin de mieus voir
 De tout mon cors leur beauté belle,
 Qui egale en toutes excelle.
 Je voudroy pour les bien juger
 A toutes la pomme ajuger:
 Et puis il faut que me propouse
 Ces trois, l'une la seur epouse,
 Les deux, filles de Iupiter.
 Comment m'en pourroy-ie aquiter?*

MERCURE.

*Je ne sçay : mais le vouloir stable
 De Iupiter n'est euitable.*

PARIS.

*Gagne donques d'elles ce point,
 Que les deus ne me hayront point
 Qui auront le defauantage,
 Et ne le prendront pour outrage,
 Croiant que la faute des yeus
 M'aura gardé de juger mieus.*

MERCURE.

*Elles promettent d'ainsi fere:
 Il est tems d'acheuer l'afere.*

PARIS.

*Nous effairons de l'acheuer,
 Puis qu'on ne pourroit l'echeuer.*

*Mais deuant ie voudrois entendre
S'il fufira d'ainfi les prandre
Auec leurs abits pour les veoir,
Ou bien s'il faut, pour mieux affeoir
Iugement d'elles reconuës,
Que les contemple toutes nuës.*

MERCURE.

*C'est à toy juge d'y pouruoir :
Ordonnes-en à ton vouloir.*

PARIS.

*A mon vouloir? Donques j'ordonne
Qu'à-nu ie verray leur personne.*

MERCURE.

*Fay les dépouiller deuant toy :
Ie me retire quant à moy.*

PARIS.

*Puis qu'il faut, Deeffes tresbelles,
Que soy juge de vos querelles,
(Que ie pufse ne l'estre pas!)
Pour vos beaux abis métre bas
Entrez dans ce tofu bocage,
Où pourrez sous le noir ombrage
De cabinets fueillus & vers
Marcher les membres decouuers,
Loin de foupçon, loin de fuprife
Qui vienne rompre l'entreprife
De ce hazardeux jugement,
Pour mon groffier entendement.
Là dedans pour fe deuetir,
A fin de ne plus loin sortir
Chacune a fa loge fegrette
Autour d'vne place bien nette,*

*Seul endroit de ce bois opés,
 Où le clair jour darde ses rés.
 Cette place ronde & liffec
 De mouffe mole est tapiffec,
 Qu'Enone y porta dans son sein,
 Et ie l'agenfé de ma main.
 Là chacune apart toute nue
 Se plantera deuant ma vuë,
 Qu'en vos beautez j'affouiré:
 Puis la plus belle choifiré,
 A qui faut ajuger la pome.
 O que ie vequiffec heureux home
 Si j'en euffec trois à doner,
 Pour toutes trois vous guerdoner!*

MERCURE.

*Me recommande : en voyla quatre
 Fort aferez : trois à debatre,
 Vn à juger, qui entreprend
 De decider le diferant
 De ces trois qui font empéchees
 Pour en sortir deux bien fachees.
 Tout rabatu, tout bien conté
 Je n'ay pas grande voulonté
 De voir leur beauté decouuerte,
 N'estimant fère trop de perte
 De ne la voir : car auffi bien
 Je fcé que n'y gagneroy rien:
 Et de me mettre aux accesssoires
 D'entrer en mes chaudes arfoires,
 Et n'auoir où se decharger
 Seroit assez pour enrager.
 De Iunon ie n'y puis pretandre,
 Encores moins me faut atandre
 De Minerue contentement,
 Elle hayt trop l'ébatement:
 Quant à Venus ie puis bien dire*

Qu'autre fois ie n'auoy du pire
 En sa bonne grace, deuant
 Que Mars me la vint deceuant.
 Lors m'en depêtray de bonne heure
 Sçachant que l'amour n'estoit feure
 Falant souffrir vn compaignon :
 Mais quel compaignon ? vn mignon
 De qui ne pouuoÿ rien atandre,
 S'vn depit le fust venu prandre,
 Pour recompanse & pour tout bien,
 Si non que des noffes de chien.
 Que i'aye esté bien voulu d'elle,
 A garant & temoin j'appelle
 Hermaphrodite le beau fils
 Qu'elle me fit en ce país,
 Le nom duquel en vn assemble
 Le nom d'elle & le mien ensemble.
 O que ie viffe maintenant
 Enone en ce lieu suruenant,
 Enone la nymphe mignone
 Qui à Paris toute s'adone :
 Mais si mes venes j'echaufoy,
 Luy feroÿ bien rompre sa foy,
 Quelque raison qu'elle püst dire.
 Et ne seroit-ce pas pour rire
 Si tandis que le beau Paris
 Auísant à donner le pris,
 Les beautez des autres visite,
 Qu'on visitaít par grand merite
 De sa compagne l'embompoint,
 Qui la trouueroit si apoint ?
 Mot mot : à ce que puis entendre
 Lon peut d'ici du plaisir prandre :
 Au defaut de pouuoir iouïr
 De leur vuē, il les faut oïr.

VENVS.

Je ne veu point tirer arriere,

*Et fuis contente la premiere
A nu de tout acoutrement,
O Paris, te montrer comment
Pour toute beauté ne me vante
De blancheur és bras excelante,
Ou de grosseur & fente d'yeus
Telle comme est celle des bœus,
Mais dequoy tout par tout j'étale
Ma beauté qui se fuit egale.*

MINERVE.

*O Paris ne la leffe pas
Deuetir, qu'elle n'ait mis bas
Le Ceste qu'elle a desur elle,
De peur qu'elle ne t'enforcelle.
Et bien? te falloit il ainsi
Qu'une pute venir icy
Te presenter si réparée,
Et de tant de fars colorée?
Non, mais decourrir sa beauté,
A qui rien ne peut estre osté.*

PARIS.

*Elles difent bien quant au Ceste :
Oste-le. Je me tai du reste.*

VENUS.

*Mais pourquoy n'as tu decelé,
Minerue, ton beau chef pelé,
Te demorrionant la teste
Sans secouer ainsi la creste,
Et nostre juge epouanter?
Creins-tu qu'il ne voise éuanter
Que ton œil verd n'est fort terrible
Perdant tout ce pennache orrible?*

MINERVE.

Voilà le morrion leffé.

VENUS.

Voicy le Ceste delacé.

IVNON.

Depouillons-nous.

PARIS.

O le miracle!

O Iupiter! ô le spectacle!
O les beautez! ô le soulas,
Dont ne puis estre sou ny las!
O comment cette vierge est belle!
O prouesse qui se decelle
Sous vergogneuse chasteté!
Vraiment Royale majesté
En port & façon aparante
Digne qui Iupiter contante!
Que cette-cy jette des yeus
Vn ecler dous & gracieus!
Que le ris dont ie la voy rire
Tiré naïuement atire!
Gouter plus d'eur impossible est:
Mais i'ay volonté, s'il vous plest,
De regarder à part chacune:
Ie ne m'arreste sur pas vne,
Estant douteus & ne sçachant
Sur quoy la vuë iray fichant,
Qui de toutes pars atirée
S'éblouit & court egarée.

VENUS.

Faison-le.

PARIS.

*Retirez-vous don
Vous deux : toy, demeure, ô Iunon.*

IVNON.

*Paris, me voici demeuree :
Mais quand m'auras considerée,
Il faut aussi considerer
De quoy te veu remunerer,
Et quelle belle recompanse
Deja de te donner ie panse.
Car si m'ordonnes, ô Paris,
De beauté l'honneur & le pris,
Ie t'ordonne la figueurie
A toy seul de toute l'Asie.*

PARIS.

*Ie ne fay rien pour les presens :
Fay place à vne autre : il est tems.
I'en feray mon éme & rien contre :
Minerue rien t'en & te monstre.*

MINERVE.

*Me voicy. Paris, si jugeant
Tu me vas la pomme ajugeant
En quelque guerre que tu ailles
Viendras le plus fort des batailles.
Ie te feré victorieus
Braue guerrier & glorieus.*

PARIS.

*Ie n'ay que fere de la guerre :
Comme tu vois toute la terre
De Fryge & Lyde en vn tenant
Iouit de la paix maintenant :*

*Et tout l'estat de nostre pere
 De gens de guerre n'a que fere.
 Mais bien que ie ne face cas
 De ces presens, ne panse pas
 Que pour toy de rien moins ie face,
 Si ta beauté les autres passe.
 Si te rabille maintenant
 Ton beau morrion reprenant :
 Car ie t'ay vuë à sursisance.
 Il est tems, que Venus s'auance.*

VENVS.

*Me voicy deja pres de toy :
 Voy moy bien par tout & reuoy,
 Courant pardeffus rien ne passe,
 Mais chacun membre apart compasse
 Et le contemple en t'arrestant :
 Et si tu voulois faire tant
 Pour moy, le beau fils, que d'atandre
 Oy ce que veu te faire entendre.
 Ayant long tens que ie te voy
 Et jeune & beau, tel que (ie croy)
 Nul autre en toute la Frygie
 Ne vit que ton pareil on die,
 Vrayment de moy tu es loué
 Pour la beauté dont es doué :
 Mais ie ne puis que ne t'acuse
 De quoy ton meilleur âge s'vse
 Entre ces rochers, quand tu pers
 Celle beauté par ces desfers,
 Qu'il te faudroit quiter pour suiure
 Des gentes citez le beau viure.
 Et quel profit ou quel plaisir
 Parmi ces mons peux-tu choisir,
 Où ta beauté t'est bien mal duë
 Qui n'est que des vaches conuë?
 Mais deja bien te conuiendroit*

*D'aimer en quelque bon endroit
 Pour epouſer, non point de celles
 Trop mal apprifes patourelles,
 Qui par les croupes d'Ide vont
 Auffi ſauuages que le mont :
 Non vne lourde villageoiſe,
 Mais quelque gentile Gregeoiſe
 D'Argos, ou de Corinthe, ou bien
 De Sparte, qui ſente ſon bien,
 Vne telle, comme eſt Helene
 Jeune & belle, de graces plene,
 Qui en rien ne me cederait,
 Et ſur tout qui bien aimeroit.
 Car ie la conoi bien pour telle
 Que ſi toſt que ſeras vu d'elle
 Pour vne vuë ſeulement,
 Oubliant tout entierement,
 S'abandonnant te voudra ſuiuere
 Pour avec toy mourir & viure.
 Il n'eſt pas qu'autrefois n'en ais
 Ouy parler.*

PARIS.

*Non ay jamais.
 Mais Venus ouïr je deſire
 Tout ce qu'il te plaira m'en dire.*

VENUS.

*Ie te diray de point en point
 Le tout, & n'en mentiray point.
 Helene eſt la fille de celle
 Lede de nom, mais de fait belle,
 Deuers qui Iupiter vola
 Quand d'un faux Cygne il ſe voila.
 Mais quelle la voit on paroïſtre?
 Blanche comme celle doit eſtre
 Qu'un Cygne tresblanc engendra :*

*Et qui la chair douce & tendre a,
 Comme doit l'auoir atendrie
 Celle qui dans l'euf fut nourrie.
 Au reste adroite à tout elle est:
 La dance & la lute luy plaist.
 Auec tant d'atraits elle est née
 Qu'vne guerre ja s'est menée
 Pour l'amour d'elle, dès le tams
 Qu'encore n'estant meure d'ans
 Elle fut par Thefé rauie.
 Du depuis quand l'âge fleurie
 Epanouit la frêche fleur
 De sa desirable vigueur,
 Tous les principaus de la Grece
 La choisiffans pour leur maistresse,
 Lon vit chez son pere aborder,
 Et pour femme la demander.
 Là Menelas né de l'enjance
 De Pelope, ut la preferance.
 Si tu veus lesser fere à moy,
 Ce beau mariage est à toy.*

PARIS.

*Comme t'es tu tant oubliee,
 D'vne qui est ja mariee?*

VENVS.

*Tu es bien jeune, & si te sans
 De la nourriture des chams:
 Mais ie sçay que c'est qu'il faut faire
 Pour bien conduire tel afaire.*

PARIS.

*Comment? car i'auroy grand vouloir
 Moy-mesme aussi de le sçauoir.*

VENVS.

*Tu feras vn voyage en Grece,
Comme pour voir leur gentilleſſe.
Quand en Lacedemon feras,
A Helene te montreras.
Puis apres ce fera ma tâche
De faire qu'elle s'amourache
De toy ſi toſt que te verra,
Tant qu'elle te ſuiuira.*

PARIS.

*C'eſt choſe qui m'eſt incroyable,
Que leſſant vn mary aimable,
Vouluyſt ſur la mer voyager
Après vn barbare eſtranger.*

VENVS.

*De ce cas ne fay point de doute:
Le moyen que t'y donne écoute.
Fay deus fils Amour & Plaiſir,
Deſquels deus ie te veu ſaiſir,
Pour t'accompagner au voyage.
Amour gagnera ſon courage
Entrant tout dans elle, & fera
Tant, que la belle t'aimera.
Et Pleſir pour pleſant te rendre
Et deſirable, ira s'epandre
Volant tout alentour de toy:
Et ne ſeras leſſé de moy.
Plus faut que les Graces ie prie
D'eſtre encores de la partie:
Et quand tous enſemble ſerons,
Bien aiſémant la gagnerons.*

PARIS.

C'eſt choſe qui de moy n'eſt ſçue,

*Venus, quelle en fera l'issüë :
 Mais l'amour d'Helene est dans moy :
 Il m'est auis que ie la voy.
 Ie vogue en Grece : & ie sejourne
 Dedans Sparte : & puis m'en retourne
 Auec elle, & suis en souci
 Que ne fay deja tout ceci.*

VENVS.

*O Paris, y ne te faut estre
 Amoureux, ains que recognoistre
 Du loyer de ce jugement
 Celle qui peut heureusement
 Moyenner ce beau mariage,
 Pour ma victoire & ton noissage
 Par vn moyen mesme fêter.
 Car il est en toy d'acheter
 En te faisant tresheureus homme
 Pour le seul pris de ceste pomme,
 Auec s'amour & sa beauté
 Son mariage tout treté.*

PARIS.

*Ie crain quand aras ma sentance
 Que j'aye maigre recompance.*

VENVS.

Veux-tu que t'en face vn serment ?

PARIS.

Nenni : promé-le seulement.

VENVS.

*Ie te fay promesse certene
 De te bailler pour femme Helene,*

*Faisant qu'elle te suivira,
Et dedans Troye arriuera.
Par tout feray pour la conduite,
Et feray toute la poursuite.*

PARIS.

*Viendra pas Amour à ceci,
Pleisir & les Graces aussi?*

VENVS.

*N'ay' peur : Desir & Hymenée
Seront encor de la menée.*

PARIS.

*Sous tel si, la pomme est à toy :
Sous tel si, tu la tiens de moy.*

DEVIS II.

VENVS. AMOVR.

VENVS.

D O V vient, Amour, que prens la gloire
 D'auoir emporté la victoire
 Encontre tous les autres Dieux,
 Iupiter qui tourne les cieux,
 Neptune qui brasse les ondes,
 Pluton Roy des ombres profondes,
 Apolon, Cibele, Iunon :
 (Et de moy-mesme que dit Ion
 Bien que ie soy ta propre mere?)
 Toutefois, tu ne peux rien faire
 A ceste Minerue aux yeux vers,
 Et semble (faux garçon peruers)
 Qu'as vn flambeau sans feu ne meches,
 Qu'en la trouffe n'as point de fleches,
 Ny d'arc au poin pour l'enteser,
 Ou que ne sçaches plus viser.

AMOVR.

Ma mere, elle est si fort terrible,
 Elle a le regard si horrible
 Et si fier, qu'elle me fait peur :
 Car lors que prenant plus de cœur,
 Sur l'arc bandé la fleche preste,
 Je l'aproche, branlant sa creste

*Elle m'épouve : ie tremble & crain :
Et l'arc m'échape de la main.*

V E N U S.

*Quoy ? Mars est-il pas plus terrible,
Et si ne t'est pas invincible ?
Braue qu'il est & bien armé
Vaincu tu l'as & defarmé.*

A M O U R.

*Mais c'est qu'il s'offre & me conuie,
Aiant d'estre vaincu enuie :
Minerue tousiours en soupçon
Se guete d'une autre façon,
Vne fois comme à l'auolée
Prenoy pres d'elle ma volée
Tenant ma torche, elle me dit :
Vien t'en m'ataquer vn petit,
Mais par mon pere ie te jure
Si t'eforces me faire iniure,
Que ie te cacheray ce fer
Dans ton cors, ou au fons d'enfer
Par le pié t'enuoiray sur l'heure,
Ou de ces mains (ie t'en assure)
En lopins feras depecé :
Elle m'a ainsi menacé.
Puis sa vue est fiere & cruuse :
Et porte vne face hideuse,
Vn chef de serpens cheuelu,
Deuant l'estomac epaulu :
Et c'est de quoy i'ay plus de creinte.
Car encor que ce soit par feinte
Qu'elle la pouffe deuant moy,
Ie m'en fuy si tost que la voy.*

V E N U S.

Tu creins Minerue & sa Gorgone.

*Bien que Iupiter ne t'estone
Auecques le foudre qu'il a.
Mais parle vn peu : dou vient cela,
Que les Muses ne sont fugetes
A tes flammes n'à tes fagetes :
Ont elles morrions cretés
Ou bien masques enserpentés?*

AMOUR.

*Ma mere, elles sont venerables,
Et de façon fort honorables :
Ie les reuere : puis tousiours
S'entretiennent de beaux discours,
Ou chantent des chansons nouuelles,
Et souuent ie me tien pres d'elles
Flaté me lessant enchanter
De leur plaisant & doux chanter.*

VENUS.

*Lesson ces vierges honorables,
Puis qu'elles sont tant venerables :
Et dy quelle raison tu as
Que Diane ne dontes pas?*

AMOUR.

*Ie ne puis trouuer la maniere
De l'ateindre : elle est coutumiere
Fuir par les mons sans sejour :
Puis elle éme d'vne autre amour.*

VENUS.

Et mon mignon quelle amour est-ce?

AMOUR.

Des cerfs & fans qu'elle ne cesse

*Et de vener & de tirer,
Et ne l'en voy point retirer.
Mais quant à l'archer frere d'elle,
Bien que lointirant il s'apelle...*

V E N U S .

*Ie scé bien, ie scé, mon enfant,
Comme tu l'as fleché fouuant.*

DEVIS III.

PAN. MERCURE.

PAN.

ET à toy Mercure mon pere.

MERCURE.

*A toy auffi : se peut-il fere
Que soy ton pere?*

PAN.

*Si fét bien,
Si Mercure és Cyllenien.*

MERCURE.

*Je le fuis : mais fay moy paroistre
Comment c'est que mon fils peux estre.*

PAN.

*Par amour tu m'engendras tel,
Et fuis ton vray fils naturel.*

MERCURE.

*Ouy bien vn bouc fut ton pere
Et quelque cheure fut ta mere.
Car vn fils qui seroit de moy,*

*Comme aroit-il ainsi que toy,
Deux cornes fortans de la teste,
Oreilles & nez d'une beste,
Menton de barbasse empesché,
Gigos de bouc & pié fourché,
Moignon de queuë sous l'échine?*

PAN.

*Y n'en faut point fere la mine :
En tous ces brocars que me dis,
De ton fils propre te gaudis,
De toute cette raillerie
Sur toy rechét la moquerie,
Qui fais des enfans ainsi fais :
Mais quant à moy ie n'en puis mais.*

MERCURE.

*Et qui dis tu qui est ta mere?
Puis-ie bien auoir eu a fere
A quelque chieure à mon desçu?*

PAN.

*D'une chieure ne suis conceu :
Mais resouuien toy, ie te prie,
Si quelque fois en Arcadie
Tu n'as point forcé quelque part
Vne fille de bonne part.
Qu'est-il besoin que tu te ronges
Le pouffe, & qu'en doutant y songes?
C'est Penelope que ie dy
Fille d'Icare.*

MERCURE.

*Donques dy
Dou vient qu'elle t'a fêt semblable
A vn bouc, à moy diffemolable?*

PAN.

*Toute la raison te diré
 Que d'elle mesme ie tiré.
 Quand m'enuoyoit en Arcadie
 Elle me dit à la partie :
 Mon enfant tu es né de moy
 Ta mere Penelope, & croy
 Que ton vray pere c'est Mercure.
 Et pour tant si as la figure
 D'un bouc portant cornes au front,
 Et les piés fourchus comme ils sont,
 Tu n'en dois fere pire chere :
 Car en bouc se changeoit ton pere
 Pour venir mon amour embler,
 Qui te fait au bouc ressembler.*

MERCURE.

*Y me souvient quand ie m'auiſe
 D'auoir fét telle galantise :
 Donques moy qui fier me sentoy
 D'estre beau, qui sans barbe étoy,
 Faut-il que ton pere on me nomme,
 Et qu'entre tous on me renomme
 De moy se riant & trufant,
 Pour ouurier d'un ſi bel enfant.*

PAN.

*Ie ne te feray point, mon pere,
 Deshonneur à ce que ſçay fere.
 Car ie ſuis bon muſicien,
 Et ſi ie flageole tresbien.
 Bacchus m'éme d'amitié telle,
 Qu'il ne fét rien où ne m'apelle,
 Et ſon compagnon il m'a fét,
 Supoſt des brigades qu'il fét :*

*Nul autre n'a la preference
 Deuant moy pour mener la dance,
 Et si tu voyois les troupeaux
 Que j'ay par les herbus coupeaux
 De Tegce & de Parthenie,
 Prenerois me joye infinie.
 Et puis j'ay le commandement
 Sur Arcadie entierement.
 En guerre aidant depuis n'aguere
 Les Atheniens, de maniere
 A Marathon me suis porté,
 Qu'un grand los en ay raporté :
 Et pour me faction telle
 L'autre de-sous la citadelle
 M'ont dedié. Si en passant
 Ton chemin s'aloit adressant
 En Athenes, sçaras la gloire
 Du nom Pan, pour celle victoire.*

MERCURE.

*Dy moy, Pan, puisque c'est ton nom,
 Es-tu en mariage ou non ?*

PAN.

*Non. Je suis, mon pere Mercure,
 De trop amoureuse nature :
 Et ne me pourrois arreter
 A une pour m'en contenter.*

MERCURE.

Il faut que les cheures tu failles.

PAN.

*Je veu bien que de moy te railles.
 Mais si suis-ie le grand mignon
 Des Nymphes Pitis & d'Echon,*

*Et des Menades Bacchiennes
Qui m'ément & font toutes miennes.*

MERCURE.

*Or mon enfant veux-tu sçavoir
Le premier don que veux avoir
De toy pour me grace grande?*

PAN.

l'écoute. Mon pere commande.

MERCURE.

*Bonne afection porte moy :
Eme moy bien : mais garde toy
Je te pri, deuant les personnes,
Que le nom de Pere me donnes.*

DEVIS IIII.

IVNON. IVPITER.

IVNON.

*VOIS-tu, Iupiter, Ixion?
Or dy m'en ton opinion.*

IVPITER.

*Iunon, il est de bonne vie
Et de galante compagnie:
Et quand indigne il en seroit,
Entre nous ne banqueteroit.*

IVNON.

*Mais le méchant en est indigne,
Et ne faudra plus qu'il y dine.*

IVPITER.

*Et de quoy est-il si méchant?
A fin que ie l'aïlle sçachant.*

IVNON.

*De quoy? de la méchance pire,
Et j'aroy honte de la dire:
Tel est ce qu'entrepris il a.*

IUPITER.

*Et dautant plus tost pour cela,
Si l'entreprise vaut la honte,
Tu m'en deurois fere le conte.
Aroit-il point voulu rager
Et quelque deesse hontager?
Car ie me doute de la honte
Dont tu n'oses fere le conte.*

IVNON.

*C'est moy-mesmes (ô Iupiter)
Non autre, que solliciter
Le méchant n'a fét conscience :
Long temps a desia qu'il commence.
Premier ie ne scauoy pourquoi
Toujours fichoit les yeux sur moy.
Mais quand j'auise qu'à toute heure
Sans propos il soupire & pleure :
Après, si tost que j'auoy bu,
A l'échançon ayant rendu
La coupe, que rouge & puis blesme
Demandoit à boire en la mesme :
Et quand en sa main il l'auoit,
Lors que pour boire la leuoit,
Qu'en lieu de la mettre à sa bouche
Le nez ou le front il s'en touche :
Puis refichoit les yeux sur moy.
Quand toutes ces façons ie voy,
Lors ie commence de conoistre
Que rien qu'amour ce ne peut eslre.
Vn long temps j'ay laissé couler
Toujours creignant de t'en parler :
Et cuidoy que cette manie
A la longue verroy finie.
Mais quand il a osé venir
Propos de cela me tenir,*

*Ainsi qu'il se prosterne & pleure
 Le l'ay quité là tout sur l'heure,
 Les deux oreilles me bouchant
 Pour n'ouïr le felon méchant
 Ny sa requeste dissoluë :
 Et sur le champ m'en suis venue
 T'en auertir pour auïser
 Comme c'est qu'en voudras vser.*

IUPITER.

*A bien osé cet execrable
 Yure de nectar non-portable
 Contre moy-mesme s'adresser ?
 De ton deshonneur te presser ?
 Mais c'est nous qui causes en sommes,
 Outre mesure aimans les hommes
 Jusqu'à les fere nos mignons,
 Et de nos tables compagnons.
 Donques il leur est pardonable
 Si beuans breuuage semblable,
 Si rencontrans deuant leurs yeux
 Les beautez qu'anons en nos cieus,
 Et si les trouuans si tres-belles
 Qu'en terre n'en ont vu de telles.
 D'en iour ils sont desirieux
 Deuenans soudain amoureux.
 Amour est vne force grande,
 Qui non tanseulement commande
 Dessus la race des mortels,
 Mais souuent sur nous immortels.*

VENUS.

*Vrément allés il te métrise :
 Il te mene & tire à sa guise
 Par le nez, ainsi que lon dit,
 Et tu le suis sans contredit
 Lapart qui luy plaist te conduire :*

*Et sans que veules l'écondire
 Il te fét à son gré ranger,
 Et fort legierement changer :
 Brief tu es d'Amour la sefine,
 Le jouét dont jouer ne fine :
 Et scé bien pour quelle raison
 Tu pardonnes à Ixion.
 C'est qu'autrefois par adultere
 Sa propre femme tu fis mere,
 De qui te naquit Piritois.*

IUPITER.

*Encores donc tu ramentois
 Si quelquefois m'a plu descendre
 En terre, pour plesir y prendre.
 Mais sçaches mon opinion
 Que c'est qu'on fera d'Ixion.
 Il ne faut pas qu'on le punisse,
 Ny du banquet on le banisse :
 Car ce seroit fét sotement.
 Més puis qu'il aime ardentement,
 Et pleure & souffre grand martyre...*

IVNON.

*O Iupiter, que veux-tu dire?
 J'ay peur qu'il t'échape des mos
 Qui ne soyent d'honête propos.*

IUPITER.

*Nenny non : Mais faut à l'issuë
 Du souper fere d'une nuë
 Vne seinte à toy ressemblant :
 Et quand plus Amour le troublant
 Le fera veiller en sa couche,
 Faudra qu'on la porte & la couche
 A son costé segretement.*

*Ainsi d'un faux contentement
Metra fin à sa doléance
Pensant auoir u jouissance.*

IVNON.

*Je ne veu qu'il jouisse en rien
Non pas en feinte d'un tel bien
Où par trop cuider il aspire.*

IUPITER.

*Atan Iunon que ie veu dire :
Qu'est-ce qui t'en amoindrira
Quand d'une nuë il jouira?*

IVNON.

*Mais si tenant la nuë il pance
Que ce soit moy, pour la semblance
La vilenie il me fera.*

IUPITER.

*Pour ce plustost rien n'en fera.
Car ny lon ne verra la nuë
Estre onques Iunon deuenue,
Ny toy nuë : & la fixation
Ne peut que tromper Ixion.*

IVNON.

*Mais (comme font outrecuidés
Les hommes en môs debridés)
Le vantart ne se pourra taire
D'auoir u à Iunon afaire,
Et d'estre compaguon de lit
A Iupiter. Brief sera dit
Que de luy suis enamouree :
Et pour chose bien assuree*

*Le monde tout cecy croira
Qui la verité ne sçara.*

IUPITER.

*Or donc si luy part de la bouche
Parole qui ton honneur touche,
Aux enfers fera condamné,
D'estre miserable tourné
Et retourné sur vne rouë,
Où ie veu qu'on l'atache & cloué
Pour estre à jamais tourmenté
D'auoir ton amour attenté.*

IVNON.

*Ce n'est vne trop grieue péne
Pour s'â vantise & gloire véne.*

DEVIS V.

VULCAN. APOLLON.

VULCAN.

APOLLON *as-tu vu de Mée
Nymphé de Iupiter emee,
Le poupard naguiere enfanté,
Comme il est doué de beauté
Et rit à tous ceux qu'il rencontre,
Et desteure promét & montre,
Combien qu'il soit petit garson,
D'estre un jour quelque cas de bon?*

APOLLON.

*O Vulcan, tu le dois conoistre!
Que ce poupard a montre d'estre
Quelque cas de bon, qui d'effét
En mal est plus vicil que Iasét!*

VULCAN.

*Et quel mal l'enfant pourroit fere
Venant du ventre de la mere?*

APOLLON.

*Tu le sçaras le demandant
A Neptun, de qui le tridant
Il a derobé puis n'aguiere:*

*Ou à Mars, de qui la rapiere
Hors du fourreau luy foutira,
Pour ne dire qu'il adira
A moy mesme l'arc & la trouffe,
Dont finement il me detrouffe.*

VULCAN.

*Quoy? ce petiot enfantin
Est-il bien desta si malin,
Qui en maillot ne se demeine
Et ne bouge qu'à toute peine?*

APOLLON.

*Tu l'aprendras à tes depans
Si vne fois il vient ceans.*

VULCAN.

Je l'y ay vu vne venueë.

APOLLON.

*As-tu fét depuis la reuue,
O Vulcan? & pas vn outil
De ta forge ne te faut-il?*

VULCAN.

Il y font tous.

APOLLON.

Pren y bien garde.

VULCAN.

*Quand tout est bien dit, j'y regarde,
Mais les pincettes ie ne voy.*

APOLLON.

*Va t'en les chercher, & me croy
Dans son lange où il les a mises
Dés l'heure qu'il te les ut prises.*

VULCAN.

*De larcin le futil ouvrier
Semble avoir appris le metier
Dedans le ventre de sa mere:
Tant a la main prompte & legere.*

APOLLON.

*As-tu vu comme ce mignard
Est vn afeté babillard?
Mesme tant il est seruiable
Nous veut desia seruir à table:
Et hier ayant desfé
Amour, de l'un & l'autre pié
Il ne scé comment à la lute
L'embarasse & le culebute.
Puis cependant qu'on le louoit,
Venus, qui avec luy jouoit
Et l'embrassoit luy donnant gloire
Et louange de sa victoire,
Perdit son Ceste qu'il luy prit.
Et comme Iupiter luy rit
Il se trouue le Septre outé:
Et si la foudre n'eust esté
Trop pesante & trop enflambee,
Je pense qu'il l'eust derobee.*

VULCAN.

Tu me dis vn monstre d'enfant.

APOLLON.

*Ce n'est pas tout, més il entend
Desia que c'est de la musique.*

VULCAN.

En quoy vois-tu qu'il s'y applique?

APOLLON.

*Il a trouué nouvellement
Vne maniere d'instrument
De la coque d'une tortuë,
Qu'il a de sept cordes tendue,
Après auoir apropié
Vn és vni & delié
Persé d'une ronde roséte,
Où le son entre & se rejete,
Dessous le cheualet troüé,
Dou le cordage renoüé
Par le plat du manche remonte,
Sur lequel par compas & conte
Les touches adressent les dois
Pour entonner diuerses voix.
Le clavier anté sur le manche
Cheuillé derriere se panche:
C'est où les cordes il retord
Quand il veut les mettre d'acord.
O Vulcain, si bien il en sonne
Que tous les oyans il étonne
De son jouer melodieux,
Et d'acors si harmonieux,
Que moy-mesme luy porte enuie
Qui n'ay rien fét toute ma vie
Sinon la harpe manier,
Et ven renoncer au metier.
Qui plus est Méc nous assure
Que la nuit au ciel ne demeure,*

*Més deffand aux enfers là bas
Pour tousiours fere quelque eas.*

VULCAN.

*Voulontiers pour y aller fere
Quelque larcin : c'est son afere.*

APOLLON.

*Il est par endroits empané :
Depuis naguiere a façonné
Vne merueilleuse baguete,
Par laquelle (elle est ainfi fete)
Mene les ames hors des corps
Et conduit aux enfers les mors.*

VULCAN.

*La baguete j'ay façonnée
Et pour jouët luy ay donnée.*

APOLLON.

*En recompense il t'a rendu
Cet outil que tu as perdu.*

VULCAN.

*Voirement, il faut quand j'y panse
Que de le chercher ie m'auance :
Et comme tu dis ie verray
Si dans son bers le trouueray.*

DEVIS VI.

NEPTVNE. MERCVRE.

NEPTVNE.

*O Mercure pourroit-on bien
Avoir maintenant le moyen
De parler à Iupin ton pere?*

MERCVRE.

O Neptune, il ne se peult faire.

NEPTVNE.

Mais va luy dire seulement...

MERCVRE.

*Ne luy fay point d'empeschement,
Te dy-ie. le temps n'est à poinct,
Si n'en crois ne le verras point
Pour ceste heure.*

NEPTVNE.

*Est-ce que Iunon
Est avecques luy?*

MERCVRE.

*Nenny non :
Mais c'est chose bien plus nouvelle
Que n'est pas d'estre avecques elle.*

NEPTUNE.

Penten bien : Ganymede y est.

MERCURE.

*Encore moins cela, mais c'est
Qu'il garde le lié.*

NEPTUNE.

*Et comment?
Tu m'estonnes terriblement,
Mercure, de ce que t'oy dire.*

MERCURE.

*L'auroy grande honte de dire
De quel mal c'est, tel est le cas.*

NEPTUNE.

*Avoir honte tu ne dois pas
Enuers moy qui ton oncle suis.*

MERCURE.

*O Neptune, c'est que depuis
Naguières il a enfanté.*

NEPTUNE.

*Comment? que luy ait enfanté?
Et de qui auoit-il conçu?
Iupiter à nostre desceu
Estoit-il doncques androgyne?
Mais il n'en donnoit aucun signe:
Car son ventre ne s'est enflé.*

MERCURE.

Quant à cela vous dites vray:

*Car aussi l'enfant n'étoit pas
Dans son ventre.*

NEPTUNE.

*L'enten le cas,
C'est volontiers que derechef
Il vient d'enfanter de son chef
Comme il fait Minerue guerriere :
Car il ha la teste portiere.*

MERCURE.

*Nenny, mais il conceut le fruit
En sa cuisse, dont il produit
L'enfant de Semele qu'il porte.*

NEPTUNE.

*O complexion bonne & forte
Qui toujours quelque enfant nous donne
Par quelque endroit de sa personne !
Mais dy, qui est ceste Semele ?*

MERCURE.

*Vne Thebaine damoiselle,
L'une des filles de Cadmus :
Et pour ne vous en dire plus,
La fait enceinte de son fait.*

NEPTUNE.

*Et puis, ô Mercure, il se fait
Accoucher pour elle en gestine ?*

MERCURE.

*Ouyda, n'en faites la mine,
Bien que le cas vous semble estrange.*

*Car Junon en vieille se change,
 (Vous sçavez comme elle est jalouze)
 Et met à Semele vne chouse
 En la teste, c'est qu'elle obtienne
 De Jupiter qu'à elle il vienne
 Avec le foudre dans le poing.
 Jupiter qui n'a plus grand soing
 Qu'en toutes choses luy complaire,
 Luy accorde d'ainsi le faire,
 Et s'en vient avecques son foudre
 Qui mit tout le plancher en poudre :
 Subit le feu tua Semele.
 Luy m'enuoye soudain vers elle,
 Et me commande de luy fendre
 Le ventre, & vistement y prendre
 L'enfant, qui n'estoit pas à terme.
 Je luy porte : & puis il enferme,
 Dans sa cuisse qu'il incisa,
 Le manque fruct qui sept mois ha,
 A fin qu'il acheue son temps.
 Trois mois l'a porté là dedans :
 Et maintenant dehors l'a mis
 Au bout des trois mois accomplis.
 Et fait auiourdhuy l'acouchee,
 De quoy sa cuisse est deliuree.*

NEPTUNE.

Le poupard où est-il asteure ?

MERCURE.

*A Nyffe l'ay porté sur l'heure
 Aux Nymphes pour auoir le soin
 De faire ce qui fait besoin
 A nourrir cet enfant Denys :
 Car c'est le nom qu'on luy a mis.*

NEPTVNE.

*Donques Iupiter est le pere
De Denys, ensemble & la mere?*

MERCVRE.

*Il le faut bien : ie vaꝝ à l'eau
Pour la playe de son trumeau,
Qu'il luy faut laver, & luy faire
Tout à la façon ordinaire,
Selon la custume vſitee
Comme on fait pour vne accouchee.*

DEVIS VII.

MERCURE. SOLEIL.

MERCURE.

*O Soleil (Iupiter l'enjoint)
 Ne roule & ne charie point
 Ny aujourduy ny tout demain :
 Mais demeure & ce temps pendant
 Vne nuit en long s'estendant
 Soit continuelle & se face
 De tout cet entredoux d'espace.
 Heures debridez les cheuaux.
 Etein ta flamme & pren repos :
 Car long tems a qu'à ton desir
 Tu n'as pris autant de loysir.*

SOLEIL.

*Mercurie, tu viens m'annoncer
 Cas estrange : & ne puis penser
 Pourquoi c'est : si j'ay foroyé,
 Si en courant j'ay charié
 Dehors des limites, parquoy
 Se soit deçité contre moy.
 Et soit deliberé de faire
 Au triple la nuit ordinaire
 De la longueur que le jour ha.*

MERCURE.

*Ce n'est pour rien tel que cela.
Ny ce n'est pas pour à jamais
Que ce fait il ordonne : mais
Maintenant vn fait il conduit
Qui requiert vne longue nuit
Plus que n'est la nuit ordinaire.*

SOULEIL.

*Mais ie te pry, pour quel affaire?
Où est-ce qu'il est? Et doù est-ce
Qu'il t'enuoye en si grande presse,
Messager de telle nouvelle?*

MERCURE.

*De Beotie aupres la belle
Femme du bon Amphitryon.*

SOULEIL.

*Donc il luy porte affection?
Vne nuit deuoit bien suffire,
Pour faire tout ce qu'il desire.*

MERCURE.

*Non faisoit, car de cet amour
Doit estre enfanté quelque jour,
Vn grand Dieu, par qui seront mises
A chef de grandes entreprises,
Et n'est possible en vne nuit,
Qui est trop courte & ne suffit,
De le parfaire tout à fait.*

SOULEIL.

*En bonne heure soit-il parfait.
Mais ô Mercure du bon âge*

Que regnoit Saturne le sage,
 On ne faisoit point tout cela :
 Car nous estions de ce temps la.
 Luy ne decouchoit d'avec Rhee,
 Ny laissant la vouste etheree
 A Thebes il ne deualoit,
 Ny coucher ailleurs il n'aloit.
 Mais le jour estoit jour : la nuit
 En sa mesure estoit la nuit,
 Ainsi qu'elle estoit ordonnee,
 Pour chaque saison de l'amee.
 On ne voyoit point nouveau change,
 Et rien ne se faisoit d'estrange :
 Et luy n'eust pris vne mortelle
 Pour auoir affaire avec elle.
 Et maintenant tout à rebours
 Il faut renuerfer tout le cours
 De toutes choses qu'on remue,
 Pour vne femme malotruë.
 Mes cheuaux qui sejourneront
 Durs & reuesches se feront.
 Le chemin non frayé trois jours
 Deuiendra facheux & rebours.
 Les chetifs humains languiront
 Que les tenebres couriront.
 Voyla des amoureux deduits
 De Iupiter tous les beaux fruidz
 Qu'ils receuront : & ce pendant
 Ils demoureront attendant
 Iusques à tant qu'il ait parfaict
 Ce grand combateur tout à faict,
 Que tu dis deuoir nompareil,
 En ce long obscur.

MERCURE.

Pay Souleil,
 Que de ton prompt & fou langage
 Ne t'aduienne quelque dommage.

*Moy ie m'en va trouver la Lune,
Et le Someil, dieux de la brune,
Pour leur annoncer à tous deux
Que c'est que Jupiter veut d'eux :
D'elle, de lentement marcher ;
Du Someil, de point ne lâcher
Les humains, qui ne sçauront point
Que la nuit soit longue en ce point.*

DEVIS VIII.

VENVS. LVNE.

VENVS.

LVNE que dit on que tu fais?
 Quand deffus Carie tu es,
 Que ton chariot arrestant
 Tu te tiens coye regardant
 Sur *Endymion* endormi
 Couché dehors alairte, emmi
 Les mons ou les champs ou les bois
 En chasseur qu'il est : & par fois
 D'amichemin tu vas descendre
 Pour t'en aller à luy te rendre.

LVNE.

O *Venus* demande à ton fils,
 L'auteur de la peine où ie fuis.

VENVS.

Le mauvais se plaît à mal faire :
 A moy qui fuis sa propre mere
 Qu'a til faiç? tantost me menant
 Au mont d'*Ide*, & m'y retenant
 De l'amour chaudement surprise
 Du berger l'*Ilien* *Anchise*,
 Tantost au mont *Libaïen*
 Pour le mignon *Assyrien*,
 Lequel mesme il m'oste à demi
 Le faisant prendre pour amy

*A Proserpine : tellement
 Que me colerant aigrement
 Je l'ay menacé, s'il ne cesse
 De me mettre en telle detresse,
 De rompre son arc & ses traits
 Avec leur carquois : & d'apres
 Mesme les ailes luy couper :
 Desia me suis mise à fraper
 Le mauvais de ma pianelle :
 Mais de façon ie ne sçay quelle
 Sur l'heure craintif me suplie,
 Et bien tost apres il l'oublie.
 Or dy moy, ton Endymion
 Est-il beau? car la passion
 Se console par le denis.*

LVNE.

*O Venus, selon mon aduis,
 Il est tresbeau : lors mesmement
 Qu'ayant agencé proprement
 Sur vne pierre son manteau,
 Il s'endort dessus bien & beau
 Ayant ses dards en la fenestre,
 Qu'il laisse échaper : & sa dextre
 Sur sa teste en hault reployee
 La tient gentiment apuyee,
 Ce qui luy sied bien à merueille :
 Et luy qui doucement sommeille
 Respire vne haleine ambrosine.
 Alors moy vers luy ie chemine
 Sans bruit marchant dessus la pointe
 De mes pieds pas à pas, de crainte
 Qu'estant éveillé ne s'effroye.
 Tu sçais tout mon mal & ma joye :
 T'en feray-ie plus long discours?
 En vn mot ie me meur d'amours.*

DEVIS IX.

VENVS. AMOVR.

VENVS.

AMOVR mon fils, voy tes beaux fais,
 Le ne dy pas ceux que tu fais
 Faire à ces humains amoureux
 A eux mesmes ou par entre eux
 En terre : mais au ciel, faisant
 Que *Insiter* se deguisant
 Se change en tout ce que tu veux.
 Tu ostes la *Lune* des cieux,
 Tu contrains le *Souleil* muzer
 Chez *Clymene*, & ne s'aüiser
 De ses cheuaux ny de son char
 Qu'il laisse oublieux alecar.
 A moy qui suis ta propre mere
 Il l'est loyfible de tout faire :
 Mais toy, ó trop audacieux,
 A la mere de tant de dieux
Rhee, qui est vieille paffee,
 Qu'as tu fait toy? tu l'as pouffee
 En fureur l'enamourachant
 De ce beau *Phrygien* enfant :
 Et par ton amour maumence
 Elle va comme forcenee.
 Ses lions au char elle atelle,

*Prend les Corybans avec elle,
 Comme gens de fureur qu'ils font,
 Et tous ensemble courir vont
 A mont & à val du mont d'Ide.
 Elle transportee les guide
 Criant Atys son amoureux.
 Quant aux Corybantes, l'un d'eux
 Se tranche le bras d'une espee:
 L'autre la perruque aualee,
 Va par les monts tout forcené,
 L'autre embouche un cor entonné:
 L'un des cymbales va sonant,
 L'autre bat un tambour tonant:
 En somme par le mont d'Ida,
 Rien que trouble & rage il n'y a:
 C'est pourquoy ie suis toute en crainte,
 Pourquoy j'ay peur moy qui enceinte
 Mere fu d'un tel mal que toy,
 Que Rhee estant hors de son sens
 Ne commande à ses Corybans
 Te demembrer : ou pour manger
 Te iette aux lions. Tel danger
 Ie te voy courir, dont i'ay peur.*

AMOUR.

*Ma bonne mere ayez bon cœur.
 Des lions ie ne suis poureux:
 Bien souuent ie monte sur eux,
 Et les tenant par leur criniere
 Ie les mene : eux à leur maniere
 De la queu' me vont caressant:
 Et dans leur bouche receuant
 Ma main, la lichen & la rendent
 Sans que mal faire ils luy pretendent.
 Quand Rhee auroit elle loisir
 De penser quelque deplaisir
 Contre moy? elle est empeschee*

*A son Atys toute atachee :
 Et puis en quoy ay-ie forfait,
 Si le beau sembler beau i'ay fait ?
 Vous donque la beauté n'aimez,
 Ou de ce fait ne me blasmez.
 Voudrois tu bien ne l'aimer pas,
 Ou que Mars de toy ne fist cas ?*

VENUS.

*Que tu es fier, Toy qui veux estre
 En tout & dessus tous le maistre,
 Vn jour te pourras souvenir
 Des propos que rien de tenir.*

FIN DES IEUX DE

L. A. DE BAIF.



LES
PASSETEMPS

DE IAN ANTOINE

DE BAIF.

A

MONSEIGNEUR

LE GRAND PRIEUR.

A PARIS.

Pour Lucas Breyer Marchant Libraire tenant sa boutique au second pilier de la grand' salle du Palais.

M. D. LXXIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



A MONSEIGNEVR

LE GRAND PRIEVR.

HENRY, ô de Royale plante,
Amoureuse & genereuse ante,
Sion des Princes auoué,
Si desirez qu'on vous conoisse,
D'un renom qui à jamais croisse,
Des siecles auenir loué:
C'est à vous, qui dès votre enfance
Des lettres auez conoissance,
Au giron des Muses instruit,
D'elles le protecteur vous rendre,
Leur auancement entreprendre
Contre qui leur honeur détruit.
N'est-ce pas vne grand' vergogne,
Qui notre âge peruers témogne,
Qu'home se trouue tant osé,
Que desur le sçauoir remettre
Les forfaits que voyons commetre,
En conseil l'ayant proposé.
Et pour ce veut qu'on s'achemine
Par tous moyens à sa ruine,
En luy deniant tout suport:
Et s'est mis en sa fantaisie,
Que de là sourdoit l'heresie
De tous les autres maux l'aport.

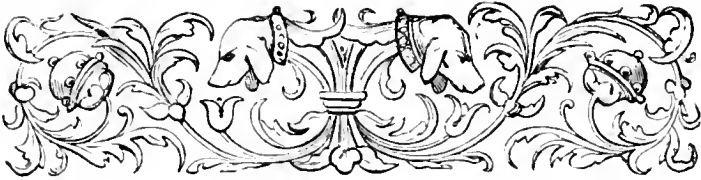
Mais je dy moy que l'ignorance
 S'accompagne d'outrecuidance
 Pour faire ce monstre d'erreur:
 Et non pas du sçavoir l'usage,
 Qui l'home rend modeste & sage,
 Non enclin à telle fureur.
 L'home bien instruit de la Muse,
 Gastant son esprit ne l'amuse
 Contre les segrets de la foy.
 Car non rebelle en toute humbleffe,
 Le chemin des Peres ne laisse,
 Sous vn Dieu, vn Roy, vne Loy.
 Ce fut Dieu le tresadmirable,
 Qui tresbenin & secourable
 La parole aux hommes donna.
 Ils se font tous diuins par elle:
 Sans elle la race mortelle
 Guiere plus que la beste n'ha.
 Par la parole la pensee
 Entre les hommes dispensee
 Se communique de leur voix.
 De là les citez s'établirent:
 De là les Princes ils élirent:
 De là s'arretteront les loix.
 Dieu depuis pour rendre assuree
 Auecque plus longue duree
 De la parole le beau fait,
 A fin qu'au loin se pust transmettre,
 Donna l'usage de la letre,
 Marque de ce qu'on dit ou fait.
 Par elle les choses sacrees
 En leur entier sont demourees:
 Par elle les loix se tiendront.
 Et par elle aux âges qui viuent
 Les faits des non viuans reuiuent,
 Pour le bien de ceux qui viendront.
 Par elle les arts necessaires
 Aux humains & diuins affaires,

Conferuez orment la cité.
Par elle les belles emprises,
Et les inuentions exquisés,
Viennent à la posterité.
Par elle le cours de l'année,
Ainsi qu'elle est bien ordonnée,
Par heures par jours & par mois,
Va réglé pour marquer les âges :
Pour t'assigner tes labourages
A faire tout comme tu dois.
De Dieu le présent admirable,
Par l'homme, sans luy misérable,
Ne se jette pas méprisé :
Mais viue sous la main Royale,
Maintins de faueur liberale,
Plus que jamais autorisé.
A l'exemple de vos bons Princes.
Vous les Nobles de leurs prouinces,
Les bonnes lettres caressés.
Et comme trop soigneux vous êtes
D'exercer le cors, ainsi féttes
Que vos esprits soyent exercez.
N'est-ce pas à nous grande honte,
Que nous faisons tant peu de conte
De ce qu'auons de plus diuin?
De ce parquoy nous pauvres hommes,
Hommes, non bestes brutes, sommes?
De quoy Dieu nous fut si benin?
Du cors nous auons tant de cure
Pour le netir de toute ordure,
Pour le vetir pompeusement,
Pour l'endurcir à mille peines,
De combas & de chasses vaines,
Pour le reposer richement !
Mais nous laissons moisir nos ames,
Qui des cors doiuent estre dames,
Mises des cors à labandon :
Sans les polir de leur rudesse :

Sans les façonner d'une adresse
 Qui les conforme à la raison.
 Des bonnes lettres la doctrine
 L'esprit defriche, & déracine
 Les vices mauvais arrachez.
 Et le prepare à la semance
 Qu'il refoit, qui porte abondance
 De fruits en leur tems recherchez.
 Mais, ó bonne Philosophie,
 Tant s'en faut que lon s'étudie
 Pour tes bienfaits de t'honorer.
 Mesme la plus part te méprisent :
 Beaucoup de toy malins médifent
 O fans malheureux t'aborrer.
 Tu n'es qu'un nom de moquerie,
 L'exercice de janglerie,
 Entre ceux qui s'enflent sous toy.
 Nul te suit pour estre plus sage :
 Mais te tourne à son auantage
 Pour mieux faire fraude à la loy.
 De l'ignorance la manie,
 Ou la bestise te manie,
 Pour s'en targuer en son erreur.
 Si l'un dans vne nuit obscure
 Enulope la verité pure,
 L'autre s'en arme en sa fureur.
 Et qui te suit pour bonne escorte
 De sa vie? ou pour rendre acorte
 Son ame au chois de la vertu?
 Nul ne sçait le meilleur élire,
 Nul ne sçait éviter le pire,
 Qui suit le grand chemin batu
 De l'ignorance : qui méprife
 L'honneur, le forfait autorise,
 Meconnoist la diuinité :
 La pieté vraye renuerse :
 Loix & droiture bouleuerse :
 Abarbarist l'humanité.

*La terre onques ne fut couverte
De plus de monstres, à la perte
De nostre chétif genre humain.
Jamais ne fut plus souhetable
Vn bon Hercules indomtable,
Qui deployast sa forte main.
Entreprenez, ó Sang de France,
La guerre contre l'ignorance,
La grande peste des mortels.
Plantez d'honneur les exercices:
Extirpez la race des vices:
Ainsi meritez des autels.*





PREMIER LIVRE
DES PASSETEMES DE

IAN ANTOINE DE BAIF.

A SA MUSE.

*A FIN que les saucices,
Les boudins, les épices,
Les capres, les primeaux,
D'accoutremens nouveaux
N'ayent faite, sus Muse,
Qu'on me gaste, qu'on m'vse
Mille & mille milliers
De rames de papiers,
Quoy que dire lon t'ose,
Que rien je ne compose
En mon oisif sejour,
Qui vaille voir le jour.
Quoy que les vieux seueres
Contrefaisans les peres,
Ne veuillent approuver
Ce que je puis trouuer.
Pér, Muse, toute honte,
Sus, Muse, ne tien conte,*

*Des propos affottez
 De ces vieux radotez.
 Te donnent-ils salaire,
 Que tu doives leur plaire?
 C'est assez, tu te plais
 En cela que tu fais:
 Oubly leur moquerie,
 De douce tromperie
 En tes vers te flatant,
 Que tu vas regratant
 Sur tes papiers, aux heures
 Que le moins tu labeures,
 Dormant à ce plaisir
 Le moins de ton loisir:
 Puis qu'il te plaist compose
 Tous les jours quelque chose,
 Gaste force papiers:
 Et si ces beaux gorriers
 S'en fachent, n'aye crainte
 De répondre a leur plainte,
 Puis qu'ils plaignent mon bien
 Qui ne leur couste rien:
 Que mien est le dommage,
 Ains mon grand avantage:
 Car le tems qu'il faudroit
 Passer en autre endroit,
 Ou tenant la raquette,
 Ou jouant la reinette,
 Ou les dets maniant,
 Et là Dieu veniant,
 Sans que rien pis ie face,
 A ce jeu je le passe,
 Et ne pér que le tems
 En ces doux poffetems.*

A V R O Y

ESTRENE.

1570.

SIRE, comme les Roys sont les mignons des Dieux,
 Aussi sont des grans Roys les tous-diains Poëtes,
 Qui du vouloir diuin sont les saints interpretes,
 Et qui chantent l'honneur des Roys victorieux.
 Si des Dieux gardiens des Princes glorieux,
 Implorez la faueur vous grand Roy que vo us estes :
 Moy Poëte petit faisant comme vous faites,
 P'implore de mon Roy le secours gracieux.
 Ainsi vole toujours deuant vous la victoire,
 Les rebelles domtant : ainsi l'heureuse gloire
 De vous & de vos Chefs couronne les beaux faits.
 O mon Prince, ô mon Roy, ne rejettez arriere
 Cét extreme recours de mon humble priere :
 Ainsi les Dieux amis vous donnent vos souhaits

TABLEAV DE LA

ROYNE MERE.

QUEL tableau voy-je icy plein de diuinité?
 Passant, dy que tu vois tout l'honneur de nostre âge.
 Comment? ie ne l'enten, si ne dis dauantage.
 Tu vois toutes vertus sous peinte humanité.
 Quelle Dame est-ce icy? C'est vne magesté.
 Pourquoi en dueil piteux? d'une Royne en veuuage.
 Qui sont ces quatre à part chacun en son image?
 C'est Esperance, & Foy, Iustice, & Charité.

*Qui sont les sept autres? Sont les arts liberaux,
 Qu'auecque les Vertus cette Dame rassemble
 En sauueté chez soy par ce tems plein de maux.
 Donc rapporte, estranger, que le peintre voulant
 Monstrer l'estat où sont arts & vertus ensemble,
 A peint cette grand' Royne en cet habit dolent.*

E P I T A P H E

DE BVEIL.

*ARRESTE toy, Passant, ly ces vers, & differe,
 Bien que tu sois pressé, pour vn peu ton affaire :
 Le loyer n'est petit si tu t'en vas plus sage,
 Apprenant sans danger d'vn autre le dommage.*

*Celuy BVEIL je suis, qui ay remply la France
 Du renom honorable acquis par ma vaillance :
 Ayant d'vn braue cœur fait suffisante preuve
 De moy par tous endroits où le vaillant se treuue.*

*Vertu d'aupres de moy ne s'est point eloignee
 De la faueur de Mars tousiours accompagnee,
 Tant que durant la guerre aux perilleux alarms,
 Méprisant les hazards j'ay fait mettier des armes.*

*Mais au tems de la paix en querelle priuee,
 Moy celuy dont la vie auoit esté sauuee
 De cent mortels dangers, las j'ay perdu la vie,
 Et d'vn jeune guerrier le fer me l'a rauie
 Sous qui Mars fut caché : car il prit sa figure
 En faueur de Venus pour venger son injure.*

*La cruelle Venus se sentant outragee
 De quelques mots legiers, voulut estre vengée :
 Importuna son Mars, & n'ut jamais de cesse
 Iusqu'à tant qu'elle fut de son vouloir maistresse,*

*Et qu'il prit (bien que tard) contre moy sa querelle,
Pour faire à grand regret vne vengeance telle.*

*Mars ainsi me laissa : mais Vertu non volage
N'a iamais delaiissé mon assuré courage,
Qui autant qu'en la vie apres la mort encore
D'un immortel honneur mes faits d'armes decore.*

*Va : raporte, Passant : mal certaine est la vie
De l'homme qui mortel en sa force se fie :
Le foible fait souuent que le plus vaillant meure :
Le seul fruit de vertu apres la mort demeure.*

A MONSIEUR DE

VILLEROY SECRE-

TAIRE D'ESTAT.

*COMME sur le coupeau d'une grand' roche dure
Un pin enraciné demeure verdoyant,
Soit que le chaud Soleil de l'æsté flamboyant
Ramene la chaleur, ou l'yuer la froidure,
Toujours planté debout, d'un feuillage qui dure,
Garde le bel honneur : & toujours s'égayant
D'un fruit en ses rameaux sans cesse pomoyant,
Parmy aspres cailloux repousse tout iniure.
Ainsin, ô VILLEROY, planté non ébranlable
Aux plus hautes grandeurs de la peruerse Court,
Où les vices ont cours, te maintiens ferme & stable :
Et maintiens la vertu, qui seule te commande :
Et recherchant l'honneur, où fraude regne & court,
Plus le vice y est grand, plus ta gloire en est grande.*

DV PRINTEMS.

LA froidure pareffeuse
De l'yuer a fait son tems :
Voicy la saison joyeuse
Du delieieux Printems.
La terre est d'herbes ornee :
L'herbe de fleuretes l'est :
La fueillure retournee
Fait ombre dans la forest.
De grand matin la pucelle
Va deuancer la chaleur,
Pour de la rose nouvelle
Cueillir l'odorante fleur,
Pour auoir meilleure grace,
Soit qu'elle en pare son sein,
Soit que present elle en face
A son amy de sa main,
Qui de sa main l'ayant ue,
Pour souuenance d'amour,
Ne la perdra point de vue,
La baisant cent fois le jour.
Mais oyez dans le bocage
Le flageolet du berger,
Qui agace le ramage
Du rossignol bocager.
Voyez l'onde clere & pure
Se cresser dans les ruisseaux :
Dedans voyez la verdure
De ces voisins arbrisseaux.
La mer est calme & bonasse :
Le ciel est ferein & cler :
La nef jusque aux Indes passe :
Vn bon vent la fait voler.

Les menageres auétes
Font çà & là vn doux bruit,
Voletant par les fleuretes
Pour cueillir ce qui leur duit.
En leur ruche elles amassent
Des meilleures fleurs la fleur,
C'est à fin qu'elles en facent
Du miel la douce liqueur.
Tout resonne des voix nettes
De toutes races d'oyseaux,
Par les chams des alouetes,
Des cygnes dessus les eaux.
Aux maisons les arondelles,
Les rossignols dans les boys,
En gayer chansons nouvelles
Exercent leurs belles voix.
Doncques la douleur & l'aise
De l'amour ie chanteray,
Comme sa flame ou mauuaise
Ou bonne ie sentiray.
Et si le chanter m'agree,
N'est-ce pas avec raison,
Puis qu'ainsi tout se recree
Avec la gayer saison?

DE SILE.

SILE me veut pour son mary,
 Et n'y a rien qu'elle ne face:
 Mais moy i'en seroy bien marry,
 Quelque contract qu'elle me passe.
 Ainsi qu'elle m'en presse tant:
 Tu me donneras, ce luy dy-ie,

Cinquante mille écus contant,
 Sans qu'à les rendre ie m'oblige.
 Et pour la premiere nuitee
 Ne gouteras point le deduit,
 Mais tu t'en passeras couchée
 Seule à part dans vn autre lit.
 A ton nés, si ie le demande,
 J'auray ma garce entre mes bras :
 Sans gronder, si ie le commande,
 Ta seruante m'enuoyeras.
 Et le plus souuent à ta vuë,
 Pour caresser me jetteray
 Desur la premiere venue :
 Et haut & bas la tasteray.
 Quand nous irons en compagnie
 Si loing l'vn de l'autre ferons,
 (Tant fois-tu parée & iolie,)
 Que iamais ne nous toucherons.
 De me baiser point de nouvelle,
 Garde toy de t'y presenter :
 Si d'aventure ie t'appelle,
 Ta leçon ie te veu chanter.
 Garde toy d'estre si osee,
 Si ma femme vne fois tu es,
 Me baiser en femme épousee :
 Car ie le troueroy mauuais.
 Ne me baise comme ton frere,
 Il y auroit trop d'apetit :
 Mais comme quelque bonne mere
 Baiseroit son fils par aquit.
 Si tu peux supporter en somme,
 Tout cecy sans rien refuser,
 Touche là, tu as trouué l'homme
 Qui est contant de t'exposer.

A MONSEIGNEUR

DE LANSAC.

MONSEIGNEUR j'ay par vous plus d'une fois tenté
 La fortune, & jamais ne m'a daigné sourire.
 Je disoye à par moy : Qui nous peut écondire?
 Le ciel guide celuy par qui suis présenté.
 Or (graces au bon Dieu) ie me suis exempté
 Jusqu'icy de peril : mais si faut le vray dire,
 Deslors ie preuoyoy fortune auenir pire.
 Las! elle est auenuë, & j'en suis tourmenté.
 Possible le ciel lors de maligne influence
 Rompoit nostre entreprise : Ou DIEU, qui tout preuoit,
 Ny pauure ne me veut, ny riche en abondance.
 Implorons les bons Dieux, MONSEIGNEUR & suport.
 Ma barque si auant en tourmente se voit,
 Qu'il faut ou qu'elle rompe ou qu'elle arriue au port.

E P I T A P H E D E

MADAME DV HOVLME.

GILON de Montejan icy gist endormie
 Du somme qui se doit à tous egallement.
 Si la vertu faisoit viure immortellement
 En terre, elle y viuroit d'une immortelle vie.
 Mais pource qu'il falloit abandonner ce monde
 Pour receuoir au ciel loyer de sa vertu,
 Elle decede apres que viuante elle ut u
 Tout l'heur qu'on peut auoir où tant de mal abonde.

*D'un illustre lignage ayant pris sa naissance,
 Elle fut mariee en tresnoble maison,
 Qu'elle peupla d'enfans. pour y voir à foison
 Les enfans de ses fils prendre belle acroissance.
 Dieu la fauorisa en si grande largesse,
 Qu'il ne luy manquoit bien qu'elle deust souhaiter,
 Et contente la feit en ce monde arrester
 Jusqu'au dernier soupir d'une heureuse vieillesse.
 Or, Passant, s'il est beau que lon pleure & regrette
 Les esprits vertueux, monstre grande douleur :
 Mais s'il faut s'esfouir de la grace & de l'heur
 Qu'ils recoiuent au ciel, vn seul soupir ne jette.*

ESTRENES.

*Av jour que l'an renouvelle
 Cherchant de vous estrener,
 O gentille Damoyfelle,
 Quel don vous puis-ie donner?
 Si vostre beauté regarde,
 Je ne seache assez beau don :
 Mais vostre bonté me garde
 De vous offrir rien de bon.
 Sinon qu'enrichir voufisse
 D'eau la grand mer ondoyant,
 Ou qu'éclairer j'entreprisse
 Au beau soleil flamboyant.
 Mais quand vostre esprit j'admire,
 Desireux plus que d'auoir
 D'apprendre tousiours, & lire
 Les liures de bon sçauoir :*

*Je vous appreste vne estreine
 Que n'aurez pas à mespris,
 Où l'art & l'vtile peine
 Du labourage est compris,
 Ensemble du jardinage,
 Qui vous fera souuenir
 En le mettant en vsage,
 De plus long tems ne tenir
 Vostre jardinet en friche,
 Mais dauant le renouueau,
 Faire vn bon jardinier riche
 De ce jardinet tant beau.*

EPITAPHE DES COEVRS DE

MESSIEVRS DE L'AVBESPINE PERE

ET FILS SECRETAIRES D'ESTAT.

*DEUX cœurs en ce tombeau reposent enfermez,
 Les plus beaux & plus nets que fait oncques nature,
 Qui viuans ont esté le sejour de droicure,
 Bien aimans la vertu, de vertu bien aimez,
 Qui de tous les François de l'honneur enflammez
 Ont laissé dans les cœurs vne triste pointure
 D'vn regret de leur mort, qui encore leur dure,
 Morts autant regrettez que viuans estimez.
 Ces deux cœurs, ô Passant, enuironnez d'espines,
 Ce sont les cœurs de deux furnommez Aubespines,
 Et du pere & du fils : sçache des deux le sort.
 Au faict bien conuenoit le nom d'espine blanche :
 Leur foy comme la fleur fut nette, pure & franche :
 Le soing public ce fut l'espine de leur mort.*

G O S S E R I E C O N T R E L E

SONET DE IOACH. DV BELLAY

DES COMPARATIFS.

B E A V *Belier bien beslant, bellicur, voire bellime*
Des beliers les belieurs qui beslent en la France,
Qui d'un haut beslement effroyas l'ignorance,
Fortieur d'elle qui fut des fortieurs la fortune :
 B E L I E R *qui vas broutant de L'OLIVE la cime,*
Qui à ton doux besler de doucime accordance
Des neuf doctimes Sœurs l'excellentime dance
Atraisnes du coupeau d'Helicon le hautime :
 B e a u B E L I E R *vaillantime à hurter de la teste,*
Qui est hardieur de toy, ô gentilime beste,
Quand à hurtebelier tu eguises ta corne ?
Tout le troupeau frizé de tes femmes s'arreste,
Ton Berger ententif la couronne t'appreste,
Et d'un chaperon verd pour recompense t'orne.

A M O N S I E V R R A O V L

M O R E A V T H R E S O R I E R

D E L' E S P A R G N E .

M O N S I E V R *vous promettez*
D'un parler tant humain,
Et tousiours remettez
De demain en demain.

*Par cela j'apperçoy
 Que travaillons en vain :
 D'oreille ie reçoy,
 Pas maille de la main.
 Mais pour chasser l'ennuy,
 Dont vous & moy ie plain,
 Que reçoyue aujourdhuy,
 Non demain, mais de main.*

A V R O Y.

*Si les vœus & souhets, & les prieres belles
 De tes loyaux fugets esperans vn Daufin,
 N'ont eu pour cette fois leur souhetable fin :
 Ne laisse d'honorer les Parques immortelles.
 CHARLE, reçoy joyeux le present qui vient d'elles :
 Vien ta Fille cherir. C'est du vouloir diuin,
 Si, plus passioné que bien certain deuin,
 Acomplir ie ne voy mes promesses fidelles.
 Graces à Dieu tu vis, & viue se retreune
 Ton Epouse, Tous deux ayans fait bonne preue
 Que Dieu vous a benits de sa fertilité.
 Viue DIEV & mon Roy : Mon chant d'auant naissance
 Peut seruir dedans l'an pour vn Daufin de France,
 Qui naissant me fera chantré de verité.*

A M A D A M E.

*PVCELETTE Royale, ô noble fille nee
 Dessous le ciel riant à la faueur des Dieux :
 Nette fleur, ô l'honneur des beaux Lis precieux :
 Commence heureusement ta bonne destinee.*

*Crois : & de ta beauté de cent graces ornee,
 Et d'un œil & d'un ris diuin & gracieux,
 Reconoy tes Parents : Qui te riront joyeux,
 Et l'heure beniront que tu leur fus donnee.
 Si tost que fortiras de ton enfance tendre,
 Pallas & les neuf Sœurs te viendront toutes prendre
 Pour t'enseigner leur art que fauoriferas.
 Puis grande & meure d'ans, Belle sçauante & sage,
 Requise d'un grand Prince en heureux mariage,
 La ferme Paix en France établir tu feras.*

DE CHALANT.

*CHALANT est vn maistre galant,
 C'est vn allant que mon chalant,
 Et vrayment j'auroy fort affaire
 De t'escrire ce qu'il sçait faire.
 Chalant est friant cuisinier,
 Chalant est aussi jardinier,
 Chalant fait vendre les offices
 Et fait achepter benefices :
 Chalant est vn bon macquereau,
 Chalant est vn bon pipereau :
 Chalant fait assez bonne mine,
 Mais il aime autant sa voisine
 Que sa femme, & si ie sçay bien
 Qu'un bon nombre de gens de bien
 (Tant la mignonne est belle & gente)
 Sans courir ailleurs s'en contente,
 S'en contente, mais nonobstant
 Ce chalant n'en est pas content.
 Car s'il besongne sa commere,
 Et s'il fait coquu son compere,*

*Cependant qu'il va chez autruy
 On dit que lon hante chez luy.
 Mais cela qui plus me foucie
 Il fait le jaloux de m'amie,
 Et l'aime ainsi que lon me dit,
 Et qui pis est, ha bon credit:
 Car il la mene où bon luy semble,
 Pour prendre leur deduiet ensemble,
 Dont ie serois bien plus faché
 Si ne m'en voyoy reuanché.*

SVR LE CORS DE GASPAR

DE COLIGNI GISANT

SVR LE PAVÉ.

*GASPAR, tu dors icy qui foulois en ta vie
 Veiller pour endormir de tes ruses mon ROY:
 Mais luy non endormy t'a pris en desfarroy,
 Preuenant ton dessein & ta maudite enuie.
 Ton ame miserable au depourueu rauie
 Paye les interés de ta parjure foy.
 De tes supots, fauffeurs de toute sainte loy,
 La mort apres ta mort est soudain ensuiuie.
 Mais quel digne tourment aux enfers Rhadamante
 Pourroit bien ordonner pour ton âme mechante,
 Et pour les fous esprits de tes malins supots?
 Ennemis de repos, c'est peine trop humaine
 Vous oster le repos, Donques pour gricue peine
 Puissez vous reposer en eternel repos.*

A SARDRON.

*T*v sçais qu'aux halles l'autre jour
 Je rencontray dans vn carfour,
 Qui est pres de la Friperie,
 Vne fillette assez jolie,
 Amy Sardron. car tu la vis,
 Et ce jugement tu en fis.
 La belle estoit clere brunette,
 Sa face bien polie & nette:
 Ses cheueux noirs, son œil aussi
 Brillant deffous vn noir sourci.
 De sa taille elle estoit greslette,
 Et toutefois assez refaite,
 Entre grasse & maigre, enbonpoinç,
 Quant au reste assez bien empoinç,
 D'vne robbe noire accoustree,
 Le cors joint, la chauffe tiree,
 L'escarpin juste sur le pié,
 Le chaperon approprié
 Bien mistement en sa carrure
 De sur la polie vulture
 De son petit affeté front,
 Qui s'esleuoit en demy-rond.
 Pour abreger, ceste mignarde
 Auoit nom Françoyse Benarde.
 Luy portant grande affection
 Je prin d'elle assignation
 Vn jour avec vn dé pour gage,
 Pour me l'assurer d'auantage.
 Mais au lieu diç elle ne vint.
 Ou soit qu'il ne luy en souuint,
 Ou soit que quelque maquerelle
 Pour lors me destourna la belle.

Tant y a que depuis ce jour
Je luy portoy bien grande amour,
Cherchant l'auoir en ma puissance
Pour en prendre la jouïſſance.
Deuant toy lors ie l'assignay
En vn lieu là où ie menay
Narquet pour luy monſtrer m'amie.
Il la vit. nous faisons partie
D'aller à Vanues y paſſer
Quelques jours à nous ſoulaſſer.
Nous l'y menons, avecques elle
Perrette paſſablement belle :
Mais dedans ſon ventre elle auoit
Je ne ſçay quoy qui luy leuoit
Vn petit trop haut la ceinture.
Au reſte Sardron ie te jure
Qu'elle auoit aſſez beaux les traits,
Les cheueux blonds, & le teinã frais,
Tetins durs, la cuiſſe charnuë.
De ceſte courtaude feſſuë
Ma Benarde s'accompagnoit.
Mais Benarde me dedaignoit
Voyant Narquet de qui la face
La fraiſcheur des roſes efface,
Les leures le teinã des œillets
Fraiſchement cueillis vermeillets :
La cheuelure crepelee
La dorure d'argent meſlee :
Son parler n'eſt rien que deſir,
Son regard n'eſt rien que plaiſir :
L'vn d'amourettes emmielle,
Et l'autre d'amours eſtincelle.
S'elle a de luy quelque ſoucy
Son Narquet l'aime bien auſſi,
Et tant de ſon amour s'enflâme
Que voulant auoir ſeul la dame,
Il vint à part m'aſſermenter,
De rien ſur elle n'attenter.

*Fabi, me dit-il, ie te prie,
 Pour l'amitié bien accomplie
 Qu'à jamais ie te veu jurer,
 De ne vouloir la desirer.
 Moy que jamais l'amour trop forte
 Hors de la raison ne transporte,
 Ie n'y preten, dy-ie, plus rien.
 Elle est à toy, garde la bien :
 Car Fabi n'aura jamais chose
 Que Narquet d'elle ne dispose.
 Quand j'eu dict, graces il m'en rend,
 Et par la main il me la prend,
 Et fait d'elle ce qu'il desire,
 Sans que plus en rien j'y aspire.*

ESTRENES.

*L'ESPEROY, mes Damoysselles
 Et vertueuses & belles,
 Vous recueillir à dîner
 Ce premier jour de l'année,
 A fin que bien fortunée
 Elle se peust terminer.
 Car volontiers on espere
 Tout le cours aussi prospere
 Comme le commencement :
 Mais les nopces honorées
 De vos beautez bien parees
 Y mettent empeschement.
 Or allez en bonne estreine
 (Ma priere ne soit vaine)
 Là soit la Paix & l'Amour.
 La feste du mariage,
 Soit vn bien heureux presage
 Pour vous deux dans l'an & jour.*

A VNE DAMOYSELLE.

POUR temoigner l'entiere affection
 Que ie vous porte, ô rare damoyfelle,
 En qui le ciel liberal amoncelle
 Comme à l'enuy toute perfection,
 Je voudroy bien vous offrir quelque don
 Cet an nouveau d'une estreine nouvelle
 Qu'eussiez à gré : mais en volonté telle
 Je crain de nuire à ma deuotion :
 A mon desir ie crain ne satisfaire,
 Vous presentant don peu digne de vous,
 Et pour le bien ie doute de mal faire.
 Pour ne faillir que faut-il que choiffisse?
 Ce que les Dieux ne refusent de nous :
 Donc ie vous offre & louange & seruice.

DE CHAVSSEBRAYE.

CHAVSSEBRAYE jeune espoufa
 Vne vieille brehegne fame :
 La perdant, luy vieil abusa
 Vne jeune & gentille Dame :
 Ny deuant n'après n'ayant joinct
 Jamais ses amours bien à poinct.
 Car jeune il cultiuoit en vain
 Le champ d'une terre sterile ;
 Et vieil il n'auoit plus de grain
 Pour ensemencher la fertile.

E P I T A P H E D E

D A N D E L I N O T.

*C*x deffous dort Dandelinot le fat,
 Qui à tous fous eust peu donner le mat :
 En son viuant il ne fut guere net,
 Faisant tousiours ou le rot ou le pet.
 Iamais le fat l'vn ou l'autre ne fit
 Que tout premier de sa honte il ne rit :
 Mais en riant eschapoit à ce sot
 Aussi puant que sa merde le rot.
 Mort il sçait plus que viuant il ne sçut :
 Bouchez vos nez, mesme sous terre il put.

A C O T E L E Y.

*A*ssez de piquebœufs, peu de bons laboureurs,
 Qui sçachent dextrement manier la charuë :
 A tort & à trauers bon & mauuais se ruë.
 L'ignorant fait tousiours vertu de ses erreurs.
 Non pas toy (Coteley) qui entre les meilleurs
 Exerces le doux art d'une musique esluë,
 Sçachant par tes accords acoyser l'âme esmeuë,
 L'exciter assoupie, exprimer ses douleurs.
 Iadis Musiciens, & Poëtes, & sages
 Eurent mesmes autheurs : mais la fuite des âges
 Par le tems qui tout change a separé les trois.
 Puisse nous d'entreprise heureusement hardie,
 Du bon siecle amenant la coustume abolie,
 Ioindre les trois en vn sous la faueur des Rois !

LE CHUCAS.

Av temps jadis les oyseaux demanderent
 D'auoir vn Roy : puis entr'eux accorderent
 Pour commander d'eslire cet oyseau
 Que Iupiter jugeroit le plus beau.
 Ains que venir au lieu de l'assemblee
 Tous les oyseaux vont à l'eau non troublee
 Des ruisselets se mirer & baigner,
 Et leur pennage agenser & pigner.
 Le noir Chucas, qui n'a point d'esperance
 Sans quelque dol d'auoir la preference,
 Va cauteleux loing à val des ruisseaux,
 Sur qui flotoyent les pennes des oyseaux,
 Qui audeffus s'éplumoyent : Par malice
 Va s'embellir d'un nouuel artifice.
 En lieu secret en vn vallon ombreux,
 Dans le courant qui n'estoit guiere creux,
 Sur vn caillou s'affiet, & au passage
 Guette & retient le plus beau du pennage
 De tous oyseaux, qui plus haut se lauoyent
 Pres des surgeons doù les eaux deriuoyent :
 Prend le plus beau, plume à plume le trie,
 Aucc le bec ouurier s'en approprie :
 Le joint, l'ordonne, & l'accoustre si bien
 Que d'arriuec il semble du tout sien.

Ainsi vestu de plumes empruntees
 S'orgueillissant aux pcnnes rejetees
 D'autres oyseaux, se trouue impudemment
 Où s'attendoit le sacré jugement.
 Là Iupiter avec la compagnie
 Des autres Dieux sa presence ne nie.
 A si haut fait les animaux ælez
 De toutes parts y estoyent auolez.
 Le Chucas vient : & toute l'assemblee,
 De grand merueille est rauie & troublee,
 Iean de Baif. — IV.

Voyant briller son pennage éclairant
 De cent couleurs : & luy vont deferant
 Dedans leur cœur de rencontre premiere
 La Royauté : Iupiter n'eust plus guiere
 Tenu sa voix : & l'alloit declarer
 Roy des oyseaux, sans pouuoir reparer
 Ce qu'il eust di&. Son arrest ferme & stable,
 A tout jamais demeure irreuocable.
 Donc le Chucas pour jamais s'en alloit
 Roy des oyseaux, Iupiter y bransloit :
 Sans la Cheueche : elle qui ne se fie
 En ses bons yeux, & ne se glorifie
 En sa beauté, s'approche du Chucas,
 L'épluche bien : O le merueilleux cas!
 Elle apperçoit la plume qui est sienne,
 Crie & la prend : Chacun de vous s'en vienne
 A ce larron, Chacun recognoïstra
 Ce qui est sien, le beau Roy deuestra
 De sa beauté : la Cheueche escoutee
 A grand rïsee à ce peuple aprestee.
 Chacun y vient, sa plume reconoest,
 Du bec la tire, & le Chucas deuest.
 Le fin larron despouillé du panage
 Qu'il ha d'autruy, par la Cheueche sage,
 De tout honneur demeura dénué,
 Et son orgueil en mépris fut mué.

E P I T A P H E D E

I A N G A R N I E R.

Icy repose Ian Garnier
 En son viuant Gagne-denier,
 Qui est degré plus honorable
 Du crocheteur plus venerable.

Et bien qu'il ne fust Empereur,
 Ny quelque grand Chef conquereur,
 Le furnom de Grand il merite,
 Qui ne fut pas gloire petite.
 Et si ne fut pas glorieux
 Aussi peu que victorieux.
 Mais aussi bien qu'un Alexandre
 Et qu'un Charlemagne il sçut prendre
 Le nom de Grand, Grand Ian nommé,
 Tout ainsi qu'un plus renommé
 Qui eust porté sceptre & couronne.
 Mais ce Grand furnom on luy donne,
 Pour auoir portant les crochets
 Crié gros bois & cottrets secs,
 Fagots bourrees & falourdes,
 N'estant jamais doneur de bourdes.
 Et pource des crochets exent,
 Viuoit de l'honeste present
 Qu'on luy donnoit par courtoisie,
 Pour debit de la marchandie,
 Laquelle entre mains il métoit
 A celui qui en achetoit :
 Mais falloit qu'il ust cognoissance
 De sa demeure & sa puissance.
 Loyal estoit & diligent,
 Tenant bon conte de l'argent
 Que tresbien à tems sçauoit prendre,
 Et tresbien à tems sçauoit rendre.
 Ainsin ayant bien tracassé,
 Son âge sain il a passé
 Jusqu'à sa derniere vieillesse :
 Quand sur la fin vne foiblesse
 Par un catarre descendu,
 Perclus de ses bras l'a rendu.
 Pour cela de rien n'ut souffrète
 Jusqu'à la derniere retrète
 Qu'il fit lors qu'il ferma les yeux,
 Passant d'un soupir gracieux

*Entre les mains de Caterine
 Son épouse chiere & benine,
 Qui le soigna tant qu'il vesquit.
 Nul ne sçait le tems qu'il nasquit :
 Aussi n'est-il homme de l'âge
 Pour en porter bon témoignage :
 Quand il mourut, pour vray c'étoit
 Quand soixante & douze on contoit,
 Sur la quinze centième annee,
 La vingt & vnième journee
 D'Auril, au milieu du printems,
 Qu'il finit l'yuer de ses ans.
 Caterine sa femme ut cure
 De son honeste sepulture,
 Et le fit coucher en ce lieu.
 Dy, Passant, qu'il repose en Dieu.*

A C R O S T I C H E.

EPITAPHE.

*I'AY vesçu : vous viés vostre vie mortelle.
 Esperant je vesqui pour la vie eternelle.
 Hors tout espoir je vi en pleine jouissance
 Auecque les élus : où pleins d'ëjouissance
 Nostre Dieu nous voyons en sa sainte hauteffe :
 Benissons & chantons son empire sans cesse.
 O mortels ce n'est rien vostre mortel passage.
 Vous n'auëz que par prest d'vn pauvre bien l'vsage.
 Rendre comte il faudra pardauant le grand Iuge.
 Le loier vous attend. Repensez au deluge :
 Il punit les méchans. Le feu se doit répandre,
 Et le monde peruers reduire tout en cendre.
 Regardez à vos faits. Gardez vous de méprendre.*

A MONSIEVR DE FITES

TRESORIER DE L'ESPARGNE.

FITES, vous n'estes feint aux amis de la Muse,
 (Ce vous chante Ronsard honorant vostre nom)
 Soit que disiez Ouy, soit que vous disiez Non,
 Vostre douce parolle vn qui vous oyt n'abuse :
 Mais, ô FITES, non feint sans defaite & sans ruse,
 Vostre vray delayer n'apporte rien de bon :
 C'est le malheur du tems, non vostre affection,
 Qui le don de mon ROY contre son gré refuse.
 Par vostre bon vouloir de ce tems la malice
 Amendez ie vous prie, & benin dauancez
 La remise du bien qu'ingrat il ne perisse.
 Du don qui traine trop la grace est méprisée :
 S'il ne vous poise point le bien-fait auancez,
 Vn bien-fait soudain fait en vaut deux en prisee.

CONTRE MASTINE.

VIEILLE carcasse saupoudree,
 Dauant & derriere effondree,
 Tu veus me sentir furieux
 Pour ton caquet injurieux,
 Que faisant de la preudefame
 Tu viens bauer, ô bonne Dame,
 Contre qui onc ne t'a mefait,
 Ny de parolle ny de fait.
 Mais si fustes bien auisee,
 Autant qu'à mal tu es rusee,

*Tu ne m'eusses pas irrité,
 Moy qui ne l'auoy mérité.
 Car, vieille haridelle étique,
 Le sçay repiquer qui me pique,
 Le sçay remordre qui me mord,
 Le sçay punir qui me fait tort.
 Tu en sçauras bien tost que dire,
 S'il se faut prendre pour médire
 A moy qui te tór vn licou
 De ma main à ton maigre cou.
 Cordier je seray de ta corde :
 Mais toy bourrelle sale & orde
 De ta main ta gorge étreindras
 Avec la corde, & te pendras.
 Et ta gorge en étant sanglee
 Tu t'étouferas étranglée,
 Perdant celle méchante voix,
 Qui s'éclate de faux aboys.
 Onc ne sortit si ord diffame
 De la bouche de preudefame :
 Mais rien n'en peut sortir plus beau,
 Que ce qui est dans le vaisseau.*

*Tu as donques osé, méchante,
 Attaquer ma Muse innoçante ?
 Muse retire ta faueur,
 Et me debonde ta fureur.
 Comme vn Mastin en mon jeune âge
 Méchant m'enflamma le courage,
 Vne mastine sans propos
 Vient partroubler mon doux repos.
 Vien Mastine remastlinee,
 I'en jure tu seras bernee,
 Mastine à long poil : tu as nom
 Mastine pour ton bon renom.
 Mastine, vilaine éhontee,
 Baueuse, écumeuse, efrontee :
 Mastine je te nommeray
 Lors qu'en ta faueur rimeray.*

Mastine fille de mastine :
Contre toy mon courroux s'obstine :
En vain ne m'auras dépité :
Au courroux est la verité.
Premierement dés ta naissance,
(Car j'en ay bonne conoissance :)
Nenny non bastarde tu n'es :
Auoitre d'auoitre tu nais.
A témoin ton surnom j'appelle,
Dont tu fais tant la damoiselle,
Te vantant (& digne t'en rens)
De sortir de nobles parens.
Si les pointes de ma colere
Te fâchent tu deuois te tere :
Ou si veux n'en ouïr plus rien,
Va te pendre & tu feras bien.
Quand tu fus vn peu grandelete,
Tu n'apris comme lon culete :
Car de nature le sçauois,
Si gentile naissance auois.
Toy qui fus fille de maitresse,
Ayant si naturelle adresse,
Que mesme dés tes premiers ans
En tins école à toutes gens.
Mais comme tu t'en es vantee
Tu fis ta premiere portee
D'vn jeune Aleman écolier,
Que tu fis tirer au colier.
Depuis tout t'a esté de guerre,
Tu as reçu (sans trop enquerre)
Et crocheteurs, & cuisiniers,
Et bateliers, & palfreniers,
Secouant l'vne & l'autre hanche
Sous tous, cherchant le meilleur manche
Pour ta grande coignasse, mais
Vn propre n'y trouuas jamais.

A V S I E V R M A R C E L .

M A R C E L , quittons la Court & la tourbe confuse
 De ce peuple importun, qui empresse les Grans :
 Relâchons nos esprits de trauaux differens,
 Toy chés toy, moy courant au giron de ma Muse.
 Gardons que la splendeur en vain ne nous amuse :
 Ce ne sont les vrays biens que les plus aparens.
 Souuent tout luit dehors, que les soings deuorans
 S'acharnent dans le cœur qui se consume & s'vse.
 Doncques allons gouster du repos le plaisir,
 Plaisir bien conuenant à la fleur de ton âge,
 Que la Court fera croistre en croissant le desir.
 Moy je me sen déjà bouillonner le courage
 De bastir pour jamais, grauant à mon loisir
 Le beau nom de ma Royne, au front de mon ourage.

A I N S I que le nocher battu de la tourmente
 Quand la mer a lâché sa fureur vehemente,
 Voit de joye rauy le port tant souheté,
 Lors qu'il nage embrassant quelque bois secourable
 Emprunté de sa nef, que Neptune effroyable
 En pièces contre vn roc sous les vens a jetté.
 Peu, trampez de la vague, en nageant se retirent,
 Qui jettans piés & mains droit à la terre tirent,
 Et sauuez du peril viennent gagner le bord.
 Moy qu'une grand' tempeste est venuë surprendre,
 Tout ainsi ie m'en vien entre vos bras me rendre,
 Plein d'aïse en vous voyant mon salutaire port.
 Moy desirant payer le vœu de mon naufrage,
 Je me consacre à vous d'un treshumble courage,
 Offrant tout ce qu'ay peu de mon peril sauuer.
 O D V C , noble fleuron de genereuse race,
 Et clement & vaillant, faites moy tant de grace,
 Que daigniez d'œil serein me vouloir approuuer.

D E S O N A M O V R.

I E n'aime ny la pucelle
 (*Elle est trop verte*) ny celle
 Qui est par trop vieille aussi.
 Celle qui est mon soucy
 C'est la femme desja meure.
 La meure est tousiours meilleure :
 Le raisin que ie choisi
 Ne soit ny verd ny moisi.

V O E V.

A Vertunne & Pomone,
 Marquet le jardinier
 Ce plein plat de fruits donne,
 Et ne veut pas nier
 Que tout ce beau fruitage
 De vrais fruits contrefaits
 Ne soit la feinte image,
 Qu'à plaisir on a faits.
 Marquet vous le confesse,
 O Deesse, ô toy Dieu,
 Ils sont feints : mais si est-ce
 Qu'il vous a fait ce vœu,
 Esperant dauantage :
 De vrais fruits grand planté,
 Pour tout ce faux fruitage,
 Qu'on vous a présenté.

A V S E I G N E V R I A Q V E S

G O H O R R Y.

N E verrons-nous jamais que des Romans friuoles,
 Témoignage certain d'un siecle d'ignorance,
 Ouvrages découfus, sans art, sans ordonnance,
 Pleins de vaines erreurs & pleins de fables folles?
 Que seruent aujourdhuy tant de doctes écoles
 De Grec & de Latin où se lit la science?
 Que te sert de tant d'arts auoir l'expérience,
 Puis que sur Amadis, GOHORRY, tu rafolles?
 Quoy? sur ton âge meur, quand desia tu grissonnes,
 Lors qu'attendons de toy quelque gentil ouurage,
 En lieu d'un fruit exquis vne fleur tu nous donnes?
 L'arc n'est tousiours tendu. Qui ne l'iroit détendre
 Lon verroit sur le lut se rompre le cordage:
 L'esprit se laisseroit s'il falloit tousiours tendre.

A D E S D A M O Y S E L L E S

I E vous suply mes Damoyelles,
 Trop bonnes pour estre si belles,
 Tant priuément ne careffer
 Ce Bagoas qui vous enchante.
 Quel danger a-t'il qu'il nous hante?
 Le pis qu'il fait c'est d'arreffer.
 Mais pour vostre honneur je vous prie
 Desjstez de sa compagnie,
 Qui vous donne tout mauuais bruit.
 Les gens disent déjà tout outre,
 Que vostre champ aime le coutre,
 Et ne se veut charger de fruit.

A MONSIEUR DV GAST.

Et bien que font-ils deuenus
 Ces vers à la façon nouvelle?
 Baif, Nous n'en voyons plus nuls.
 Tu reuiens rimer de plus belle.
 Gast, je sçay bien ce que j'en pense,
 L'enten que la mesure en vaut :
 Mais ie sçay que viuons en France,
 Où fait soudain froid & puis chaud.
 Sçaches que du tems ne me chaut,
 Pouruen que bien mon jeu ie jouë.
 Par entre les finges il faut
 Estre finge & faire la mouë.

A CLAUDINE.

Toy, qui as vn nés en ta face,
 Ou plustost du nés vne place,
 Nés (le diray-je nés ou non?)
 Ouy, nés, mais nés d'un guenon,
 Nés montant si peu sur ta bouche,
 Que tu pourrois gober la mouche
 Encontre le mur le plus droit,
 Sans le fouler en nul endroit :
 Nés de morueaux vne fonteine,
 Nés, doù sort si puante aleine,
 Que de l'aneau d'un vieil retrét
 Ne sort pas un vent plus infét.
 Ayant ce nés si beau, Claudine,
 Ayant ce gentil nés, poupine,
 A tous propos tu ne te feins

*De me jurer Dieu & ses saints,
 Que tu es chaste & preudefame,
 Sans nulle tache de diffame,
 Que tu ne sois femme de bien,
 Le diable emport qui t'en dit rien.
 Mais plus ie te confesse telle,
 Que tu te dirois bien pucelle,
 Comme je croy, voire à bon droit,
 Ne fust que honte te seroit,
 Pucelle te dirois, si celle
 Se peut nommer au vray pucelle,
 Qui se contient femme de bien
 Quand nul ne la presse de rien.*

E P I T A P H E D E

MARGVERITE POUPARD.

MARGVERITE Poupard dans terre icy repose,
 Du fone à tous commun ayant la vuë close.
 Le Mans a son tumbeau, Paris ut sa neissance :
 Toutes les deux cités ont d'elle conoissance,
 Et departant le tems de sa jeunesse entiere,
 Son Paris ut la fleur de son âge premiere :
 Le Mans le premier fruit tout verdelet encore,
 Que la mort indiscrete en son até deuore.
 Deux ans & trois fois dix c'est le cours de son âge :
 Par dix ans reuolus elle fut en ménage,
 Pour ses rares vertus enuers tous admirable,
 Vers René Pahoueau d'amour incomparable,
 Qui durant ce bon tems par cinq fois la fit mere.
 Elle morte vn seul fils le soulas de son pere,
 Auec trop de regrets à son mary demeure :
 Les quatre l'atendoyent en l'heureuse demeure.
 Or son trescher mary, croyant en assurance
 La resurreccion, gardant la souuenance

*De l'amour conjugale & concorde sans blâme,
 Qui les unit vivans, Non ingrat à sa fame,
 A gravé cét écrit, témoignant que la terre
 L'affection des bons entierement n'enferre:
 Et dit que les esprits maugré la mort cruelle
 Les vns des autres ont étude mutuelle.*

A N A R K E T.

*Si c'est bien chanter, chanter haut,
 Narket, tu chantes comm' vn ange.
 Si chanter de façon étrange,
 Ne gardant rien de ce qu'il faut,
 Hors de ton, hors toute harmonie,
 Forçant toute ancienne loy,
 C'est tresmal chanter : ie te nie
 Qu'il soit pire chantre que toy.*

A M A L O I N T.

*LE beau fils, Maloint, ie te prie,
 Ne dy ne bien ne mal de moy :
 Et ie n'écriray de ma vie
 Ny en bien ny en mal de toy :
 Si ne cesses de m'attaquer,
 Si mal dire te peut tant plaire,
 Je n'écriray : mais sans mocquer
 Je criray comme on te fait taire.*

A M O N S I E V R R O V L

M O R E A V L O R S T R E S O R I E R

D E L ' E S P A R G N E .

O des Muses aimé, de qui la main loyale,
 Et reçoit les tributs du François opulant,
 Qui rendus tous les ans vont & viennent coulant,
 Et depart loin & pres la finance Royale :
 Il plut à mon bon Roy de grace liberale
 M'ordonner quelque don, que par trop ie fu lent
 De retirer alors : mais un mal violent
 Me presse le poursuiure en ma perte fatale.
 Car trois ans sont coulez, que banny de mon bien,
 Le mange du passé quelque peu de reserue :
 Tandis le Huguenot fait son propre du mien.
 Auoir recours ailleurs qu'à mon Roy ie ne puis,
 Puis que j'ay perdu tout. Car Dieu le Roy conferue,
 Et moy comme Poëte en sa tutele suis.

A M O V R D E R O B A N T

L E M I E L .

LE larron Amour
 Deroboit un jour
 Le miel aux ruchettes
 Des blondes auettes,
 Qui leurs piquans drois
 En ses tendres doigts
 Aigrement fichèrent.
 Ses doigts s'en enflèrent,

*A ses mains l'enfant
Grande douleur sent,
Dépit s'en courrouce :
La terre repouce,
Et d'un léger saut
Il s'élançe en haut,
Et vole à sa mere,
L'orine Cytère,
Avec triste pleur
Montrer sa douleur,
Et faire sa plainte.*

*Voy (dit-il) l'ateinte
Qu'une mouche fait :
Voy combien meffait
Vne bestelette,
Qui si mingrelette
Fait un mal si grand.*

*De mesme il t'en prend,
(Venus luy vint dire
Se prenant à rire)
Bien qu'enfantelet
Tu fois mingrelet,
Tu ne vaux pas mieux :
Voy quelle blessure
Tu fais qu'on endure
En terre & aux cieux.*

DE GILLES BOVRDIN

PROCVREVR GENERAL.

DONQVES, ó Toy qui fus amy de verité,
Compagnon de vertu, ministre d'équité,
Et loyal & severe,
Dés le soir te couchant adieu tu dis au jour,

Pour deuant le matin estre à l'autre sejour
 Où toujours il éclaire?
 Ainsi du monde vain le siecle vicieux
 Ne peut rien endurer de bon & precieux :
 Mais la vertu rejette.
 Le forfait se pannede : & l'indiscrette mort
 Epargnant les méchans, sur les bons son effort
 Enuieusement jette.
 France il te faut plorer ! Paris fois plein de cris.
 Qu'on oye tous lamans. Qu'on ne voye qu'écris
 Par les tristes murailles :
 Qui narrant ses vertus tirent soupirs & pleurs
 Des passans attristez : & de justes douleurs
 Ornent ses funeraillles.
 Bourdin fut des vertus l'amiable suport :
 Des pauvres affligez le benin reconfort,
 Le rempart de droiture,
 Qui pour rien ne branloit : Courtois, officieux
 Aux siens, aux étrangers humain & gracieux,
 Liberal de nature.
 Luy des Muses aimé, qui de rare sçauoir
 Ornerent son esprit, & qui luy firent voir
 Dés sa ieunesse tendre
 Leur non-profane dance, & ouïr leur chanson :
 Qui soigneuses deslors à ce cher enfançon
 Leurs segrets font entendre.
 Mais cessons nos regrets : car Bourdin bien-heureux,
 (ie croy) ne prent plaisir à ce cry douloureux,
 Qui les larmes couüe.
 Heureux il a vescu : bien-heureux il est mort,
 Qui s'est à son reueil trouué dans l'autre port
 De l'éternelle vie.

A PHILIPPE DES PORTES.

PORTES, vn neu autre que le vulgaire
 A pu coupler nos esprits alliez :
 Non pour vn jeu nos cœurs furent liez,
 Non pour vn or qui palist le vulgaire :
 Ce qui nous fait l'un à l'autre tant plaire,
 Furent les dons aux Muses dédiéz :
 Dons, qui sacrez des sots non enuiez,
 Ne souffriront nostre amitié se taire.
 Or sçachent donc les âges nous suiuanz,
 Quelle amitié nous étreignit viuans
 Pour embrasser vne douce concorde.
 Moy ie louay ton style gracieux :
 Toy le mien rude. En cœurs non vicieux,
 Mesme candeur plus que tout nous acorde.

DE CIRCE.

IE n'enten selon le vulgaire
 Simplement les fables d'Homere,
 Comme quand il conte l'effait
 Des charmes qu'une Circe fait,
 Assenant, quiconque elle happe,
 Sans qu'un seul de sa verge échappe :
 Les transformans de puiffans coups,
 D'aucuns en porcs, d'autres en loups.
 Circe est vne putain méchante,
 Qui par ses tours si bien enchante

*Les apprentis de son métier,
 Qu'elle les rend sur un fumier,
 Les dépouillant par ses fineses,
 Et s'engressant de leurs richesses.
 Elle, si tost qu'ils n'ont plus rien,
 Chés soy les nourrit de leur bien
 Brutallement en ses étables,
 Comme bestes non raisonnables.*

*Vlyffe est celuy qui rassis
 Echappe ses attraits lassifs,
 Ayant pour promte medecine
 De sa flatereffe houffine,
 Non point un Moly vigoureux
 Contre les apas amoureux :
 Mais bien vne caute sageffe,
 Qui jamais tromper ne se laisse,
 S'emparant pour contrepoison
 D'une ferme & sage raison.*

P R I A P E.

*Povrqvoy, jeune fotelette,
 Ainsi te ris-tu seulette ?
 Praxitele ny Scopas,
 Ny Phidie ne m'ont pas
 Fait tel que tu me vois ores.
 Sotte, tu t'en ris encores ?
 Un vieil paisant radoté
 M'a tout ainsi raboté,
 Avec vne serpe crouche
 D'une nouailleuse fouche,
 Et puis il m'a mis icy
 Où je suis, disant ainsi :*

*Soy Soy, Priape, & me garde
De main larronne & pillarde :
Tu me guignes toutefois,
Et me ris quand tu me vois
D'une mine assez folette.*

*Tu n'es pas trop sotelette :
C'est ce gros pilon massif,
Qui te meut ce ris lascif,
Ce pilon d'entre mes aignes,
Qu'en riant tu ne dédaignes.*

E P I T A P H E.

TOVSIOURS, injuste mort, les meilleurs tu ravis,
Et laisses les méchans impunis sur la terre :
Trois freres en trois ans, trois foudres de la guerre,
Trois bons Princes, tu mets hors du comte des vifs :
Viuvans mieux que jamais, de tous biens assouvis,
Ils sont montez là haut : & le tombeau n'enferme
Rien d'eux que le mortel, sous l'oubly de la pierre :
Au ciel son vray fourgeon l'immortel est remis.
Le sort vous a tranché le filet de vos jours :
Ainsi precipitez dedans la fosse noire
Patrocle, Achille, Hector n'acheuerent leur cours,
Mais sont recompensez d'immortelle memoire.
Princes, pour reparer vos ans qui furent cours,
Vostre BELLEAV vous donne une eternelle gloire.

A M A R I E.

N Y de parole ny de fait,
 Quoy que ie face ou que ie die,
 Tu ne me promés nul effect
 De cela que tant ie te crie:
 Ny par faits, ny par dit, Marie,
 Ne veux-tu faire ou dire rien?
 Fay moy, ou dy moy ie te prie:
 Et quoy? ta mere le fait bien.

A V X E N V I E V X.

P V I S que sur l'eur de la vie,
 De soy la bourrelle enuie
 Se tormente j'aimé mieux
 Estre enuie qu'enuieux.

A M O V R L I E'.

F E L O N tu as beau plorer
 Estreind de ces cordes dures:
 Il faut bien que tu endures
 Ce que tu fais endurer.

A M O N S I E V R D E

L' A V B E S P I N E

S E C R E T A I R E D' E S T A T.

*A*VBEPIN florissant de fleurs blanches & nettes
 D'honneur & de vertu, si des Muses l'oyseau
 Le mignon Rossignol, au mois du renouveau
 Sur ta branche assureé redit ses chansonnettes:
 Me soit permis à moy le moindre des Poëtes
 Que les neuf doctes Sœurs abbreuent de leur eau,
 Or que l'an recommence vn voyage nouveau,
 Me courrir ombroyé de tes saintes branchettes.
 Là du ciel la faueur sa manne pleuiera,
 Là soufflera Zephir qui doucettlement vente,
 Là tout chantr' oyfillon tes honneurs chantera.
 De ton tige sacré loing tout orage soit,
 Le serpent venimeux pres ton arbre ne hante,
 Qui la Muse & les siens amiable reçoit.

E P I T A P H E.

Icy gist d'vn enfant la despouille mortelle.
 Au ciel pour n'en bouger vola son ame belle,
 Qui parmy les esprits bien heureux jouissant
 D'vn plaisir immortel, louë Dieu tout puissant:
 Et s'ébatant là sus d'vne certaine vie
 Au viure d'icy bas ne porte pas enuie,
 Au viure que viuons douteux du lendemain,
 Sous les iniques loix où naist le genre humain.
 O belle ame tu es en ce tems de misere
 Gayement reuolee au sein de Dieu ton Pere,
 Laisant ton pere icy. Là tu plains son malheur
 Qui de regret de toy porte griefue douleur,

*Qu'il temoigne de pleurs arrosant l'escriture
Dont il a faiçt grauer ta triste sepulture.
Repose ô doux enfant : & ce qui t'est ousté
De tes ans, soit aux ans de ton pere adjoulté.*

V OE V.

CESTE broche & ceste lardoire
Et ceste lichefrite noire,
Ces cousteaux & ceste culier,
Cet euantoir, ce creux mortier,
Ce pilon à double caboche,
Ce coquemar, ce hauet croche,
Ces tenailles & ce trepié,
Et ces landiers à double pié,
Ces hatiers, ces pale & tourtiere,
Ces deux poiles, dont l'vne entiere
L'autre est trouée, & ce friquet,
Ce fourgon, ce jumeau chefnet,
Ceste gratuse, & ces boursettes
Aux espices, & ces pincettes,
Ceste grille & ce chauderon,
O Vulcain des Dieux forgeron,
Gillet cuisinier te dedie,
Pour plus meiner ce train de vie
Ne se sentant assez dispos,
Mais voulant passer à repos
Ce qui luy reste à viure encore :
Et pource de ce veu t'honore,
Te merciant du peu de bien
Qu'il s'est acquis par ton moyen :
Et te supplie qu'il te plaise
L'en faire jouïr à son aise,
Comme en traueil par ton moyen
Il s'est acquis ce peu de bien.

A VNE VIEILLE.

VIEILLE que le vieil âge a mince & pourrie,
 Demandes tu qui fait que ie n'ay point d'enuie
 De jouir de ton cors? Toy qui as en la bouche
 La dent noire, & puante au nez qui s'en approuche?
 Toy qui as ton beau front de rides s'étandantes
 Tout du long fillonné? & les jouës pendantes?
 A qui vn vilain trou (qui plus que tout me fâche)
 Entre deux gigoteaux, comme vn cul d'une vache,
 Bâisle toujours ouuert? Mais ses tettes molasses
 Sur vn sec estomac, telles que les tetasses
 D'une vieille jument, font que ie la desire,
 Et son ventre peaussu à son amour m'atire.
 Et les cuisses qu'elle a seiches mégres étiques,
 Qui traînent au dessous deux greues hydropiques.

Tu pourrois t'auouer d'une tresnoble race,
 Et tu pourrois porter alentour de ta face
 Des riches Indiens la plus rare richesse,
 Si ne feras tu pas pour cela que j'arresse.
 Quoy? cent liures dorez en auant tu viens mettre
 Pourneant: car mes nerfs qui n'entendent la lettre
 Ne veulent point dresser. Ta luxure demande
 Le rebours de cela que ta face commande.

CHANSON.

CHANTON l'Helene Françoisse
 Digne de plus grand renom
 Que celle Helene Gregeoisse
 Dont elle porte le nom.

Celle là nourrit la guerre
 Semant discords & debats,
 Dont Grecs & Troyens par terre
 Morts tomberent aux combats.
 Mais nostre gentille Helene,
 Quand elle pousse dehors
 Sa voix plaisante & sereine,
 Feroit reuiure les morts.
 Mais nostre Helene benine,
 Quand elle bouge ses yeux,
 De son œillade diuine
 Chasse les nuës des cieux.
 De là s'enfuit la discorde,
 O douce Helene, où tu es :
 Là se trouue la concorde,
 La courtoysie & la paix.

EPITAPHE DV SEIGNEVR

D'ALVYE

SECRETARE D'ESTAT.

TV vis, tu vis au ciel, ô ame bien-heureuse,
 Et nous te regrettons en ce mortel passage :
 Et la mort accusons de t'auoir fait outrage,
 Qui tranche de tes ans la course vigoureuse.
 Tu vis : & nous outrez d'atteinãe douloureuse
 D'auoir trop peu vescu te pleignons dauantage :
 Toy ne nous laissant rien au milieu de ton âge
 Qu'un dueil, dont honorons ta vertu valeureuse.
 Mais nous faillons, mortels, quand estimons la vie
 Au conte de nos jours, qui deust estre prisee
 Au nombre des vertus, dont l'aurions anoblie.
 Robertet en cent ans que pouuois tu plus faire ?
 Ta vie fut du ciel assez fauorisee,
 Qui au peuple & aux Rois, bien faisant a seu plaire.

A MADAMOYSELLE DE

CHATEAUVNEUF.

PAR le sort de la feue, & la faueur entiere
 De la Court, aux honneurs d'une Royne esleuee
 Aujourdhuy tu te vois : & personne priuee
 Demain tu reuerras ta fortune premiere.
 Fortune assez heureuse, où tu es coustumiere
 D'embrasser la vertu, qui, ô belle Renee,
 T'orne de majesté si bien enuironnee,
 Qu'elle ne craint l'affaut de fortune legiere.
 Car tu sçais d'un traict d'œil gaigner les escriuans,
 Qui à mille ans d'icy laisseront suruiuans
 Les traicts de tes beautez, par les beaux traicts qu'ils tirent.
 On sçaura le pouuoir de ta rare beauté,
 Qui jointe à ta vertu vaut vne Royauté,
 Quand les cœurs des plus grands à te seruir attirent.

DIALOGVE.

VIOLIN. LIZE.

VIOLIN.

O Lize objet de mon amour fidelle,
 Lize mon cœur, mon espoir, mon desir,
 D'un qui te fuit l'amour veux-tu choisir,
 Pour te monstrer à qui te fuit rebelle.

LIZE.

*Beau Violin, d'amour, qui soit non pire,
 Mais bien meilleur, tu es digne vrayment :
 Mais ie n'ay plus sur moy commandement :
 A Saugin seul j'en ay donné l'Empire.*

VIOLIN.

*Heureux Saugin s'il auoit cognoissance
 De son bon heur ! il te tient à mépris :
 Si j'estoy luy Rofete qui l'a pris
 Ie n'aimeroiy d'une ingrate esperance.*

LIZE.

*Rofete hait mon ingrat, & se peine
 Pour ton amour : pour moy tu as soucy :
 Moy pour Saugin. Amour se vange ainsi :
 Console toy : seul tu ne vis en peine.*

VIOLIN.

*Le mal d'autruy n'allege pas, ô Lize,
 Nostre douleur : ie me sen consumer :
 J'aime & ne veu ce que j'aime n'aimer.
 Car nul tourment ma bonne amour ne brise.*

LIZE.

*Tu es constant, aussi suis-ie constante
 Contre l'effort de l'amoureux tourment :
 Qui voudra cherche vn doux allegement :
 Sans vouloir mieux ma langueur me contante.*

VIOLIN.

*Mais si la mort pour t'auoir trop aimée
 M'osloit la vie, ô quelle cruauté !
 Moy qui mourroy ne verroy ta beauté :
 Toy de ma mort tu viurois diffamée.*

LIZE.

*Beau Violin, voudrois-tu pitoyable,
Rofete oster de mal & de soucy?
Lors te monstrant enuers elle adoucy,
Digne serois d'une faueur semblable.*

VIOLIN.

*Si ie n'aten à ma douleur cruelle
Autre secours, condamné suis à mort:
Car j'aime mieux pour toy Lize estre mort,
Qu'estre viuant pour autre tant soit belle.*

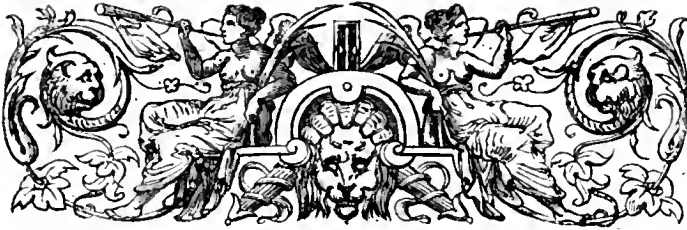
LIZE.

*O Violin, d'une fin si cruelle
Digne tu n'es. Lize se donne à toy.
Prenne Saugin de Rofete la foy:
Soit nostre amour à jamais mutuelle.*

FIN DV PREMIER LIVRE

DES PASSETEMES.





SECONDE LIVRE
DES PASSETEMES DE

IAN ANTOINE DE BAIF.

A MONSIEVR ET MADAME

DE LENONCOVRT.

*O pair d'un heureux mariage,
Si j'auois autre temoignage
Pour declarer la verité,
Qui d'une plus longue duree
Laiſſast en memoire assuree,
Comme auez de moy merité,
Je le mettrois en aparance
Pour faire ouuerte demonſtrance
De mon cœur à vous dedié.
Ce que puis au front de ce liure:
Vos renoms puiſſent long tems viure,
Et voſtre bien fait publié.*

A V R O Y.

MARCHÉZ sous bon augure, ó mon PRINCE ó mon ROY,
 Conduit de juste droit, soutenu de vaillance:
 Pouffé d'un saint desir, non de prendre vangeance,
 Mais de faire florir la Justice & la foy:
 Qui au ciel deuant DIEU des faux hommes sans loy
 Font en piteux exil leur triste doleance.
 DIEU vous met aujourd'hui entre mains leur deffence:
 Menez à la bonne heure un belliqueux arroy.
 Marchez pour deliurer vos bons sujets d'outrage:
 Marchez pour refrener, & du mutin la rage,
 Et du Barbare ingrat, coupables en leur cœur.
 Si DIEU voit (mais il voit) ils mangeront la terre.
 Vous fonderez la paix par une bonne guerre,
 Et de vos ennemis triompherez veincueur.

E S T R E N E S.

A LA ROYNE.

N'AYANT que vous donner, TRESAUGVSTE PRINCESSE,
 Sinon que des chansons, le bien dont riche suis,
 Despoillé d'autre bien, vous donne ce que puis,
 Vous chantant des souhets, ma totale richesse.
 Donc à cet an nouveau, moy ravi d'alegresse,
 Je veu le premier jour oublier tous ennuis:
 Qu'à vous & vostre sang, de l'heur du ciel conduits,
 Cet an puisse amener une pleine lieffe!
 Ceux qui resisteront contre vos majestez
 Tous trebuschent veincus contre bas dejettez!
 Qui tient vostre parti, victorieux prospere!
 Vers vous de vos ENFANS croy-ssé l'affection:
 Les royaux FRERES soyent entr'eux en union:
 Puissé-j'auoir de tous la grace que j'espere.

A SOY - MESME.

BAIF, *si tu veux sçauoir*
 Quel auoir
Pourroit bien heureux te rendre
En ce douteux viure cy,
 Oy cecy,
Et tu le pourras apprendre.
 O chetif, *cet heur* *helas,*
 Tu n'as pas!
Hé, ta fortune est trop dure!
Mais ce qu'on ne peut changer,
 Est leger,
Si constamment on l'endure.
 Vn bien tout acquis *trouuer,*
 N'esprouuer
Pour l'auoir aucune peine :
Vn champ ne trompant ton veu :
 D'vn bon feu,
Ta maison toustours sereine.
 N'auoir que faire *au Palais,*
 Ny aux plaids :
Loin de cour : l'esprit tranquille :
Les membres gaillards & forts,
 En vn cors
Bien fain, disposé & agile.
 Cauter *simpleesse* *entre gens*
 Se rangeans
Sous vne amitié fortable :
Vn viure passable & coy
 A requoy :
Sans desguisure la table.

*Passer gayement les nuits
 Hors d'ennuis,
 Toutefois n'estre pas yure :
 Un lit qui ne te deçoit :
 Mais qui soit
 Chaste, de noïses deliure.
 Estre content de ton bien,
 Et plus rien
 Ne desirer ny pretendre :
 Sans souhait, sans crainte aussi,
 Hors soucy
 Ton heure derniere attendre.*

A MONSEIGNEUR LE

DVC DE NEVERS.

*L*OVIS, sang de GONZAGVE, allié de la France,
*Proche cousin des ROYS, mon suport, verras-tu
 Aux vers que ie publie, ou que ton nom soit tu,
 Ou que de tes bienfaits ie n'aye souuenance?*
*Non : car l'honneur te suit : toy qui sortant d'enfance
 De ton cœur genereux decourris la vertu :
 Que rigueur ny douceur n'ont jamais abatu,
 Non mesme en la prison, preuue de ta constance.*
*Ainsi tousiours mon ROY d'œil serén te regarde :
 Ainsi l'oreille prompte à l'ouir il retarde,
 Non moins content qu'amy de ta fidelité :*
*Pren par ébat ce liure : & , si tant ie merite,
 Me voyant non-ingrat, de ma Muse petite
 Tu voudras meriter ainsi qu'as merité.*

A V P E V P L E

FRANCOYS.

PEUPLE, ie ne téray l'aïse que ie conçoÿ
 De voir leurs Majesteꝝ en leur maison Royale,
 Dans la grande Cité, premiere & capitale
 Des pais commandez de CHARLE ton grand ROY.
 Ianuier ramene l'an, qui amene avec foy
 Tout bien & tout plaisir, & de main liberale
 Sur les Gaules répand la bieneurte fatale,
 Que par vn vray presage aujourduy j'aperçoÿ.
 Quand les Planetes sont en leur propre demeure
 De leur plus grand hauteur mirans ce bas sejour,
 Lors d'vn heureux destin le Chaldé nous assure:
 Aussi le bon Soleil & les astres de France,
 Dans le Loure à Paris celebrans ce beau jour,
 Lettent aux cœurs François toute bonne esperance.

A M O V R E C H A V D E'

DV-GREC DE DORAT.

AMOVR vn jour suiuoit sa mere
 Dans les forges de son beau pere,
 Et s'apperçut d'vn lingot d'or
 Beau-luisant, mais tout chaud encor,
 Bien qu'il n'en donnaſt apparence.
 Le petit follement s'auance
 Epris de la belle blondeur
 De l'or qui jettoit sa splendeur,
 Et sa main soudain en approuche,
 Et de ses doigts tendrets le touche,
 Iean de Baif. — IV.

Qu'échaudez il en retira,
 Et s'écriant se colera,
 Tapant la terre de grand' rage
 Qu'il enduroit en son courage,
 Et comme forcené s'en prit
 Au Dieu Vulcan, qui s'en sourit,
 Et tout enragé l'injurie :
 Malheureux plein de tromperie,
 Contre le feure s'écriant,
 Qui le reflate en souriant.

Mignon, à cet or tu ressembles,
 Par dehors ainsi beau tu sembles,
 Comme cet or qui luit & cuit :
 Ainsi ton feu caché reluit,
 De ce feu segret tu enflâmes
 Des amoureux trompez les âmes.
 Sçachant donc comme tu méfais
 Souffre ce que souffrir tu fais.

PEUPLES n'en doutez pas le Grand Dieu fauorise
 Ce mariage saint bien heureux à la France.
 Le ciel beau, clair & net approuue l'aliance :
 Le Soleil rit ferein à si bonne entreprise.
 Eteignez la fureur, dont la raison surprise
 A rancueur s'enflammoit par trop grand' oubliance :
 Vous partizans vnis perdez la deffiance :
 Paix, foy, vraye amitié se recherche & se prise.
 DIEU, le grand Dieu commun de la race des hommes,
 Deteste toute haine, aborre la discorde,
 Non par luy mais par nous en mille maux nous sommes.
 Soit par ce bon lien heureuse vostre vie,
 O Noble Sang Royal : Et que vostre concorde
 Les courages François à concorde conuie.

DE TELIER.

T E L I E R , tu es jeune & dispos,
 Sain & beau, mais à tout propos
 Tu nous parles de ta Fleurie,
 Et veux qu'à elle on te marie.
 Vrayment il ne tient pas à toy :
 Car soir & matin ic te voy
 Aller & venir apres elle
 Autant que s'elle étoit plus belle :
 Et si elle est vieille morueuse,
 Punaïse, crasseuse, baueuse :
 Toutefois tu ne veux lésser
 Pour cela de la pourchasser.
 Dy Telier : qu'a telle de bon ?
 C'est qu'elle crache son poumon.

E P I T A P H E D'VN

P E T I T C H I E N .

V N chien gist sous ce tumbeau
 Qui ne fut ny bon ny beau,
 Le peu de tems qu'il véquit :
 Mais en bon heur il veinquit
 Les chiens de plus longue vie,
 Qui luy portèrent enuie,
 Et qui voudroyent, pour le bien
 Qu'auoit ce laid petit chien,
 Viure moins qu'il n'a vécu :
 Combien qu'ils l'eussent veincu
 En fidelle loyauté
 En toute grace & beauté.

*A sa mort & à sa vie
 Des chiens portèrent enuie :
 Et non des chiens seulement,
 Mais il eut tel tretement,
 Qu'un homme que ie sçay bien
 Eust voulu estre ce chien.
 Et ce n'est rien de merueille :
 Car, combien qu'il eust l'oreille
 Et le museau d'un renard,
 Et l'allure d'un canard,
 D'une cheueche les yeux
 Petits, vilains, chassieux,
 Et le poil aussi rebours
 Comme la peau d'un vieil ours :
 Toutefois il eut tant d'heur
 Que de sentir la faueur
 D'une belle damoyfelle,
 Qui le portoit avec elle,
 L'embrassoit & le baisoit,
 Et bien souuent luy faisoit
 Part de son lit desiré,
 Où maint auoit aspiré
 En vain, car sa chasteté
 Leur amour a rejetté.*

*Or ce petit chien est mort,
 Et a fait marrir bien fort
 Celle qui l'a tant aimé,
 Qu'el' ne l'a point desaimé
 Ny vif ny mort : mais voulant
 Témoigner son cœur dolant
 Et son amitié parfète,
 A ce chien qu'elle regrète,
 Qui ne fut ny bon ny beau,
 Elle donne ce tumbeau,
 Et recompense sa vie
 Au bout de trois mois rauie,
 Faisant que ceux qui viendront
 Son peu de vie entandront.*

*Et vraiment pour le bon zele
Que j'ay à la Damoiselle
I'en voudroy beaucoup écrire :
Mais ie ne sçay plus que dire
De son petit chien, sinon
Qu'il est mort sans auoir nom.*

E P I T A P H E.

PAUVRES Cors où logeoyent ces esprits turbulans,
Naguières la terreur des Princes de la terre,
Mesmes contre le ciel ofans faire la guerre,
Deloiaux, obstinez, peruers & violans :
Aujourdhuy le repas des animaux volans
Et rampans charogniers, & de ces vers qu'enserre
La puante voirie, & du peuple qui erre
Sous les fleuves profons en la mer se coulans :
Pauvres Cors reposez, si vos malheureux os,
Nerfs & veines & chair, sont dignes de repos,
Qui ne purent souffrir le repos en la France.
Esprits dans les carfours toutes les nuits criez :
O Mortels auertis & voiez & croiez,
Que le forfait retarde & ne fuit la vengeance.

M A S C A R A D E E N L A

MAISON DE VILLE A PARIS.

L E S N Y M P H E S.

BIEN-HEUREUX le bon vent qui souffloit dessus l'eau,
Heureux le gouvernail, la voile & le cordage,
Heureux l'embarquement, heureux le nauigage,
Et bien-heureux le port, doù partit ce vaisseau.

*Heureux le jour & l'heure, où d'un butin si beau
 Cette nef se chargea, qui d'un ardent pillage
 Captives nous tira d'une terre sauvage,
 Pour jouir du bon heur de ce païs nouveau.
 Bien-heureuse est vraiment nostre captivité,
 Puis qu'en si bonnes mains nous deuions estre mises
 Des sages gouverneurs de si noble Cité:
 Où, puis que leur conseil maintient l'égalité,
 La Paix & l'abondance en leur honneur remises,
 Ma prison je prefere à toute liberté.*

A N A G R A M M E S.

*QVI voudra m'offrir son seruire,
 Qu'il ait le cœur net & entier
 De toute ordure & de tout vice,
 DV MAL IE N'Y DONNE LOYER.
 Mais il faut bien pour recompense,
 Estant tel, qu'il soit assuré
 De me trouver en ma constance,
 DIGNE DE MON LOYAL IVRE'.
 A L'AMI DVRE LOY IE DONNE,
 IE M'Y DONNE LA RVDE LOY
 De n'aimer aucune personne,
 S'il ne me fait preue de foy:
 CAR LE DVR MAL Y DONNE IOYE,
 Qu'en bien lon vient souuent tourner,
 Deuant que le fiel il essaye
 MON MIEL A NVL IE DOY DONNER.
 Donc, si l'amant se veut soumettre
 Pour me seruir en cette loy,
 A la fin ie veu luy promettre,
 Que l'ame donner ie luy doy.*

E P I T A P H E D E

T H O M A S H O B B I.

T H O M A S *Hobbi*, riche des biens d'esprit,
 Et de nature, & des dons de fortune,
 A pris en gré la mort à tous commune,
 Rendant heureux son ame en IESVCHRIST.
 Paris le voit Ambassadeur venir,
 Et tost apres sortir de cette vie:
 Elizabeth sa chere compagnie
 Par ses sanglots ne le put retenir.
 Il part d'icy son cors ayant quitté
 Hors son païs en étrangere terre,
 Elizabeth redonne à l'Angleterre
 Le nourriffon qu'elle auoit alaitté:
 Donne à ce cors ces pleurs & ce tombeau,
 En témoignant l'amour incomparable
 Vers son mary, & le dueil perdurable,
 Qui luy fera tousiours frais & nouveau.
 Ces deux époux ont bien vescu d'accord
 Jusqu'au depart, que Hobby las de viure
 Veut seul mourir, sa femme le veut suiure,
 Et n'urent onc entre eux que ce discord.

A R O B I N E.

T v me dis, bon jour, si ie passe
 Deuant toy, ores que ta grace,
 Robine, que ton œil riant,
 Que ton ris mignard & friant,
 Qui mes sens auoyent éperdus,
 Tous leurs ameçons ont perdus.

*Tu me ris maintenant, Robine,
 Quand celle chevelure orine,
 Qui paroit ta teste crepuë
 Est toute acourcie & rompue:
 Quand celle luisante blondeur
 Se déteint en grise laideur.
 Je te suply, Robine, laisse
 Toute cette vaine careffe,
 Et trop tardiue courtoisie:
 Ia par moy ne sera choisie
 Pour la fleur la ronce : Pétrain
 Ne me paye point sans le grain.*

DE MISSIR MACÉ.

*QUELQUN voyant missir Macé,
 Bien que par son âge passé
 Il eust eu de grans infortunes
 A suiure les amours communes,
 Ne desister d'aller en queste,
 Ne desister de faire feste
 Aux filles pour les aculer,
 En amy vint à luy parler.
 Comment n'estes-vous pas contant,
 Messir Macé, d'auoir u tant
 Et tant de mauuaises fortunes
 A suiure les amours communes?
 D'auoir si roide la verole,
 Que vous n'auiez dent qui n'en grole?
 D'auoir la verole si bien,
 Que du nés ne vous reste rien?
 D'auoir tout le palais mangé,
 Et d'auoir de chanere rongé
 Vostre membre plus qu'à demy?*

Mais ne voulez-vous, mon amy,
 Ne voulez-vous laisser de suiure
 Toujours le mesme train de viure ?
 Mais laissez le missir Macé,
 Contentez-vous du tems passé :
 Pensez au moins pour l'aueuir
 Vn petit de vous contenir,
 Et vous retirez desormais :
 Il vaut bien mieux tard que jamais.
 Missir Macé, qui ne s'en chaut,
 Luy répondit en son renaud :
 Vertu bieu faites vostre affaire,
 Et me laissez la mienne faire.
 Et bien, quoy ? voulez-vous, beau sire,
 Qu'à ma perte ie me retire ?

DV CONTE DE BRISSAC.

BRISSAC le vaillant fils d'un sage vaillant pere,
 Pouuoit bien, caçanant, du labeur paternel
 Cueillir l'aïse & le fruit : mais n'aimant rien de tel
 Haït le mol repos comme dure misere.
 Et tenant de vertu la sente non vulgaire,
 Braue se couronna d'un lorier cternel,
 Qui se vend pour la mort : Quand ieune Coronel
 Ouuroit aux vieils soldats le chemin de bien faire.
 Quand deuant Mussidan (Mussidan l'execré)
 Apres mille hazars encourus de son gré,
 Gaigna si beau loyer en perdant sa jeunesse.
 Plorons nostre dommage : & louons son bon heur :
 Car ieune en bien mourant seul il a plus d'honneur,
 Que mille bien vaillans qui sont morts en vieilleffe.

E P I T A P H E D E

S I L L A C.

O malheureux discord ruïneur de la France,
 Tu as tué Sillac : & ne l'a garenty,
 Ny de Dieu ny du Roy le fidele party,
 Ny son loyal amour, ny sa jeune vaillance.
 Le foulas gracieux de la belle esperance,
 Que tous les siens prenoyent, en dueil est conuerty :
 Vous Dieux qu'il aimoit tant, que n'auous diuerty
 De si hatiue mort la verde violence?
 O Mars, il t'a prouué combien il t'honoroit,
 Ne fuyant nul hazard. Renuoyant à sa Dame
 Le gage de sa foy alheure qu'il mouroit,
 Tien il estoit, Amour. Ah, Dieux vous auez tort !
 Ta mort est enuiable, ó Sillac, qui rens l'ame
 D'un soupir de l'Amour, & non pas de la mort.

G A I L L A R D I S E.

Dv Turc ny de l'Empire
 Le soin ne me martire :
 Des grans biens le foucy
 Ne me raut aussi :
 Enuie en nulle forte
 Aux grandeurs ie ne porte,
 Ny aux pompeux arrois
 Des plus superbes Rois.
 Tant seulement j'ay cure
 D'oindre ma cheuelure

*D'un parfum odorant,
Ou d'une eau dou-flerant
De senteurs composee
Voir ma barbe arrosée.*

*J'ay cure de chapeaux
Fleuris flerans & beaux
Me couronner la teste,
De chapeaux que m'apreste
La delicate main
D'une de qui soudain
Bras & mains ie retienne,
Luy disant : Toute mienne,
Ma mignarde, mon cœur,
Qui fais toute rigueur,
Ma barbotante bouche
Leures sur leures bouche :
Ca dardille au dedans
De mes lassives dents,
Le bout de ta languette
Moite, douce, mollette,
Permé-moy par amour
Te la rendre à mon tour.
C'est-là tout mon ennuy,
J'ay soucy du jourdhuy :
Bien fol est qui prend cure
Pour la chose future :
Qui sçait le lendemain?*

*Sus, d'une ouriere main,
Fay moy, Vulcain, sus l'heure,
Non vne dure armeure
D'un éclattant acier,
Non un large bouclier,
Non pas un simeterre.
Qu'ay-je affaire à la guerre?
Plustost creuse forgeant
Vne tasse d'argent,
Et me fais autour d'elle,
Non la guerre cruelle*

*Des meurdres outrageux,
 Non les vens orageux,
 Ny sur la mer chenuë
 Vne effroiable nuë,
 Ny les mats éclattez
 Par les flots écartez:
 Mais des vignes rampantes,
 Mais des grappes riantes,
 Mais Bacchus couronné
 De pampre, enuironné
 De maint cornu Satyre,
 Qui le lourd asne tire,
 Sur qui Silen monté
 Se panchotte à costé.
 M'amour y soit grauce
 En argent éleuee,
 Et la belle Venus,
 Et ses mignons tous nus.*

PRIERE A DIEV POUR

LA SANTE DV ROY.

ETERNEL Tout-puissant, sous qui branle ce monde,
 O Dieu, qui de clemence & de douceur abonde,
 S'il est vray que tu as quelque soin des mortels,
 Si les vœus qu'ils te font deuant tes saints autels
 Et de bouche & de cœur jusques à toy parviennent,
 Si tu en as pitié, quand humbles ils se viennent
 Prosterner deuant toy, repandans larmes d'yeux,
 Et faisans piteux cris, qui montent jusqu'aux cieus.
 Aye pitié de nous, entan nostre priere,
 Et ton œil de faueur ne tourne point arriere
 De nous, qui te prions pour la santé du Roy,
 Du Roy, que nous aimons comme donné de toy

*Et créé de ta main. Tu ne fis jamais naistre
Pour commander aux siens vn plus gracieux maistre :
Comme vn bon pere & doux son peuple regissant,
Il a comme vn bon fils vn peuple obeïssant.*

*Aujourdhuy que les tiens ont u l'heur que la guerre,
Ce vieil monstre cruel, est chassé de leur terre,
Et qu'elle est abymee au plus profond d'enfer,
Où elle est enferree à cent chaines de fer,
Et que la bonne Paix montrant son doux visage,
Ioint nos Roys alliez d'vn tressaint mariage,
Au milieu des festins, au milieu du plaisir
La Megere (ô douleur !) vient nostre Roy choisir,
Et par vn seruiteur lors au Roy plus fidelle
L'a fait naurer à mort. O lance trop cruelle !
O que le foudre eust mis en poudre le sapin
Dont fut dressé ton fust à si méchante fin !
Dieu juste l'a voulu, qui fus nostre bon Prince
Châtie les pechez de toute sa prouince.
O Seigneur, montre-toy rigoureux contre nous,
Mais qu'enuers nostre Roy tu te monstres plus doux.
Il n'y a plus espoir que l'humaine science
Nous le puisse garder : Si auons-nous fiance,
Seigneur, en ton secours. Souuent ta sainte main
A donné bon remede au desespoir humain.*

ESTRENE POVR

VNE DAME.

*V*ous estant seigneur & maistre
De tout ce qui mien peut estre,
Rien ne me reste à donner
Dont ie vous puisse étrenner :
Mais de toute ma puissance
Témoignant l'obeïssance
Que vous porte & porteray,
Tout bien vous souhaiteray.

Pour étrenes vous souhaite
 La double santé parfaite:
 Le cors sans mal ennuyeux,
 L'esprit serein & joyeux:
 Du Roy, de Monsieur son frere,
 Et de la Royne sa mere,
 De toutes Dames d'honneur,
 Et des plus grans la faueur:
 De vos pareils sans querelle
 L'amitié ferme & fidelle:
 Des moindres sans fiction
 La loyale affection.
 Bref, que tout heur favorise
 Chacune vostre entreprise
 En prospere auancement,
 Et parfait contentement.
 C'est dequoy ie vous étreine.
 Ma priere ne soit vaine:
 Mais si étiez en é moy
 Quelle étreine veu pour moy:
 C'est, Monsieur, que ie desire
 Qu'un bon auge vous inspire
 De haster vostre retour
 Pour faire icy long sejour,
 Et qui dure dauantage
 Que ne fait ce long voyage,
 Que la Court fait maintenant
 Si tresloin vous promenant.

A MONSEIGNEUR

D'EVREUX.

Vous pourriez me blâmer avec bonne raison,
 Si ie n'auoy le cœur de vous faire aparoitre
 De quelle affection ie voudroy reconoitre
 L'honneur que ie reçoÿ d'estre en vostre maison.

*Mais, Monsieur, quand ie cuide inuoquer Apollon,
 Pour me fournir dequoy vous donner à conoistre
 Que ie ne suis ingrat, ny ie ne voudroy l'estre,
 Il ne daigne laisser pour moy son Helicon.
 Les Muses n'en font moins: car j'ay beau les semondre
 Me prester leur faueur, des sourdes elles font,
 Et d'un seul petit vers ne me daignent répondre.
 Monsieur, pai donnez moy, leur sainteté ie jure,
 S'un jour à ma faueur enclines elles font,
 De mon répit trop long ie vous pairay l'vsure.*

EPITAPHE DV CŒVR

DV ROY HENRY II.

*Dv Roy Henry second icy fut mis le cœur,
 Lequel tant qu'il batit dans son cors plein d'vie
 Jamais ne fut veincu ny de peur ny d'enuie,
 Ny troublé de courroux ny brullé de rancueur:
 Mais il fut le séjour de bonté, de douceur,
 D'honeste affection, d'humaine courtoisie,
 Outre d'une vertu sur les vertus choisie,
 Par laquelle il estoit de tous cœurs ravisseur.
 Pen appelle à témoin les soupirs & les larmes
 Qu'en jettent aujourdhuy non les siens seulement,
 Mais ceux qui ont senty la force de ses armes.
 Et si l'or ou les pleurs pouuoient faire plus tendre
 Le dur cœur de la mort, tous seroyent tellement,
 Que la mort n'oseroit refuser de le rendre.*

 EPITAPHE DE FRANCOIS

OLIVIER CHANCELIER DE FRANCE.

Icy gist Oliuier honneur de la justice,
 De qui le graue front ceint de feuerité,
 Fut l'apuy de vertu, de droit, de verité,
 La ruine du faux, de l'injure & du vice.
 Que nul viuant n'a veu corrompu d'auarice,
 Que faueur n'a iamais ébranlé d'équité,
 Ny crainte d'un plus grand n'a fait qu'il ait quité,
 Pour luy complaire en rien, le deu de son office.
 Son cors qui fut icy, tant qu'il vit ce beau jour,
 D'une ame tresliuine honorable séjour,
 Est demeuré dans terre, au ciel l'ame est alee.
 Dites, ó nobles cœurs, qui sa mort soupirez,
 Qu'Oliuier se mourant (& vous ne mentirez)
 Iustice avec son ame au ciel est reuolee.

DE PYTHAGORE.

BIEN, Pythagore a defendu
 Que chose animée on ne mange,
 Mais qui l'aura bien entendu
 Ne le trouuera pas étrange.
 Et vraiment comme luy ie blâme
 Qui mange d'une beste en vie:
 Mais s'elle est bouillie ou rottie,
 C'est tout vn, il n'y a plus d'âme.

E T R E N E.

P O U R vous de qui ie reçoÿ
 Tant d'honeste courtoisie,
 A point, si ne me deçoÿ,
 Vne étreine i'ay choisie :
 Ce n'est ny medaille antique,
 Ny vase d'or ou d'argent :
 C'est vn present de Musique,
 Ourage de mon art gent.
 Prenés-le donc amiable :
 Car nul joyau precieux
 Ne vous est tant agreable
 Qu'est vn chant delicieux.

D' A N N E.

A N N E vn énigme vous ameine
 Digne de la Sfinge Thebeine :
 Sans ribaud elle est adultere.
 Deuinez comme il se peut faire.

D E C L A V D I N E.

S I Claudine est toute seulette,
 Son mary ne pleurera point :
 Si queleun vient voir la saffrete
 Ses larmes luy faillent apoint.
 Claudine, il ne fait pas vray deul,
 Qui brigue vn honneur de sa plainte :
 Mais qui se lamente étant seul,
 En son deul n'y a point de feinte.

A MONSIEUR DE LANSAC.

VOUS de qui les vertus, LANSAC, ont mérité
 Que soiez appelé pres du Roy pour escorte
 De son cœur genereux en sa jeunesse, acorte
 Par vous, l'exemple vif de toute intégrité,
 Nostre siecle vous doit de vostre probité
 L'ineestimable fruit qu'en public il raporte.
 D'Achille & son Fenix la gloire n'est pas morte :
 Charle & Lansac viuront à la posterité.
 Bien digne fustes-vous (par vostre experience
 Et sageffe & bonté qui par le monde luit)
 Du lieu que vous tenez aupres du Roy de France.
 Quelque fort tems qu'il face vn seul espoir nous guide,
 Le port attend la nef qu'un bon Tiphis conduit.
 Il ne peut mal guider qui prend le ciel pour guide.

L'ASSVRANCE en papier, LANSAC, m'est demeuree,
 Et l'espoir languissant d'un louable suport
 Par un refus ingrat honteusement est mort,
 Grand' vergongne à la France : ô saison deploree !
 Les fous entretenus ont leur vie assuree,
 Le docte meurt de faim : l'homme de bien, à tort
 Delaisfé, pauvre, nu, voit le méchant plus fort :
 Le vice est adoré, vertu deshonoree :
 L'humanité fait joug sous la cruauté fiere,
 Ignorance regist, sçauoir gist alenuers :
 L'indigne est en auant, le digne est en arriere.
 Ie maudy la fortune, ie maudy la nature,
 Qui marastre me donne, en siecle si peruers,
 Et pais si brutal, naissance & nourriture.

A MESSIEURS

LES PREVOST ET ECHEVINS DE PARIS.

MESSIEURS, *Baif qui n'a ny rente ny office*
En vostre Preuosté, ne pas vn benefice
En vostre Diocese, & qui n'est point lié :
Mais, s'il veut, vagabond, ny mort ny marié,
Ny prestre, seulement cleric à simple tonsure,
Qu'il a pris à Paris avec sa nourriture,
Pour laquelle il s'y aime, & y tient sa maison,
En faisant son pais, non pour autre raison,
Que pour libre jouïr d'un honeste repos.
Ce Baif fait sa plainte, & dit que sans propos,
Et sans auoir egard à son peu de cheuance,
A sa profession, & à sa remontrance,
Son voisinage veut le contreindre d'aller
A la garde & au guet, le voulant égaller
De tous points par cela au simple populaire,
Et contre son dessein l'attacher au vulgaire,
Duquel tant qu'il a pu, il n'a u plus grand soin
En toutes actions, que s'en tirer bien loin :
Et pource il a choisi aux fauxbourgs sa retraite,
Loin du bruit de la ville en demeure segrette.
Ainsi dans vos maisons loge Paix & planté,
Baif, comme d'emprunt, soit du guet exempté.

A MARMOT.

NON, *je ne t'aime point, Marmot,*
Pourquoy c'est, ie n'en diray mot.
Mais ie te diray bien vn point :
 Non, *Marmot, ie ne t'aime point.*

A V S E I G N E V R

SIMON NICOLAS SECRETAIRE DV ROY.

NICOLAS, si tu veux sçauoir
 Quelle amie ie veux auoir:
 Ie ne veu qu'elle soit trop prompte,
 Ne qu'elle ait aussi trop de honte:
 Ny trop enfant ie ne la veux,
 Ny trop femme : mais entre deux.
 Simon, entre deux mers ie nage:
 Sur tout me plaist le moyen âge.
 Ie ne cherche où ie veux aimer,
 Ny me fouler ny m'afamer.

A M O V R S E S O L E I L L A N T ,

DV GREC DE IAN DORAT.

V O Y comme Amour qui tout donte,
 Cruel des pleurs ne fait conte
 De nous chetifs amoureux
 Qui riuotons langoureux,
 Comme Dorat, de la Muse,
 Qui ses dons ne luy refuse,
 Premièrement enchanté,
 En vers Gregcois l'a chanté.

S V R la tendrette verdure
 Au fort de la grand' froidure
 Cupidon se soleillant
 Contre le midy grillant,
 Ainsi qu'une blonde alette
 Deploya sa double alette.

*Soudain à foison il plut,
Si bien que Cupidon ut
De ceste pluye tombee
L'une & l'autre œle trempee,
Si bien que deçà delà
Comme deuant ne vola
Par les fleurs : mais ainsi comme
Quelque pauvre chetif homme
De tous ses membres perclus,
D'un estat ne bougeoit plus.*

*Or comme il se desespere
Voicy arriuer sa mere,
Qui cendres chaudes épand
Dessur luy, comme vn enfant
Qui vne mouche empanee,
Après qu'il l'a bien plongee
En l'eau dedans vn bassin,
La voyant noyee, en fin
D'un chaud cendrier la poudroye :
Et soudain elle (grand joye
Et merueille à qui là est)
Reuole ensemble & renest.
Amour en la mesme sorte,
Que reuit la mouche morte,
Vn œlé comme vn œlé,
En vie fut rapelé.*

*De là vient qu'Amour encore
Loing des amoureux s'effore,
Comme ayant encore peur
D'estre mouillé de leur pleur.
Comme estant encor en doute
Que desur luy ne degoute,
Des amans il se tient loing
Et de nos larmes n'a soing.*

A MONSIEUR DE LOVYE.

LON dit que c'est plaisir, quand la nuë orageuse
 Couvre l'air obscurcy, quand les vents furieux
 Braffent la mer grondante, ores touchant les cieux,
 Ores ouvrant l'enfer d'une grand fosse creuse :
 A couuert d'un rocher voir la troupe pourcuse
 Des estrangiers courir la fortune à nos yeux :
 Non que du mal d'autruy lors nous soyons joyeux,
 Ains d'estre à sauueté de la mer dangereuse.
 Mais quand tout nostre bien flote dans le nauire,
 Lequel allant perir nous laisse un viure pire
 Que n'est mesme la Mort, ô la grieue douleur !
 L'estranger reconnoist nostre perte à son aise,
 Nous, Dangennes, hélas ! à qui tant elle poise,
 Bien que loïn, nous auons trop de part au malheur.

DESIA le doux Printems nous rit, & nous redonne
 Apres le rude yuer, vne gaye saison :
 Le Soleil chaleureux émeut la fleurison
 Des fruitiers promettans un plantureux Autonne.
 Naïde fait de fleurs mainte belle couronne,
 Procne estant de retour maçonne sa maison :
 Laisson, GRIFIN, laïsson le Concile, & faïsson
 Un voyage à Mantouë, à Vincence & Veronne.
 Je fretille d'aller, ie desire de voir
 Les villes d'Italie, & veu ramenteuoir
 Les marques des Romains, jadis Rois de la terre.
 A Dieu Trente pierreuse, à Dieu les mons cheuus,
 Qui enuiron cinq mois nous auez retenus,
 Quand la France bouilloit d'une felonnie guerre.

LE grand Pythagoras en sa lettre fourchee
 Voulut représenter au vray la vie humaine,
 Qui s'ouvre en deux sentiers : Le gauche au vice mene,
 Le dextre à la vertu, comme l'ame est touchée.
 La voye de vertu haute, roide, empeschée
 D'épines & cailloux, se passe à toute peine :
 Celle du vice emporte en descente soudaine
 Sans travail, la grand' tourbe à ses plaisirs laschée :
 Mais les mal-conseilleç atravers les delices
 Sans qu'ils s'en donnent garde, en profonds precipices
 Se trouuent confinez au val de repentance.
 Les autres courageux à la vertu pretendent,
 Qui par grande sueur sur la cime se rendent,
 Pour cueillir des travaux l'heureuse recompense.

VLYSSE tresloué, grand honneur des Gregeois,
 Sus en ce bord icy rien ancrer ton nauire,
 Pour ouïr la chanson que nous te voulons dire,
 Et les diuins accens de nostre belle voix.
 Iamais nul estrangier en vaisseau noir de poix,
 Passant par ce pais ne peut nous écondire
 D'apprendre quel doux miel de nos bouches se tirc,
 Mais s'en va plus joyeux & sçauant à la fois.
 Nous sçauons les beaux faits des Heros anciens,
 Comme Argon raporta la dépouille dorée,
 Ce qu'Helene a valu aux Grecs & Phrygiens.
 Nous sçauons ce qu'on fait aujourd'hui sur la terre :
 A nous premieres vient la nouvelle aëçurée,
 Et de tout fait de paix, & de tout fait de guerre.

DE FRANÇOIS RABELAIS.

*I'AY, moy nouveau Democrit,
 Ry de tout par maint écrit,
 Que sans rire on ne peut lire:
 En fin la mort qui tout rit
 Se riant de moy m'aprit
 A rire d'un ris sans rire.*

P R I A P E.

*SIMPLE passant t'enquiers-tu,
 Pourquoi ie ne suis vestu
 En ma honteuse partie?
 Veux-tu que ie te le die?
 Ie le diray : mais dy moy
 Tout premierement pourquoi,
 Nul Dieu le baston qu'il porte
 Ne cache en aucune sorte?
 L'Empereur de l'univers
 Ses foudres ne tient couuers,
 Neptun son salu ne cache,
 Pallas ne couure sa hache,
 Ny sa coutelasse Mars:
 Diane monstre ses ares:
 Apollon ne tient secretes
 Sa trouffe ny ses sagesites:
 Ny le petit Cupidon
 Ne cele point son brandon.
 Bacche son thirse ne couure,
 Hercul sa masse decouure:
 Le heraut aussi des Dieux
 Monstre sa verge à vos yeux.*

*Or que nul non plus estime
 Qu'en cecy ie face crime,
 Si mon baston decouuert
 Ie ten à tous à l'ouuert :
 Ostez ce baston, au reste
 Denué d'armes ie reste.
 Ne me soyent doncques vos yeux
 De mon baston enuieux.*

A M O V R O Y S E A V.

*Vn enfant oyseleur jadis en vn bocage
 Giboyant aux oyseaux, veit dessus le branchage
 D'un houx Amour assis : & l'ayant apperçu
 Il a dedans son cœur un grand plaisir conçu.
 Car l'oyseau sembloit grand : ses gluaux il apreste,
 L'attend & le cheuale, & guetant à sa queste
 Tasche de l'asseurer ainsi qu'il sauteloit :
 En fin il s'ennuya de quoy si mal alloit
 Toute sa chasse vaine : & ses gluaux il ruë,
 Et va vers un vieillard estant à la charruë,
 Qui luy auoit appris le mestier d'oyseleur :
 Se plaint, & parle à luy : luy comte son malheur,
 Luy monstre Amour branché. Le vieillard luy va dire
 Hochant son chef grison & se ridant de rire :
 Laisse, laisse garçon, cesse de pourchasser
 La chasse que tu fais, garde toy de chasser
 Apres un tel oyseau : telle proyc est mauuaise,
 Tant que tu la lairras, tu seras à ton aise,
 Mais si à l'âge d'homme vne fois tu atteins,
 Cet oyseau qui te fuit & de qui tu te plains
 Comme trop sautelant, de son motif s'apreste,
 Venant à l'impourueu se planter sur ta teste.*

D'ELISABET DE FRANCE,

ROYNE D'ESPAGNE.

DES ROYS *filie, sœur, femme*, ELISABET de FRANCE,
 Des ROYNES *l'ornement, la fleur de pieté,*
 Le baume de douceur & de bonnairété,
 Le seur gage de paix & de saincte alliance,
 Par toy, maudite Mort, a fraudé l'esperance
 De son trescher Espoux, qui ne l'a merité:
 Mais se promettoit d'elle vne posterité
 Qui deust regir l'Espagne en paisible assurance.
 O Mort, tu la rauis au printems de son âge,
 Comme vne belle fleur, qui son tendre feillage
 Espanisl, embaumant l'air de souëue odeur.
 La fleur Royale morte est des Rois lamentee:
 L'odeur, que ses vertus Royales ont getee,
 Tousiours viue remplist du monde la grandeur.

QUE nous vaut, Hennequin, par des rymes pleintiues
 De nostre cher país les malheurs lamenter,
 Sinon pour de plus fort nos douleurs augmenter,
 Et les faire apres nous miserablement viues?
 Le triste souuenir des fortunes chetiues
 Par condolence ira nos enfans tourmenter.
 Nos maux qui ne deuoyent hors de nous s'éuenter
 Se deuoyent estoufer dans nos fosses oyfiues.
 Par nous qui nous pleignons en écrits lamentables,
 Nos faits, nostre âge, & nous, demourrons detestables,
 Execrables, maudits à la posterité.
 Je voy ce que ie dy, ie le sçay, ie le pense,
 Et ne puis n'encourir la mesme doléance:
 Car les pleurs, Hennequin, sont pleurs d'aduerfité.

D V N E Z D E G E R M A I N .

*I L n'est possible que Germain
 Son nez avecques sa main touche,
 Pource que sa trop courte main
 De son nez la longueur n'approuche,
 Mesme il ne s'oit éternuer,
 Et si, Dieu vous aid, on luy crie,
 Ne daigneroit s'en remuer,
 Pensant que ce soit moquerie.*

D E G I L O N .

*T u demandes si ie soupçonne,
 Gilon, que Bastien te ramonne :
 Ma foy non, te respon-ie. Et puis
 Tu me demandes si ie suis
 De ceux qui en ont deffiance :
 Ma foy non : apres si ie pense
 Qu'il en soit rien : non par ma foy
 Ie ne le pense, ie le croy.*

A V X C A T O N S .

*S'IL vous deplaiſt de me lire,
 Si vous m'auez rejetté,
 Pour peu de lasciueté,
 Dequoy vous feray-ie rire?*

A V B A D E D E M A Y .

MÈRE d'Amour Venus la belle
 Que n'as-tu mis en ta tutelle
 Du beau May le mois vigoureux ?
 Si l'Auril a pris ton cœur tendre,
 Au moins ton fils Amour dût prendre
 Du doux May le tems amoureux.
 May, qui non seulement deuançe
 Auril en douceur & plaifancè,
 Mais qui seul encore vaut mieux
 Que tout le reste que l'an dure,
 Gâté de chaud ou de froidure,
 Tant tu es doux & gracieux.
 May, le plus beau moys de l'année,
 Montre la teste couronnée
 D'un printems d'odorantes fleurs :
 Mène ta bande d'alegreffe,
 Le ris, les jeux & la jeunesse :
 Chasse le soin & les douleurs.
 Bien qu'Auril de Venus je loue,
 Qui le celebre & qui l'aoué,
 Si le surpasses-tu d'autant,
 Que le bouton clos de la Rose
 Est moindre que la rose éclosé,
 Qui sa fleur au Soleil étand :
 D'autant que la frêlle esperance
 Est moindre que la jouissance
 Entre deux Amans bien apris :
 D'autant que madame surpasse,
 Parfète en toute bonne grace,
 Les beautés de plus rare pris.

A MONSEIGNEUR

DE LANSAC.

DEBONNAIRE LANSAC, *des Muses le support,*
En qui toutes vertus, par ce tems de malice
Pour eüter l'aguet & l'outrage du vice,
Trouuent leur sauueté comme dedans leur port.
Je sen du mauuais tems le violent effort,
Et l'epargne du Roy nous estre mal propice :
Mais mon malheur plus fort empesche que ie puisse
Esperer d'autre part secourable confort.
Autant que ie l'ay peu, j'ay celé ma souffrance :
Nul ne m'a veu courir importun à la court,
Bien que d'un don de Roy j'eusse bonne assurance.
Affurance en papier. Vous, ô mon esperance,
Pouuez faire assigner ce don Royal si court,
Qu'il n'importe de rien aux affaires de France.

A V SIEVR CHOMEDEY.

NVL ne doit attenter maniments d'importance,
Qui pour choisir le bien & rejeter le mal,
N'a le bon naturel au sens acquis egal,
Fait sage & bien instruit par longue experience.
Mais le cours de nos ans precipité s'auance,
Comme l'eau des torrens roulante contre val :
Et trouqué plus souuent du dernier jour fatal,
Fait des hommes mortels auorter la prudence.
CHOMEDEY, *tu cognus nostre foiblesse humaine,*
Et que l'histoire en est la guerison certaine,
Quand tu fis pour les tiens ceste belle entreprise.
C'est au peuple François de t'en rendre l'honneur,
Qui va cueillir le fruit de peine si bien prise,
Qu'il n'appartient qu'au Roy d'en estre guerdonneur.

L A R O S E .

D V R A N T cette saison belle
 Du renouveau gracieux,
 Lors que tout se renouvelle
 Plein d'amour délicieux,
 Ny par la peinte prairie,
 Ny fus la haye fleurie,
 Ny dans le plus beau jardin,
 Je ne voy fleur si esquisse
 Que plus qu'elle ie ne prise
 La Rose au parfum diuin.
 Mais la blanche ne m'agree
 Blême de morte paleur,
 Ny la rouge coloree
 D'une sanglante couleur.
 L'une de blêmeur malade,
 Et l'autre de senteur fade,
 Ne plét au nés ny à l'œil:
 Toutes les autres surpasse,
 Celle qui viue compasse
 De ces deux vn teint vermeil.
 La Rose incarnate est celle
 Où ie pren plus de plaisir:
 Mais combien qu'elle soit telle
 Si la veu-ie bien choisir.
 Car l'une prise en vne heure,
 Et l'autre en l'autre est meillcure
 Au chois de nostre raison.
 Toute chose naist, desine,
 Tantôt croît & puis decline
 Selon sa propre saison.
 Je ne forceray la Rose
 Qui cache dans le giron

*D'un bouton étroit enclose
 La beauté de son fleuron.
 Quelque impatient la cueille
 Deuant que la fleur vermeille
 Montre son tresor ouuert.
 Mon desir ne me transporte
 Si fort que celle j'emporte
 Qui ne sent rien que le verd.*

A QUELQUE POETASTRE.

*T*oy qui les tiennes ne decueures,
 Tu viens blâmer toujours mes ceures.
 Ou ne vien plus blâmer les miennes,
 Ou bien decouure nous les tiennes.

DE MICHEL LE

ROUX.

*M*ichel le Roux aime Pernelle,
 Son doux foulas & beau desir.
 Couche quand il veut avec elle:
 En peut faire tout son plaisir:
 Et se plaint que depuis vn mois
 Il n'a mis vn seul coup dedans.
 On luy demandoit vne fois,
 La raison? elle a mal aux dents.

A MADAMOYSELLE

DV LVDE.

I E ne croiray jamais, treffage Damoyfelle,
 Que l'aueugle Fortune cust puiffance sur vous,
 Et croy (pardonnez moy) qu'à tort de son courroux
 Vous plaignez fans auoir dequoy vous plaindre d'elle.
 Puis entre les grands biens que nature amoncelle
 Liberale en vous feule, à qui le ciel tant doux
 Donna de fi beaux dons, vous choyfites sur tous
 L'inuincible Vertu pour compagne fidelle.
 C'est l'appuy de quoy Dieu munit vofre courage
 Contre les flots diuers, & le venteux orage,
 Qui courent par la mer de cefte humaine vie.
 Fortune sur l'auoir exerce fon Empire,
 La vaillante vertu ne la craint ne defire,
 Mais contente & constante en fon roc la defie.

E P I T A P H E D E

CLAUDE NEVEU.

C L A U D E Neveu, qui gist deffous la terre icy,
 Fut de fon pere cher l'efpoir & le foucy:
 Son pere l'aima tant qu'estant toujours en crainte
 Qu'il ne l'abandonnaft, pour de douce contrainte
 Le pouuoir retenir bien aife en la maifon,
 Deuant qu'il fuft en âge en la riche prifon
 Il le met d'une femme & belle & bien apprise,
 Ieune, luy ieune, & doux & riche : mais il prife
 L'honneur plus que fon heur : car le defir trop grand
 Qu'il a d'auoir honneur, fait tant qu'il entreprend

*De rompre ces prisons : bien que sa femme belle
 Le deuoit retenir d'une douce cordelle :
 Bien que la reuerence & l'honneur qu'il deuoit
 A son pere ancien, arrester le deuoit.
 Toutefois ne pouuant dementir sa noblesse,
 Son gentil cœur s'ëmeut d'une noble alegresse
 Pour se trouuer aux lieux, en seruant à son Roy,
 De faire vaillamment braue preue de foy :
 Mais deuant que remplir sa genereuse enuie
 Vne fieure, ô malheur, romt le cours de sa vie :
 La fieure en son voyage à Compiègne le prit,
 Et le ramene icy où la mort le surprit.*

*Or combien qu'en sa mort il regrette son pere,
 Qu'il n'eut moyen de voir, & sa femme treschere,
 Et bien qu'il ait raison de se plaindre du sort
 Qui en son plus jeune âge ainsi l'a mis à mort,
 Sçachant que tost ou tard nostre race est mortelle,
 Il a dueil seulement de quoy sa mort fut telle,
 Et voudroit qu'en mourant il eust eu ce bon heur
 D'estre mort au combat dedans le lit d'honneur.*

V O E V.

*Moy Perrin, & ma Lucette,
 Lucette & moy son Perrin,
 Prins d'amoureuse sagette
 Dessous vn pareil destin :
 Nous deux qu'un amour assemble,
 O Deesse des amours,
 Te vouons ce lis ensemble
 Et ce vif passeuelours.
 Comme la fleur immortelle
 De ce vif passeuelours,
 Nostre amour perpetuelle
 Viue fleurisse tousiours.*

*Ainsi que l'autre fleur blanche
Luit en sa nette couleur,
Nostre amitié pure & franche
Blanchisse dans nostre cœur.
Ainsi que ces deux fleurettes
Jointes d'un estroit lien,
Venus de ses amourettes
Ioigne mon cœur & le sien.*

A LA JEUNESSE SCAVANTE.

*IVSQUES à quand ce serpent mille-teste
De son venin nous viendra repaisant,
Couvant hideux d'un long repli pressant,
Nostre vulgaire enfançon de la beste?
Sifflera point du ciel vne tempeste
Qui son orgueil à coup vienne froissant,
Si qu'entre nous jamais n'apparoissant
D'un autre peuple il face la conqueste?
Viendra jamais l'Apollon Chassemal,
Qui luy tramant son dernier jour fatal,
De mille traits bouleuerse sa gloire?
Qui poussera dans ce Pithon ses traits,
Et qui fera huer le peuple apres,
Io Pean, Io Pean, Viadoire!*

DE BACCHE

POSE' PRES DE PALLAS.

*DY, qu'as-tu de commun Bacchus avec Pallas?
A toy sont les banquets, à elle les combas?
Estranger qui t'enquiers du fait des Dieux si fort,
Appren en quoy ie suis avec elle d'accord.*

*Car j'aime aussi la guerre : vn chacun cognoist bien
Comme j'ay conquesté le pais Indien.
Les hommes de nous deux ont eu presens diuins :
D'elle l'oliue huileuse, & de moy les bons vins :
Outre nous sommes nez sans trauail de la mere :
Elle du chef, & moy de la cuisse d'vn pere.*

AV MEDISANT.

*AIS tant de nés que tu voudras,
Voire si grand nés, qu'vn Atlas
N'en pust porter vn tel qu'à peine,
S'il ne vouloit sortir d'aleine :
Et sois si gaudissant piqueur,
Que Mome mesme Dieu moqueur,
Quitast à tout sa moquerie
A ta piquante raillerie :
Voire si gaudissant piqueur,
Que Mome mesme Dieu moqueur
Piquasses de ta raillerie,
Moquant sa vaine moquerie,
Plus que moy si ne peux-tu pas
Médire de mes sots ébas.*

*Mais dy moy, sot, que te profite
Ronger la dent de dent depite ?
Trouue où mordre, si tu n'es fou,
Et si tu cherches d'estre fou.
Tu dis que ie pér ma jeunesse,
Ie le sçay bien, & bien qu'en est-ce ?
Et que ie pourroy faire mieux,
Si ie voulois, ie ne le veux :
Et que tout ne vaut vne maille
Ce que j'écry : vaille que vaille.
Ce n'est qu'ancre & papier perdu :
Long tems-a que l'ay entendu.*

Mais à fin, *nazu*, que ta peine
 A me remonter ne soit vaine,
 Martelant ainsi d'un marteau
 Un marteau, va-t'en braoufseau,
 Chercher celuy qui se martelle,
 Pource qui part de sa ceruelle :
 Quant est de moy, ie seay fort bien
 Que tout ce que ie fay n'est rien :
 Mais ce rien, rien de façon telle,
 Gentil gaudisseur, ie n'apelle,
 Que, si de bon œil t'en ébas,
 Et qu'à cœur jun ce ne soit pas,
 Tu ne trouues bien à le lire,
 Dequoy aprendre & dequoy rire.

V OE V.

MARTINE la ribandiere
 Voue à Pallas son métier,
 Lequel d'une main ouuriere
 Elle souloit manier,
 Paissant au jour la journée,
 Par le travail de sa main,
 Sur le riban demenee,
 Sa troy miserable faim.
 Et de suiure delibere,
 Quittant le jeu de Pallas,
 Le jeu mignard de Cythere,
 Vivant des Cyprins ébas.
 Et quelle grand' merueille est-ce,
 Si pour la belle Cypris,
 Elle te quitte, Deesse,
 Te jugeant comme Paris?

E N V I E.

LE venim defechant de l'enuie maline
 Des os émoëllez la force ronge & mine,
 Et tarit tout le sang des membres langoureux.
 Celuy qui porte enuie à l'heur d'un bien-heureux,
 A bon droit enragé se bourrelle foy-mesme,
 Par sa plainte est témoin de sa douleur extreme,
 Et sanglotte & fremit des machoires grinçant,
 Et voyant ce qu'il hait fuinte froidissant.
 Un noir venim noircit sa langue dépiteuse,
 Son visage blemist d'une paleur hideuse:
 Ses os percent la peau : il est maigre & deffait :
 Ne peut souffrir le jour : pain & viande il hait :
 La bacchique liqueur ne luy est douce, voire
 Que par Iupiter mesme il fust prié de boire,
 Quand Hébé le seruant la coupe porteroit,
 Ou le bel échançon la luy presenteroit.
 Le sommeil ne le prend, tant il est en martyre :
 Un bourreau sans pitié ses entrailles deffire :
 La furie Aleçon au dedans de son cœur
 Redouble coup sur coup la rage & la rancœur.
 Un autour Tityen sans relâche s'en paist :
 Dans l'estomac dolent un tel vlcere croest,
 Que la main de Chiron ne rendroit pas fermé,
 Febus ny de Febus le fils tant renommé.

V O E V.

Mox, Line, qui foulois suiure
 Le doux mettier de Cypris,
 Qui de mon gain foulois viure,
 M'abandonnant à tout pris :

*Cypris j'ay abandonnee,
Tondant mes vouez cheveux :
Ore à Pallas adonnee,
Son metier suiure ie veux.
M'employant au chaste ourage
De son art que j'ay appris :
En fin ayant l'auantage
Pallas a vaincu Cypris.*

LA ROSE.

*LA rose est vne belle fleur,
Si on la cucille en sa vigueur.
La voiez-vous fresche & fleurie ?
Ce soir elle sera fletrie.*

PEAN DITHYRAMBIQUE

A LA SANTE'.

*O Santé la plus venerable
De tous les Dieux,
Puissé-je avec toy faorable
Faire vn sejour gracieux
Tout le reste de ma vie :
Et qu'il ne te vint enuie
En nulle saison
D'abandonner ma petite maison.
Car s'il y a quelque grace
En nostre mortelle race
De la richesse prisee,
Ou de la chere lignee,
Voire de la bien-heureuse
Royale Principauté,*

Ou de la joye amoureuse
 Pour vne énable beauté,
 Apres qui nous faisons la chasse
 De Venus veneurs segrets
 A l'emblee avec les rets,
 Qu'Amour mesme ourdit & lasse.
 Ou si quelque autre ébatement
 Vient des diuines mains
 Aux calamiteux humains :
 Ou quelque relachement
 Pour respirer des trauaux
 Et des maux
 Dont nostre vie
 Est suiuite,
 C'est avec toy bien-heureuse santé
 Que tout florit en gaieté :
 Et que des Graces le printems
 En tout tems
 Est vigoureux :
 Sans tes dons
 Beaux & bons,
 Rien ne peut estre bien-heureux.

A V A N T V R E S

A Q U E L Q V E S D A M E S N O T A B L E S.

V O U S faites d'un pesant dédain
 La preudefame resoluë :
 Montrez le creux de vostre main,
 Vous l'estes, si elle est veluë.

Quoy que des femelles on die,
 Vous me semblés de grand courage
 Et pour attendre assez hardie
 Deux, voire trois en un passage.

*Maudit soit donques qui vous flate,
Voire qui flater vous voudroit :
Vous seriez tresbonne auocate,
Vous n'aimez rien tant que le droit.*

*Ceux qui vous disent Huguenote
Ils font tous excommuniés :
Trop volontiers femme deuote
Vn aspergés vous maniez.*

*Quelque douceur qu'ayent vos yeux
Le vous jugeroy, ma petite,
D'estre courageuse & depite,
Et pour vn coup d'en donner deux.*

*Vous avez noirs, gente brunete,
Le teint, le poil, l'œil, le sourcy :
On prend la noire violete,
On laisse le jaune soucy.*

*Je le confesse que vous estes
Vne catholique tresbonne,
On le conoist par ce que faites
Pour les gens qui portent couronne.*

*Tant elle est en tout merueilleuse,
Belle, seauante, jeune d'ans :
Qui la gaste? elle est orgueilleuse,
Et ne fait conte que des grans.*

*Vous estes chés vous mal traitee,
Si mon opinion n'est fausse,
Ou bien vous estes degoustee,
Et n'en voulez point sans la fausse.*

*Mere il ne s'en faut courroucer,
Elle est foible non pas peruerse :
On ne peut si peu la pousser,
Qu'elle ne tombe à la renuerse.*

*Sa femme est vn peu langagere,
 Sans fin elle tance, elle hongne:
 Mais elle est bonne menagere,
 Elle met chacun en besongne.*

*Le degouté laisse la brune,
 Sans party seule de la troupe.
 Mais le friand qui s'en déjeuner,
 Dit, Poyure noir fait bonne soupe.*

*Si ie ne suis bien auégulé
 Nos jeux auront peu de duree:
 Car je vous semble deregulé,
 Vous me semblez demesuree.*

*C'est la caualle la plus belle
 Que de deux yeux lon puisse voir:
 Ie ne sçache qu'vn si en elle,
 Elle refuse le montoir.*

*Plus que ne porte son jeune âge
 Elle est sage ie vous assure:
 Et n'est-ce pas estre bien sage,
 Prendre les choses de mesure?*

*Vous estes trop inexorable,
 La faute ne vaut le courroux:
 Vous feray-ie amende honorable,
 Ma torche au poing à deux genoux?*

*Du tems du jeune Roy François
 Tous vos contes nous venez faire:
 Nous les sçauons: mais quelque fois
 Conteꝝ-nous-en de son grand pere.*

*Anne est humene & charitable,
 Et ne peut voir languir personne,
 A qui benigne & pitoiable,
 Vn prompt secours elle ne donne.*

Tant vous auez la mine douce :
Vous me semblez simple bien fort.
Si quelcun seule à seul vous pouffe,
Qui fera le plus grand effort ?

Ie vous trouue bien auifée
De ne vouloir pour vostre honneur,
Estre longuement courtifée
De nul qui vous soit seruiteur.

Solicitez-le, il vous payra
La gajure qui vous est duë :
Ie le conois : il s'ennuira
De vous sentir tant à sa queuë.

Vous estes dame debonaire,
Et vous offrez à tout venant :
Ceux qui ont avec vous afaire
Ont tous leur cas incontinant.

Ce prescheur de contentement
Nous dit que rien ne luy defaut .
Si son poil cler-semé ne ment,
Il n'a pas tout ce qui luy faut.

C'est vn juge des plus soudains :
De l'auoir ne soiez fachee,
Mettez vos pieces en ses mains
Il vous aura tost depefchee.

Ne tirons point au doigt mouillé
Pour jouer à clignemuffete :
Mais jouons au Roy depouillé,
Puis nous jouons à la foffete.

Vostre langue sans jin claquete
Comme vn claquet, on le scait bien :
Si c'est parler ne dire rien,
Il a tort qui vous dit muette.

*Le trait, la taille, l'embonpoint,
La couleur en vous tant excelle,
Que Momus n'en mediroit point:
Comment donc n'ettes-vous point belle?*

*On vous dit volage en amours,
Pource qu'un seul ne vous contante:
C'est constance d'aimer tousjours,
Et pource ie vous dy constante.*

DE FLEURIE.

*TANSEVLEMENT pour auoir dit,
Que Fleurie est gentile & belle,
Chacun se fait seruiteur d'elle,
Et tâche n'oster de credit.
Et pourquoy montres-tu aussi
Le lieure aux chiens? à ce jeu-cy
Tu perdis naguere Marie:
Maintenant tu perdras Fleurie.*

DE ROSE.

*CE n'est point la paquerete,
La marguerite, le lis,
L'œillet, ny la violete,
La fleur où mon cœur j'ay mis.
J'aime entre les fleurs la rose,
Car elle porte le nom
D'une qui mon ame a close
A toute autre affection.*

*La Rose entre les fleurètes
 Gagne l'honneur & le pris :
 Parfète entre les parfètes
 Est la Rose qui m'a pris.
 L'autre Rose lon voit nestre,
 Comme fille du printems,
 Mais vn printems prend son estre
 De cette Rose en tout tems.
 La miene, où qu'elle se place,
 Cent mille fleurs fêt leuer,
 Et fust-ce dessus la glace,
 Fêt vn até de l'yuer.
 Cette Rose tant émeé,
 Comme l'autre ne fera,
 Qui de matin estimeé
 Au soir se destimera.
 Car l'autre Rose fanie
 Pourra perdre sa vigueur :
 Toufours la miene épanie
 Florira dedans mon cœur.
 Amour de douce rosee
 Cette Rose aroufera,
 Quand ma compagne époufée
 De maitresse il la fera.*

D'VNE IEVNE FVIARDE.

*P*ETITE pouliche farouche,
 Mais pourquoy de tes yeux peruers
 M'aguignant ainsi de trauers,
 Ne souffres-tu que ie te touche ?
 Comme vne genisse qui mouche
 Tu sauteles par les prés vers :
 Tu te pers ensemble & me pers,
 Ne voulant point que ie t'aprouche.

*Ne m'estimes-tu qu'une fouche ?
 Crois-tu que ie ne sçache rien ?
 Si fay si fay : ie m'entan bien
 A mettre le mors en la bouche.
 Ie sçay comme c'est que lon dresse
 La cauale qu'il faut choier,
 La domtant sans la rudoier :
 Pen sçay la façon & l'adresse.
 Ie sçay manier à passades,
 A saut, à courbetes, à bond,
 A toutes mains, en long, en rond :
 Et ne creindray point tes ruades.
 Arreste Pouliche farouche :
 Modere ta course & ton cœur :
 Apran si ie suis bon piqueur,
 Et pran le mors dedans la bouche.*

E P I T A P H E D E

I A N E D E D A I L L O N D A M O I S E L L E D U L V D E .

*I A N E, si de la mort tu as senty l'ateinte,
 (Lors qu'en son beau printems ton âge verdiffant
 Tout fréchement aloit sa fleur épaniffant)
 Ne nous laissant de toy que l'écorse & la plainte,
 Sans que celle beauté qui honoroit ta face,
 Les états ny les biens que ta maison auoit,
 Ny toutes les vertus que ton esprit sçauoit,
 Ny le noble renom de ton illustre race,
 Ny les faueurs des Roys t'en ayent pu sauuer,
 N'en apele pourtant marâtre la nature,
 Qui t'orna de ses biens sur toute creature.
 Car deuant tous humains elle a voulu prouuer
 Par toy, que ce n'est rien ny beauté ny noblesse,
 Ny sçauoir, ny honneur, ny faueur, ny richesse.*

E P I T A P H E.

*Icy dorment les cors des ames valeureuses,
Qui cherchant se fauver entre les bien-heureuses,
Ont changé la mortelle à l'immortelle vie,
Se perdant pour leur Dieu, leur Prince & leur Patrie.*

E P I T A P H E.

*PASSANT, d'un front joyeux beny ma sepulture,
Puis que ma belle mort n'a rien que lon larmoie.
J'ay vécu docte & bon : du prochain j'ay pris cure,
Bien-aimant bien-aimé. J'ay u vivant la joye
De voir bien prosperer mes enfans, & leur race
Loin de la pauvreté : Dieu m'a fait cete grace.
A la fin j'ay atteint vne meure vicilleffe
En France jouissant de l'heur d'un meilleur âge,
Duquel content & soul cette vie je lessé,
Voyant déjà regner l'injustice & la rage,
Je vous pleure viuans, & ne vous porte enuie,
Plus heureux en la mort, plus heureux en la vie.*

A P H E L I P E S L E B R V N.

*Mais à qui, Muse mignonne,
Faut-il que plustost ie donne
Ce liurelet mignonnet,
Que j'ay dans mon cabinet?
Mais mignonette Deesse,
O muse chere, qui est-ce
Qui mon ame vient toucher
L'outrant d'un soucy plus cher?*

*Muse, qui est-ce que j'aime
 Autant ou plus que moy-mesme?
 Dy-moy, qui à meilleur droit
 Que mon Brun te pretendroit?
 Mon Brun & le tien encore,
 Qui te cherit, qui t'honore,
 Que tu tiens, que tu cheris
 Entre tes mieux favoris,
 Qui me cherit & qui m'aime
 Autant ou plus que soy-mesme,
 Qui cherit ce qui est mien
 Autant ou plus que le sien?
 C'est donc, Brun, à qui mignonne
 Ce mignot liure ie donne,
 Qu'ores apportant ie vien
 Du bocage Aonien :
 Oû tandis que franc de peine
 A l'ombre ie me pourmeine
 Sans nulle offence larron,
 Ie l'ay fait sur le patron
 Toft de Rome, toft de Grece :
 Tantost de libre allegresse,
 Ofant bien apart choisir
 Autre sente à mon plaisir.
 A Brun douques, chere Muse,
 Ce liurelet ne refuse :
 Fay-le autan sien comme mien :
 Et par vn mesme moyen
 Fay que dans ce petit liure
 Nos noms long tems puissent viure,
 Pour montrer qu'une amitié
 Baïf & Brun a lié :
 A fin qu'après vn long âge
 On ait certain témoignage
 Par nos noms ensemble mis
 Qu'auons esté bons amis.*

A L V C.

CHACUN estime pour ton bien
 Que tu es riche à l'avantage :
 Mais tu es pauvre, & le soustien :
 Qu'ainsi soit, de ton bien l'usage
 M'en est suffisant témoignage :
 Qui a des biens en sa puissance,
 S'il s'en donne la jouissance,
 Vraiment, Luc, les biens sont à luy :
 Mais à toy n'est pas la cheuance
 Que tu épargnes pour autruy.

A M O N S E I G N E V R

LE COMTE DE REEZ.

COMTE, qui conduisez avec heureuse adresse
 Le bon-heur qui vous suit, des plus Grans fauory,
 Recherché des petis : ie seroy bien marry
 Que n'ussiez à plaisir les vers que vous adresse.
 Car ie crein n'oubliant faire peu de sagesse,
 Si j'ose vous troubler par un don peu chery,
 Don, ny digne de vous entre les Roys nourry,
 Ny de moy, que benin vous obligez sans cesse.
 Mais à tant de bienfaits que de sa magstlé
 Me moyennez courtois, soit encore ajoutlé
 Ce bienfait, que petit à grand bien je veu prendre.
 C'est que listiez ces vers, tant que ie soy conu
 N'auoir le cœur ingrat : & par vous maintenu
 Ie puisse mieux un jour les graces vous en rendre.

A M A D A M E

LA COMTESSE DE REEZ.

I E seroy bien ingrat, Comtesse mon suport,
 De passer plus auant en la nouvelle entree,
 Sans que de quelque don ie vous uisse étrennee,
 Témoin que la vertu trouue en vous reconfort.
 Ie sçay que m'en taisant ie me seroy grand tort :
 Mais les Muses à vous de leurs graces ornee,
 C'est de l'eau dans la mer doù toute l'onde est nee :
 C'est porter en été des feuilles dans le fort.
 Et que puis-je donner, qui pour tout heritage
 Ne possède, pauuret, que la Muse en partage ?
 Vn témoignage seul, que non ingrat ie suis.
 Ou me contenteray, si premier ie demande
 Chose petite à vous, mais à moy bien fort grande :
 C'est que preniez en gré ce que donner ie puis.

E P I T A P H E D E

GIRARD DV VAL.

I cey Girard du Val maintenant repos a,
 Luy qui de son viuant onques ne reposa
 Tant il se trauailloit de ruiner le vice,
 Et garder la vertu par seuerè justice,
 Et faisant vray deuoir d'vn Aduocat du Roy
 Ministre d'equité, bon loyal & de foy
 Pour le bien de son maistre, entier & de droicdure
 Pour le bien des subjets. Passant qui dauanture
 T'adresses en ce lieu, si tu es de Satan,
 Ne trouble son repos, ne dy mot & va t'en :
 Mais si tu es de Dieu, ne tien la bouche close,
 Mais en le benissant, dy, qu'en paix il repose.

A L V C F R A N C O I S

LE DUCHAT, DV NEZ DE DOYEN.

I E te pry, Duchat, escoute,
 Et me mets hors d'une doute,
 En laquelle tu sçais bien
 Qu'hier me mit ce Doyen.
 Je veu en gaye fornette
 Iouer cefle chanfonnette
 Sur le nez de ce Doyen:
 Mais Duchat ie ne sçay bien,
 Quoy plustost ie dois élire
 De ces deux, ou bien de dire
 Qu'au Doyen son nez, ou bien
 Qu'à son nez soit le Doyen.

Car si lon dit la partie
 De la chose departie,
 A raison du tout plus grand,
 Qui la part en soy comprend,
 Vrayment ie feray mon conte,
 Puis que ce Doyen ne monte
 Contre son nez presque rien,
 Qu'il est du nez le Doyen.

Mais dans les Analytiques
 Des argumens sossiliques,
 Vis tu jamais argument
 Conclu mieux resolument?
 Adieu belles fantasies
 Adieu belles poësies,
 Je suis fait maistrre douteur
 Je suis fait maistrre ergoteur.
 Mais avec qui parleray-ie,
 Mais avec qui me jouray-ie,
 Avecque le nez, ou bien
 Avecque nostre Doyen?

Duchât, en ma fotte Muse
 Trop sottement ie m'abuse,
 Le Doyen, le nez, chacun
 Tous deux, Duchât, ce n'est qu'un.
 Soit donc que le nez ie die,
 Ou le Doyen, ie te prie
 De penser que ie dy bien:
 Car & le nez est Doyen,
 Et le Doyen est nez, comme
 Si tu disois que cet homme
 Fust Ian, & que Ian aussi
 Fust mesme cet homme icy.

Nez digne, ô des nez la gloire,
 D'une éternelle memoire
 Par sus les nez anciens:
 Doyen Doyen des Doyens:
 Nez dont la grace flambante
 Veut que digne lon te vante
 De porter des biberons
 Les empamprez gonfanons.

Comme sous le voisinage
 De l'Aube, un large nuage
 Montagneux, est pourprissant
 Sur le soleil rougissant:
 Tel ô nez triplemontagne
 Tu dedaignes la campagne
 En ton Cinabre éclatant
 Jusque dans le ciel montant.

Mais, beau Doyen, quand ie pense
 De ces trois mons la montance,
 L'un dessus l'autre ordonnez
 En qui s'orgueillit ton nez:
 Quand ie pourpense la masse
 Qui d'une hauténe audace
 Triple s'egale aux nuus
 Volans en l'air les plus hauts:
 Braue nez, quand ie t'aïse
 Il me souvient de l'emprise

*Des Geans qui dans les cieux
Donnerent l'assaut aux Dieux :
Offe ie voy, ce pensé-ie,
Sur Olympe blanc de nege,
Et voy Pelion combler
Pardeffus Offe tout l'air.'*

*Mais, Doyen, di (ie te prie,)
Nez, di moy sans moquerie
Quand aplat sous toy pressant
Tu vas l'amie embrassant,
Dy, que fait sous toy la belle?
Dy moy, Doyen, ne geint elle,
Ne geint elle autant ou plus
Que le Geant qui perclus
Sur son estomac assise
Soustient la montagne éprise
D'vn feu ne mourant jamais,
Quand sur elle tu te mets?*

*Nez, bien plus elle doit geindre
Quand tu viens sous toy l'estreindre,
Sous toy, Nez, l'acrauantant
D'vn fez de trois fois autant,
Que le fez qu'on dit que porte
Dessur sa poitrine forte
Le Geant qui dans les cieux
Pour donner l'assaut aux Dieux
Mena des freres la guerre
Qui naquirent de la terre.*

SUR L'IMAGE DE

MILON ATHLETE.

*TEL fut Milon quand à l'antique feste
De Iupiter hors de terre il leua
Vn puissant bœuf de quatre ans sur sa teste,
De qui greué non plus ne se trouua*

*Que d'un mouton : ains le porte & s'en va
Par l'assemblée (ô miracle bien grand!)
Mais vn bien autre encor il entreprend:
Deuant l'autel où Iupiter s'adore,
Prest & tout cuit par pieces le tirant,
Au mesme jour sans aide il le deuore.*

V O E V D ' V N M I R O E R

A V E N V S.

*Moy qui pour mon folastre ris
En mon œilladante jeunesse
Auois à ma porte vne presse
De jeunes amoureux épris,
A la Princesse de Pafie
Ce Miroer voué ie dedie:
Car telle qu'aujourd'hui ie suis
Me mirer ie ne voudrois onques,
Et telle que j'estois adonques
Aujourd'hui me veoir ie ne puis.*

H E R C U L E.

*I'AY deffait le Lyon degasteur de Nemeë:
I'ay l'Hydre regermant de ma mace assomeë:
Desous mes bras nerueux le toreau s'aterra:
Mon épieu le sanglier d'Erymant enferra:
I'ay deceint le baudrier d'Hippolyte guerriere:
I'ay des sanglans cheuaux la machoïre meurdriere
Souillee en leur seigneur : Peu l'or Hesperien:
Geryon aux trois cors subjugué ie fy mien:*

*P'ay vuidé le fumier des étables d'Augee :
Des oyseaux Stynfalins j'ay la bande estrangee :
Le cerf aux piés d'airein de son or j'ébranchay :
Cerberé le portier des enfers j'arrachay,
Retif à la clarté du jour non vfité :
Aprés tous ces trauaux le ciel j'ay merité.*

DE IALOVZIE.

*Faux soïn, qui prans de peur nourriture & croissance,
Adjoutant foy soudaine à tes faux soupeçons :
Et qui meslant tousiours les flammes de glaçons,
Més le regne d'Amour en trouble & defiance.
Puis que si tost mon cœur de legiere creance
S'est rempli de tes maux en cent mille façons,
Va retourne aux enfers, sejour de marrifsons,
Et là donne à toy-mesme à jamais doleance.
Et là sans nul repos les jours passe & demeine,
Les nuits sans nul soneil : Et là va t'ennuyer,
Non moins de mal douteux que de peine certaine.
Va Soïn & sor de moy. Qui te fait delayer
Que ne viens plus souuent renouuellant ma peine,
De fantaumes nouueaux mon esprit effroyer ?*

EPITAPHE DE IAN DE LA

MOTTE PERE DE MONSIEVR

de Saint Prins Premier Vallet

de chambre du Roy.

*Cx deffous attendant des heureux le reueil,
Ian de la Motte dort de paix le doux soneil,
Aprés auoir passé doucement cette vie
Aux chams loin des honneurs acompagnez d'enuie.*

*En Touraine il naquit au vilage Epagné :
 Fait homme, à Courtemanche il s'est acompagné
 De Denise Marteau en paisible alliance,
 Où faisant avec elle heureuse demourance
 Dés son âge premier eut d'elle deux enfans
 Nommez Jacques & Ian, qui encore viuans,
 Pieteux non ingrats, freres vnís, ont cure
 Leurs parents honorer de cette sepulture.
 Leur Mere mourut jeune : & leur Pere lontans
 Apres remarié suruesquit plusieurs ans.
 La maison de Loudon fut la mere nourrice
 Du pere & des enfans : & luy faisant seruice
 Ont si bien defferui que bien recompensez
 Au seruice des Rois se voyent auancez,
 Ou parmy les grandeurs se sauuent de l'enuie.*

*Ainsi passant tu as double exemple de vie,
 Au pere icy gisant du bon repos des chams,
 Et de modesteté en tous les deux enfans,
 Aux pompes de la Court. Si tu donnes louange
 Au pere qui de peu se contentant se range,
 Tu ne dois oublier les fils qui dans l'honneur,
 Sans gloire & vanité, gouuernent leur bon heur.
 Soyent les defunts heureux en la joye eternelle,
 Soyent heureux les viuans en la vie mortelle.*

A V R O Y

SVR LE ROMAN DE LA ROSE.

*SIRE, sous le discours d'un songe imaginé,
 Dedans ce vieil Roman, Vous trouuerez deduite,
 D'un Amant desireux la penible poursuite,
 Contre mille traux en sa flamme obstiné.
 Parauant que venir à son bien destiné
 Faussement l'abuseur tâche le mettre en fuite,
 A la fin bel-Acueil en prenant la conduite
 Le loge apres auoir longuement cheminé.*

*L'amant dans le vergier pour loyer des trauerfes
 Qu'il passe constamment souffrant peines diuerfes,
 Cueille au rosier fleuri le bouton precieux.
 Sire, c'est le sujet du Roman de la Rose
 Où d'Amour épineus la poursuite est enclose,
 La Rose c'est d'amour le guerdon gracieux.*

A DES MEDISANTES.

*DONCQVES vous compissez en vostre cagatoire
 Vn Poëte, & prononcés de luy vostre sentence,
 Iugeant sa suffisance & son insuffisance?
 Doncq vous le desfiés en vostre cacquetoire?
 Il reçoit le desfiy. Puis qu'on le force à croire
 Que l'auez condamné sans ouyr sa deffense,
 Qu'il ne faict du tout rien, du tout rien! quelle offence?
 Picquer vn nourriçon des Filles de Memoire?
 Picquer vn qui vous peut repouffant telle injure,
 Vous donner justement des pies la figure?
 Ha traistres scorpions. Ha bestes serpentines:
 Vous estes, on le veoit, de la race de celles
 Neuf indiscrettes Sœurs, qui par les neuf pucelles
 Receurent le payment de leur langues malignes.*

FIN DV SECOND LIVRE
 DES PASSETEMES.





TROISIEME LIVRE
DES PASSETEMS DE

IAN ANTOINE DE BAIF.

A MONSIEVR

DE BELOT.

*V*A, Muse, & vole où Garonne
Laue le mur, qui couronne
Bordeaux : & cherche par tout,
Trauersant de bout en bout,
Mon BELOT, qui la partie,
De mon ame mi-partie,
La meilleure osta de moy,
L'emportant avecque foy.

*V*a, vole & le cherche, Muse :
Non : à chercher ne t'amuse
L'aimé chef qui chacun jour
Fait avecque toy sejour :
Mais d'yn prinsaut le rencontre,
Et ces passetems luy monstre :
Quoy qu'il face où qu'il fera
Il ne les repouffera.

Où qu'il fera, quoy qu'il face
 Il faudra bien qu'il t'embrasse,
 Tu le verras tout laisser
 Pour te venir careffer.

Je le voy là, ce me semble,
 Comme en vn rond il assemble
 Ses amis qu'il en ébat.
 Je voy qu'vn chacun debat
 Pour toy, petite Thalie:
 Si quelque sot te decrie,
 Que ceux qui de toy ont foing
 Confus renuoyent au loing.

Sus, il est tems, ma Thalie,
 Qu'aux premieres on t'alie,
 Quand tu as de tes douceurs
 De si vaillans defenseurs.
 Sus, de la bande sçauante
 Dans le ciel le renom plante,
 Sans que leur nom ennobly
 Soit mouillé de l'eau d'oubly:
 Mais si quelque ignorant braue
 Ecumant sur toy sa baue,
 Soit noyé de l'enuieux
 Le nom au lac oublieux.

A V R O Y.

O ROY, dautant plus Grand que Dieu vous fauorise
 Sur les Rois les plus grands : Car il a conserué
 D'orages perilleux vostre empire sauué,
 La tempeste apaisant que la rage auoit mise.
 Vostre jeunesse tendre ouuerte à la surprise
 Fut en la main de Dieu, qui vous a preferué.
 CHARLE n'en doutez pas. Vous estes reserué
 Pour acheuer vn jour quelque grande entreprise.

*Pour la religion la discorde abolie
 La Paix en vos fugets vous verrez establee,
 Confirnee à jamais pour la derniere fois.
 Puisse vne Paix vuir les peuples de la France,
 Les vieilles assurant par nouvelle aliance.
 Sente qui l'enfreindra la rigueur de vos loix.*

A MONSIEUR DE SAVVE

SECRETARE D'ESTAT.

*FIZES, en qui l'honneur a pris sa demourance,
 La vertu sa retraite, O que ie voudroy bien
 Voir les bons, honorez par ce nouveau moyen,
 Recueillir le doux fruit de si belle ordonnance!
 Naguieres tous les biens sans nulle pouruoyance
 On souloit élargir. Souuent les gents de bien,
 Et qui plus meritoient, dezastrez n'auoyent rien:
 Et qui moins le valoit en auoit abondance.
 La Mere de mon Roy, qui en tout se propose
 D'éleuer le vray bien sur le vice abatu,
 A fait qu'auueques choix des bienfaits on dispose.
 O sagesse admirable & mode non commune!
 Qui ruine le mal, establisset la vertu,
 Et fait que la raison commande à la Fortune.*

EPI T A P H E D E

NICOLAS EZELIN.

*MORTELS, guettez à vous : Nul homme ne sçait l'heure
 Qu'il luy conuient fortir hors de ceste demeure.
 Bien heureux qui bien vit pour faire belle fin:
 Bien heureux qui bien meurt. Nicolas Ezelin*

*Agé de soixante ans auoit franchi son âge,
Auecque le beau los de vertueux & sage,
Des vices ennemi, des vertus amateur,
Doux à ses compagnons, des Grands obseruateur,
Honoré des petits. Des veuves la retraite,
L'apuy des orfelins : de qui auoit soufrete,
L'amiable secours. Auecque ce beau los
Passe de ce trauail en l'éternel repos.*

*La veille de Noel ayant fait tout l'office
Que le bon Chrestien doit au diuin seruice :
Pu du celeste pain s'aprestoit au repas :
Sain le mal il reçoit qui le meine au trepas,
Ains au diuin repas. Son cors gist en la biere :
Son esprit vit aux cieux. Vne fille heritiere
Vnique de son nom, & de son renom beau,
Auec son cher époux luy donne ce tombeau.*

M A S C A R A D E

D'VNE SIBYLLE.

*SI Apollon jadis enamouré
De ma beauté, pour guerdon honorable,
Comme vn sablon mon âge venerable
D'ans en grand nombre a jadis honoré :
Si le deuin en Delyes adoré
M'a fait vn don d'vne voix veritable,
Ores ma voix plus que jamais valable
Chante vn deslin en ta gloire auéré.
Ie te voy ja bien loing du populaire,
Aux plus puiffans de la terre complaire,
Voire complaire au plus puiffant des Dieux.
Ie voy desia la flambante escarlate,
Qui sur ton chef son bel honneur éclatte,
Heureux Prelat, attendre encore mieux.*

DV PORTEMENT

ENVERS L'AMY.

*Si tu te cognois bien, tu te donneras garde
D'yfer enuers celuy d'une façon raillarde,
De qui tu fais l'amy. car comme il est certain
Que la femme d'honneur n'a rien de la putain:
Aussi le bon amy est du tout dissemblable
D'auecques le flateur & Plaisant variable.*

*Il est vn autre vice encores differant
De ce vice mauuais, vice encore plus grand:
Vne apresse sauuage & rude & mal tretienable,
Qui d'un menton razé se fét recommandable
Aucc des noires dents : tenant pour arresté,
Que c'est la vertu vraye & pure liberté.
Mais la vraye vertu entre les deux moyenne,
Il faut que tout le bon des deux pars elle tienne,
Et léffe le mauuais : le mal jamais ne faut
De venir par l'écceç, ou bien par le defaut.*

VVLCAN, PALLAS,

ERECTEE.

*LA nature ne peut faire
Ce que l'art assembler ouise:
Vn enfant sans mere,
Vn mary sans vne épouse.*

A M O U R Æ L E'.

*A M O U R ælé tu vis le foudre ælé,
Et de ton feu son feu tu as bruslé:
Prouant, Amour, que de ton feu tu peux
Fort sur tous feux brusler tous autres feux.*

D E C O T I N.

*Tu as l'ame autant contrefaiçæ,
Cotin, comme tu as le cors:
Car en la forme du dehors
Du dedans l'image est pourtraiçæ.*

D E L ' A M I T I E ' D ' A M O U R

E T D E S M U S E S.

*L E S Muses Sœurs Amour ne craignant pas
Bien que cruel, le suiuent pas à pas,
Et de cœur franc le cherissent: mais feignent
D'endoctriner, & mesme le dedaignent.
Qui veut chanter exempt de son flambeau,
Ou, qui se met à quelque chant nouveau,
D'amour ayant sa chere ame agitee,
Elles vers luy toutes d'une boutee
Preignent leur course. & temoing ie feray,
Aux yeux de tous que ce propos est vray.
Car si quelque homme ou quelque Dieu j'effaye
D'aller chanter, & ma langue begaye
Et ie ne puis chanter comme dauant.
Mais si d'Amour ie veu mettre en auant
Quelque ditier, vne chanson gentile
Incontinent de ma bouche distile.*

A V R O Y.

SIRE celuy qui le premier conçut
 L'art de marquer la voix par l'écriture,
 Ou fut vn Dieu luy-mefme de nature,
 Ou bien d'un Dieu ce present il reçut.
 Par ce bel art des humains la façon
 Jadis brutale, est aujourdhuy polie.
 Par ce bel art vne loy nous rallie
 Defous vn Roy d'une religion.
 Par ce bel art les actes valeureux
 Des plus grands Chefs jamais ne s'enuieillissent :
 Par ce bel art mille arts ne s'abolissent,
 Qui les humains font viure bien heureux.

A V S I E V R S A B A T I E R

COMMIS A L'ESPARGNE.

SABATIER, adieu liberté :
 L'an reuient, reuien à ta charge.
 Il faut resider arresté
 Sans courir au loïn ny au large.
 Tu t'es assez repatrié,
 Vien le coul sous le joug remettre,
 Pour tout vn an estre lié
 A conter payer & promettre.
 Quiconque l'epargne nomas,
 Tu ne sçauois nommer les choses :
 Car sous tel nom caché tu as
 Tout le rebours que ne proposes.
 En l'Epargne on n'epargne rien :
 Toute somme auant qu'on l'aporte,
 A desia tout prest le moyen,
 Par où vient qui soudain l'emporte.

*Qu'est-ce de l'or & de l'argent?
 Qui les theforise en est pale.
 Du Prince à donner diligent
 Viue la grace liberale.
 Viue mon Roy, qui liberal
 Ses beaux presents ne me refuse:
 Viuez ô noble sang Royal,
 Qui daignez honorer ma Muse.
 Vos noms louez on benira
 Mille & mille ans dedans mon liure.
 Vostre siecle heureux on dira,
 Quand viuoyent qui vous faisoient viure.
 Tu n'y mourras, ô SABATIER,
 Pour l'amitié particuliere,
 Dont tu gaignas le cœur entier
 De ma Muse à toy familiere.
 Pour auoir de nous merité
 Ce qui des noms prolonge l'âge,
 FITES & son integrité
 Reuiuront en plus d'une page.*

SUR LE PORTAIL DV

CHASTEAV DE SEDAN.

*MINERVE, qui a pris les chasteaux en sa garde,
 De sa douce faueur cette fortreffe garde:
 Aux bons Roys de la France hors de fausse traïson,
 La place conseruant, le maître, & la maison.
 O, Passant, Si tu hais le noble nom de France,
 Pour toy dans cette place il n'est point d'assurance.
 Si tu tiens son party en toute fermeté,
 Entre : tu y seras en paix & seureté.*

A M A D A M O I S E L L E

ESPERANCE DE LA CROIX.

BIEN que la mort à ton bien trop contraire
 T'ait en vn an donné plus d'vn malheur,
 T'otant celuy duquel tu estois seur :
 Ta chere mere, vne fille, & son frere :
 Retien tes pleurs, tes chauds soupirs fay taire :
 Donne relâche, ô Mere, à ta douleur.
 Tes yeux effuye, allege ton doux cœur :
 Mé quelque fin à ta plainte ordinaire.
 Les pleures-tu pource qu'ils sont là haut,
 Loin des malheurs de la vie mortelle,
 A qui des pleurs des viuans il ne chaut ?
 Les penfes-tu par larmes secourir ?
 Ne pleure plus : la loy de Dieu est telle.
 Soit tost, soit tard, nous viuons pour mourir.

A M O N S E I G N E V R L E

CARDINAL DE BOVRBON.

DE quel present plustost te pourroy-ie étrencr,
 Prelat noble vraiment d'ancienne noblesse :
 Mais bien plus noble encor pour celle gentillesse,
 Dont ta noble vertu vient ton chef couronner :
 Qui fait les étrangers, & les tiens s'étonner :
 Car à l'enny dans toy l'vne & l'autre se dresse
 Ta race & ta vertu, à qui sera maitresse,
 A qui des deux pourra plus d'honneur te donner ?

*Qu'ay-je bien pour t'offrir? sans en prendre grand' peine,
 Si je vouloy m'aider de la loy de l'étrene,
 De demande j'irøy t'affaillir le premier.
 Mais allant rondement de mon grè ie m'auance,
 Aujourdhuÿ que l'an neuf son retour recommence,
 Pour à toy me donnant du tout me dedier.*

M A S C A R A D E.

*M*AITRESSES, nous sommes en peines,
 Vous voyez nostre acoustrement,
 Si vous n'étez tant inhumaines
 Nous serions vestus autrement.
 Oflés-nous donques du tourment
 Où nous tient vostre rigueur fiere,
 Et nous prendrons habillement
 De plus conuenante maniere.

P O V R L A M E S M E.

*S*I nous étions, mes Damoiselles,
 Autant cruels que vous cruelles,
 Nous vous fouheterions nos peines,
 Sans vous desirer les auoir
 Nous voulons vous les faire voir,
 Esperans que serez humaines.

POUR LA MESME.

Si pour voir nos peines cruelles
 Vous en deueniez moins rebelles,
 Amour vous les face éprouuer :
 S'il le faisoit, quelque allegiance
 (Ou bien vaine est nostre esperance)
 Lors nous pourrions en vous trouver.

A IAN BRINON.

NE me demande plus, mon Brinon, nulle étreine,
 Que ma Muse souloit te donner tous les ans,
 De vers Grecs & Latins : Tous ces ébas plaisans
 On requerroit de moy d'une demande veine.
 La Muse tire à soy l'esperit franc de peine :
 Au mien elle refuse aujourdhuy ses presens,
 Pour mille trifles soins aux chansons mal-duifans,
 Que l'âge plus songeard apres la barbe ameine.
 Il est tems de pouruoir (me dit la pauueté,
 La palle pauureté me tirant par l'oreille)
 Pour se nourrir l'hyuer tandis qu'on a l'été.
 Quitte moy pour un tems & la Muse & l'Amour,
 Ton peu de bien ordonne & tu feras merueille
 De reprendre la Muse & l'Amour quelque jour.

LA ROYNE AV ROY HENRY.

*Si j'eusse u le pouoir ainsi que le courage
 De laisser icy bas ce terrestre fardeau,
 Et faire avecques vous ou pour vous le voyage,
 Qu'un chacun trouue laid, qui me semble si beau.
 Que mon heur seroit grand! mais puis que Dieu tout sage
 Refrenant mon desir, me defend le tombeau:
 Autant qu'il m'est permis, soit que ie viue ou meure,
 Je vous honoreray des larmes que ie pleure.*

E P I T A P H E D E B R E L A N D E.

*Dov vient que la terre est couuerte
 En cet endroit d'herbes méchantes,
 Veü que tout-autour elle est verte
 De bonnes herbes y naissantes?
 De Brelande icy enterree
 L'unique peste de nostre âge,
 Cette peste s'est engendree
 En ce seul endroit de l'herbage.
 Et selon que ie puis entendre,
 L'eliebore de la ceruelle,
 Du cœur la ceguë s'engendre,
 Et de la langue la morelle.*

ÉPITAPHE D'ANNE DE

MOMMORENCY CONNESTABLE.

CELVY qui a vécu huit dizaines d'annees,
 Qui a de son vivant huit batailles donnees,
 En la huitième est mort de huit playes mortelles.
 N'en trouués-vous que sept, faisant le conte d'elles,
 Et non pas huit du tout? Il reçut en son cors
 De l'ennemy cruel, sept playes par dehors:
 La huitième au dedans de regret il se fit,
 Quand sans vanger son Roy, mis à mort il se vit.

ANAGRAMME

DE MADELEINE DE BAIF.

VOSTRE nom est scant A DAME BIEN FIDELE,
 D'AME FIDELE A BIEN, qui hautement publie :
 BANDE FIDELE M'A, MA BANDE LE DEFIE
 L'ennemy qui nous fait guerre perpetuelle.
 C'est l'ennemy de Dieu, que l'ennemy j'appelle,
 Pour l'abatre & le veindre en Dieu ie me confie,
 Qui maugré ses efforts, en l'eternelle vie
 Me doit faire jouïr de la gloire eternelle.
 Là, j'auray le guerdon DINE D'AME FEABLE,
 Icy ie combattray tant que seray vivante,
 D'AME à Dieu BIEN FEALE, inuincible, immuable.
 La bande qui me suit, est des vertus la bande:
 L'ennemy qui me hait, est la troupe méchante
 Des rices & pechez : mais sur eux ie commande.

CONTRE VN MEDISANT.

CHACUN qui voit ta sotte medifance,
 Petit punais, me dit : Comment, Baif?
 Te sens-tu point comme il te pique au vif?
 Ne veux-tu pas en faire la vengeance?
 Mais j'en reçois si peu si peu d'offence,
 Que j'ay pitié de toy, pauvre chetif,
 Qui à ta honte as esté si hatif
 De m'attaquer par ton outrecuidance.
 Cent tels que toy me voudroyent terrasser,
 Pendus à moy, lesquels sans me lasser,
 Comme Guenons, ie porterois à l'aise.
 Mais s'ils esloyent punais comme tu es,
 Comme Lichas fut traité d'Hercules,
 Ie traitteroy cette bande punaise.

RONSARD, qui es autant amy de la Vertu,
 Comme vray ennemy de la mechanceté,
 Tu dis que ie deurois punir la fauffeté
 D'un qui cuide fouler mon honneur abbatu.
 Mon amy de cœur franc, que me conseilles-tu?
 Si quand il dit mon nom, il a toujours chanté
 En ay rt mon honneur : s'il en a detraqué,
 En ne me nommant point, ie n'en donne vn seflu.
 De si traistres médits aussi me ressentir,
 D'un qui dit bien deuant, en derriere médit,
 Ce seroit l'empescher d'un jour s'en repentir:
 Quand il reconoitra que j'en fay peu de cas:
 Quand tous sçauront que tout ce qu'un si méchant dit,
 Du moindre homme de bien le courroux ne vaut pas.

ALIS, ie te conoy vray amy sans feintise,
 Qui sçais avec l'amy aimer parfaitement,
 Qui sçais où l'amy hait, haïr mortellement,
 Ayant de mon honneur la vengeance entreprise.
 Ta bonne volonté, comme ie doyr, ie prise:
 Mais ie te veu prier ne penser seulement
 A me vouloir vanger, d'un qui si traitement
 M'outrageant, de soy-mesme a la vengeance prise:
 Alis, il ne vaut pas qu'un si homme de bien
 Pense qu'un si méchant (qui du tout ne vaut rien
 Qu'à brasser trahisons, nourrisson de l'enuie)
 Qu'un si méchant soit né! Tu luy fais plus d'honneur
 En tes vers le blâmant, que ce faux blasonneur,
 Par les siens n'en pourroit aquerir de sa vie.

 E P I T A P H E.

DE pensemens fautifs, ó soy mal-assuree!
 Cette Royne, bon Dieu, qui la paix embrassoit,
 Rien que toute allegresse en son cœur ne pensoit
 Pour orner de son fils l'alliance juree:
 Qui s'apretant joyeuse à la feste esperee
 Vn spectacle nouueau pour le peuple dresseoit,
 Desirant sa faueur: surprise elle receoit
 La playe de la mort, quand moins est desiree.
 O mort! que ne l'as-tu des ennuis deliuree,
 Lors que de toutes pars tant de troubles couroyent,
 La France forsenant de fureur enyuree.
 C'est le segret de Dieu, qui prouua sa constance
 Au combat des trauaux, qui son âme entouroyent,
 Dont ailleurs qu'en la terre estoit la recompense.

DES CŒURS DES SEIGNEURS

DE L'AVBEPINE,

PERE ET FILS, SECRETAIRES D'ESTAT.

O cœurs qui reposez en cette sepulture,
 Que vous estes heureux de n'auoir sentiment
 Du siecle où nous viuons en trauail & tourment,
 Engloutis & plongeꝝ en vice & forfaiture!
 Je vous beny d'auoir en vostre maison pure,
 Logé deux beaux esprits : doneꝝ d'entendement,
 Pour sçauoir traueser le monde saintement,
 Non tacheꝝ, non souilleꝝ ny de mal ny d'ordure.
 Aujourdhuy, beaux Esprits, au ciel vous receueꝝ
 Le pris qu'en bien viuant merité vous aueꝝ :
 Nous viuons où quasi c'est honte de bien viure.
 Que le bon DIEV touché de nos cris douloureux,
 Ou nous donne soudain vn âge plus heureux,
 Ou nous face plusloꝝ où vous estes vous suiure.

A MONSEIGNEVR

LE DVC D'ANIOV

FILS ET FRERE DE ROY.

ESTRE né fils de ROY, GRAND DVC victorieux,
 D'une si vertueuse & tant prudente MERE,
 Et d'un grand ROY de France estre le premier frere,
 C'est vn rare present de la faueur des cieux.
 Puis embrassant l'honneur & la foy des Aieux,
 Et maintenant les loix de sa Patrie chère,
 Pour son Frere treschér les rebelles deffère,
 Vous donne entre les DVCS vn rang tresglorieux.

*Au printems de vostre âge vne telle victoire,
 Contre l'ennemy fort & d'hommes & de cœur,
 Orne tant de vertus d'une excellente gloire.
 Mais de tant de milliers ayant jonché la terre,
 Vainqueur de l'Ennemy de vous estre vainqueur,
 Vous élue en honneur sur tous les Chefs de guerre.*

A MONSEIGNEUR LE

CARDINAL DE LORRAINE.

*GRAND Prelat, quand ie suis prest de me presenter
 Deuant vostre hauteſſe, & qu'à part moy ie pense
 Des Muses quel present ie pourrois inuenter,
 Que j'oſerois offrir deuant vostre excellence,
 I'ay peur, & non à tort, de vous mécontenter,
 Soit que ie pense en moy ma petite puissance,
 Soit qu'indiscretement venant à rechanter
 Ce qu'on vous a chanté vos oreilles j'offense.
 Quel homme de renom écriuant en langage
 Grec, Romain, ou François, ne vous a fait hommage
 Du mieux qu'il ſçache dire, honorant vos vertus?
 Cecy fait que ie crain vous donner des redites,
 Mais ie pren cœur voyant vos infinis merites:
 Car de la plus grand' part encore ils se font tus.*

A MONSEIGNEUR

LE DUC D'ALENCON.

*O FRANCOIS, noble ſang, qui viuant raporteꝝ
 Vostre ayeul, pere aimé de tout art & ſcience,
 Vostre beau nom conu nous porte vne aſſurance.
 Que prompt & liberal les lettres ſuporteꝝ.*

Mais la preuue & l'effét dont benin enhortez
 De vostre ayde & faueur nostre viue esperance,
 Enjoint que vos honneurs mettions en aparance,
 Vos honneurs jusqu'au ciel par les Muses portez.
 Ce sont elles par qui les siecles à venir
 Sçauront le beau lien qui trois Freres acorde,
 Pour veincueurs non-veincus par tout les maintenir.
 Princes, viuez amis : rejettez la discorde :
 Entre vous la rancueur ne puisse entreuenir :
 Comme vos ans croitront, croisse vostre concorde.

A L'ENVIEUX.

MAIS, Enuieux, quel plaisir
 Prens-tu d'ainsi me choisir,
 Qui suis trop petit Poëte,
 Sur qui l'Enuie se jette,
 Pour éclater de ta voix
 Les miserables abboys
 Encontre ma renommee,
 Qui s'en vient d'estre semee ?
 Va t'adresser à celui
 Qui se donne de l'ennuy,
 A fin qu'un chapeau d'ierre
 Sa fiere teste luy ferre,
 A celui dauant qui luit
 La chandelle toute nuit,
 Qui dès la prime rencontre
 De quelque docte a la montre,
 A celui qui studieux
 A meurdris ses sçauans yeux,
 Et qui en sa couleur palle
 Quelque grand sçauoir étalle.
 Quant à moy, ny chassieux
 De veiller ie n'ay les yeux,

*Que, ie jure, de ma vie,
 Quand ils en ont u l'enuie,
 Je n'ay fraudez du sommeil:
 Ny mon visage vermeil,
 Pour trop grande étude encore
 Deffét ne se decolore.*

*Laisse moy, ie ne fay rien,
 Petit sot, qui vaille bien
 Pour sa façon, qu'en la sorte
 Vn toy enuie luy porte.
 Di, Sottelet, qui t'emeut,
 Qu'est-ce qui faire te peut
 Enuieux sur quelque chose
 Que par plaisir ie compose?
 Mais cela qui contre moy
 Te fait enuieux, ie croy,
 C'est le peu de renommee
 Qui est ja de moy semee.
 Or si tu veux faire bien,
 Ou ne fay semblant de rien,
 Ou bien à la renommee
 Pren toy, qui déjà semee
 Parle en bonne part de moy,
 Et ne sonne mot de toy.*

EPITAPHE D'ANDRE' NAVGER.

*NON tous, Nauger, non tous nous ne mourons,
 Non non la mort n'emploie sa puissance
 Sur nous, Nauger, qui auons l'assurance
 Des vers par qui viuans nous demeurons.
 Tu vis encor quand nous rememorons
 Tes chans bien-faits : & toy, qui de la France
 Eus le tombeau, de Veniçe naissance,
 Mort mieux que vif viuans nous t'honorons.*

*Ronsard, & moy Baif, qui ta memoire
 Solenniſons, ce lorier, ce lierre,
 Ces fleurs, ce miel, ce lait, ce vin nouveau,
 Ronsard ſoigneux de ta viuante gloire,
 Moy ton Baif né de ta meſme terre,
 Avec nos fleurs donnons à ton tombeau.*

BRINON A SA SIDERE.

DU GREC DE DORAT.

*SIDERE, quand, face à face,
 En tes beautez, en ta grace,
 Admirable ie te vois,
 Adonc ma langue ſans voix
 Demeure eomme liee.
 Leure ſur leure preſſee,
 Adonques ie me tien coy
 De bout ſans dire pourquoy,
 Gelé comme de la glace,
 Sans qu'autre choſe ie face,
 Que ſicher en toy perſans
 Mes yeux, mon ame & mes ſens.
 Mais ce n'eſt rien de merueille,
 Si yâmé ie m'emerueille,
 Arreſtant ſur toy mes yeux,
 Comme d'une ſœur des Dieux,
 Non d'une femme mortelle,
 M'étonnant de façon telle,
 Que ie ne puis dire rien,
 Ny meſme ie ne puis bien
 Tant ſoit peu demy-decloſes
 Entrouuir mes leures cloſes.
 Mais bien que muet ſans voix,
 Bien que ſans parler ie ſois,*

*Pour cela moins, ô Sidere,
Deuot ie ne te reuere,
Que si à toy ie parlois.
Pour les hommes fert la voix
Enuers les hommes : mais l'ame
Enuers les Dieux qu'on reclame.*

A G V I L L A V M E D E G E N N E S .

GENNES, ois-tu pas la rage
Des vens par l'air forcenans,
Ne sens-tu pas que nostre âge,
Les ans legers amenans
Auec eux, pour la jeunesse
Laiissent l'oïsiue vieillesse?
La neige nous amonneste,
Blanchiffante par les chams,
Des Grifons, qui nostre teste
Blanchiront en peu de tems:
Voy dans la triste froidure
La mort de nostre verdure.
Ne prenons soin de la guerre,
Ny de ce que le Turc fait:
Soit qu'au ciel monte la terre,
Soit que pour nostre forfait
Le ciel deualant acable
Nostre race miserable,
Viions deliures de peine,
O Gennes, ne nous gennons
Trompez d'esperance vaine:
Mais ce viure demenons
Sans soin au jour la journee,
Peu soigneux de l'autre amee.

*Heureux celuy qui peut dire,
 Gennes, ie véquis hier,
 Et qui le passé martyre
 Peut gaiement oublier,
 Eteignant des soins la troupe
 Au vin qui flote en la coupe.
 Que le souper on apreste
 Sur tout riant d'un bon vin,
 Et pour ceindre nostre teste
 Qu'on ait le lorier diuin.
 Tahureau seul te demande
 En nostre petite bande:
 Qui de sa guiterre douce
 Tous nos soucis charmera,
 Quand des fredons de son pouffe
 Les cordes il touchera,
 Dessous sa gaie cadance
 Reglant nostre libre dance.
 Mais puis que selon Mimmerme,
 Les hommes n'ont nul plaisir
 Sans l'amour, comme l'affirme
 Horace, il te faut choisir
 La jeune garce égaree,
 Dont ta table soit parée.
 Mais mon Tahureau j'aïse,
 Qui sa guiterre detand,
 Et fondant en mignardise
 Tout à sa Marie entand,
 Qui nous l'oste, & se l'assure
 Etreint d'une foy parjure.
 Je le voy comme il la baise,
 Je voy leurs langues luitter,
 Je les voy se pâmer d'aïse,
 Je les voy s'entrirriter,
 A qui de plus grand' delice
 Fera que l'autre perisse.
 Mais donne à Panjas Charlotte,
 Qui par sus toutes luy rit :*

*Tout frissonneux il tremblote,
 Luy donnant tout son esprit
 Pour moy la premiere donne,
 Car toute garce m'est bonne.
 Soit qu'elle ait blanche la face,
 Ou soit qu'elle ait brun le teint,
 S'elle a tant soit peu de grace
 D'un trait d'œil elle m'ateint,
 Ou soit qu'elle soit gracete,
 Ou soit qu'elle soit grailete.
 Fai seulement qu'on apreſte
 Le lit flairant de ſenteurs,
 Et tu verras quelle feſte
 Nous ferons à ces douceurs,
 Dont la mignarde Deeffe
 Flatte la tendre jeunefſe.*

V O E V.

*TANDIS que Boyuin ut à ſoy
 Le vaillant d'un liard d'alloy,
 Pour auoir du vin dequoy boire,
 Il a touſiours gagné la gloire
 Sur tous les meilleurs biberons :
 Et n'y épargnoit éperons,
 Comme harencs, jambons, ſauciſſes,
 Ceruelas, formages, épices,
 Breſil, & porc, & beuf fumé,
 Pour ſ'alterer au vin aimé :
 Auquel il a fait telle guerre,
 Que rien, ſinon ce freſle verre,
 Aujourdhuy reſter ne ſe veoit
 De tous les grans biens qu'il auoit.
 Boyuin ce verre te dedie,
 O Dieu Bacchus, & ſi te prie*

*Le recevoir autant à gré,
 Qu'il t'est de bon cœur consacré.
 Si rien dedans il ne te donne,
 O Dieu Bacchus, ne t'en étonne :
 Il ne te donne que cela,
 Et te donne tout ce qu'il a.*

DE GRESSIN.

*Tu veux, Gressin, que ie t'admire
 Pour ton grand cœur & braue dire,
 De quoy tu meprises la mort
 Et dedaignes tout son effort :
 Toy Gressin qui n'as jamais braiße
 Au foyer, toy que la punaiße
 Et l'iregne peut dedaigner,
 Qu'un rat ne veut accompagner :
 Toy qui n'as ne plat, n'escuelle,
 Ny terrine, ni pot, ny selle :
 Toy qui n'as vn demy landier,
 Et pas vne seule culier.
 Mais toy Gressin, qui as vn pere
 Auecques vne belle mere,
 De qui les dents longues de faim
 Macheroyent vn caillou de pain.*

*Vrayment ce t'est vne grand joye
 De mener ceste vie coye
 Auec ton pere, & le foulas
 De ton pere, deux eschalias
 Reuestus de vieilles pieçailles
 Des beaux haillons que tu leur bailles,
 Qui semblent estre faits si beaux
 Pour espouuenter les oyseaux.*

*Vrayment, Gressin, ie ne m'estonne
 De quoy vostre concorde bonne*

Vous fait estimer bien heureux.
 Vous estes sains & vigoureux :
 Vostre estomach tresbien digere
 Ce que mangez en bonne chere.
 Qui plus est vous ne craignez rien,
 Ny la perte de vostre bien,
 Ny le feu, ny l'eau, ny l'orage,
 Ny quelque perilleux naufrage,
 Ny vous ne craignez, beaux amis,
 Le sac que font les ennemis.
 Vous ne craignez ny pilleries,
 Ny meurdres, ny briganderies,
 Ny vous ne craignez la poison,
 Ny nulle pire trahison :
 Mais & de faim & de froidure,
 Mais & de soif & de hallure,
 Vous auez vos trois cors vous trois
 Bien plus secs que le plus sec bois,
 Et que corne, & si quelque chose
 Plus seche que corne on propose.

Pourquoi ne serois-tu heureux,
 Si sain vioge vigoureux ?
 Nette de crachat est ta bouche,
 Et jamais ton nez ne se mouche,
 De sueur tu n'es tourmenté.
 Mais outre ceste netteté
 Il faut encore que ie mette
 Vne netteté bien plus nette,
 C'est que ton cul, mon Gressinet,
 Est plus qu'une saliere net :
 Car, Gressinet, tant qu'un an dure
 Tu n'en fais pas dix fois ordure.
 Car, Gressinet, en douze mois
 Tu n'en fais ordure dix fois :
 Encore ce sont crotelettes
 Bien plus dures que fuelettes,
 Et tes dois tu n'en fallirois
 Si dans tes mains tu les virois.

*Doncques vn tel heur ne mesprise :
Mais rom, Gressin, ton entreprise
De mourir, & vy vigoureux,
Car Gressin tu es trop heureux.*

LES LYCAMPIDES.

*OR nous jurons par les mains grandes
Du Roy des infernales bandes :
Nous jurons par la saincteté
De leur Royne, qu'en chasteté
Jusqu'aujourdhuy vrayment pucelles
Dessous terre nous sommes telles.
Mais qu'Archiloc trop enflammé
A vilainement difamé
Nostre honneur, en ses chansons pleines
Contre nous d'injures vileines,
Honnissant nostre chasteté,
D'vn vers par vengeance jetté :
Employant ses chansons malines
Non à louer les choses dines :
Mais à noircir, faux blasonneur,
Des filles le pudic honneur.*

*O vous pucelles de Parnasse,
Comme meistes vous tant de grace
Aux iambes injurieux
D'vn Poëte à tort furieux
Contre nous comme vous pucelles ?
Mais s'il nous cognoissoit bien telles
Qu'il nous crie estre en ses écriis,
Pourquoy de nostre amour épris,
(Si nous étions comme il raconte
Vilaines paillardes sans honte)
Vouloit-il dauant son courroux,
Se marier avecque nous ?*

D'ARCHILOC.

CERBER ton triple chef moins que dauant sommeille,
 Nul de tes yeux ne cligne, apres ta porte veille :
 Aujourdhuy qu'Archiloc ayant quité le jour,
 Est habitant nouveau de vostre noir sejour.
 S'il a bien peu forcer les filles de Lycambe
 D'abandonner le jour par son meurdrier iambe,
 Il fera bien quitter le tenebreux sejour
 Aux ames de là-bas pour remonter au jour.

A LA ROYNE

MERE DV ROY.

O ROYNE de vertu, si depuis dix annees,
 Des le tems que l'espoir de venir à bon port,
 Desous vostre faueur, flate le deconfort
 De mes Muses, hélas, tousiours mal guerdonnees :
 Si vous estes l'appuy de ces Muses mal nees
 Sous vn mauuais destin, par vn destin plus fort
 Renuersez leur malheur desous vostre suport,
 Faisant filer pour moy meilleures destinees.
 Ainsi le clair soleil recourant sa carrière,
 En ce monde abité de sa grande lumiere
 Ne voye rien plus beau ny meilleur que la France :
 Vous voye prosperer & vous & vostre race :
 Voye entre vos enfans vnion paix & grace :
 Enuers vous de leur part amour & reuerence.

A LA ROYNE DE NAVARRE

DAVANT QV'ELLE FVST MARIEE.

*RARE fleur de beauté, riche perle d'honneur,
 De Rois & de grands Ducs Fille & sœur honoree,
 Qui de Princes & Rois alemiy desiree,
 D'un seul Roy bien choisi dois estre le bon heur :
 Et bon heur des François par celeste faueur,
 Qui plante dans vos cœurs la concorde assuree :
 Mais la France tousiours lon a vu decoree
 D'une de ce beau nom d'honneur & de valeur.
 Marguerite a vescu Sœur de François, la Tante
 De Henri, nos bons Roys : Des Muses le suport.
 La Sœur du bon HENRI MARGVERITE est viuante,
 Que le Piémont retient & la France desire :
 Mais vous du mesme nom luy donnez reconfort,
 Luy faisant voir en vous mesmes vertus reluire.*

A V ROY.

*SIRE, Auguste jadis grand monarque & puissant,
 A qui vous ne cedeꝝ de grandeur de courage,
 Souloit tendre la main avec un doux visage
 Aux dons que luy offroit son peuple obeïssant :
 Et prenant du petit le plus petit present,
 Aussi bien que de ceux qui donnoyent dauantage,
 Du bon cœur du suget aimoit le temoignage,
 Non pas en la valeur de son don se plaissant.
 Ainsi fauorisez de vostre humble Poète,
 Qui vous donne ses vers, & tout bien vous souhète,
 Sinon l'etréne au moins le souhet de son cœur.
 Vous auez prou de biens. Dieu doint longue duree,
 Et pour en bien jouir longue paix assuree :
 Le Rebelle veincu vous sente le vainqueur.*

A MONSEIGNEUR

LE DUC D'ANJOU.

*A vous Grand Duc d'Anjou pãis de mes ayeux,
 Fils & Frere de Roy, En qui tout bien abonde,
 Quel don puis-ie donner qui n'ay rien en ce monde,
 Qui vaille rencontrer grace dauant vos yeux?*
*A vous heureux Guerrier sage & victorieux,
 De qui le beau renom remplist la terre & l'onde,
 Le don le mieux séant, si mon pouuoir ie sonde,
 Sont mes vers, qui bruiront vos beaux faits glorieux.*
*Mais, ó Bon Duc, ie crein que par mon humble stile
 L'amoindrisse l'honneur de vos hautes vertus:
 A chanter hautement toute voix n'est abile.*
*Si vostre ayde vne fois me console & reforçe,
 Les mieux chantans seront de mon chant combatus,
 Vostre faueur doublant & mon cœur & ma force.*

A MONSIEUR DE SAVVE

SECRETAIRE D'ESTAT.

*FISES, en qui l'honneur choisit sa demeurance,
 La vertu sa retraite, O que ie voudroy bien
 Voir les bons, honorez par ce nouueau moyen,
 Recueillir quelque fruit de si belle ordonnance!*
*Naguere tous les biens sans nulle pouruoyance
 Souloyent estre élargis. Souuent les gents de bien,
 Qui mieux en meritoient, moins heureux n'auoyent rien:
 Et qui moins le valoit en auoit abondance.*
*La mere de mon Roy, qui en tout se propose
 D'éleuer le vray bien sur le vice abatu,
 Pourfuit qu'aucque choix de tous biens on dispose.*
*O sagesse admirable, & mode non commune
 Qui ruine le mal, établist la vertu,
 Faisant que la raison commande à la fortune.*

S V R L A D E V I S E

DES HUGVENOTS.

Victoire entiere.

Paix assuree.

Mort honneste.

P A V V R E S *hommes perdus, pleins de vaines fallaces,*
Qui portiez à vos couls vostre dicton de mort :
Qui trop outreuidez contre Dieu le plus fort,
Et le Roy & les siens vomissiez vos menaces :
Vos cares que haussiez, aujourdhuy portez basses.
En vos desseins rompus ressentiez vostre tort.
Dieu viuant & vainqueur au Roy donne confort :
Le preserve & les siens de vos soles audaces.
Vos fouhets & desirs de poussiere & de verre,
Sont épanus au vent, sont cassezz contre terre,
Sous le foudre élançé d'un tourbillon diuin.
Viuaus vous n'eufles onc, ny l'entiere victoire
Ny la paix assuree : & perdans vostre gloire
N'aucz honefte mort : mais trop honteuse fin.

P R E S A G E H I E R O G L I F E .

V N *pacifique Roy sous la faueur des cieus,*
Ayant d'Auguste l'heur gouvernera la terre,
Par les arts & moyens & de paix & de guerre,
D'un foudroyant courroux creua il les vicieux.
Il chasse la fureur des superstitieux :
Ramene le bon tems qui les chastre & reserre :
De vraye pieté la Barbarie aterre
Par justice qui suit l'augure gracieux.

*Et demeuré vainqueur d'une victoire heureuse
 En libre seureté de la paix plantureuse
 Commerces & chemins aux peuples ouurira.
 Aux siens élargira par sage pouruoyance
 En repos assuré de tous biens abondance.
 DIEU fin & chef de tout par vœu remercira.*

DE BAVIN.

*BAVIN qui ne veoit guiere cler
 N'a point de la clarté de l'ær
 Lors qu'il fait beau la jouïssance.
 Du verd gay la reïouïssance
 N'est pour luy. Les prez fleuriffans
 Des herbes s'épanouiffans,
 Au renouueau ne luy agreent :
 Les chams dorez ne le recreent
 Alors que plus blonde Ceres
 Fait herissonner ses forests.
 Il a belles tapifferies,
 Il a fort rares pierreries,
 Riches meubles en sa maison,
 Des pieces d'or à grand' foison,
 Des plus exquises pourtraitures
 En images & en peintures.*

*Tous ces meubles, & ces joyaux
 Sont luisans, sont vernis, sont beaux :
 Sa femme est tant laide & vileine
 Et si hideuse à veoir, qu'à peine
 (Ce croy-ie) la mesme laideur
 Ne te feroit plus grand hideur.*

*Or malheureux en mille choses
 Dont ses prunelles sont forcloses,
 Bauin est heureux en vn point :
 C'est que sa femme il ne voit point.*

D E B E N E S T.

QVI t'a donné conseil, *Beneft,*
D'enaçiller ton adultere?
Badin mary, par là ce n'est,
Que coupaut il t'en fouloit faire.
Pauvre sot, tu n'y gagnes rien,
Ta femme n'y perd nullement :
Toujours son paillard aufsi bien
A de quoy faire le payment.

D E M A R M O T.

S E R René m'auoit donné
Vn buffotin de fiuete :
Quand Marmot l'ut alené,
Merde fine elle s'est faite.

A C H A R L O T E.

C'EST à faire aux mal aprifes
N'estre point d'amour éprifes,
Et ne se faire valoir :
Et creindre tant d'une mere
La langue & l'œil trop feuere,
Qu'on se mette à nonchaloir.
Le mignon de Cytheree
T'a Charlote enamouree,
Et t'a fait jetter bien loin
Ton fil ta foye & ta laine.
Tu as la poitrine pleine,
Pleine d'un bien autre soïn :

EPI TAPHE DE B A T I E R.

BATIER repose icy, non fait : on ne peut dire
 Reposer d'un qui fut des plus mechans le pire.
 Son cors, ains sa charogne, y prend sa pourriture,
 Qui donne à maint serpent naissance & nourriture,
 Comme chaque partie avoit propre semance
 Pour couver des serpents la venimeuse enjance.

De ses deux yeux hideux deux basilics naquirent,
 Cent scorpions couvrez de la langue se firent,
 Un crapaut de son cœur, un lezard de son foye,
 Un roux aspic nassant dans ses poumons tournoye,
 Dans sa rate un auvain : sa puante ceruelle
 Produit cent couleureaux. Dans ses os sa mouelle
 Groulle de chenilleaux : de ses infetes veines,
 Qui d'un noir sang caillé croupissoyent toutes pleines,
 Et de ses nerfs pourris, mille serpents qui nassent,
 De sa mesme charogne engendrez se repeissent.
 Dedans un loutarou son ame condee,
 Par ce monde acomplisl sa peine destinee.
 Le jour en quelque creus il se cache sous terre
 Haïssant la lumiere : & toute la nuit erre
 S'arrestant aux carfours. Là de longues hullees,
 Il fait hideusement retentir les valees.
 Il crie par trois fois. Les matins s'en effroyent,
 Et repondant aux cris de toutes pars aboyent.
 Batier en ces hauts cris faisant sa penitance,
 Auertit les humains de fuir la mechance.
 Nul n'ait compassion de Batier. Que personne
 N'ait pitié de son mal : car Dieu juste l'ordonne.

A PIERRE LE BRVN

DIT LA MOTTE.

DE MARIE.

LE BRVN, tu la cognois la brune,
 La brune au cors gent : elle est vne
 De celles qui le talon court,
 Et qui ont le fessier trop lourd,
 Dont le pois tirant contrebas
 A l'aise ne leur permet pas
 D'estre sur piés. Quoy qu'on m'en dise,
 Trop sa mouuante mignardise
 Sent ce qu'elle est : & trop lassines
 Me semblent ses œillades viues.
 Par trop folâtre est son maintien :
 La preudefemme ne peut bien
 Contrefaire naïuement
 Un si débordé mouuement :
 Bien que la garse pratiquée
 Peut contrefaire la sucrée.
 Mais quoy? veux-tu que ie te die
 Ce que ie pense de Marie?
 Ce qu'elle fét luy sied trop bien,
 Pour me sembler femme de bien.

A V SEIGNEVR

L. DV FAVR.

PUIS que tu vas de ta douce merueille
 Rair le bal des Garomnides Sœurs,
 Qui suit, quittant la cueillette des fleurs,
 Ton miel plus doux que l'œuure de l'abeille :

*Puis que, du Faur, ton retour s'apareille,
 Nous n'orrons plus tes musiques douceurs,
 Plus de ton lut les doux sous rauiffeurs
 N'enucleront nos esprits par l'oreille.
 Mais quelque part que faces ton séjour
 Ne m'oublis pas, mais de toy chacun jour
 Soit en bon lieu nostre amitié nommée
 Aussi souuent, comme en plaisant émoi
 Par les deuis de Claudin & de moy,
 Se redira ta sainte renommée.*

DE BERTRAND BERGER

DE MONTANBEUF.

*ET quoy, Muse, es tu dernière
 A te monstrer en lumière
 Pour honorer ton Berger?
 Si Berger tu oses dire
 Celui, qui laissant le rire
 Poursuit un vers non léger:
 Celui qui alécart laisse
 Le chemin que tient la presse,
 S'en frayant un tout nouveau
 En sa douce fantaisie,
 Aux chants d'une poésie
 Inuentée en son cerueau.
 Celui qui n'a en écharpe
 Ne lut, ne sifflre, ny harpe:
 A qui le Dieu des estours
 Donne la tonante rage
 Dont il enfle le courage
 Des souldars par ses tabours.
 Lors que son chant magnanime
 D'un vers resonnant anime
 Le plus endormy souldart,
 Et que hautement il tonne*

Et boulleuerse & canonne
 D'vn fort l'ébranlé rampart.
 Lors que belliqueux poëte
 Il fait bondir sa trompette,
 De telle aléne qu'il faut :
 Representant les alarmes
 Et le claquetis des armes
 Qu'on oit au choc de l'affaut.
 Toutefois le dieu qui prise
 Tes vers, & te fauorise
 Dieu de guerre & dieu de paix,
 A l'vne & à l'autre adestre
 Ainsi que luy t'a fait estre,
 Toy qui de son miel te pais.
 Bien que par fois tu bedonnes,
 Et bien que par fois tu tonnes
 De Mars les troubles diuers,
 Du tout la paix tu ne laisses,
 Mais quelque fois tu t'abaiesses
 Jusqu'à l'orner de tes vers.
 Est-il son que tu n'exprimes
 Dans le naïf de tes rimes,
 Soit le tintin des oyseaux,
 Soit des cousteaux l'armonie
 Que le cuisinier manie,
 Soit les horlogins apeaux,
 Soit le triquetrac encores?
 Triquetracant vn vers ores,
 Ores le carillonant,
 L'achigigotant de forte,
 Le tintant, ou de main forte
 Au bedon le bedonant.
 Mais sus chante, ô Muse douce,
 Vne chanson qui se pouffe
 Jusqu'à la posterité,
 A fin qu'on ne la deçoie,
 Et ce poëte reçoie
 L'honneur qu'il a merité.

*Sus done à Berger ce metre
 Tel que tu peux pour le mettre
 Au premier front de ses vers,
 Temoing de la douceur belle
 Qui doucement l'emmielle
 En sa vieillesse aux ans vers.
 Quiconq te dira la mode
 Par qui le vieil Esiode,
 Fut poëte à son reueil,
 Croy-le croy-le ô suiuant âge :
 Ce Berger fait dauantage
 Sans vn Ascrien sommeil.*

D'VN CONTREFAIT.

*IL n'est aisé d'un esprit contrefaire,
 Mais bien un cors : en toy tout le contraire.
 Car la nature en ton cors contrefait
 De ton esprit le vray portrait a fait :
 Mais la laideur de ton hideux visage,
 Et de ton cors le contrefait brouillage,
 Quel sçauant peintre au naïf depeindroit,
 Quand seulement le voir il ne voudroit?*

DEVIS.

*DIEU te gard fille? Et à vous. Qui est celle
 Qu'ainsi tu suis? Qu'en auez vous que faire?
 Si ay vrayment. C'est ma maistresse qu'elle.
 Auray ie bien ce que d'elle j'espere?
 Possible ouy : mais quelle est vostre affaire?
 Le veux entrer. Portez vous quelque chose?
 Le bel écu. C'est assez, laissez faire,
 La ne craignez trouver sa porte close.*

LA MAISON DE BRVIT.

IL est vn certain lieu dans le milieu du monde
 Entre les cieus, la terre, & la plaine de l'onde,
 Confin des trois manoirs : là où tout ce qu'on fait,
 Quelque loin que puisse estre, & se voit & se sçait :
 Et tout ce que lon dit, vitement à merueilles
 Rapporté, vient entrer dans les creuses oreilles.
 BRVIT se heberge icy : quand il s'habitu
 Sur le plus haut cartier son palais situa :
 Et le faisant bastir voulut qu'en toutes sortes
 Par tout il fust declos sans fenestres ny portes,
 Entrelaiſſant expres vn milier de pertuis.

Lon treuve la demeure ouuerte jours & nuits :
 Toute d'airein tintant elle retentit toute,
 Redouble les propos, reedit ce qu'elle écoute :
 Nul repos n'est leans, silence n'y est pas,
 Ny le criment aussi, mais vn murmure bas,
 Comme celuy qu'on sent partir de la marine,
 Quand on est loin du bord : où le gronder qui fine
 Le tonnerre bruyant, quand Iupiter tonnait
 Met aux nuages noirs l'orage marmonant.
 Vne grand' foule épesse en la cour se pourmene :
 Là toujours va & vient vne commune veine,
 Et là mille faux-bruits saboulent vagabons,
 Parmi les veritez comtes mauuais & bons.
 Aucuns les nouveautez aux oreilles apportent,
 Autres ce qu'ont ouy à des autres rapportent.
 La mensonge tandis va toujours en montant,
 Quand le dernier ajouste au premier racontant.
 Là la nice creance, là l'abus temeraire,
 Là est la fole joie, & la creinte legere,
 Et l'émeute soudaine, & maint sacoutement,
 Qui sans aueu certain s'épand subitement.
 BRVIT sçait qu'on fait és cieus, & que c'est qu'on apreste
 Dessus la grande mer, & de tout il s'enqueste

*Ce qu'on brasse en la terre : Il entend & voit tout
Ce que par tout le monde est fait de bout en bout.*

DE DIOGENE LE CHIEN.

DV LATIN DE IAN DORAT.

*QV'AY-IE plus de Lais à faire
Ou du godet que porte en vain,
Quand les devoirs ma seule main
De l'un & l'autre peut parfaire?
Si la soif mes venes altere
Pour chasser tout le mal au loing,
Ma main amiable au besoing
Des deux l'office pourra faire.*

DV MESME.

*Si tu viens m'aboier, Cerbere,
Fay de moy te chasser bien :
Mais si tu aimes mieux te taire,
A toy chien ie veux estre chien.*

DE VATOT.

*PLVS matin que l'aube ne point,
Tout bon Vato!, tu ne fais point
D'être debout pour tes parties,
Après leurs pieces que tu tries,
Veillant soigneusement pour eux,
Qui tremblent à ton huis poreux,
Attendans dernière sentence :
Et tu fais telle diligence,*

*Qu'ils te disent (pour ton état)
 Être homme de bien d'Auocat:
 Mais veu que tu rens si contentes
 Toutes personnes attendentes,
 Et veu que te donnes l'ennuy
 De faire l'affaire d'autruy,
 C'est grand cas que ton propre affaire
 Autruy pour toy tu laisses faire.*

DE FALAR TYRAN.

*FALAR Roy d'Aragant remply de felonnie,
 Exerça sans mercy jadis sa tyrannie
 Sur ses pauvres sujets, par tourmens inuentez,
 Les faisant bourreler fierement tourmentez.
 Or le fondeur Peril, de soy peu pitoyable,
 Pensant faire au tyran vn present agreable,
 Forge vn Toreau d'airein pour vn nouveau tourment,
 Où le criminel clos, d'vn beuf le muglement
 Formeroit de son cry, sentant la flame éprise.
 Falar voyant ce don, d'vne juste entreprise,
 Fait sous l'airein muglant vn brasier alumer,
 Et dedans pour l'essay l'ouurier mesme enfermer,
 Ainsi qu'il meritoit faisant mourir le feuure,
 Mugissant comme vn beuf, dans son cruel chefdeure.
 Apres tant d'innocens meurdres injustement,
 Falar contre Peril fut juste seulement.*

DE GILON.

*GILON se vante qu'à credit
 Ne le fit ouques à personne:
 Je croy bien, nul n'y contredit:
 Fait-on à credit quand on donne?*

DE IAQVES COLIN.

IAQVES Colin malade auoit couché
 Bien quinze jours de fieure continuë :
 Et pour auoir aux femmes trop touché
 Au bon Abbé la fieure estoit venuë.
 Il se souuient du commun qui nous dit,
 Prenez du poil du chien qui vous mordit.
 Sa garde il prend toute vieille édentee
 Au fau du cors : sur le lit l'a jettee :
 Luy fait le coup chaud & couuert & roide :
 Sa fieure chaude en celle vieille froide
 Il perd tresbien. Quoy? cette garison
 Vous semble étrange? & qu'eust-il peu mieux faire,
 Que des docteurs ensuyuant la raison,
 Garir le chaud par le froid son contraire?

A COQUIER.

Si ie te fay quelque requeste,
 Et que la chose te soit prestee,
 Le premier est de la fournir :
 Ou, si tu ne la peux tenir,
 Le second est sans que m'amuses,
 Que tout à plat tu la refuses.
 Tayme bien celuy-là, Coquier,
 Qui fait cela que ie requier :
 Et ne hay pas celuy qui nie,
 Coquier, ce dequoy ie le prie :
 Mais ie hay celuy qui promet,
 Et remet, promet & remet.

DE GOURMIER.

*Tu ne donnes de ton vivant,
 Mais apres ta mort, bien souuent
 Mainte promesse tu as faite:
 Tu dois, Gourmier, si tu n'es sot,
 Sans que pas vn t'en die mot,
 Deuiner ce qu'on te souhaite.*

D'ANNE.

*ANNE, quelque part que tu ailles,
 Toufiours apres toy tu trainailles
 Vne meute de chiens, & grans
 Et petis : toufiours tu les prens
 Entre tes bras, & les careffes,
 Et deuant les gens ne les laiffes,
 Et les appelles tes mignons,
 Les ayant toufiours compagnons.
 Mais si les gens on perd de vuë,
 Aussi tost abas on les ruë:
 Et lon peut aisément juger,
 Que ne leurs dommes que manger,
 Car les os leur persent la peau:
 Anne, cela n'est guere beau.*

*Anne, tu n'aymes pas tes chiens,
 Puis qu'autre conte tu n'en tiens:
 Tu ne les aymes, n'aymas onques.
 Mais pourquoy les menes-tu donques
 Entre les gens? le plus souuent
 Ton ponent ne retient son vent:
 Le plus souuent d'entre tes fesses
 Maugré toy s'échapent les vesses,
 Et les chiens lors te font besoing:
 Car si quelcun se tirant loing*

*Serre le nés, tourne la teste,
Prenant sur eux excuse honeste,
Les tenant le fort tu remets
Sur tes chiens, qui n'en peuvent mets.*

DE MARMOT.

*MARMOT, l'aléne que tu tires
Est si puante horriblement,
Que je fay douteux jugement
Si tu vesses ou tu respïres.*

DV MESME MARMOT.

*Ton cul, Marmot, & ta bouche mal-feine,
Si i'ay bon nés, ont vne mesme aîne,
(Miracle grand) voire qui pourroit bien
Faire douter vn grand Fysicien.
Mais ie te pry, Marmot, par écrit couche,
Lequel des deux est le cul ou la bouche:
Car en petant si tu parles par fois,
Ie ne conoy ton pet d'auec ta voix:
Ie ne sçay pas au vray si Marmot tire
Du bas, ou bien si d'enhaut il respïre,
Veu que l'aléne & du haut & du bas
A mesme flair, & ne differe pas.*

*Mais qui l'a fait tout à coup cet échange,
Marmot, du haut & du bas, tant étrange?
Voy? qui l'a mis le cul en cet endroit,
Auquel poser la bouche deuroit?
(O grand' merueille à qui de toy s'aprouche!)
Punais Marmot par ta punaïse bouche
Tu vas petant, & tu n'en parles pas,
Mais au rebours tu parles par le bas.*

DE SON AMOUR

ENVERS CATIN.

QUI le croiroit? vne mesme
 Je hay chétif, & si l'ayme:
 Catin, comme se peut faire
 Vne chose tant contraire?
 Je ne sçay, mais ie le sens
 Eperdu de tous mes sens.
 J'ayme ta beauté naïue,
 J'ayme cette couleur viue,
 A qui pale s'apareille
 La rose la plus vermeille:
 J'ayme ce ferme enbonpoint:
 Mais, Catin, ie n'ayme point
 Ta fierté ny ta rudesse:
 Je n'ayme point ta finesse,
 Qui au dépourueu m'enuolle
 Hors de moy mon ame fole:
 Qui me fait tien, & n'a soin
 De moy à mon grand besoin.
 Tu me sçais par belle amorce,
 Tu me sçais par douce force
 Attirer dans ta cordelle:
 Mais, ô trop fierement belle,
 Apres que tu me tiens pris
 Soudain tu m'as en mépris.
 Non ta grace ie n'accuse,
 Non, Catin, ie ne refuse
 D'estre tien: sous ton empire
 Viure & mourir ie desire,
 Sur tout me plaiſt ta prison:
 Mais, Catin, c'est bien raison,
 Apres que par belle amorce,
 Apres que par douce force,

*Dans l'amoureuse cordelle
 Tu m'as tiré, fiere-belle,
 Qu'en fin de l'amoureux don
 Je reçoive le guerdon.
 Aumoins si dedans mon ame
 Tu as mise cette flamme,
 Si dans mon ame surprise
 Tu as cette amour éprise,
 Au moins de quelque douceur
 Pay' mon amoureuse ardeur.
 Quoy? Catin, tu ne tiens conte
 Du mal qui tousiours surmonte
 Dedans moy? ton œil s'égayé
 A voir empirer ma playe,
 Playe que ta belle main
 Fit dedans mon cœur mal fain?
 O cruauté par trop belle!
 O beauté par trop cruelle!
 Qui me forces qu'une mesme
 Je hay chetif, & si l'aime:
 Cesse de plus m'enflamer,
 Ou commence de m'aimer.*

S V R L A M E D E E

DE LA PERVSE.

*E T qu'est-ce que de nous, si apres nostre vie,
 Quand le triste tombeau couvre & cache nos cors,
 Les hommes surviuans de nous ne font recors?
 Si d'un beau souuenir nostre mort n'est suiuite?
 Bien que ie blâme fort la trop auengle enuie
 De se faire fameux s'otant d'entre les mors
 Effacez de l'oubly, qu'eut Diodore lors
 Que le Temple il brusta de Diane Ephefie:*

*Peruse, avec ton cors ton nom étoit caché
 En vn mesme cercueil, mais Bouchet ut pitié
 De te voir obscurcir avecque ta memoire :
 Bouchet par ta Medee a ton nom arraché
 De la fosse oublieuse : & sans son amitié
 A grand peine eusses-tu jamais u telle gloire.*

GRIFE D'VN CHIFRE.

*Fais vn cerne bien rond : dessus mene bien droit
 Vne ligne en longueur, qui des deux bouts égale
 Du cerne les deux flans : puis commence alendroit
 Où le cerne elle touche, vne autre qui deuale
 Contre bas pourfendant le cerne en deux demis,
 Et la mene plus outre aussi loin que l'espace
 Du cerne peut monter : là, le bout en soit mis.
 Puis commençant du point où le cerne elle passe,
 Sur ce qui sort dehors contourne vn demy rond,
 Et ce du costé droit : puis à la gauche tire,
 Du point où elle joint l'autre ligne & le rond,
 Vne autre à elle égale : & la fin faut élire
 Tout droit dessous le bout de la ligne d'enhaut.
 Qui peindra bien cecy, de ma plus chere amie
 Et de moy trouuera la marque (s'il ne faut)
 Des lettres de nos noms, qui les premieres lie.*

DV CONTENTEMENT.

*Qu'vn autre se trauaille affimé de richesse,
 A fin que par monceaux les pieces d'or il trie :
 Qu'vn autre vsant ses ans en vaine idolatrie
 Aux seigneurs, Dieux du monde, au talon face presse :*

*Mais qu'une pauvreté suportable me laisse
 En paisible loisir couler ma douce vie,
 Et toujours un beau feu dans le foyer me rie,
 Et jamais le bon vin en ma caue ne cesse,
 Et que le doux lien d'une maitresse chiere
 Des plus facheuses nuits la longueur acourcisse,
 Et des plus troubles jours fereine la lumiere.
 Ainsi content de peu, sans qu'on me vît ny pleindre.
 De la necessité, ny louer l'avarice,
 La mort ie ne voudroy ny souhetter ny creindre.*

DE SA FORTUNE.

*MAVDIT soit le malheur qui m'a mis en tel point,
 Qu'aimant la Liberté me faut viure en seruice,
 Adorant la Vertu me plonger dans le vice,
 Entre ceux que ie n'aime & qui ne m'aiment point.
 Une aveugle fureur tellement ne m'époint,
 Ou par apast d'honneur ou par soif d'avarice,
 Que j'aime les méchans : & ne suis pas si nice,
 Que j'joigne un scorpion qui m'aguette & me point.
 O grande Nemesis, Deesse de vengeance,
 Soit ou que par mégarde ou qu'à mon effiant,
 Un si dur chastiment se doive à mon offence,
 Double sur moy tes coups, & de ma penitence
 Hastle le terme long : ou trop impatient
 Ie m'en va perdre ensemble & raison & constance.*

AV SIEVR HOSTE.

*O la grande mesaventure,
 O l'esclandre, ô fortune dure,
 O Dieux felons, injustes Dieux,
 Sur l'heur de Catin enuieux!*

HOSTE, elle a perdu (la pauvette)
 Son heur, son bien qu'elle regrette :
 Elle a perdu tout son foulas,
 Ses jeux, sa joye, ses ébas,
 Son passetems : non tel que pleure
 Vne jeune pucelle alheure
 Que sa poupee elle ne voit
 Où deuant mise elle l'auoit :
 Non tel que celui que Lesbie
 Du mignard Catule l'amie,
 Quand pour sa Païsse en grans douleurs,
 Ses yeux enfléz noya de pleurs :
 Quand Catule avec la pauvette,
 Qui sa Païsse morte regrette,
 Fit plorer pres de son tombeau
 Mainte amourette & amoureau.
 Cela qui de dueil la fait pale,
 N'est vne sautrelle ou cigale,
 Comme Myron comble de dueil
 En mit dans vn mesme cercueil.

Elle ne plaint sa chienne encore,
 Comme celle qui plaint sa Flore,
 Pour laquelle Tyard veut bien
 Eteindre l'astre Icarien.

Vn oiseau mort ne la tourmente,
 Tel qu'un Perroquet que lamente
 Forcadel par vers douloureux,
 Le logeant aux chams bien-heureux :
 Pour si petis jouets la belle
 Ne feroit vne plainte telle,
 Telle perte n'auroit pouuoir
 A tels cris Catin émouuoir.

Mais vne perte elle plaint ores
 D'un qui n'auoit vingt ans encores,
 Mais auoit bien (si on ne ment)
 Dix & neuf pouffes d'instrument.

D'UN ENFANT MORNE.

IAMAIS né, toutesfois
 Trespasfé par deux fois,
 Le gy dans cette biere.
 Au ventre avec ma mere
 Le meur premierement,
 Le meur dernièrement
 Enfant comme on m'emporte
 Hors de ma mere morte :
 En tout heureux, sinon
 Que ie n'ay point de nom.

A MASTIN.

DE m'aboyer Mastin ne cesse
 Pour auoir de mes vers renom,
 Quel qu'il soit tel quel : mais j'est-ce
 Qu'on n'y lira iamais ton nom.
 Qu'est-il besoin que lon conoisse,
 Mal-heureux, si tu vis ou non ?

V O E V.

MOY, Biton, j'apan
 De ce pin à Pan
 Cette peau molette
 D'une brebiette :
 Ces léteux épis
 A Ceres : ces lis

*Aux Nymphes des ondes :
 Ces grappettes blondes
 De nouveaux raisins
 Au beau Dieu des vins.
 Pour ce peu d'offrande,
 Dieux, ie vous demande,
 O Pan, force agneaux :
 Nymphes, foison d'eaux :
 Ceres, bonne annee :
 Bacchus, grand' vinee.*

A IAN BRINON.

*Le ciel nous rit, & la terre nous pleure :
 Fuians le pleur, le rire nous voulons.
 Comment cela? Brinon, nous ne volons?
 Ca deux cheuaux nous volerons sur l'heure.*

DE RONSARD ET MURET.

*Quand deux vnis suyuent vne entreprise,
 Moindre l'ennuy, le courage est plus grand,
 Et tousiours mieux le profit apparent
 D'un fait empris l'un deuant l'autre aulse.
 Mais quand vn seul (sans qu'un autre autorise
 De son conseil l'œuvre qu'il entreprend)
 Suit son auis, à la charge qu'il prend
 Avec tel heur la fin ne se voit mise.
 Cecy disoit, celle nuit qu'épian
 Le camp vainqueur du Troyen endormy,
 Tydide acort s'accompagna d'Vlysse :
 Ainsi, Ronsard, de Muret t'aliant,
 Fausse le camp du vulgaire ennemy,
 Quoy qu'une nuit ton chemin obscurcisse.*

V O E V.

*TROIS freres trois rets t'apendent,
O Pan : trois freres qui tendent
Chacun à diuers gibier :
Perrin aux oiseaux : Pasquier
Aux poissons : Tenot aux bestes,
Chacun en diuerses questes.*

*Pour cecy, Pan, donne leur
De toutes leurs chasses l'heur :
L'un en l'air, l'autre és riuages,
L'autre l'ait par les bocages.*

A M O N S E I G N E V R

LE CHEVALIER.

*HENRY, sion Royal, qui nourry tendrement
Des Muses au giron, rendez leur nourriture,
Embrassant & portant d'une soigneuse cure
Tous ceux qui ont senty leur doux afolement :
Moy, le moindre aujourdhuy je me s'n tellement
Redeuable enuers vous, Que ie ferois injure
Trop grande à mon deuoir, Si par mon écriture
Je ne le publioy perpetuellement.
Mes papiers vieux diront la douce courtoysie,
Dont vous plaist honorer mon humble poesie,
M'ouurant de vos moyens la porte liberale.
Mais à ce nouuel an prenez en bonne étrene
Le fouuet de mon cœur, dont la voix ne soit véne :
Viuez tousiours heureux en la faueur Roiale.*

EPITAPHE DV SIEVR

D'EPERVILLE.

L'HOMME ne peut assez à son fait prendre garde.
 D'Esperuille qui gist dauant ce que tu lis,
 O Passant, échapé des Martiaux perils,
 Au repos, d'Atropos sent la traitresse darde.
 Chassant libre & gaillard il tombe par mégarde
 Dans l'embusche de mort sur le bord d'vn taillis:
 Où contre des voleurs en armes racueillis,
 Pour le salut du peuple animé se hazarde.
 Là par eux fut blessé, non pas de leur vaillance,
 (Cinq ils estoyent contre vn) mais avecque vengeance:
 Car deux furent tuez sur la place étandus:
 Les trois quites en sont étranglez & pendus.
 Belle fin, belle vie, au ciel & sur la terre,
 Qui poursuit les méchans soit en paix soit en guerre.

A LA ROYNE

MERE DV ROY.

A vous, Mere des Roys, qui mere de la France,
 Auez plus d'vne fois, veillant d'vn œil acort,
 Des peuples mutinez apaisé le discord,
 Lorsque plus guerroyans s'armoyent à toute outrance:
 A vous, qui confirmez d'vne heureuse aliance
 Le lien de la paix, l'etreignant de plus fort:
 A vous, des asligez l'amiable suport:
 A vous, Mere des arts & de toute science:
 A vous, qui des Palais si amples eleuez:
 A vous, qui de vos mains tant d'hommes haut leuez
 Auez voulu combler d'honneur & de richesse:
 C'est peu par faire en moy le dessein commencé,
 Qui par vostre faueur jusqu'au bout auancé,
 Publi-ray de vos faits le bon heur & l'adresse.

POUR MONSIEUR

DE BONNIVET.

DONQUES, ô deloyal, faussant ta foy juree
 Tu poursuis la beauté qui m'a ravi le cœur !
 O l'étrange pouvoir d'une belle valeur,
 Qui romt du plus ami la promesse assurée !
 Bien tost ayant gousté mesme peine endurée,
 Que premier j'ay souffert deffous amour vainqueur.
 Tu me confesseras ton mal & ton erreur,
 Excusant le forfait de ton ame égaree.
 Tu diras que long tems dauant que l'entreprendre,
 Ta raison combatit encontre ses beautéz :
 Mais qu'elles à la fin t'ont forcé de te rendre.
 Cognoy ce deloyal, ô ma belle maitresse.
 Deploye contre luy toutes tes cruautéz :
 Ou ie le sommeray de me tenir promesse.

AV SIEUR DE FAVELLES

SECRETAIRE DE

MONSIEUR LE DUC.

FAVELLES, ie me plain de quoy l'humaine race
 De viure par deux fois n'a du ciel la faueur,
 A fin que la premiere acheuant en erreur,
 En la vie seconde il fust tel disgrace.
 Nous viuons incertains : Nostre âge coule & passe
 Que nous doutons encor du bien & de l'honneur.
 Qui nous paist ? c'est l'espoir de quelque faux bonheur.
 Mais dauant qu'il auienne il faut que lon trepasse.

*O toy, que j'ay cognu droit, ouuert, sans feintise :
 Qui rejettes au loin la fausse couuoitise,
 Bien apris de donner à tout son juste pris :
 Autant qu'auons vescu ie souhette d'annees,
 Si pouuons l'obtenir des bonnes destinees,
 Pour tenir le chemin que nous auons apris.*

A CLAUDINE.

CLAUDINE *vieille harangere,*
Le veu bien au vis te pourtrere,
Et tes beautez avec tes fleurs
Peindre de toutes leurs couleurs.
Tu as le cors comme vn cochon :
Tu as le nez comme vn guenon :
Les yeux comme vn crapaut, la jouë
Comme vn finge qui fait la mouë :
La bouche comme vn cul de poule,
Et le menton comme vne boule,
(Si la poule estoit éfondree
Et la boule mal rabotee.)
Tes oreilles comme deux vans,
Craffeuses dehors & dedans.
Ton poil est doux comme vne ortie :
Ta main vne griffe d'Harpye :
Ton aléne vn puant retret :
Tes dens sont vn palis deffet.
Tu as ta gorge taelee
Comme vn coc d'Inde piolee :
Ton front rouge comme la creste
D'vn coc qui a flambante teste.
Ton gros sourcy tout regliffé
Est comme vn chardon heriffé.
Tes mammelles sont deux sauates :
Tes flans ce sont deux fouches plates,

*De la pluye toutes pourries,
 Ton ventre est plein de pierreries,
 De saphirs & rubis balés,
 Tes genoux sont crasseux & lés
 Comme le cul d'un chauderon,
 C'est un trou punés que ton con,
 Tes égues & tes gigoteaux
 Sont marquetés de maquereaux,
 Tes greues depuis le jarret
 Ce sont deux trippes de cotret,
 Tes cheveux sont un vieil houffoir:
 Tes piés sont faits comme un batoir:
 Tes chevilles & ton talon
 Sont les marteaux d'un forgeron.*

D'UNE BORGNE.

*Vne borgne aime un garçon qui en rien
 De bonne grace & de beauté ne cede,
 Tant il est beau, au Troyen Ganymede,
 Pour vne borgne à qu'elle juge bien!*

AV ROY HENRI.

*Puis que tu recognois, noble prince, la gloire
 De Dieu qui te la donne, époiné de sa faueur,
 Va trouver ton armée, & ton soldat vainqueur
 Encores tout bouillant de la fraîche victoire,
 Pars sous un bon augure, & rends à tous notoire
 Comme Dieu veut punir l'Angloyse au traître cœur,
 Qui a rompu la paix pour suivre la rancueur
 D'un trompeur qu'à son dam elle a trop voulu croire.*

*Mais la juste vengeance, ô bon Roy, n'en est loïn.
 Dieu renforce ton bras : Dieu en a pris le soin,
 Dieu qui sçait ta bonté & qui voit leur mechance.
 Calais t'a de bon heur pour tout l'an estrené :
 Si Dieu pour t'éprouver fit l'autre infortuné,
 Dans l'an il t'en rendra la double recompance.*

A MONSIEVR CHAILLOV

RECEVEVR GENERAL

DES FINANCES.

*D*EDANS la tour d'Erein Danaé reserree,
 Sur les huis renforcez & sur les chiens guetans,
 Autant que lon eust peu sembloit estre assuree
 Des mignons qui perdoyent à l'assiéger le tans :
 Si du garde creintif de la pucelle enclose
 Iupiter & Venus se moquans n'eussent ris,
 Sçachans bien qu'à l'amant la tour ne seroit close,
 Aussi tost que de l'or la forme il auroit pris.
 Plus roïde que le trait que le foudroyeur darde,
 L'or fausse les rempars reuestus de rocher :
 L'or inuincible passe atrauers cors de garde :
 L'or fait des plus puiffans les maisons trebucher.
 Le Prince Macedon ne trouuoit imprenable
 Nul fort où les mulets chargez d'or auenoyent,
 Iugeant que contre l'or n'y auoit rien tenable,
 Et que mesme les Rois par presens se menoyent.
 Maudit soit qui premier fouilla dedans la terre
 Ce metal adoré, pere de tant de maux :
 Et par qui & pour qui, les hommes font la guerre,
 Acharnez par entre eux plus que nuls animaux.
 O CHAILLOV, ce mechant troublé de conuoitise
 Premier ouurit le pas à la deloyauté :
 La bonté peruertit de fraude & de feintise :
 Enhardit les mortels à toute cruauté.

On corront par presens le chef de la justice :
On gaigne du pais le traître gouverneur :
Vaillance & loyauté font joug à l'avarice :
De nostre âge le gain a l'honneur sus l'honneur.
L'acroissement des biens de trauail s'accompagne :
Plus lon a, plus lon est afamé d'en auoir :
A bon droit des Seigneurs les rantes ie dedaigne,
Et riche entre les grans ie ne voudroy me voir.
Car j'ay pris en horreur la richesse abondante,
Et d'estre recherché pour les biens ie ne veu :
Mais que dans ma maison la souffrete ne hante
Le desfire à requoy viure content de peu.

DE MARIE.

Avec l'archet de la viole
Marie a l'arc de Cupidon :
De l'vn elle dit sa chanson,
De l'autre les cœurs elle afole.
Cetuy là retient les oreilles,
Et cetuy-cy flate les yeux,
D'vn jeu sur tous melodieux,
Et d'vn regard doux à merueilles.
Malheureux qui l'ayant rebelle
Ne pent à mercy l'émouuoir,
Mais tresheureux qui peut l'auoir
Autant douce comme elle est belle !

A LVCAS.

LVCAS de t'enquerir cesse
Pourquoy tout chacun te laisse,
Pourquoy tout chacun te fuit,
Pourquoy pas vn ne te fuit,

*Pourquoy où que tu te monstres
 Nul deuant toy ne rencontres :
 Tu as vn vice mauuais :
 Par trop poëte tu es,
 Lucas, tu es trop poëte :
 O que la peste est infete
 D'vn poëte si mauuais,
 O Lucas, comme tu l'es.*

*On n'a pas si grande crainte
 Souffrir d'vn Aspic l'attainte :
 On ne craint le riagas
 Tant, & tant on ne craint pas
 D'vn Scorpion la picure :
 On ne craint tant la morsure
 D'vn gros mastin enragé,
 Comme tu as estrangé
 Ceux qu'à demi mors tu leffes
 Par les facheuses careffes,
 Quand tu les tiens en tes mains :
 Quand de tes vers inhumains
 Pleins de fotes falebourdes
 Tes mieux aymez tu effourdes,
 Quand tu es plus ennuyeux
 A ceux que tu aymes mieux.
 O que la peste est infete
 De toy si mauuais poëte.*

*Mais te diray-ie en vn mot
 Que tu es facheux & sot ?
 Non : Mais veux-tu sçauoir comme
 Tu es vn importun homme :
 Celuy qui t'a plus ami
 Te voudroit son ennemi.*

A CLAUDE MOISSON.

*C*ELVY que tu cognois, Moisson,
 Qui a si piparde façon,
 A tiré par la piperie
 De sa simplette tromperie,
 Vn escu de mon escarfelle :
 Et ce mon tres grand bien j'appelle,
 Bien que tu le dises perdu
 Et qu'il ne me fera rendu.
 Vrayment, Moisson, ie le veu bien :
 Si est-ce que ie n'y pers rien,
 Et tresmal tu me contredits,
 Quand vn escu m'en sauue dix.

A PERRETTE.

*T*v as, Perrette, vn faux miroer :
 Car si de ton miroer la glace
 Representoit au vray ta face,
 Tu ne voudrois jamais t'y voir.

DE BACCHVS ET

DES NYMPHES.

*Q*VAND Bacchus du paternel foudre
 Fut par les Nymphes enleué,
 Elles de la soufreuse poudre
 Dans leurs fontaines l'ont laué :
 Destors il ayma tant les belles
 N'estant ingrat de leur bienfait,
 Que celuy qui le prend sans elles
 Prend vn feu qui encor mefait.

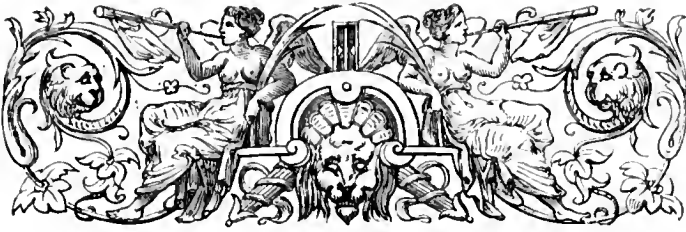
EPITAPHE DE RABELAIS.

O Pluton, Rabelais reçoÿ,
A fin que toy qui es le Roy
De ceux qui ne rient jamais,
Tu ais vn rieur deormais.

FIN DV TROISIEME LIVRE

DES PASSETEMS.





QVATRIEME LIVRE
DES PASSETEMS DE

IAN ANTOINE DE BAIF.

AV SEIGNEVR BERTELEMI

DELBENE GENTILHOME SERVANT

DE MADAME DE SAVOIE.

*O toy, qui d'un Toscan langage
Par odes nouvelles reduis
Tout le decours de ton bel âge,
Qu'à tes familiers tu deduis,
Tu vas par vne voye belle
A la gloire, qui durera
Voire apres la mort immortelle,
A l'âge qui demeurera.
Toy content de mener ta vie
Auecques un massif honneur,
Eloigné des dents de l'enuie,
Tu jouis d'un entier bon heur.*

Aux Princes tu vis agreable,
Aux tiens tu rends le vray deuoir,
Aux amis ami secourable,
Voire aux vertueux sans les voir.
Ceux qui ont quelque renomée
Pour la marque de la vertu,
Tant elle est de ton cœur aymée,
Encor les fauorises-tu.
I'en ay fait preuue sans merite,
Qui m'as au besoin secouru,
De grace qui ne m'est petite,
Quand à ton secours recouru.
Deflors (il faut que le confesse)
Tu m'as ouuert par vn moyen
A la fortune telle adresse
Que ie n'ay souffrete de rien :
Graces à la faueur Royale,
Et des bons Freres de mon Roy,
Et de leur Mere liberale,
A qui ce que ie suis ie doÿ .

A V R O Y.

Pvis que mon Roy benin ouuert & veritable
T'asseure de ton aise, ô Muse, il faut choisir
Vn beau chant non commun, pour luy donner plaisir
Au doux remerciement de l'auoir fauorable.
Chante que c'est vn roc en sa parole stable :
Qu'il promet & qu'il fait : & ne veut deffaisir
Ce qu'il a resolu pourpensant à loÿsir :
Que sa constante voix il garde irreuocable.
O CHARLE veritable : & qui vostre beau nom
Honorez & titrez de tant digne furnom,
Donnez vostre faueur qu'abondroit ie le chante.

*CHARLE est puissant adroit courageux valeureux :
D'autres hommes le font. Mais d'estre si heureux
Que meriter ce nom, Dieu seul & luy se vante.*

CARTEL POVR MONSEIGNEVR

LE CHEVALIER.

*NON pour gaugner vn present de haut pris,
Non pour desir de cruelle vangeance,
Non pour vouloir acroitre ma puissance,
J'ay brauement ce haut fait entrepris.
Mais viuement de la beauté surpris
D'une qui est des beautez l'excellance,
De tous guerriers ie deffi la vaillance,
Et n'en feray qu'injustement repris.
Tant ie me sen pour le merite d'elle
Et le cœur grand & juste la querelle,
Si quelcun veut son honneur rabesser.
Car ie maintien & prouueray, que celle
A qui ie suis plus que toute autre est belle,
Et luy feray par armes confesser.*

A MONSIEVR CHANTEREAV

SECRETAIRE DE LA ROINE

MERE DV ROY.

*CHANTEREAV, de qui l'ame caute
De la fortune & basse & haute
Cognoist justement la valeur :
Toy, qui sçais que c'est que du monde,
Il faut qu'à toy ie me debonde
D'un discours que j'ay dans le cœur.*

Le maintien que la vie humaine
 Tout-par-tout de travail est pleine,
 Qui s'entremesle de plaisir :
 Qui n'est pas un seul, mais se change
 Selon que chacun se meflange
 De l'aborreur & du desir.
 Le Grand à ses desseins aspire,
 Le Petit ses souhaits desire,
 Diferans chacun de sa part :
 L'un creint par une guerre ouverte
 Ou par surprise une grand' perte,
 L'autre doute un petit hazard.
 Mais la peur & douleur Royale,
 A celui du Berger égale,
 Trauerse le courage humain :
 Le Berger, comme un Roy d'Asie
 Sur tapis de Soye choisie,
 Sur l'herbe contante sa faim.
 Quant à liberté, que lon prise
 Plus que tout l'or, quand bien j'y vise,
 Je ne voy point de liberté :
 Ny le Roy libre ne se vante,
 Ny le Philosophe, qui chante
 Liberté l'yuer & l'été.
 Tout homme combien qu'il soit braue
 De sa passion est esclave,
 N'eust-il qu'une once de raison :
 Et qui se vanteroit de viure
 De toute passion deliure,
 Faudroit que ce fust un oyson.
 Le Roy qui aux hommes commande,
 S'il ne veut qu'un autre y pretande,
 S'assugetist à son deuoir :
 Et voudroit aler à la chasse
 Bien souuent, qu'il faut qu'il s'en passe,
 Pour à son Royaume pouruoir.
 Le Berger de ses moutons maistre
 Leur est serf pour les mener paistre :

Autrement ne s'en seruiroit.
 Et de peur du loup il reueille
 Son œil trauaillé qui sommeille,
 Quand plus volontiers dormiroit.
 L'auocat qui vend son langage,
 Le Soldat qui aime l'outrage,
 Le Pilote qui sçait la mer,
 Le maneuure & l'homme d'etude,
 Viuent tretous en seruitude,
 Qu'il ne faut haïr ne blamer.
 Le Genre humain ne sçauroit viure,
 De toy, Seruitude, deliure:
 C'est toy qui leur vie maintiens.
 Par toy secours ils s'entredonnent:
 A leur peine par toy s'adonnent:
 En leur deuoir tu les contiens.
 S'il est seruitude doree,
 C'est la seruitude a.toree
 Des plus auanseꝝ courtisans:
 Qui sont les plus pres des personnes
 Des magesteꝝ douces & bonnes,
 A qui leurs ont voüé leurs ans:
 Qui n'ont pas vne heure ordinaire
 A eux pour le fait necessaire
 Ny du repos ny du repas:
 Il m'en raporte au Sieur de Froꝝe,
 Qui malement la nuit repose
 Sans souper ne le sçachant pas.
 C'est vn comte bien veritable:
 Il venoit de s'asseoir à table:
 Voicy messagier de la part
 De la Royne nostre Princeſse,
 Qui le mande, & soudain le presse
 D'aler vers elle. Luy gaillard,
 Les mains nettes, la bouche fresche,
 Sans manger, sans boyre, depesche
 Et sa maiſtresse va trouuer,
 Qui luy commanda quelque afaire,

Que diligent il ala faire,
 Et puis s'en vient la retrouver.
 La Royne l'oit, s'est retiree :
 Froze sans longue demeuree
 Se retire dans son logis.
 Le sommeil, qui la faim surmonte,
 Doucement ses paupieres domte,
 Et ferme ses yeux acueillis.
 Froze, quelque petit sommeille.
 La faim regagne : & le reueille
 Chassant le sommeil de ses yeux.
 Il veille : discours : & repense
 De sa faim. Luy mesme se tanse,
 De son auanture oublieux.
 J'ay soupé, pourquoy me tourmente
 Cette faim? pourquoy se lamente
 Mon ventre aboyant sans raison?
 Le ventre debat le contraire.
 Froze la nuit ut fort afaire
 A luy jouer telle traïson,
 Dont luy-mesme porte la peine.
 Voyez comme la Cour demeine
 Ceux qu'elle detient en ses lacs!
 Tant s'en faut que ceux qui la suiuent,
 Comme on dit, pour manger y vivent,
 Quand pour viure ils n'y mangent pas.

DES BIZERRES LIZEVRS.

POUR auoir la faueur, quel suget doy-ie élire?
 D'aller chantant de Dieu seroit trop dangereux :
 On me dira mondain si ie fay l'amourcux :
 Chacun se piquera si j'écri la Satyre.
 Des tragiques mechefs on n'ose plus écrire
 Pour n'ofencer les grans, qui les sentent sur eux :
 Les deuïs pastoraux & les rustiques jeux
 Sont friuoles sugets qu'on ne daigneroit lire.

*La comedie auffi ne se peut recevoir
 En langage François : mais dittes pour n'auoir
 La disgrace d'aucun, qu'est-ce que ie doy faire?
 Si d'escrire aujourdhuy tu te pouuois tenir,
 N'entreprenant d'ateindre où tu ne peux venir,
 Ie te conseillerois en amy, de te taire.*

S V R L A M V S I Q V E

DE IANNEQVIN.

POURQUOY m'as-tu requis, Adrian, de donner
 Quelques vers pour les mettre au deuant de ce liure
 A fin de l'honorer? Et bien ie te les liure
 Mais le nom de l'Autheur suffisoit pour l'orner.
 Où est-ce qu'on n'oit point Iannequin resonner,
 Iannequin qui si bien fait les voix s'entre-suiure,
 Que d'un plaisant Nectar les oyans il enyure,
 Et contreint leurs esprits les cors abandonner?
 Soit que d'accords pesans les motets il compose,
 Soit que représenter les vacarmes il ose,
 Soit qu'il jouë en ses chants le caquet féminin,
 Soit que des Oyfillons les voix il represente,
 L'excellent Iannequin en tout cela qu'il chante
 N'a rien qui soit mortel, mais il est tout diuin.

D E V I S A M O V R E V X.

MIGNONNE, ie jure ma foy,
 Et ne t'en mentiray de rien,
 Ie ne scay si tu m'aimes bien,
 Ie t'aime autant ou plus que moy.

R E S P O N C E .

*MIGNON, pour te montrer combien
 Je te porte entiere amitié,
 Je ne t'en diray du tout rien,
 Car ie n'en diroy la moitié.*

E P I T A P H E D E L A I S .

*Cy gist Laïs, la Citoyenne
 De la ville Corintienne,
 Qui panadoit, donnant des tours
 En ses bobancieres amours,
 En drap d'or & drap d'écarlate:
 Celle Laïs plus delicate,
 Que n'est delicate Cypris
 Dedans son Cyprien pourpris:
 Celle Cyteree mortelle,
 Qui par sa mignarde cautelle
 Auoit plus d'amis en ses las,
 (Que n'eut l'épouse à Menelas)
 Qui cucilloient les gais fleurettes
 De ses païables amourettes.
 D'elle le cercueil odoreux
 Souffle encor un fler sauoureux:
 Et les cendres de cette Dame
 Sont encor confites en bâme,
 Et ses cheueux bien embâmez
 Flerent bon d'onguent parfumez.*

*Venus a pour la trépassée
 Sa bonne couleur effacée,
 Et de pleurs le mol Cupidon
 Eteignit presque son brandon.
 L'Europe ainsi que pour Helene,
 Pour elle se fût mise en pene.
 Tandis que le jour elle vit,
 Ne fût qu'au gain elle affermit
 Sa trop commune jouissance,
 A quiconque avoit la puissance,
 Avec le vouloir, de payer
 Du plaisir le pris & loyer.*

A P E R R E T T E .

*Tv teins, Perrette, tes cheueux,
 Mais c'est bien en vain que tu veux
 Tâcher ainsi de faire prendre
 A ta vieilleſſe vn autre teint :
 Iamais de ton viſage peint
 Les rides tu ne feras tendre.
 Tu as beau d'eau de lis rſer,
 Et de faire à t'enceruſer
 De ton viſage vn ſau viſage :
 Tu ne fais rien que t'abuſer,
 N'en receuant nul auantage :
 Tu pers & ton fard & ta peine.
 Perrette, penſes-tu par l'art
 De ſçauoir detremper le fard,
 Faire d'vne Ecube vne Helene?*

SVR LA MORT D'ALBERT

IOVEVR DE LVT DV ROY,

DV LATIN DE I. DORAT.

DE longue main la pierre qui t'auance
 Dans tes rongnons auoit pris sa naissance,
 Sçauant joueur, là où entretenuë,
 Se ramassoit la grauelle menuë,
 Qui les conduits t'étoupa d'une fois,
 De ton vrine ensemble & de ta voix.
 La mort t'esloit dès long tems ordonnee,
 Mais ton doux lut de la corde sonnee
 Dessous tes doigts, de cette pierre dure
 Amolissoit la cruelle nature :

Si que desja la mace maniable
 Du grais moli ne t'est plus domageable.
 Mais quand venu au fort de ta vieillesse
 De le sonner tant souuent tu fais cesse,
 La pierre tost reprend sa dureté,
 Vfant sur toy de plus grande fierté
 Que ne souloit. Quand toy ne conoissant
 Le mal secret en toy-mesme croissant,
 Et ta douleur desirant deceuoir,
 Tu fis vn chant à ton lut émouuoir.
 Et lors tu meurs, quand la pierre qui t'oit
 Deçà molist, & delà mole estoit.
 Le grés tiré, qui ma parolle apreuee,
 Dur d'une part, mol de l'autre se treuue.
 Comme vn corail, qui my-plante & my-pierre
 Montre vu costé, l'autre dans l'onde ferre :
 Comme est de frais l'image transmuee,
 Naguiere ayant la Meduse auisee,
 Qui n'a du tout d'un homme la nature,

*Ny n'est du tout encores pierre dure.
Telle est encor cette pierre, ô Albert,
Que les Dieux font vn témoignage apert
De ton doux jeu : duquel la renommee
En ton viuant honorable semee,
Sera plus grande apres que tu es mort.
Tu meurs heureux, quand la pierre en ta mort
Fait, ô Albert, la preune du pouuoir
Dont tu pouuois les pierres émouuoir.*

S V R L E T E A T R E D V

SIEVR DE LAVNAY BOISTVAV.

*T*vas raison, Launay, d'apeller nostre vie,
Le Teatre du Monde, où les Dieux immortels
Preennent plaisir de voir les malheureux mortels,
Ou rire en comedie, ou pleindre en tragedie.
Heureux sera celuy qui voyant la lumiere,
Speçtateur seulement des autres debandé,
S'exemtera du jeu qui nous est commandé,
Celuy de l'heur des Dieux ne s'éloignera guiere.
O Launay, meritant vne louange grande,
Des troubles d'aujourdhuy tu te fais speçtateur,
Où plus que la raison toute rage commande.
Et depeignant au vif le Teatre du Monde,
Tu ouures le chemin pour jouir de cest heur,
Nous tirant des malheurs dont cette vie abonde.

D V C O V R O N N E M E N T

D E L A R O Y N E .

R E Ç O Y *deffur le chef la royale couronne,*
O Royne Elizabet. Vien, compagne à mon Roy,
Entrer dedans Paris en fomptueux arroy,
Confirmer les honneurs que la France te donne.
Vien donque à la bonne heure : & toute faueur bonne
Du ciel pleuve fur toy. Reuiene aueque toy
L'abondance & la paix, la justice & la Foy.
Que vos deux Royautez tout bon heur emuironne.
Fleuriffe entre vous deux en heureufe concorde,
Et le regne d'Auguste & l'amour de Linie,
Qui du peuple François baniront la difcorde.
Defur les mécreans fe decharge la guerre.
Qui l'aimera la fente au peril de fa vie.
La Paix foit le doux neu du lien qui vous ferre.

D V R O Y S ' A B I L L A N T

A L A V I E I L L E F R A N C O I S E .

S O I T *bon heur à la France, honneur & gaieté :*
Mon Roy gaillard s'abille à la vieille Françoisse.
Du ciel viene justice, & jamais n'y reuoife :
Refloriffe en nos ceurs la sainte pieté.
Regne par entre nous la ronde loyauté.
Encor de là les monts la nation Gauloise,
Encores outre-mer en la terre Idumoife,
Leue fur le palmier nostre Lis replanté.

*Sire, parcidauant nostre tourbe legiere
 A pris en son abit la façon étrangiere:
 Vaine se deprauant a fait change de meurs.
 Mais vous, ROY redouté, vray miroir de noblesse,
 Vous montrant le patron de toute gentillesse,
 Comiez vos François aux antiques valeurs.*

TROYE A PALLAS.

*GARDEVILLE Pallas, tandis que ie fu Troye,
 Autant qu'il fut besoing des honeurs ie t'offroye
 En ton temple doré : toutesfois à la fin
 M'abandonnant au sac tu m'as fait vn butin:
 Helas pour vne pomme enleuant par outrance
 De mon mur abatu la tant belle apparence.
 Si du berger Paris l'arrest ne te fit droit,
 N'estoit-ce pas assez si luy seul en mouroit,
 Luy qui fit le forfait, sans qu'ainsi lon resente
 Du coupable le tort sur ma ville innocente?*

VN FAIT RICHE

EN VIEILLESSE.

*TANDIS que i'estois en jeunesse,
 Ie fu pauvre, & ie n'auoy rien:
 Et maintenant sur ma vieillesse
 Ie suis riche, & i'ay trop de bien.
 O vray Dieu, en tous deux combien
 Suis malheureux! quand ie pouuoy
 Iouir des biens, ie n'en auoy:
 Et quand ie n'ay plus la puissance,
 Ny l'âge pour la jouissance,
 Riche, mais en vain, ie me voy.*

DE GALIN

POUR hanter souuent les bordeaux
 Le chanere t'acueillit si bien,
 Que du nés en ta face rien
 Ne t'est resté que les naseaux:
 Et bien qu'on die que le chien
 Echaudé n'aprobe du pot,
 GALIN, tu es toujours si sot,
 Que de hanter plus que jamais
 Les bordeaux & les putains : mais,
 Que dy-je si sot? tu es sage.
 Car tu t'atens qu'en ton visage
 Un jour ton nés te soit rendu,
 Le trouuant où tu l'as perdu.

DE MERCURE ET HERCULE.

DE peu, Bergers, Mercure se contente,
 Prenant en gré ou du miel ou du lait:
 Non pas Hercule, qui veut qu'on luy presente
 Ou son mouton ou son veau grandelet,
 Voulant toujours sa beste à luy seulet.
 Aussi des loups il écarte la rage.
 Mais pour cecy qu'aués-vous dauantage,
 Puis qu'aussi bien le bestial récoux,
 En fin perdu doit mourir par l'outrage,
 Pauures Bergers, ou du garde ou des loups.

A C A L L I O P E.

C A L L I O P E, ô mon cher soucy,
 Que j'ay dés ma premiere enfance
 Tant aimée : & qui m'as aussi
 Tant aimé, que j'en cognoissance
 De vos segrets, ayant credit
 D'entandre les rares merueilles,
 Que de ses profanes oreilles
 Le commun jamais n'entandit :
 Quel oubli paresseux detient
 En someil mon ame étourdie ?
 Quel lien si pesant retient
 Ma langue en ma bouche engourdie ?
 Qu'est peu si à coup deuenir
 Le haut dessein de mon courage,
 Qui menaçoit par son ouurage
 D'etoner le siecle auenir ?
 Rechaufé ma lente chaleur,
 Et mon cœur paresseux anime,
 D'une si gaillarde fureur,
 Que si tu ne me fais le prime,
 Je ne reste pas à mépris
 En la course où l'honneur s'emporte.
 Mais si bien ma vigueur enhorte
 Que j'aye quelque digne pris.

A V R O Y.

O R O Y, qui pour jamais desirez aquerir
 Le titre & le surnom de Prince veritable,
 Titre & surnom Royal, qui fait recommandable
 Vn Roy plus que l'état de cent Roys conquerir :

*Si voulez à jamais empescher de perir
 Ce beau nom bien aquis, d'un vouloir immuable
 Maintenez & gardez vostre facture stable,
 Qu'avez daigné benin approuver & cherir.*
 SIRE, sous vostre aueu (creue la barbarie)
 Nous donnons aux François la gentille façon,
 Et de vers & de chants qui estoit abolie.
 Viue vostre promesse enuers nous acomplie :
 Vous, CHARLES, veritable en plus d'une chançon,
 Gagnerez veritable vne immortelle vie.

O CHARLES au beau nom, noble Roy de la France,
 O vous Mere de Roys, des vertus la faueur,
 Vous Frere & Fils de Roy HENRY le trionfeur,
 Vous FRANCOIS des François l'amour & l'esperance,
 Gentil Sang, veriez-vous mourir en sa naissance
 Vostre facture née avecques si bon heur,
 Qu'elle peut à jamais celebrant vostre honneur,
 Publier de vos noms la gloire & l'excellance ?
 Mes compagnons & moy sous vostre autorité,
 Ne mourrons dépouillez de l'honneur meritè,
 D'auoir osé, combien que l'entreprise meure.
 Quel reproche à venir vers la posterité,
 Par faute de sentir vostre benignité,
 Qu'un si rare dessein manque d'effèt demeure.

A LA ROYNE MERE.

ROYNE, race de ceux qui premiers d'outre mer
 Mient des anciens les arts en Italie,
 Et par toute l'Europe en façon mieux polie,
 Qui le nom MEDICIS fait par tout renommer :

*Si vous ouïr des Roys & du peuple nommer
 Bonne Mere il vous plaît : Si voulez qu'on publie
 Vostre sage valeur, qui jamais ne s'oublie,
 En tems de trouble & paix vous faisant estimer :*
*Des Muses embrassez les seruans bien apris,
 Maintenez vos honneurs en vostre creature,
 Et ne laissez dechoir ce qu'auez entrepris.
 Et vers les étrangers ne souffrez deperir
 Le renom & l'esperoir de si noble facture.
 Ce n'est moins de vertu garder que d'aquerir.*

MARS A MONSEIGNEVR

LE DVC D'ANIOV.

MOY le Dieu des guerriers, qui par ta main debelle
*Les ennemis domtez, d'un laurier glorieux
 Le veus enuironner ton front victorieux,
 O grand Dvc, la terreur de la tourbe rebelle.*
*Mais comme quand ie vâ de ma Maitresse belle
 Effuyer ma sueur au giron gracieux,
 Ainsi toy des combas n'etant plus soucieux
 Des Muses tu cheris la douceur immortelle.*
*Elles, soit que te plaise entendre tes honneurs,
 Ou rafraichir l'ardeur à tes ans bien seante,
 Poussent en ta faueur mille gentils sonneurs.*
*Ils n'ont pas acheué : tu te reueilleras.
 Vn cœur tant genereux de peu ne se contante :
 D'autres chants ils feront, d'autres faits tu feras.*

APOLLON A MONSIEUR

LE DUC D'ANJOU.

*A mon tour ie ceindray de lorier verdoyant
 Le jeune & sage front honoré de victoire
 De ce grand DUC HENRY. Des filles de Memoire
 Il va de sa chanson la dance recreant.
 Et de la mesme main dont alla foudroyant
 Des vices les scadrons, vainqueur se faisant croire
 Par son terrible fer, Il comble de sa gloire
 Nostre gentil labeur, la plume maniant.
 Toy Mars, plus d'une fois de ma couronne aimée
 Tu as orné son chef, qui merite à bon droit
 Entre les plus vaillans heureuse renommée.
 Moy, pour qui seul Dafné lorier est devenué,
 Feray-ie moins pour luy? qui va le chemin droit
 Du Pegase volant à la source comé.*

POUR LA ROYNE DE NAVARRE.

*Vous qui au mois d'Auril, quand tout se renouvelle,
 Dans un préau riant ou par terre flory,
 Choisissez un fleuron des Heures fauory,
 Voyés-vous une fleur plus que cette fleur belle?
 Vous qui sur l'Océan tenez route nouvelle,
 A la terre qui prend nouveau nom d'Amery,
 Ou vers le bord Indoy, vites-vous onc chery
 Un plus beau parangon que cette perle belle?
 Au printems ie la vy de roses entourée,
 Comme un bouton de rose entre les autres fleurs,
 Et la plus belle rose en étoit reparee.
 En été ie la vy de perles decoree :
 Les perles de dépit se fondirent en pleurs.
 C'est la Perle & la Fleur des Princes honoree.*

A MONSIEUR LE

DVC D'ALENCON.

FRANCOIS fleuron François, qui de vostre Granpere
 Pere des nobles arts le noble nom portez,
 Ainsi qu'auetz son nom son renom emportez,
 Qui fait qu'entre les Roys glorieux il eclere.
 Ce renom il aquit d'aimer la troupe chere
 Des enfans de la Muse, ornez & suportez.
 Vous de vostre suport les ouuriers enhortez,
 Qui vostre beau renom immortel pourront faire.
 Caressant les presens que la Deesse donne
 Comme les caressiez, Atandez de sa main
 Vne plus que Ducale & Royale couronne.
 Qui les méprisera, l'oubliance est certaine
 Pour abolir son los : Elle menace en vain
 Qui des dons de la Muse aura la maison pleine.

A LA ROYNE.

DE tout tems du haut ciel vne douce faueur,
 O ROYNE, se repand sur la maison d'Autriche,
 Qui d'honneurs & de biens & d'estats la fait riche
 Par le sacré lien de noffes de bon heur.
 Ainsi ie presagy tout gaillard dans le cœur
 Par la sainte douceur qui dedans vos yeux niche,
 Que ciel, moins que jamais enuers la France chiche,
 Par vous la comblera d'abondance & d'honneur.
 Aussi la bonne Paix à vostre bon noffage
 Prepara le bon tems, nos discors apaisa,
 Atrempa les saisons pour bien-heureux presage :
 Nous ornant vos honneurs d'vne mode nouvelle,
 Chantâmes cet acord, qui le trouble acoysa :
 Soit le lien durable, & la Paix eternelle!

D'AMOUR ET CHASTETE'.

EN mesme instant *Amour & Chasteté*
Se recontrans en contrariété,
Dans les enfers deux ames enuoyerent :
D'Amour cruel les brulantes ardeurs,
La pauvre Phedre, & les trop chastes meurs
Leur Hippolyt diuersement tuerent.

DE GVILLAVME CHIRVRGIEN.

CLAUDE auoit la jambe bleffee,
Guillaume l'a si bien pansée,
Que le patient en est mort :
Sur le Chirurgien chacun crie,
Chacun sur luy remet sa mort :
Qui pour en estre depesché,
Dit : Aussi bien toute sa vie
Le miserable il eust cloché.

A ESTIENNE IODELLE.

TANDIS que graue en la Françoisse scene,
Ta greue ornant de tragique chauffure,
Ceignant ton chef d'ierrine feillure,
Tu fais marcher vne Didon malseine :
Pauvre Didon en non portable peine,
Ialouse iree à venger son injure,
(Las malement!) contre Ænee parjure,
Qui trop cruelle en soy-mesme forcene :
Encor, Iodelle, en voix humble ie chante,
N'osant pousser d'aleine qui soit forte
Mes petis vers rampans d'alure basse,

*Bien que Ronsard pour tragique me vante :
 Mais celle ardeur que i'eu premier est morte,
 Depuis qu'Amour me rompit mon audace.*

LES MVSES.

*C*ALLIOPE inuenta l'Heroïque chanson,
 Et Clion de la Lyre enseigna le doux son :
 La voix tragique fut par Euterpe eleuee,
 Melpoméne premier l'épinette a trouuee,
 Des flutes les tuyaux Terpsichore entonna,
 Eraton des grans Dieux les louanges sonna,
 La docte Polymnie acorda la cadance,
 Polymnie à tous chans ajousta l'acordance,
 Vranie chanta le bal que font les cieux,
 Thalie du Comic les jeux facecieux.

LE CHEVAL DE TROYE:

*V*OY d'aubout de dix ans l'embusche contre Troye :
 Voy le cheval enceint de celle troupe coye
 Des Gregeois tous armez. C'est Epé qui l'a fait,
 Et Minerue ordonna cet ourage parfait,
 Qui dans son ventre plein toute la Grece enclost.
 Vrayment en vain mourut la plus part d'un tel ost,
 Puis que pour la victoire aux princes de la Grece,
 Plus que la bonne guerre a valu la finesse.

D V L A T I N D E P A S S E R A T .

LA paix faite deux fois au fascheux moys de Mars
 Fut deux fois Martiale,
 Quand deux fois remit fus le cruel jeu de Mars
 Faite en saison fatale:
 Aujourdhuy que les cieux heureusement la font
 Au moys qu'Auguste nome,
 Qui les portes de fer du Dieu au double front
 Barra jadis à Rome.
 Le presage est heureux, dautant que la fureur
 S'apaise desarmee,
 Lors qu'au ciel du Lion la brulante chaleur
 S'abat desinflammee.
 Tost apres le Soleil en la Vierge entrera
 A la Paix fauorable.
 Cette Vierge est la Paix, ô CHARLES, qui fera
 Ta Paix ferme & durable.

A V S I E V R O T T O M A N .

QVE cette folle rage, Ottoman, soit chassée,
 Qui pour le mettre ailleurs te dérobe ton cœur:
 Ne nourry de mensonge vne vaine fureur,
 Qui naist d'oïfueté dans l'âme aparessee.
 Amour bannist de nous toute malle pensée,
 Apastant nos esprits d'vne feinte douceur:
 Amour nous enuelope en sa plaisante erreur,
 Oï toute liberté se foule terrassée.
 La beauté florissante est comme la vipere
 Entre les belles fleurs, qui fait nouvelle peau,
 Quand le Soleil plus doux ouure la primeuere.
 Ha malheureux l'Amant, tant soit sa Dame belle!
 Plus elle a le corsage & le visage beau,
 Plus de fausses traifons en son cœur elle cele.

A B A C C H U S.

O doux pere Bacchus, Ariadne portee
 Par tes lions rampans dans les Astres des cieux,
 Témoigne que tu dois te montrer gracieux
 A ceux qui de l'amour ont l'âme tourmentee.
 La fumeuse liqueur que tu as inuentee
 D'un sommeilleux oubly puisse clorre mes yeux,
 A fin que ne pouuant de ma belle auoir mieux,
 Au moins par son Nectar ma douleur soit matee.
 Tousiours les sobres nuits, des oisifs amoureux
 Tourmentent les esprits, esperans & poureux,
 Qui sont veillez à tour de peur & d'esperance.
 Ceux à qui tes presens ont échaufé le chef,
 Ou dorment afranchis de tout triste méchef,
 Ou veillent bien-heurez d'une riche assurance.

D'VLYSSE ET PENELOPE.

HEVREUX fils de Laërte, Vlyffe sage caut,
 Qui jadis rencontras vne épouse sans blâme!
 La chaste Penelope eut bien vne bonne âme,
 Qui de son cher mary si longuement se chaut.
 Sa vertu de bon bruit n'aura jamais defaut:
 Car toutes nations, de cette honeste Dame
 Ont fait des chants d'honneur, par qui la preudofame
 Du sexe feminin tient le ranc le plus haut.
 Aussi vingt ans durant à son amy fidelle,
 Attendit son retour luy gardant loyauté,
 Trompant ses poursuiuans d'une sainte cautele.
 La fausse Clytemnestre au sien ne fut pas telle,
 Mais encor aujourdhuy par sa grand' cruauté,
 Les plus femmes de bien ont à rougir pour elle.

D'VN MEDECIN.

ME trouuant vn peu mal hier,
 Vn Medecin (mais de raison
 Vray ennemy) ie fay prier
 De venir pour ma garison:
 Il vient : il me taste le poux:
 Et puis du vin le nectar doux
 Deffendant au pauvre malade,
 Commande la tizane fade.
 Le lourdaunt, qui ne scait pas, comme
 Homere le joyeux vieillard,
 Chante tant que le vin gaillard
 Est la force & vigueur de l'homme.

DE PRATIER.

PRATIER, pour vn double perdu
 Par desespoir se fust pendu:
 Ayant arresté de se pendre,
 Ne fust qu'vn blanc on luy veut vendre
 Le cordeau. Mais voyant que tant
 On le luy fait, tout mal contant,
 Mieux vaut (dit-il) viure en misere
 Que mourir d'vne mort si chere.

A FRANCOIS

DUCHAT.

*Si ie ne t'aymasse mieux,
 Duchat, que mes propres yeux,
 Crois tu que jamais tu pusses
 Ou que demeurant tu fusses
 Ainsi qu'hier me tréner
 A fin d'ainsi me gesner,
 D'une gesne si cruelle
 Qu'aux enfers n'en a de telle?*

*Mais que t'ay-ie dit ou fait,
 Mon Duchat, dont le forfait
 Contre moy merite & vaille,
 Que d'une telle canaille
 De poëtes morfondus,
 Tes mieux ayez soyent perdus?*

*Après la douce lecture
 De ta poësie pure :
 Après auoir leu tes vers
 Parez d'ornemens diuers,
 Qu'amoureux & amourettes
 Et mignardises tendrettes
 Donnent à celle des Sœurs,
 Qui les plonge en ses douceurs,
 Tu fais la fade lecture
 D'une poësie impure,
 Tu me lis des rudes vers
 Fangeux de bourbiers diuers,
 De Richard, Suran, Bourbierre,
 Vouté, Caquet, & Rabiere,
 La honte & le deshonneur
 De ce tems plein de bon heur.*

*Voicy donc la belle chere
 Qu'à tes amis tu sçais faire,
 Tes amis qu'ainsi tu trêtes
 Avec ces pietres poëtes.*

*Je ne veu pas, ie t'asseure,
 Duchat, que cecy demeure
 Impuni. Moqueur, cecy
 Ne demourra pas ainsi,
 Qu'ainsi tes amis tu traittes
 Des pestes les plus infectes,
 De tout l'Elicon Romain!*

*Mais, s'il peut estre demain
 De matin ie delibere,
 Aller à chacun Libraire
 A chacun des Imprimeurs
 Pour recouurer nos rimeurs.
 Coing n'aura dans leur boutique
 Tant de moissson antique,
 Soit-il relant ou caché,
 Qui ne me soit recherché.
 Là ie trouueray la noïse
 De Sagon : Là de Pontoïse
 Le bon enfant chercheray :
 Là Bouchaud ie trouueray,
 Et tout ce qui de naguieres
 Sert d'enulopoirs aux beurrieres,
 Aux Epissiers de cornets,
 Aux Libraires de paquets.
 Toute ceste orde vermine,
 Toute ceste bourbe fine,
 Des Rimeurs ie te triray
 Et chez moy te les liray,
 Et t'en effourdray l'oreille
 Pour te rendre la pareille,
 A fin que dorenavant
 Tu ne mettes en auant
 Toute ceste orde canaille,
 Et que par ceste merdaille
 Des poètes morfondus
 Tes amis ne foyent perdus.*

D'VN VIEILLARD.

*Vn flac Vieillard voyant sa jeune femme
Perdre son teint par les pales couleurs,
D'elle s'enquiert de son mal, & la blasme
Qu'elle n'y pense. Elle avec tristes pleurs
Et drus souspirs respond, la Dieu ne plaife
En l'offençant que j'achette mon aise :
Les Medecins, qui ont tasté mon pous,
Faire cela me le conseillent tous :
Mais j'ayme mieux malade me mourir,
Qu'en offençant Dieu & vous me guarir.*

*Son bon mary de se guarir la presse,
De ne laisser perdre ainsi sa jeunesse,
Et veut tresbien qu'autre face l'affaire
Que l'âge vieil ne luy permet de faire.
Elle à son chois, mande par tout querir
Hommes dispos : Dedans sa chambre ils vont :
Et là chacun (le doux mal qu'ils luy font!)
A qui mieux mieux besogne à la guarir.*

AV MEDIZANT.

*Tv trouues, ce t'oit on dire,
Mon stile rude & mal joint :
Je ne m'en ébahi point,
L'afne juge de la lyre.*

DE IAN.

IAN, sous ceste biere close,
 Repose, si lon peut bien
 Sans faillir dire, il repose,
 D'un qui ne fit jamais rien.

A GVILLOT.

QVI est ce mignon jouenceau
 Si crepelu, si coint, si beau,
 Qui est toujours avec ta femme?
 J'ay grand peur qu'il ne te diffame.
 Qui est ce jeune compagnon,
 Qui est ce muguet si mignon,
 Bon Guillot, qui à sa maistresse
 Si priuément toujours fait presse,
 Qui vient toujours la sacouter :
 Et qui vient toujours s'acouder
 Si hardiment dessus sa chaize,
 Et qui la sacoutant la baize,
 Et qui lui fait a chaque fois
 Trotter ses anneaux par ses doigts ?
 Respon moy, Guillot, ie te prie,
 Respon moy, mais sans raillerie.
 C'est mon clerc (ce dis-tu) qui fait
 Mes affaires. Mais en effect
 Ie le soupçonne fort de faire
 Pour tes affaires ton affaire.

D E P O L.

*POL, tu voudrois acheter l'heritage
De ton voisin, & vrayment tu es sage:
Mais ton voisin ne veut la vendre ainsi:
Pol, ton voisin vrayment est sage aussi.*

A M A R G O T.

*O N te donne le bruit, Margot,
Que tu estimes chacun sot,
Qui est ton hoste quelque espace,
Si tout soudain il ne t'embrasse.
Bien, si tu n'es assez fillastre,
Tu n'es aussi par trop vieillastre:
Mais puis qu'ainsi tu te gaudis
Des hostes qui s'en vont, tandis
Que suis ton hoste, ie te prie
Fay moy franc de ta moquerie.
Fayme mieux me moquer de toy
Qu'apres tu te moques de moy.*

D ' A N N E.

*A N N E se leuoit d'une selle,
(Anne assez gente Damoiselle
Mais vn peu grasse) l'vn des plis
De sa cotte demeura pris
(Comme il auient aux acroupies
Qui ont les fesses rebondies)*

*Alendroit d'où s'escoule vn vent
 Qui rien de l'ambre gris ne sent :
 Quelcun l'auisant, pensa dire
 Se raillani quelque mot pour rire,
 Et se rit le premier bien fort,
 Madamoiselle, mais qui mord
 (Dit-il) si estroit'vostre cotte?
 Elle qui n'est pas vn brin fotte
 Luy respfond & luy donne bon :
 Il torche sa bouche, mignon,
 Pour te baiser : vien t'en, aprouche :
 Il veut te baiser en la bouche.*

A A G N E S.

*Tv as au front vn peu de cicatrice,
 Lequel, Agnes, tu tiens tousiours couuert.
 Ne cache rien : on pense plus de vice
 Au mal caché, qu'au mal qui est ouuert.*

D E G O R M I E R.

*G O R M I E R s'est fié pour guerir
 A vn Medecin, qui se vante
 D'auoir son office vacante :
 Gormier ne doit-il pas mourir?*

DE MARGOT.

TANT soit-il de grace gentille,
Nui demeurant en ceste ville,
Ou passant, vanter ne se peut
T'auoir baizé tant seulement,
Margot : & ie te croy vrayment,
Qui te baise, il fait plus s'il veut.

DE PERRETTE.

ON fait courir le bruit, Perrette,
Que tu le fais à la rangette
A tous les moynes du couuent :
Et tu dis que femme viuant
Mieux que tu l'es n'est preudefemme.
Voy ! ce n'est moy qui te diffame.
Plus tu dis qu'en tous tes cartiers
Femme n'est, qui plus volontiers
Voise à l'Eglise des bons freres :
Et chacun qui a des affaires
Au marché n'y va til, di moy,
Aussi volontiers, comme toy
A l'Eglise, où sont tes pratiques,
Où tes affaires tu traficques ?
Mais si suis-ie femme de bien.
Pourquoy non ? aussi ie le tien.
Pour le moins preue tu en donnes,
Ne hantant que saintes personnes.

D'ANNE.

ENTRE vn vieillard & vn chatré,
 Toutes les nuits Anne est couchee,
 N'estant de nul au vif touchee.
 L'vn d'eux est de vieilleffe oultré,
 Et l'autre d'âge conuenante,
 Mais chacun en vain se tormente:
 Pour ces malheureux Anne fait
 Et pour elle ceste priere:
 Fay ces deux reuenir, Cythere,
 L'vn jeune, l'autre homme parfait.

DE MARQUET.

LE bon Marquet commence tout,
 Qui l'a jamais veu rien parfaire?
 Marquet, ie croy, n'en vient à bout,
 Quand à sa femme il le veut faire.

DE BONPAIN.

BONPAIN auoit esté blessé:
 Et soudain pour estre pansé
 Se fourra dedans vn ouuroir
 D'vn barbier, qui fait son deuoir
 De sonder si la playe donne
 Dans la ceruelle. Vn qu'on testonne,
 Laisse ce pauure homme (dit-il)
 Où fouillés-vous de vostre outil,
 Quand il n'auoit point de ceruelle
 A l'heure qu'il prit la querelle?

DE GILON.

*GILON se plaint qu'au matin
 Gobert Guillaume Robin
 Au lit prendre ne la laissent
 Nul repos, & qu'ils ne cessent
 De la presser tous les jours,
 La priant du point d'amours.
 Ils ont tort : l'importunee
 A raison : pourquoy aussi
 Importunent-ils ainsi
 Vne pauvre abandonnee?*

DE NEGINE.

*Tu es & si n'es pas digne
 Du nom que tu as, Negine :
 De deux choses tu n'as qu'une,
 Tu es froide, & tu es brune :
 Tu es Negine d'un point,
 De l'autre tu ne l'es point.*

DE MARGOT.

*MARGOT n'attend qu'autre la prie,
 Mais veut la premiere prier,
 Et sans couverte ypocrisie
 Veut toujours le droit manier :
 Donques s'elle ayme tant le droit,
 Et s'elle est toujours en priere,
 Ne se peust elle à bien bon droit,
 Dire deuote & droituriere?*

DE MASQUE.

MASQUE au visage rechigné,
 Me vit en gaillarde pensée:
 Et d'un front hideux renfrogné,
 Comme de ma joye offensée,
 Dit : que j'auoy veu mes amours.
 Masque, est-il vray ce que tu dis?
 Tu n'es jamais en tes bons jours,
 Tes amours jamais tu ne vis.

D'VN MUGUET.

Vn muguet de mes vers barbouille,
 Mais qu'il se garde que Baif
 Ne sente pas qu'il le chatouille,
 Qu'il ne le pique jusqu'au vif.

A J A Q V E S P E L E T I E R.

MAIS d'où vient cela ie te prie,
 Peletier, que durant sa vie
 Le Poëte mieux accompli
 Ne se veoit jamais anobly,
 Et bien peu souuent se voit lire
 Quelque beau vers qu'il puisse écrire:
 Et que tousiours on prise mieux
 Que les plus jeunes les plus vieux:
 Bien que des jeunes l'écriture
 Ait plus exquise poliffure:
 Encor que les vers plus âgéz
 Trainent des flots plus enfangez?

*Peletier, est-ce que l'envie
 Acompagne l'humaine vie,
 Qui aussi tost sa rage éteint
 Que la vie a son but atteint?
 N'est-ce point qu'à regret on laisse
 Cè qu'on ayme dès la jeunesse,
 Et qu'on ne peut mettre en oubly,
 Ny delaisser son premier ply?*

*Son aage se moquoit d'Homere :
 On lisoit Enne le vieil pere,
 Que Rome auoit Maron viuant.
 Iamais comme l'âge suyuant,
 On n'a vu que le present âge
 Donnast l'honneur & l'auantage
 A qui le meritant viuoit
 Aussi grand que le mort l'auoit.*

*Mais quoy que ce soit, petit Liure,
 Pour moy ne te haste de viure :
 Je ne suis pressé d'auoir nom,
 Puis que tant couste le renom.*

ACROSTICHE.

*AYANT tourné cent fois les lettres de ton nom,
 N'ay peu rien rencontrer qui soit propre deuise,
 Ny pour la grace rare en telle beauté mise,
 Et moins pour la vertu, digne de grand renom.
 D'où peut venir la faute? ou, puis-je m'abuser?
 Est-ce que j'ay fuy d'en prendre assez de peine?
 Bien feroit contre moy cette excuse trop vaine,
 Et ie m'accuserois au lieu de m'excuser :
 Ta valeur, ta vertu, ta grace, ta beauté,
 Venant du plus parfait qu'on peut des cieux attendre,
 Ne daignant de ton nom quelque louange prendre,
 Eurichissent ton nom d'un honneur merité.*

DE LA FOLIE COMVNE.

*QUEL letarge endormant assoupit mes esprits ?
 Quelle froide poison en bruilage ay-je pris,
 Qui m'a du tout éteint la fureur agreable,
 Dont ie me ravissoy, moy pauvre miserable ?
 Ie ne me conoy plus, tel est l'aueugle é moy
 De l'oubly qui me tient, que ne pense estre moy.
 I'ecriroy volontiers, mais ma languz pliee
 Attachée au palais, ou colce ou liee
 Dans ma bouche ne peut ny parler ny chanter,
 Et s'efforcant en vain ne fait que hocqueter.
 Si faut-il qu'a hocquets, de peur que ie ne creue,
 Ie decharge mon cœur de l'ennuy qui me greue.*

*Monfieur, depuis le tems qu'à vous ie suis venu,
 Et depuis que m'avez pour vostre retenu,
 Vous avez fait jì peu de sejour, qu'à vous faire
 Ie n'ay mis vn seul coup le nés dedans le liure,
 Bien que ce soit le seul & le plus grand plaisir,
 Où ie passe le tems, quand ie suis de loisir :
 Car quel plaisir plus grand au monde j'eauroit prendre
 L'homme s'il a raison, que de lire ou d'apprendre ?
 Or bien que ie n'ay lu, ie ne feray repris,
 Depuis que suis à vous, de n'auoir rien appris :
 Et s'il vous plaist m'ouir, ie vous en redray conte,
 Si bon que vous & moy ne rougirons de honte,
 Vous de m'auoir à vous, moy d'auoir perdu tems :
 Car ie feray si bien que ie rendray contents
 Ceux qui nous blasmeroyent, s'ils ne trouuent étrange
 Que ie gratte vn petit la peau qui leur demange.*

*Monfieur, l'ay plus appris à voir ce que i'ay vu,
 Que ie n'ay fait deuant en ce que j'auoy lu :
 Car des liures écrits la fumeuse science
 Ne peut de rien seruir qui n'a l'experience :*

*Qui s'acquiert prattiquant les meurs & les façons
Des bizettes humains, & non pas les chansons.
Il est vray qu'ayant lu du liure l'écriture,
L'esprit est plus ouuert à juger leur nature.*

*Et bien qu'as-tu appris? Que la plus part de tous,
Ou pour n'en mentir point, tous les hommes sont fous.
Le prouueras-tu bien? Ouy bien sur ma vie,
Si ton peu de bon sens ne quitte à ta folie.*

R E C I T E N L A S A L L E

D E B O U R B O N P O U R L E F E S T I N

de monseigneur de Neuers au mariage de
monseigneur de Guise, sur l'entreprise du
chateau Faé du Negromant, qui repre-
sentoit l'Amiral de Coligny.

DA M E S , *en-qui reluit toute valeur,
Quel fort malin vous jette en ce malheur?
Que faites-vous en cette place pleine
Tout à l'entour de hazard & de peine?
Si vous sçauiez quel Seigneur a pouuoir
Dedans ce lieu, vous craindriez son sçauoir.
Retirés-vous en haste, n'arrestez:
Sortez, fuyez, le danger euites:
Si me croyant vous quittez de bonne heure
Le mal fatal de si fausse demeure,
Vous me lourez deliures du méchef
Qui dans ce lieu vous pendoit sur le chef.*

A M O V R.

QVI es-tu toy, qui veux à l'étourdie
 Mettre en effroy si noble compagnie?
 Non, ce vieillard trompeur n'a plus pouuoir,
 Ny cœur d'oser vser de son sçauoir:
 Ses charmes vains ont perdu leur puissance:
 Plus ne luy sert sa méchante science.
 Toy souuien-t'en. Sçachez, ó vous les belles.
 Que le Dieu Mars a mis des forces telles
 Au vaillant bras de trois preux Cheualiers,
 Adroits & forts, inuincibles guerriers,
 En les armant de si grande vertu,
 Que nul des trois ne peut estre abbatu.
 Car nul humain ne Daimon (tant soit forte
 Celle fureur qui au choc le transporte)
 Contre ces trois ne pourra plus tenir,
 A peine donc au dessus d'eux venir.
 Donc ne bougez : mais d'assuré courage
 Ebattés-vous, moquant son vain langage.

CARTEL POVR VN CHEVALIER

MENE' PAR DEUX AMOVRs.

VOYEZ ces deux Amours qui vont victorieux,
 Me menans prisonnier, trionfans de ma prise,
 Et chastians mon cœur de sa fiere entreprise
 De s'afranchir de l'arc qui metrise les Dieux.
 Bien que ie soy veineu, i'en suis plus glorieux,
 Que si i'estoy veincueur : & beaucoup plus ie prise
 Estre mené captif qu'auoir pleine franchise,
 Me voyant enchéné d'un or si precieux.

*Si quelque Cheualier deffus les rans se treuve,
 Qui dédegne mon heur ou qui l'estime à honte,
 Les armes en la main ie veu luy faire preuue,
 Qu'il n'est point seruiteur de maitresse plus belle:
 Et que ma loyauté d'autant sa foy surmonte,
 Que celle que ie fers, defur la siene excelle.*

V O E V.

*I A N O T ioueur de mufette,
 Qui de vieilleffe foiblette
 Déjà commence à trembler,
 Et qui souloit acabler
 Les loups de cette massué,
 Mais maintenant d'ahan sue
 Du pié iusques au sommet,
 Quand à s'en aider il met
 Tout ce qu'il a de courage:
 La quittant pour son vieil âge,
 Il prend vn bâton au poin,
 Pour s'en aider au besoin
 A soutenir sa vieilleffe,
 Et la massué qu'il laisse,
 Te la vouë, ó gardien
 Des troupeaux, & n'en veut rien,
 Sinon (Roy des cheuuretestes)
 Que les loups & autres bestes
 Par les boys n'entendent pas
 Que sa force est mise au bas.*

D E B O N P A I N.

*V A pâitre à l'écart si tu veux,
 Pastoureau, les beufs que tu menes,
 Que Bonpain dehors de ces plenes
 Ne t'enleue toy & tes beufs.*

D V M E S M E.

*Si legier comme sa main,
Étoit le pié de Bonpain:
Ce Bonpain, ie t'en assure,
Seroit en terre vn Mercure.*

V O E V.

*APOLLON au crin doré,
Si ie t'ay bien honoré
D'un cœur net de toute offence,
Depuis ma première enfance:
V. u'es d'un bon œil me voir,
Et ce mien vœu recevoir.
C'est de ma jouë barbue
La première fleur tondue,
Tu me feras pour cecy
Que ie tonde vn jour ainsi
Que la fleur de ma jeunesse,
Les grifons de ma vieillesse.*

A M A R C A N T O I N E

D E M U R E T.

C O N T R E.

Quel train de vie est-il bon que ie fuies, &c

*TOUT train de vie il est bon que tu fuies,
A fin, Muret, qu'heureusement tu viues.
Dans le Palais sont punis les excès,
Par bon conseil s'appaisent les proces :*

Voy les maisons de mille plaisirs pleines :
 Le labourage est plein de douces peines :
 Le matelot par un peu de labeur,
 Jouist du gaing deliuré de la peur.
 Celuy qui erre en un país estrange
 S'il a du bien à son plaisir le mange,
 S'il n'en a point il en est moins troublé :
 Le marié vit de joye comblé :
 Celuy qui vit sans estre en mariage,
 Seul sans trauail passera son doux âge.
 Auoir enfans, n'auoir enfans aussi
 Ne donne plus l'un que l'autre joucy.
 La jeunesse est gaye belle agreable :
 La vieillesse est rassise, & venerable,
 Qui le passé remet deuant les yeux.
 Donques, Muret, ie croy qu'il vaudroit mieux,
 Si lon pouuoit, ne cesser jamais d'estre,
 Que de mourir si tost qu'on vient de naistre.

D'AMOUR.

S'AMOUR cruel enflamme & naure les humains,
 Souillant dedans leur sang ses inhumaines mains,
 Est-ce rien de merueille? A qui Venus est mere,
 Venus qui le Dieu Mars a pour son adullere?
 Qui est aussi la femme au Dieu feure des Dieux?
 Qui pour mere a la mer, dans les flots furieux
 Ayant pris sa nassance? Amour a donc ses braises,
 Des braisiers de Vulcain ardans en ses journaises :
 Sa cruauté, des flots de la mer : & de Mars
 Le meurdrrier ayme-sang, ses homicides dars.

DE VENICE.

*O*n te fait trop grand tort, Venice,
 De te reprocher l'avarice:
 Ils ont menty les medisans,
 Qui vont ainsi de toy disans,
 Pour te rendre deshonoree,
 Que tu es chiche & referree:
 Ils te donnent ce faux renom
 Les bauars : il n'en est rien, non:
 Je le sçay, aumoins à l'espreuue
 Ouuerte & large ie te treuue.

DE FAYTOVT.

*T*u es banquier, tu auocasses,
 Tu es mouche, tu es flateur,
 Tu as estaux en toutes places,
 Tu es maquignon, rapporteur,
 Faux monoyeur, témoin, menteur,
 Maquereau, larron, sans menage:
 Et tu fais tout ce couretage
 Sans auoir charge en ta maison,
 M'ébay-ie donc sans raison
 Que tu n'as au bien dauantage?

DE DEMOCRIT.

*Q*uand le bon rieur Democrit
 Toute chose eut bien méprisée
 De son ris, la mort qui tout rit
 De luy-mesme fit sa risée.

A HENRY ESTIENNE.

DONC, *Estienne, tu te redonnes*
A ta ville, & tu abandonnes
Des chams le séjour gracieux?
Donc le repos solacieux
De nos chams plus ne te recree,
Mais le bruit de Paris t'agree :
Comme tu as bien mérité
Iouy du bien de ta cité :
Toujours à tes oreilles tonne
Le tonnelier coignant sa tonne.
Le tailleur s'en vient tailler
Sa pierre pour te reueiller
Le matin : Et qu'au soir t'effourde
Le son de quelque cloche lourde.
Le charretier le long du jour
Criant ne te donne séjour,
Importun devant ta fenestre :
Et ce quand plus tu voudrois estre
En repos pour jouir des dons
Que des Muses nous pretendons.
Et si tu vas parmi les rues,
Sois tant que point ne te remues
De crieurs de sien empressé.
Ou le solicateur pressé
Donne tel coup en ta poitrine
Qu'il t'en face ployer l'echine :
Le portefange tumbereau
Souille de fange ton manteau.
Rencontre vne charogne morte
Que loin en la voirie on porte :
Trouue quelqu'un de peste atteint
Qui sur la fuiere se plaint :

*Endure des maux plus de mille
 Ordinaires dedans la ville:
 Soule toy de tous les ennuis
 Qu'on y a les jours & les nuits;
 Tandis qu'aux champestres delices
 Mon Dorat & moy (loing des vices
 Qui foisonent dans les citez),
 De sainte fureur incitez,
 Nous nous jouons, au populaire .
 Nous plaifans sur tout de deplaire,
 Qui meprifant la verité
 Va beant à la vanité.*

*Il nous plaist chercher les montagnes,
 Et loing de là voir les campagnes:
 Aux campagnes nous descendons
 Dou les montagnes regardons.
 Tantost par la verdure gaye,
 Couers de la palle fauffaye,
 Nous allons pourmener nous deux
 Alentour de ces prés herbeux,
 Où paissent les vaches penchantes
 L'herbe lentement arrachantes,
 Tandis que les gais pastoureaux
 Font retentir leurs chalumeaux.
 Au son les gentes pastourelles
 Foullent les herbetes nouvelles,
 Trepignans d'un folastre pié,
 En un rond par les mains lié.
 Souuant pour a leur ris entendre
 Le bestial nous voyons tendre
 Leurs musles leuez pour les voir
 Sans des prez se ramenteuoir.
 Et pour mieux les heures seduire
 Nous auons coustume de lire,
 Ou les vers qu'Onide a sonnez,
 Ou ceux qu'Horace a faconnez,
 Ou les raillardes chansonnettes
 Que le Syracusain a faittes,*

Ou du Berger Latin les chants -
 Qui monstrent le labour des chans.
 Tantost mucez dans vn bocage,
 Tantost du long d'un frais riuage
 Sous l'ombre palle aux faules vers
 Nous pourpensons quelques beaux vers,
 Qui defiront bien les journees,
 Les mois & les longues annees,
 Si vne des neuf doctes Sœurs
 Les a confis de ses douceurs.
 Si quelque repentir, Estienne,
 Te remord, qu'aux chans on reuienne :
 Qu'on lèsse en son aduerjité
 Avec ses troubles la cité.

A MONSIEVR DE NOYON

ADVOCAT EN PARLEMENT.

NOYON, qui, bien voulu des Muses,
 Pour t'en faire meilleur en vses,
 T'armant d'une ferme valeur :
 Qui sçais le blanc du noir conoistre,
 A l'estre non à l'aparoistre,
 Iugeant de l'heur & du malheur :
 Qui, te retirant du vulgaire,
 Sçais bien choisir ce qu'on doit faire
 Pour se maintenir doucement :
 Qui gardes la pure justice,
 Loin de soufrete & d'avarice,
 Viuant bien & heureusement :
 Si tu veux, tu tiens l'industrie
 Pour honorer ta noble vie,
 Par doctes & rares écrits.
 Du sçauoir, ami, tu n'as faute :

Mais ie croy qu'en ton âme caute
 De nostre vain nom tu te ris,
 Qui par nostre sotise sommes
 Cognus quasi de tous les hommes,
 Par quoy nostre aise est empesché.
 Heureux qui le bon sçait élire!
 Heureux de qui mort on peut dire,
 En bien viuant il s'est caché.
 Ne fust que la forte Fortune,
 Contre mes desirs importune,
 A violenté ma raison,
 Fusse fait choix de telle vie,
 Loïn des soupçons & de l'enuie,
 Loïn des faux biens & de traïson.
 Mais quoy? De ne sçay quelle sorte
 Le sort de mon propos m'emporte,
 Doù ie ne puis me recourir.
 Pluslost que languir miserable
 M'a falu me faire enuiable
 Laisant ma fortune courir.
 Par vne tardiue influence,
 Des Grands j'aqui la cognoissance:
 A vous, Muses, j'en suis tenu.
 Quand me tirant du populaire,
 A mes Princes m'auetz fait plaïre,
 Qui m'ont par bienfaits retenu.
 Iamais ingrat ie ne puis estre:
 M'ayans fait leur bonté paroïstre,
 Mon bon cœur ie temoigneray.
 Les graces par tout j'en veu rendre:
 Et pour les faire au loïn entendre,
 Vn bel œuvre desseigneray.
 Plongé dans la Cour ie me treuve,
 Auanture qui m'est bien neuue:
 Et qui me contreint confesser,
 Qu'en la plus part la vie humaine
 Au gré de fortune se meïne,
 Qui nous fait nos desseins laisser.

*Là tout nouveau ie me comporte
Maintenant ma raison plus forte,
Radressant ma fortune d'art :
A fin qu'elle me fauorise
Et ma valeureuse entreprise,
Que j'ose poursuiure gaillard.
NOYON, si tu prises la France,
Si tu detestes l'ignorance,
Si de mon parti tu te rans :
Employe ta langue diferte,
Et garde mon droit de la perte,
Contre les malins ignorans.*

FIN DV QVATRIEME LIVRE

DES PASSETEMS.





CINQUIEME LIVRE
DES PASSETEMS DE

IAN ANTOINE DE BAIF.

A MONSIEVR DE

GRAMMONT.

*ILAS, las, par les mois les annees,
O GRAMMONT, & par les journees
Les mois se derobent glissant:
Les jours par les heures échapent:
Par moments les heures se frapent:
Et nous en alons perissant.
Ce n'est rien nostre âge fuiarde:
C'est vn point, si on la regarde
A l'égard de l'éternité.
Depuis qu'une fois morts nous sommes,
Aussi morts que les premiers hommes,
Auons fait le cours limité
Mais nous, à qui la foyble vie
Passe & vole si tost rauie:
Nous que Dieu doüa de raison,
Pour nous seruir à nous conduire,*

Ce peu que le jour nous doit luire,
 N'en vsons en nulle saison.
 Toujours en tout l'ame tant belle,
 Semence du ciel immortelle,
 Mise à mépris par le mortel,
 Au cors ne sert que de saumure,
 Pour le garder de pourriture,
 Comme le lard dedans le sel.
 Beaucoup, non au bien nécessaire,
 Mais l'employent pour se mal-faire
 S'entremachinans mille maux,
 Ou par procez ou par rapines :
 Ou pour opinions malines
 Prenans inutiles traux.
 Aucuns cherchans la gloire véne
 Plustost que doctrine certéne,
 Pour bien sçauans seront tenus :
 Qui, souuent cachant ce qu'ils pansent,
 Des propos étranges auansent
 Contre l'ancien maintenus.
 Ainsi par sole outrecuidance
 Troublent du vray la cognoissance,
 Et la foy de la verité,
 Par dispute au vray bien contraire
 Les simples cœurs venans distraire,
 Ebranlez de l'antiquité.
 La plus part de ceux qui debatent,
 Ainsi que des bestes combatent,
 Pour rester vainqueurs en effet :
 Non pour choisir ou pour aprendre,
 Ce qui deuroit meilleurs nous rendre,
 Et d'entandement & de fait.
 De là vient que nous pauures hommes
 Malement s'oruoyez nous sommes,
 Ne plus ne moins que les moutons
 Qui saultent quand vn autre faute.
 Aussi nous en plus d'yne faute
 A patron souuent nous sautons.

*Assez pour s'enrichir trauillent
 Creignans que les biens ne leur faillent,
 Et veulent viure seulement:
 Mais de chercher & de poursuiure
 Le certain moyen de bien viure,
 Ils n'y labeurent nullement.*

*Il cognoist au fort de l'afaire
 Ce qui luy manque pour bien faire,
 Qui souffre sentant le besoin.
 Si tost qu'il part de la detresse,
 D'un orgueil insolent il leffe
 Du bien le desir & le soïn.*

*Qui pour le branle du nauire
 Non acoutumé, du cœur tire,
 Changeant du nauire à l'esquif
 De son mal tousiours s'accompagne:
 Qui fascheux le present dedagne,
 L'éloignant n'en est moins plaintif.*

*Vn Terfite n'est pas abile
 Pour vetir les armes d'Achile:
 Iamais bien ne s'en armeroit.
 Les armures de l'esprit sage
 Ne donne au lourdaut ou volage,
 Qui malement s'en aideroit.*

*Qui veut courageux entreprendre
 Au port de la vertu se rendre
 Comme son Itaque cherchant,
 Fuie les voluptés mondaines,
 Comme les chansons des Sirenes,
 Qui les vont au mal alechant.*

*C'est fort grande rejouissance
 A voir l'entiere jouissance
 De ses beaux souhets & desirs:
 Mais j'estime grace plus grande
 Au vertueux, qui se commande
 De n'aimer qu'honestes plaisirs.*

*Mesure le bien à l'vsage
 Qui liberal modeste & sage*

Sa richesse dispenser,
Je le tiendray pour le plus riche,
Non le vilain taquin & chiche
Qui plus de biens amassera.
Malade il est le miserable
De pauvreté non secourable.
Il est pauvre, non de l'avoir,
Mais dedans son ame peruerse,
Qui les biens à tás boulleuerse,
Et n'en sçait faire son deuoir.
Qu'on le confesse ou qu'on le nie,
La vilenie est vilenie,
L'honneur honneur, le tort est tort :
Arachons de nous l'ignorance,
Maudite racine & semance
Du fruit qui nous donne la mort.
La personne bien saine & forte,
Aisément l'injure suporte,
Ou soit du froid ou soit du chaud :
La raison en l'ame bien saine,
Courroux, douleur, joye incertaine,
Sçaura moderer comme il faut.

S V R L E L I V R E D E S

M E D I T A T I O N S .

A G V I T O T .

C E liure tout diuin pour d'âge en âge viure,
N'a besoing d'un sonnet qui soit de ma façon :
Guitot, il ne faut point au bon vin de bouchon,
La vie doit venir de la bonté du liure.
Quel argument plus beau peut on choisir & suiure,
Pour l'homme chrestien en tems d'affliction,

*Que des vrais zelateurs de la religion
 Les discours consolans que ton liuret nous liure?
 Venez (ó vous eflus) qui en pure pensee,
 Adorez ce grand Dieu pere de l'univers :
 Icy sa voye sainte est clairement tracee.
 Icy de son secours vne ame renforcee,
 Repousse les assauts de l'ennemy peruers :
 Et la terre quidant vole au ciel élanee.*

A MONSIEVR DE SAINT-GOVARD

AMBASSADEVR VERS

LE ROY D'ESPAGNE.

*LA grand montagne Pyrenec,
 Le tems, ny l'espace des lieux,
 Dont ta personne est éloignee,
 De moy ne t'ont fait oublieux :
 Mais vne gaye souuenance
 De Baïf, qu'il te plaiſt aimer
 En absence autant qu'en presance,
 Font que ie veu te renommer.
 Saint Gouard, qui d'une amour viue
 Cheris & cherches la vertu :
 Et qui d'une bonté naïue
 Touſiours le vice as combatu :
 Par tout à ton Princee fidele
 Par mer & terre as voyagé :
 Mesme dans le peuple infidele,
 D'un zele bon encouragé,
 Tu viſitas la terre sainte
 Et le saint Sepulcre, où lon mit
 L'humanité mortelle éteinte,
 Qui morte en grace nous remit.*

Toy, comme un *Vlyffe* qui erre
 Pour les meurs des hommes sçavoir,
 Et s'en aider en paix & guerre,
 La Grece & l'*Asie* alas voir.
 De là retourné dans la France
 Tu fus honoré de ton Roy:
 Qui ores pour ta suffisance,
 Et ta nonchancelante foy,
 Te tient aupres du Roy d'*Espagne*
 Pour son loyal ambassadeur:
 Où la vertu qui t'accompagne
 Iette une belle resplendeur.
 Soit que d'un gracieux langage
 Des propos tu fois discourant,
 Que l'*Espagnol* acort & sage
 Tout ententif voise admirant:
 Soit qu'une atrempance louable,
 Et ta rare sobriété,
 Te rende sur tout venerable,
 T'aquerant nom de sainteté:
 Là tu fais honneur à nostre âge,
 Et prouves qu'entre les François,
 Tant ne regne encores l'outrage,
 Qu'à la vertu prompt tu ne fois.
 Dont ne seroyent nulles nouvelles
 Cent ans apres nous, *Sain-gouard*,
 Si des neuf sçauantes pucelles
 Baïf qui t'aime n'auoit l'art,
 Qui en souuenance du liure
 De *Marc* que luy as enuoyé,
 Le sien, où ton beau nom doit viure,
 Pour étrenes t'a renuoyé.
 Lequel tu prendras en excuse
 De quoy ie ne t'écry souuent:
 D'autant que c'est luy qui m'amuse,
 Son impressïon poursuiuant.
 S'il est digne de comparoître
 Entre les *Castillans* polis,

*Des Castillans fay moy conoitre
 Pour nourrifson des fleurs de Lis.
 Ils verront des Princes de France
 Les noms en mon liure honorez :
 Et conoitront que l'ignorance
 Tous les François n'a deuorez.
 Si le Roy d'Espagne desire
 Par mes écrits veincre les ans,
 Ses honeurs ie sçauray bien dire
 Bien honoré de ses presfans.
 Toy, qui m'es amy, bon & sage,
 Fay luy mon present d'heure & d'heur :
 Prescrire n'en faut le langage
 A Toy royal ambassadeur.
 Ce n'est pas que ie luy demande :
 Je suis hors de necessité :
 Mais que mon Roy me le commande,
 Pen seray bien tost aqité.
 S'il faisoit en ce tems barbare,
 Ce que jadis faisoit vn Roy
 Pour Simonide & pour Pindare,
 Ce qu'ils faisoient ie luy feroiy.
 Voire (chose qui n'est qu'en France)
 Des chants de la mesme façon,
 Et de mesure & de cadance,
 Selon l'ancienne chanson.
 Hardiment de cela te vante,
 Dy que nous sommes les ouuiers,
 Qui telle musique excelante
 Renouuelons tous les premiers.
 Dequoy faut que l'honneur se rande,
 Que nos Princes ont merité :
 Desquels nostre gaillarde bande
 Gouste la liberalité.*

POUR CLAUDE LE CLERC

A DAMOISELLE IANE DE

SAINTE CHRISTINE.

E P I T A P H E.

TOY de qui j'esperoy jouir en bon ménage,
 T'ayant pour mon épouse, en la fleur de ton âge
 Vne enuieuse mort vient à moy te raurir,
 Et fraudant mon espoir ne fait te suiuir!
 Tu es morte, & ie vi, si c'est viure sans vie:
 Car ma vie tu fus. O destin! O enuie
 Contraire à nos souhets! Au moins que j'usse l'heur,
 Quand tu rendis l'esprit (soulas à ma douleur,
 Piteux, mais desiré!) pour le moins que l'heur j'usse
 D'auoir esté present! Car si present j'y fusse
 De mes lèures aumoins sur tes lèures alors
 Le reste des esprits que tu jettois dehors,
 Las! j'usse recueilly. Lors mon âme meslec
 Peut-estre avec ton âme au ciel s'en fust volée.
 Tant heureux je ne suis. Pour tout reçoÿ mes pleurs,
 Les fleurs de nos desirs, les fruits de mes douleurs.

DE L'ENTREE DV

ROY CHARLES IX.

ENTREZ heureusement, ô grand Roy de la France,
 Dans la grande Paris Royne de vos citez.
 Paris, ouure tes bras. Seine & ses Deitez,
 Baissant leurs verdes eaux, facent réjouissance.

*Campagnes & forests d'une gaie esperance
 Reprenez vos honeurs. Toutes auerfitez
 Soyent mises en oubly : De plaisir incitez
 Faison d'entiere joye heureuse demontrance.
 O Paris, dans tes murs, Le bon CHARLE ton ROY,
 Beau sur un beau cheual, en trionfant arroy,
 D'armes enuironné, va faire son entree.
 Les armes cesseront entre les citoyens.
 Mais si quelque mutin ose attaquer les tiens,
 O CHARLE, la deffence aux armes est montree.*

D V I O U R D E L ' E N T R E E .

*V O Y E Z rir le ciel d'une clarté serene :
 Voyez le fleuve clair qui desensle ses eaux :
 Voyez rebourgeonner les seueux arbrisseaux :
 Voyez reuerdoyer la montagne & la plaine.
 Voyez le doux Souleil, qui du printems ramene
 La gaillarde saison. Ecoutez des oiseaux
 Qui réjouissent l'air mille motets nouveaux :
 En l'honneur de mon Roy la joye se demeure.
 Mon Roy fait dans Paris sa magnifique entree :
 Alegresse par tout nous voyons demontree,
 Presage bien-heureux de meilleure saison.
 Regne la pieté, fleurisse la justice :
 Vertu soit en honneur, à mépris la malice :
 Defaille la fureur, commande la raison.*

A V A N T U R E S

D E S D A M E S.

P V I S que demandez par plaisir
 L'avanture au ciel ordonnee,
 Sçachez que vain est le desir
 Qui veut forcer la destinee.
 Qu'heureuse seroit vostre vie
 Si pouviez seule la mener :
 Fuyez fuiez la compagnie
 Qui tant de maux doit amener.
 Vous faites refus de vostre aise
 Et pourchassez vostre maleur.
 Gardez qu'un jour ne vous deplaise
 Ce qui plaist tant à vostre cueur.
 Vostre beauté qui est si fiere
 Rabaissera fort son courage,
 Quand vne volonté legiere
 Vous bridera du mariage.
 Haïssant celui qui vous aime,
 Un qui vous hait allez aimer :
 Autant fait de profit qui seme
 Dedans les vagues de la mer.
 Ne vous plaignez de jalouzie,
 Ou vous plaignez d'estre si belle :
 Car tousiours la beauté martelle
 Des mieux aimans la fantaisie.
 C'est vostre bien & non pas vous,
 Que ce beau seruiteur courtise :
 Celui qui tant vous fait le doux
 Vous cuira quand vous aura prise.
 Vous faites bien fort de la fine :
 Vous éprouuez, vous refusez,
 Et mille amans vous abusez.
 Gardez-vous qu'un ne vous affine.

Quand l'airein argent deuiendra,
 Alors vostre facheux seruage
 Son cours rigoureux ne tiendra
 Contre l'or d'un plus heureux âge.
 Les fleurs de vostre primeuère
 Vous n'auex pas laissé fleurir,
 Ny vos fruits en été meurir :
 L'huyuer vous ne sçauerez que faire.
 Vous vous alaitez d'esperance,
 Vous consumant d'un vain desir :
 Faute d'auoir bien sceu choisir,
 Vous tomberez en repentance.
 Un torrent de larmes s'apreste,
 Vne tempeste de soupirs,
 Un mont-gibel de chauds desirs,
 A qui vos beaux yeux feront feste.
 Montez dans le coche atelé
 De blancs cheuaux, & demandez :
 Vostre cœur sera consolé
 De plus que vous ne pretendez.
 Vous estes dans un carrefour,
 Et ne sçauerez quel chemin prendre.
 Marchez : car dans un beau sejour
 Tous les chemins vous peuuent rendre.
 L'entreprise est trop auancee,
 Il ne faut plus tirer arriere :
 Si allez changer de pensee
 Vous acquerrez nom de legiere.
 Il n'est pas à chacun loysible
 D'aprocher tant les Deitez :
 Il vous pourroit estre nuisible,
 Si vne fois les irritez.
 Bien que soyez deparagée,
 Vous n'y perdrez : vostre bon heur,
 Vous montrerez auantagee.
 En vous seule gist vostre honneur.
 L'estoc se mourra defeché,
 Le beau sion reuerdira.

L'ombrage plus ne luy nuira,
 Dont il fouloyt estre empesché.
 Bien heureuse la jalousie
 Qui s'enflamme avec si grand heur,
 Vne etincelle est amortie
 Par vne grande resplendeur.
 Combien que foyez engagée
 Ne feignez de vous retirer :
 Vous pouuez estre auantagée,
 Vostre sort ne peut empirer.
 Qui a bon bruit, on a beau faire
 Tout ce qu'on veut, nul n'en médit :
 Qui a mauuais nom à credit,
 Le monde ne peut faire taire.
 Vous ne sçauuez cueillir les fleurs
 Que vostre beau printemps vous donne.
 Mais les fruits en seront meilleurs
 Que vous cueillirez en Automne.
 Que vous estes bien deplorable
 De ne sçauoir le bien choisir !
 Fuyez le plaisir miserable,
 Qui n'apporte que deplaisir.
 Vous iouirez, ie le deuine,
 Le danger est à l'enuiron.
 La rose n'est point sans épine,
 Ny l'auête sans piqueron.
 Vous œilladez, vous souriez :
 Et n'aimez rien que vous mignone.
 Si vous ne vous apariez
 Tirant à tous n'aurez personne.
 Quand l'eau recourra vers la source,
 Quand l'hyuer en aisé sera,
 Quand les cieux changeront leur course,
 Ce que vous pensez se fera.
 Vostre cœur de grands maux endure,
 Pour cela rien n'auancerez.
 Alors que moins y penserez
 Viendra vostre bone auenture.

Si la fortune vn petit lente
Ne vous rit si tost que voulez,
Endurez, ne vous en doulez :
Dautant vous fera plus contente.
Ce doux desir qui vous allume
Vous trauaille (j'en suis bien seur).
On ne merite la douceur,
Qui n'a goûté de l'amertume.
Il semble que vous regrettiez
Ce qui vous fait honneur à honte :
Auisez que ne regrettiez
Ce dequoy vous ne faites conte.
Vsez de l'heur en la jeunesse,
Vous ferez bien si m'en croiez :
Vous aiderez de la sagesse,
Mais que sur l'âge vous soiez.
Vous auez plus d'une entreprise
Pour les cœurs des hommes surprendre :
Mais gardez vous qu'en voulant prendre
Vous mesme ne vous trouuiez prise.
Tel tient la bride & la courroye,
Qui vuidera bien tost l'arçon.
Tel rit, gaudit & n'a que joye,
Qui dira piteuse chanson.
Après la pluie le beau tems,
Après le beau tems vient la pluie :
L'heure vient (vostre pleur s'essue)
Qui fera deux Amans contens.
Où suiés-vous pauvre étrangere
Cherchant à vostre âme repos ?
Pensez vous estre assez legere
Pour vn qui porte æles au dos ?
Faisant les fautes aprendrez,
Vous courrant ferez découuerte.
Vous prendrez ceux que vous perdrez,
De ceux que prendrez ferez perte.
Vous vous plaignés des inconstans,
Dont la flamme tost allumee

*Ne dure que bien peu de tems.
 Aimez si voulez estre aimee.
 Ce qui vous fait tant langoureuse
 N'est que vostre grande bonté:
 Heureuse heureuse, ô trop heureuse,
 Si n'auiez point de volonté.
 Vous faites volontiers la feste
 A ce paladin écolier.
 Que ferez vous de cette beste?
 Lon dit qu'il n'est franc du colier.
 Maudit soit l'honneur qui vous couste
 La perte de tant de plaisir!
 Le vain bruit d'un vent vous dégouste
 Du bien que vous pourriez choisir.
 Ta beauté de graces ornée
 Est d'une longue & belle dance
 De seruiteurs enuironée:
 Et tu es pauvre en abondance.
 Dequoy vous poués-vous douloir,
 Sinon de ne sçauoir choisir?
 Rien ne vous faut que le vouloir
 Pour contenter vostre desir.
 Vous cherissez tant l'artifice
 Que meprisez le naturel:
 Ensuivre nature n'est vice:
 La corrompre est cas criminel.
 Beauté qui est acompagnée
 D'orgueil seure audacieux,
 Demeure à la fin dedaignée.
 Amour niche au cœur gratieux.
 Vous aimez un qui ne vous aime,
 Un vous aime que n'aimez pas:
 A bon change lon rand de mesme:
 Ce sont d'amour les beaux ébas.
 Si cherchez le ferme bonheur,
 Cherchez-le tardiue en pensée:
 Mais haster faut pour vostre honneur
 L'entreprise bien comencée.*

*Auare craignez d'encourir
 Dizette dont n'aurez dizette:
 Mieux vaut en dependance mourir,
 Que viure tousiours en souffrète.
 Recherchez l'air la terre & l'onde
 Cherchant le souuerain plaisir:
 Il n'est rien si plaisant au monde
 Que de jouir de son desir.*

A V R O Y.

*O Grand Roy, votre Poëte,
 N'ayant rien que vous donner,
 Sinon l'heur qu'il vous souhete,
 Vous vient du votre étrener.
 Vous serez donc étreiné
 (Si j'ose tant entreprendre,
 Et vous plaist en gré le prendre)
 De votre nom retourné.*

C H A R L E S M A X I M I L I A N

D E V A L O I S.

A N A G R A M E.

A N , M , D , L X V I I I , A L E

R O Y C H A S S E M A L .

*C*HARLES MAXIMILIAN,
 L'honneur du sang de VALOIS,
 Sera l'Hercule Gaulois:
 Car son nom porte que L'AN
 M. D. LXVIII,

Par un presage fatal,
 Aura LE ROY CHASSEMAL,
 Deuant qui le mal s'enfuit,
 Hercule tant renommé
 Des monstres le ruineur,
 Des Grecs en titre d'honneur
 Fut CHASSEMAL surnommé.
 Face Dieu que mon grand ROY
 (Remetant sus la vertu,
 Doment le vice abatu)
 Donne à ce presage foy,
 Tant que ce braue surnom
 De CHASSEMAL merité
 Voyse à la posterité,
 Ornant de Charles le nom.

A V S E I G N E V R

IAN BATISTE BENCIVIEN

ABBE DE BELLEBRANCHE.

LA Muse Toscane regréte,
 BENCIVIEN, ton ame distrecte,
 Comme de son cher enfaçon :
 Se plaignant que la seruitude
 De la Cour amoindrist l'étude
 De toy son docte nourrisson.
 Mais l'amour de la Poésie
 Apparoist en ta courtoisie,
 Quand tu cheris ceux du métier :
 Et pour faire goustier les graces
 De ta Royne, tu les embrasses
 D'un racueil doux & cœur entier.

*Tu es vraiment digne de viure
 Immortellement dans mon Liure :*
 BENCIVIEN, bien fois-tu venu.
*Voicy la diffettième annee,
 Que par vne amitié bien nee
 Je t'ay premierement couu.*
*Ce fut lors que la bonne tréue,
 Heureuse aux François, mais trop breue,
 Fut jurée par les Flamens
 Dans le royal séjour d'Amboyse,
 Lors que la nation Gauloise
 Lui soit en tous ses ornemens.*
*Moy lors à la Cour bien nouice,
 Je gardois vn dangereux vice
 De la honte defur le front :*
*Cette honte à mon bien contraire
 Par vn dépit me vient distraire
 Et ma belle entreprise romt.*
*Et dix ans depuis s'en alerent,
 Qui sur moy sans profit coulerent
 Tout mon meilleur âge perdu :*
*A la fin reprenant courage,
 Ou d'vn fort ou d'vn auis sage,
 A mes Princes me suis rendu.*
*Mais vn vouloir naïf m'encline
 A ma Princeſſe CATERINE,
 Bonne MERE de nos bons ROYS :*
*ROYNE en cent vertus excellente,
 De qui les beaux honneurs ie chante
 De mon liure aux plus beaux endroits.*
*J'ay sur tout recherché ſa grace,
 M'assurant que jamais ſa race
 Elle ne pourroit dementir,
 Sa race l'apuy de la Muſe :*
*Et l'honorant je ne m'abuse
 Pour en atendre vn repentir.*
 BENCIVIEN, l'heure bonne épie,
 Que les vers que je luy dedie,

*De bon œil elle deigne voir :
A fin vn jour, comme elle est bonne,
Que son Poëte elle guerdonne,
Qui ne manque de son deuoir.*

S V R L E M E D A I L L O N
D'ALEXANDRE :
E T L' E C V E L L E D' A R G E N T

TROVVEZ A CHARLEVAL.

Où est la face d'Alexandre est écrit :

ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΣ

ALEXANDRE.

Au reuers où est vn char trionfal tiré par quatre Elephans, & dessus assis Alexandre ayant à ses piés vne efclauue les mains liees & enchainees sur les reins.

ΠΕΡΣΙΣ

ΑΛΩΘΕΙΣΑ.

PERSE

CAPTIVE.

S O N E T.

*SIRE, j'oseray bien plein de bonne esperance
Presagir tout bon heur à vostre magesté.
Outre ce medailion qui vous est apporté,
L'escuelle d'argent m'en donne l'assurance.
C'est honneur & soulas pour vous & vostre France.
Vostre ennemy fera de chaines garoté :
Vous en trionzerez luy ostant liberté :
Vostre peuple ornerez de joieuse abondance.*

*L'écuelle d'argent, parement de la table,
Denonce qu'en festins pleins de bien-heureté
Ferez cueillir les fruits d'une paix riche & stable.
Le Medaillon d'argent où le grand Alexandre,
De la Perse vainqueur, en trionfe est porté,
Deffand à l'étranger contre vous entreprendre.*

A M O N S E I G N E V R

DE SAINT SVPLICE.

*SAINT SVPLICE, la bonté nette,
Et des meurs la grace parfette
T'a mis pres du Duc d'Alençon:
Comme pour exemplaire adresse,
Où sa genereuse jeunesse
Prist vne courtoise façon.
Bien-heureux ie te vante d'estre
Pres d'un Prince que voyons croistre
Tous les jours en dignes vertus.
Bien-heureux, quand ie te voy Pere
D'une jouence qui prospere,
D'Enfans de vleur reuetus.
O combien vaut la biennaissance,
Qui prend sa facile accroissance,
Au bien où l'esprit coule enclin.
Car vne mauuaise nature
A peine par la nourriture
Redresse vn courage malin.
Mais du plant de ta bonne race,
Les vns croissent en toute grace
Pres du sang Royal fauoris:
D'autres au giron des neuf Muses,
Reçoient leurs douceurs infuses,
Desous leurs ombrages nourris:*

*Pour seruir vn jour à nos Princes,
 Dans les étrangères prouinces,
 Ou dans le Royaume employez :
 Qui en guerre de leur vaillance,
 Qui en conseil de leur prudance
 Montreront les dons déployez .*

*Ainsi ta vertu tousiours viuë
 En leur gentillesse naïue
 Reluira ne s'éteignant pas :
 Et si j'ay quelque faueur bonne
 De la Muse, vn don ie te donne,
 Qui sauue ton nom du trépas .*

*Du Soleil la douce lumiere
 C'est vne plaissance treschiere :
 La mer calme est riante à voir,
 Et la saison re florissante :
 Chose n'est tant rejouïssante,
 Que des fils qui peut en auoir .*

*Les filles en leur aliance
 Donnent quelque réjouissance,
 Mais souuent eteignent le nom .
 Les enfans masles qui en sortent,
 Et qui le nom gardent & portent,
 Sont les piliers d'vne maison .*

*Ie te louë, Sage Saint-Suplice,
 Qui par ce tems plein de malice,
 Quand les Muses ont moins d'honneur,
 Fay tes fils aux lettres instruire,
 A fin qu'ils seachent se conduire
 Par les malheurs au vray bonheur .*

*Vrayment la Françoisë noblesse
 Fait tort à sa belle jeunesse
 D'aborrer des Muses le fruit :
 Croyant à sa honte & domage,
 Qu'elles abatent le courage,
 Acouhardissant qui les suit .*

*Estoit-ce vn poltron qu'Alexandre,
 Pour qui Philippe degna prendre*

*Aristote pour precepteur?
 Ce grand guerrier qui fouloit fère
 Son oreiller du bon Homère
 Pour estre meilleur combatteur?
 Casar fondateur de l'Empire,
 Qui sçauoit aussi bien écrire
 Comme de la Milice l'art:
 Qui renuersa tant de murailles:
 Qui vainquit en tant de batailles
 Le tient on pour homme couhard?
 Luy vaillant maistre de la guerre,
 Par soudars nez en vostre terre,
 Vainquit vos vainqueurs ses Romains:
 Sage & sçauant par sa prudance
 Bien conduisant vostre vaillance,
 Rangea tout le monde en ses mains:
 Et montra que, si la sagesse
 Ornoit des doctes Chefs l'adresse,
 Entre les François genereux,
 Nous fonderions l'Empire stable
 Sur toute la terre abitable,
 Non moins sçauans que valeureux.*

AV SIEVR ANDRE' THEVET,

COSMOGRAPHE DV ROY.

*T*HEVET, qui trauerfant & les mers & les terres
 Tout le monde alas voir sous le cours du Soleil,
 Depuis l'Hesperien à l'Indien reueil,
 Où desireux d'apprendre & courageux tu crres:
 Dou saue retourné, diligent tu enserres
 En vn volume beau tout ce qu'a vu ton œil:
 Veritable temoin, d'vn labeur nompareil,
 Rendant aisé le fruit qu'en public tu desferres:

*Nous voyons les citez : les états nous sçauons :
 Par ton liure des lieux la cognoissance auons,
 Des montagnes & bois, des mines & riuieres.
 Nous te devons vn bien, Que loïn de tout danger,
 Sans éloigner sa terre au país étranger,
 Des hommes nous voyons les loix & les manieres.*

A MONSIEVR GARNIER,

CONSEILLER AV SIEGE

PRESIDIAL DV MANS.

*ENCORES nous oyons les furies d'Ajax,
 Et les cris depiteux de l'accort Promethee,
 Et le jaloux courroux de l'ardante Medee,
 Et du chaste Hippolyt l'exécrable trespas.
 Au Theatre François, gentil Garnier, tu as
 Fait marcher grauement Porce à l'ame indomtee :
 Si la Muse Gregeoise est encor escoutee,
 La tienne pour mille ans ne s'amortira pas.
 Où que tu marcheras, sous tes piés de la terre
 Puiffe l'encourtiner le verdoyant lierre,
 Pour l'honorable pris de ta graue chanson :
 Garnier, fois honoré (s'il reste dans la France,
 Pour les rares ouuriers honneur & recompance)
 Comme des Muses Sœurs le plus cher nourrifson.*

POVR MONSIEVR

DE BONNIVET.

*MAITRESSE à qui ie fais, quand de mes mains ie liure
 Entre vos blanches mains ce liure qui est blanc,
 C'est vne carte blanche, où j'écri de mon sang
 Que de vous & non d'autre auoué ie veu viure.*

*Vous, Belle, qui vivez de tout foucy deliure,
 De tous vos seruiteurs les passions de ranc
 Vous y ferez coucher : Las, moy seul en mon flanc
 l'en ay plus que n'en peut contener votre liure.
 Que chacun hardiment y note sa pensee,
 Y decriue sa flamme, y peigne ses desirs,
 Je nourri plus de foy dans mon cœur amassée :
 Qui fera par sus tous un jour recompensee
 Du loyer meritè des amoureux plaisirs,
 D'autant que mon amour la leur a surpassée.*

A MONSIEUR DE PIBRAC

ADVOCAT DV ROY

EN PARLEMENT.

*M*AIS que les Muses mignonnetes
 Me fournissent de chansonnetes,
 Par lesquelles j'aquiere honneur,
 Heureux me moquant de l'enuie,
 Et chassant la faim de ma vie
 Par un bon ROY mon guerdonneur :
 Et que me faut-il davantage
 Pour doucement couler mon âge ?
 A quoy plus voudroy-ie aspirer ?
 Bien que j'usse la suffisance
 Pour treter des faits d'importance,
 Petit ie me veu retirer.
*N'*attendez que ie me surcharge
 De quelque si pesante charge,
 Qui me püst sous elle acabler :
 Je louray Dieu de ma fortune,
 Sans que haue ie l'importune,
 Taschant sans fin de la doubler.

O DU FAVR, si nous pauvres hommes,
 Qui jamais assouvis ne sommes,
 Avions à viure par deux fois :
 L'une fois en douce liesse,
 Et l'autre en amere tristesse,
 Trauersant nos jours & nos mois :
 Lon iroit aleure (peut estre)
 (Portant la fortune fenestre
 Par vn viure plein de trauaux)
 Pour la mener en chiere lie,
 Afranchir la segonde vie
 De soïn de tourments & de maux.
 Mais si Dieu n'a fait tant de grace
 A la chetive humaine race,
 Qu'ell' ust à viure plus d'vn tems,
 Vn tems de petite durce
 D'une vie moins assuree
 Qu'une tendre fleur du Printems :
 Ah nous malheureux ! pourquoy est-ce
 Que nous souffrons telle detresse,
 Nous forsans nous mesmes en vain ?
 Iusqu'à quand afamez de rage
 Banderons-nous nostre courage
 Sans mesure tirant au gain ?
 Et tandis nous faisons la perte
 De nos bons jours, qui est couuerte
 Sous vn faux bien que pourfuiuons :
 Et nous oublions pauvres hommes,
 Que sugets à la mort nous sommes,
 Qui rien de certain ne viuons.
 C'est pourquoy me contenant d'heure
 Dans ma peau content ie demeure :
 Et si j'aprouche la Grandeur,
 Comme du feu ie m'en aprouche,
 M'y rechaufant sans que j'y touche,
 Non ebloui de la splendeur.
 O du Faur, la chaleur plaisante
 Et non la brulure cuifante

Je cherche en la Cour de nos Roys :
Ne faisant, comme à la chandele
La mouche, qui brulant son œle,
Y vole vne derniere foys.
Tu les sers, Toy sçauant & sage,
Cognu par maint bon temoignage,
Pour loyal, & de cœur entier.
Moy puis que mon PRINCE en fait conte,
En l'honorant ie n'auray honte
Faire des Muses le metier.

EPITAPHE DE CATERINE

IAKET EPOVSE DE IOACHIN

TIBAVD DE COVRVILE.

*NVLL*e mere ne croye en ce monde estre heureuse
Pour s'assurer de l'heur. Ny santé vigoureuse,
Ny se voir honorer, ny se voir prosperer
Pour enfans & mari, ne doit faire esperer
Vn heur certain icy. Je me vis honoree
Pour mes fils & leur pere : & presques adoree
Pour leur belle chançon, qui les cœurs rauissoit
Les nombres animant que Baïf ourdissoit.
Mais en pléne santé lors que moins ie m'en doute
Vne fieure, vn frisson, puis vn chaud, me prend toute,
M'atache dans le lit, emportant mes plaisirs,
Ecartant mes espoirs, & frustrant mes desirs.
La fieure froide & chaude enclose dans mes venes
Me dessecha le sang par quatorze seménes :
Puis elle me lâcha : mais elle me laissa
Vn mal lent sans douleur, qui dans moy ne cessa

*Jusqu'au dernier soupir : Et ie n'u la pensee
La memoire & raison pour le mal offensee,
Ainsi tout l'heur mondain en viuant ie perdi:
Mourant l'esprit entier à mon Dieu ie rendi.*

ELLE DECEDA LE XVI.

DECEMBRE M. CCCC. LXXII.

A MONSIEUR

DE MARCHAUMONT SECRETAIRE DES
FINANCES.

*CLASSE. j'ay fait vn bien gros liure:
Son bon Ange scait s'il doit riure:
Mais tel par mon âge passé,
Pour du tout ne riure inutile,
Et m'essayer en diuers stile,
Ie l'ay fait, & puis ramassé.
Tel qu'il est pour mie nie l'aouue:
Soit qu'on m'en blame ou qu'on m'en loue
Il me plaist l'enuoyer au iour:
Mes vers tels qu'ils sont ie ne cache:
Et veu bien que mon siecle sçache
Qu'ils ont fait par trop long sejour.
Quatre fois cinq & trois annees
Se sont par les mois retournees,
Depuis que ie l'ay commencé:
Mais vn destin à moy contraire
Iusques icy m'a pu distraire
Que ne l'ay plustost auancé.*

*Il faut que non ingrat ie chante,
Comme la fortune mechante
M'en a distraït par pauureté,
Qu'ainsi par CHARLES debonaire,
Et ses bons Freres, & leur Mere,
Moy liberalement treté,
J'ay receu le loisir & l'aise
(Soit que l'euure plaise ou deplaise)
De recueillir tout mon labeur :
Qui est tel que j'ose bien dire,
Qu'il se peut faire vn amas pire,
Plustost que d'en faire vn meilleur.
Il y a du bon en l'ouurage
Qui peut contenter le plus sage :
Il y en a de moins parfait,
Qui trouuera bien à qui plaire :
Il y en a qui ne vaut guiere :
Vn liure autrement ne se fait.*

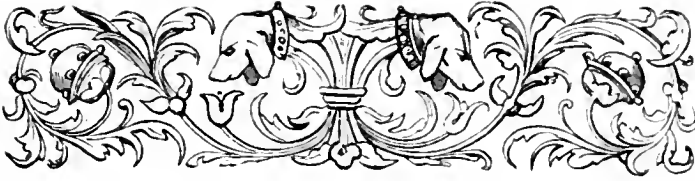
AV LISEVR.

*T*OY qui lis ces gais *Passetems*,
Rien graue de moy tu n'attens :
Je le sçay bien. mais je te prie,
Si de ma gaye raillerie
En quelque mot te penfes point,
Penfer que je n'y pensoy point.

FIN DES PASSETEMES DE

IAN ANTOINE DE BAIF





NOTES

1 L'EVNUQUE, p. 1.

Ici commencent les deux derniers livres des *Jeux*, qui se terminent à la page 196 avec les *Deris des Dieux*. Voyez T. I, p. 397-398, note 1.

La Bibliothèque nationale possède dans le Fonds français, sous le n° 867, un manuscrit in-fol. de *L'Eunuque*, composé de 52 feuillets. Le premier porte à droite, en tête du texte, la mention suivante, d'une écriture différente de celle de l'ouvrage : *L'Eunuque de Terance par Bayf*. Au coin gauche du même feuillet se trouvent les numéros que le manuscrit a successivement reçus dans la Bibliothèque de Colbert et à la Bibliothèque royale : *Codex Colb. 1291. Regius 7229*.

Les trois lignes suivantes qui terminent le manuscrit donnent la date exacte de la transcription :

*Acheuëe Lendemain de
Noel deuant jour
1565.*

Depuis 1565 jusqu'à l'année 1573, où cette comédie a paru dans les *Jeux*, elle a été fort remaniée dans le détail, ainsi qu'on en jugera rien que par les huit premiers vers :

*Quoy donc, n'irai-ie pas vers elle
Maintenant mesme que la belle
M'a mandé volontairement ?
Ou resouldrai-ie entierement
De n'endurer plus les rifées
Ni les tours des putains ruçées ?
Elle m'ayant fermé sa porte
Me rappelle. Iray-ie en la forte ?*

2. *Les Personnages*, p. 4.

Il n'est pas sans intérêt de remarquer dans la liste qui suit combien les modifications, légères en apparence, que les écrivains du XVI^e siècle apportaient aux noms antiques en changeaient pourtant profondément le caractère. *Laches* devient *Lachet*; ses fils *Phedria* et *Cherea* sont *Fedri* et *Chereau*; *Chremes* est transformé en *Cremel*, et *Pythias* en *Pite*. La Fontaine, dont il est curieux de comparer l'imitation, beaucoup plus libre, à la traduction assez littérale de Baif, se rapproche ici bien plus de Térence, excepté à l'égard du nom de *Laches* auquel il a substitué celui de *Damis*.

3. *Les trouffes qu'on vous donnera!* p. 6.

«Vne trouffe, vn mauuais tour.» (ANTOINE OUDIN, *Curiositez françoises*. M. DC. XL.)

4. *Moy à elle, qui m'a, qui l'a,
Qui n'a...*, p. 6.

Il y a là une série de phrases suspendues sans verbe, plus claires assurément dans le latin que dans cette traduction :

Egone illum...? Quæ illum...? Quæ me...? Quæ non...?

5. *Laffe moy!*..., p. 8.

Féminin de *las*, employé comme exclamation; ces formes ont disparu, remplacées par le mot unique *hélas*, qui sert pour les deux genres.

6. *...fegretaire*, p. 10.

Au sens primitif et étymologique : qui garde les secrets, qui est discret. Cet emploi est fréquent au XVI^e siècle. C'est ainsi que Du Bellay a dit (T. II, p. 167) :

Je me plains à mes vers, si j'ay quelque regret :
Je me ris avec eulx, ie leur dy mon secret,
Comme estans de mon cœur les plus feurs secretaires.

Corneille a encore employé ce mot ainsi. Voyez mon *Lexique* de cet auteur.

7. *Sous tel fi...*, p. 10.

Voyez T. III, p. 384, note 50, et ci-après, note 14.

8. *...laffe moy*, p. 18.

Voyez ci-dessus, note 5.

9. *...fayneant...*, p. 23.

Voyez T. II, p. 470, note 60; et T. III, p. 387, note 79.

10. *Quelle care?*..., p. 24.

Voyez T. III, p. 384, note 57.

11. *La trouffe*..., p. 26.

Voyez ci-dessus, note 3.

12. ...*neant*..., p. 29.

Neant ne compte que pour une syllabe, comme dans son composé *fayneant*. Voyez ci-dessus, note 9.

13. ...*Cemaidieux*, p. 31.

Voyez T. III, p. 385, note 63.

14. ...*dougees*, p. 32.

Délicates, mignonnes. Ce terme, fort ancien, a eu dans notre langue des formes très diverses. (Voyez GODEFROY, *Dictionnaire*, au mot *Delgié*.) Ronsard l'affectionnait; dans son *Ode au chancelier de l'Hopital*, il qualifie de *bien dougez* les travaux des Parques; et, à en croire d'Aubigné (T. IV, p. 6, éd. Lemerre), il était du nombre des « vocables qui font François naturels, qui fentent le vieux, mais le libre François, » que Ronsard recommandait à ses amis de ne point laisser perdre. Il a aussi employé l'adverbe *dougément*. Dans ce vers de *la quenoille*:

Filera dextrement quelque drap d'escarlate,

il y avait d'abord :

Filera dougément...

que Belleau expliquait ainsi : « Subtilement à filets primis & menus. *Dougé* est vn mot d'Anjou & de Vendomois, propre aux filandières, qui filent le fil de leur fuseau tenu & menu. »

Voyez notre édition de ses *Œuvres*, T. I, p. 196.

15. ...*Dont est elle?* p. 33.

Dont est ici, suivant son étymologie (*de unde*), un pur adverbe de lieu : *Unde est?* dit Térence; ce que nous traduisons aujourd'hui par : « D'où est-elle? » Cet emploi de *dont* a subsisté assez longtemps pour qu'on en trouve encore un exemple dans Corneille. (Voyez mon *Lexique* de cet auteur.)

16. *Ce vilain homme decrepît,*

Ains vieille..., p. 38.

Le sens est : ou plutôt cette vieille. Le texte latin est : *Inhonestum hominem, quem mercatus est heri? Senem, mulierem?*

17. ...*vous ragerez*, p. 41.

Nicot, dans son *Thresor*, ne donne d'autre explication de ce verbe que la suivante : « *Rager & folajlrer*, Lafciuire. »

18. *Il le faut*, p. 42.

Nous avons ajouté *le*, nécessaire à la fois au sens et à la mesure du vers.

19. ...*trouffes*..., p. 43.

Voyez ci-dessus, notes 3 et 11.

20. ...*alhoftel*..., p. 58.

Il y a là trois mots qui n'en forment qu'un. Baif ne manque presque jamais de réunir, d'agglutiner toutes les parties d'une locution adverbiale ou conjonctive.

21. *Quel abit? quelle façon d'homme?* p. 62.

Il n'y a point dans le texte de vers pour rimer avec celui-ci.

22. ...*albrané*, p. 79.

« *Albrent ou Allebrent, ou Hallebrent, canet sauvage*, » dit Nicot, dans son *Thresor de la langue françoise* : puis il ajoute : « *Albrenner, c'est chasser aux albrens.* » Comme cette chasse est très fatigante, *albrenné* ou *albrané* s'est dit au figuré pour harassé.

23. ...*d'aujourduy*, p. 79.

Il y a bien ici *d'aujourduy* avec l'apostrophe, quoiqu'on trouve à la page précédente *aujourduy* en un seul mot, conformément à l'orthographe plus habituellement suivie par Baif. Voyez ci-dessus, note 20.

24. *Haof, haof*, p. 83.

Cette interjection singulière, qui traduit le : *hei, hei*, de Dorias dans Térence, est ici entièrement détachée et ne fait partie d'aucun vers.

25. *Baba*, p. 86.

C'est encore une exclamation : *At, at*, dans le texte latin.

26. *Car en cependant*..., p. 89.

Le texte porte *Car cependant* : nous avons ajouté *en* pour la mesure du vers. Nous aurions pu mettre aussi : *car ce temps penfont*, qu'on trouve dans Nicot.

27. ...*aton*..., p. 102.

Ici, et à la page suivante, *aton* est bien ainsi en un seul mot : on trouve souvent aussi : *a ton, a til*.

28. ...*perdue!*..., p. 103.

L'é, bien que surmonté d'un tréma qui semble en accuser davantage la valeur, s'élide devant la voyelle suivante.

29. ...*Vne choufette*, p. 107.

Une petite chose; cette expression, qui revient trois fois, traduit le mot *paullulum*, également répété dans le texte latin.

30. ...*querir*, p. 110.

On prononçait alors, comme encore; aujourd'hui en plusieurs provinces, *qu'rir*, en une seule syllabe.

31. ...*entrions*..., p. 110.

Dans ce mot, et dans *muſions*, au vers suivant. *ions* ne compte que pour une syllabe.

32. *Babou*..., p. 111.

Exclamation assez bizarre, du genre de celles que nous avons remarquées plus haut. (Voyez ci-dessus, notes 24 et 25.) Il y a dans le texte latin :

... *Au. tace, obsecro.*

33. ...*mifte*..., p. 115.

Il traduit le mot *compositum*, de Térence. « *Homme miste & propre*, *Lautus homo*, *Concinnus*, *Nitidus*, *Elegans*. » (NICOT, *Threſor.*) Littre en tire *mistenflûte* et *mistigri*.

34. ...*neant*..., p. 116.

Il ne compte que pour une syllabe. Voyez ci-dessus, note 12.

35. *Vint frans*..., p. 122.

Térence dit : *Vingt mines*, « *viginti minis.* »

36. ...*jouë*..., p. 122.

Malgré le tréma, ce mot ne compte que pour une syllabe.

37. ...*ſte Taïs*..., p. 123.

Cette prononciation, aujourd'hui populaire, était encore pratiquée dans la meilleure société au XVII^e et au XVIII^e siècle. L'auteur de *L'Art de prononcer*, dont la seconde édition a paru en 1696, remarque que l'usage « retranche des syllabes toutes entières dans une phrase de deux ou trois mots, comme en celles-cy, *ſtome*, *ſteſtame*, *aſteure*, etc., pour dire, *cet homme*, *cette femme*, *a cette heure.* » (Tome II, p. 726.) — Voyez plus loin la note 54.

38. ...*deſtinée*, p. 124.

Le texte porte *detinée*, qui n'est peut-être qu'une faute d'impression, mais qui pourrait aussi être une marque de l'incertitude et de l'affaiblissement de la lettre *f*. On disait *regiſtre* ou *regître paſtoureau* ou *patoureau*. V. ci-après la note 47.

39. ...*Si fay*, p. 126.

Cette expression ne répond pas à notre : *si fait*. C'est une première personne, comme dans *aussi fay-ie*, qu'on trouve plus bas, et que Molière a encore placé dans la bouche de Chrysale, qui, comme tous les bourgeois de ses comédies, parle un langage un peu archaïque. (Voyez *Femmes savantes*, II, 6.)

40. ...*encufer*..., p. 126.

Accuser. « Il vient de Incusare. » (NICOT, *Thresor*.)

41. *L'amy qui luy plest de prier*, p. 136.

Qui, au sens de *qu'il*, conformément à la prononciation populaire.

42. ...*viler*, p. 137.

Ce mot, qui traduit ici *deridere*, bafouer, ne présente aucune difficulté, mais ne figure point dans les Dictionnaires, qui ne donnent que *vilainer*, *vilener*, et enfin *vilipender*, encore fort en usage.

43. *Lifant la pome*..., p. 141.

C'est-à-dire l'écriveau : « La belle me pregne, » que portait la pomme. Voyez p. 140.

44. ...*fans fi*, p. 142.

Voyez ci-dessus, note 7.

45. ...*premira*..., p. 143.

Récompensera, du bas latin *præmiare*. Ce verbe n'est pas dans les dictionnaires français; Sainte-Palaye a seulement recueilli le substantif *premiation*, qu'il explique par prix, récompense, et qui signifie plutôt l'action de décerner un prix.

46. ...*charge*, p. 144.

Ce mot rime avec *menage*, ce qui prouve que la prononciation de *r* y était, sinon nulle, du moins extrêmement faible. (Voyez, dans les *Remarques* de Vaugelas, l'article *Mercredy*, *arère*, *marère*.)

47. ...*patoureau*..., p. 149.

Ce mot est bien ainsi dans le texte, quoiqu'il y ait *pafloureau* à la page précédente; il était de ceux dont la prononciation était fort incertaine. Voyez la note 38.

48. ...*echeuer*, p. 150.

Ancienne forme d'esquiver.

49. ...*éme*..., p. 156.

Appréciation, pensée, intention, volonté. Baïf, qui a souvent employé ce mot, l'écrit d'ordinaire *efme*. (Voyez T. I, p. 405, note 45.)

50. ...*fuiiura*, p. 160.

Ce mot, qui est ici de quatre syllabes, ne compte que pour trois dans le premier vers de la page 162.

51. ...*entefer*, p. 163.

Tendre, en parlant d'un arc. Expression fort employée dans l'ancien français. (Voyez GODEFROY, *Dictionnaire*.)

52. ...*epaulu*, p. 164.

Qui a de larges épaules. Ce mot, de même que celui qui fait l'objet de la note précédente, était d'un usage très fréquent dans notre ancienne langue, comme on le verra par l'article du *Dictionnaire* de M. Godefroy, où le passage de Baïf est cité comme le dernier exemple de son emploi dans le style sérieux. Scarron, plus tard, l'a placé dans ses vers burlesques, comme beaucoup d'autres expressions de notre vieille poésie.

53. *Ou bien*..., p. 165.

Le mot *bien*, indispensable pour la mesure du vers, n'est pas dans le texte.

54. ...*dêfleure*..., p. 178.

De cette heure, dès à présent. Voyez ci-dessus, note 37.

55. ...*empané*, p. 182.

Empenné, garni de plumes.

56. ...*baguete*, p. 182.

Le texte, qui porte ici *baguete*, donne quatre vers plus loin, *baguete*; la première leçon pourrait à toute force se défendre, à cause de son analogie avec l'italien *bachetta*.

57. ...*trumeau*, p. 187.

Jambe, cuisse, dans l'ancienne langue. (Voyez LITTRÉ et SAINTE-PALAYE.)

58. ...*pianelle*, p. 193.

Mot purement italien : *pianella*, pantoufle. Joachim Du Bellay fait figurer les *pianelles* parmi les ajustements que regrette sa *vieille courtisanne*. (Tome II, p. 386.)

59. LES PASSETEMES, p. 197.

Reproduction du titre de la quatrième partie des *EVVRES EN RIME*. Voyez Tome I, note 1.

60. *Que vos esprits foyent exercez*, p. 201.

La mesure du vers exige qu'on ne compte *foyent* que pour une syllabe.

61. ...*gorriers*, p. 206.

Élégant, à la mode, bien paré, glorieux. Voyez GODEFROY, *Dictionnaire de l'ancienne langue française*.

62. ...*reinette*, p. 206.

Espèce de jeu de dames ou d'échecs, qui prenait son nom d'une des pièces qui s'appelait *reinette*, c'est-à-dire *petite reine*. Voyez le *Dictionnaire de Trévoux*.

63. A MONSIEUR DE VILLEROY, p. 209.

Cette pièce figure, avec des variantes sans importance, au t^o 103 v^o du manuscrit 1663 du Fonds français de la Bibliothèque nationale. Elle y porte le titre suivant :

*A Monseigneur de Villeroy secrétaire d'Etat sur sa devise.
Sonet.*

Elle est précédée de divers autres opuscules sur ce même sujet. En tête est ce titre collectif, qui nous fait connaître la devise et rend, par conséquent, les vers de Baif beaucoup plus intelligibles :

*Sur la devise de Monjeur de Villeroy qui est un sapin croif
fant sur les Rochers Disant : Per ardua furgo.*

Parmi les pièces placées sous ce titre se trouvent un distique grec attribué à Baif, un distique latin qui en est la traduction, une autre version en prose française, enfin la suivante en vers, également donnée comme étant de Baif :

Rimé.

*Sur les cimes des monts ie verdoye planté
Batu, non abatu, ny d'yuer ny d'esté.*

64. *Qui est contant de l'exposer*, p. 212.

Le texte porte bien *exposer* et non *épouser*, mais la différence était beaucoup moindre alors entre ces deux mots qu'aujourd'hui. On a dit non seulement *épouser*, mais *esposer*. (Voyez dans le *Dictionnaire* de M. Godetroy les mots *esposage*, *esposaille*, *esposement*, *esposeur*.) Ce dernier mot *esposeur*, qui pouvait tout naturellement signifier *épouseur*, s'employait aussi pour *exposeur*. On arrivait donc, pour des sens très différents, à une ressemblance de formes que la moindre confusion typographique pouvait transformer en une identité complète.

65. GOSSERIE CONTRE LE SONET DE IOACH. DV BELLAY DES COMPARATIFS, p. 216.

Voyez IOACHIM DU BELLAY, T. II, p. 419. Le titre et le ton de la réponse de Baif prouvent bien que cette pièce et celle de Du Bellay, qu'on a citées à tort comme le témoignage d'une tentative sérieuse pour introduire en français les formes des comparatifs et des superlatifs latins, n'étaient qu'une pure plaisanterie.

66. ...*miftement*..., p. 220.

Artistement. Voyez COTGRAVE, NICOT, et la note 33 ci-dessus.

67. ...*panage*, p. 226.

Il est ici pour *pennage*, plumage, mot avec lequel il est souvent confondu. Voyez ci-dessus, note 55.

68. *Ainfin ayant*..., p. 227.

Voyez RONSARD, T. I, p. 412, note 272.

69. ...*vesquit*, p. 228.

Forme encore en usage au XVII^e siècle : « presque tous conviennent que l'on peut dire *vesquit* & *vescut*. » (VAUGELAS. *Remarques*.)

70. ACROSTICHE, p. 228.

Cet acrostiche est adressé à « ICHAN BOVRLIER. »

71 *Fites, vous n'estes feint aux amis de la Muse,*
(*Ce vous chante Ronjard honorant vostre nom*), p. 229

Ronsard commence en effet sa V^e élégie adressée « A Monsieur de Fites » par ce vers :

Fites, qui n'est point feint aux enfans de la Muse,

dans lequel il fait une allusion au mot latin *fictus*, feint.

72. *Auoître d'auoître tu nais*, p. 231.

Auoître, adultérin. « Appellant vn enfant en præfence de ses peres & mere, champis ou *auoître*, c'est honnestement, tacitement dire le pere coqu. & sa femme ribaulde. » (RABELAIS, T. II, p. 74.)

73. ...*enquerre*, p. 231.

Cette vieille forme était encore en usage au XVII^e siècle. Furetière dit dans un de ses *factums*, en parlant des académiciens de son temps : « Tres souvent ils mettent à la marge d'un mot à *enquerre*; c'est-à-dire que toute l'Académie ne fait ce que c'est. » Éd. d'Asselineau, T. I, p. 183.)

74. ...*cherchant le meilleur manche*
Pour ta grande coignaffe..., p. 231.

Souvenir de Rabelais : « Un aultre falua vne fiemie alliee difant. Bon di, ma coingnee. Elle respondit. Et à vous, mon manche. » (T. II, p. 300.)

75. *Ce Bagoas*, p. 234.

Il emploie ici comme substantif commun le nom de Bagoas, eunuque égyptien, favori du roi de Perse Artaxercès-Ochus.

76. ...*vn guenon*, p. 235.

Ce mot est ordinairement féminin; cependant on le trouve quelquefois au masculin. César Oudin, dans la partie espagnole de son *Threor des deux langues*, publié en 1607, traduit *Mico* par : « vn guenon ou marmot. »

77. *AMOVR DEROBANT LE MIEL*, p. 238.

Imité d'Anacréon. Voyez la traduction qu'en a donnée Remy Belleau, *D'Amour picqué d'une mouche à miel* (T. I, p. 34), et l'imitation de Ronsard (*Odes*, IV, xiv). Voyez pour l'appréciation des pièces de ce genre : *Anacréon au XVI^e siècle*, à la suite du *Tableau de la poésie française au XVI^e siècle*, par Sainte-Beuve, T. II, p. 280. de l'édition publiée par M. Jules Troubat dans la *Petite Bibliothèque littéraire* de Lemerre.

78. *L'orine...*, p. 239.

Blonde. *Orin, orine*, est formé sur *or*, comme *ivoirin, ivoirine*, sur *ivoire*.

79. ...*grole*, p. 264.

Croler, crouler, groler, grouller, ne sont que des formes différentes d'un même verbe.

80. ...*en son renaud*, p. 265.

En son patois, en son jargon. Voyez *SAINTE-PALAYE, Glossaire*.

81. *Mais s'elle...* p. 272.

Le texte porte :

Mais ji elle,

qui rend le vers faux.

82. ...*saffrete*, p. 273.

Fine, agréable, pétulante.

83. *Le grand Pythagoras en sa lettre fourchee*, p. 279.

La *lettre fourchée*, dont il s'agit ici, est « Le Y Gregeois lettre

de Pythagoras » comme l'appelle Rabelais (T. II, p. 386 de notre édition).

84. ...*écondire*, p. 279.

Se défaire par des paroles. C'est originairement le même verbe qu'*éconduire*. Voyez l'historique de ce mot dans Littré.

85. ...*Argon*..., p. 279.

Le navire Argo.

86. *Neptun*..., p. 280.

Le texte porte *Neptune*, qui rend le vers faux; nous y avons substitué *Neptun*, analogue à *Hercul*, qu'on trouve un peu plus bas, dans la même page.

87. ...*fon salu*..., p. 280.

Son trident. « *Salut, instrument à pescher, arrexaque.* » — « *Arrexaque de hierro, vn trident, vne fourche fiere à trois pointes.* » (CESAR OUDIN, *Threfor des deux langues françoise & espagnolle*, M. D. CVII.)

88. AMOVR OYSEAV, p. 281.

Imité de Bion.

89. ...*de son motif*..., p. 281.

De son propre mouvement.

90. ...*auèques*..., p. 283.

Le texte donne *auéc*, qui rendrait le vers faux.

91. ...*à cœur jun*..., p. 292.

« *A cœur ieun, digiuno.* » — « *Digiuno, à ieun.* » (ANTOINE OUDIN, *Recherches italiennes & françoises*, M. DC. XXXXIII.)

92. D'VNE IEVNE FVIARDE, p. 300.

Imité d'Anacréon.

93. *C'est porter en œté des fueilles dans le fort*, p. 305.

C'est l'imitation du proverbe latin employé par Horace : *Ligna in silvam ferre*. « *Fort* signifie... le buisson plein de hailliers espais où les cerfs & sangliers l'embusquent. » (NICOT, *Threfor*.)

94. *Cueille au*..., p. 312.

Le texte porte *cueille du*, qui est moins naturel et rend le vers faux.

95. *Sire, c'est le sujet du Roman de la Rose*
Où d'Amour épieus la poursuite est encloué, p. 312.

Reproduction presque textuelle des deux premiers vers de ce roman :

Cy comance le rommant de la rose
 Ou tout lart d'amours est encloué.

96. ...cacquetoire, p. 312.

« Petit lanteuil, ainsi nommé parce qu'il était commode pour causer auprès du feu. » dit Sainte-Palaye, qui appuie sa définition de ce passage de l'*Aréologie pour Hérodote* (p. 64, éd. 1566) : « Il n'y a pas d'apparence qu'elles (les femmes) aient... le bec gelé : pour le moins l'en respon pour celles de Paris, qui ne se font peu tenir d'appeler des cacquetoires leurs lieges. »

97. *Neuf indifféretes Sœurs*,... p. 312.

Les Piérides, changées en pies pour avoir défié les Muses. OVIDE, *Metamorphoses*, V.)

98. ...leur langues, p. 312.

Voyez T. III, p. 376, note 7; p. 379, note 36, et p. 380, note 43.

99. ...apréffé... p. 317.

« *Ajpréffé ou Aipreté.* » NICOT, *Thresor.*

100. DE L'AMITIÉ D'AMOUR ET DES MUSES, p. 318
 Imité de Bion.

101. ...ditlor... p. 318.

Chant. Voyez T. I, p. 106, note 59.

102. ...cegué... p. 324.

Cigue, voyez Segue. — « Segue, Cicuta » (NICOT, *Thresor*)

103. *Comme l'ichas fut traitte d'Hercules*, p. 326.

Hercule le précipita dans la mer

104. *Cette Royne*,... p. 327.

Jeanne d'Albret.

105. ...ANDRE NAVGER, p. 331.

Navagerio, en latin Naugerius, né en 1485, mort en 1529.

106. *Amirable*,... p. 332.

Conformément à la prononciation, ainsi que le remarque Littré dans son *Dictionnaire*, où tous les exemples, depuis le XIII^e siècle jusqu'au XVI^e inclusivement, ont cette forme.

107. *O Gennes, ne nous gennons*, p. 333.

Ce vers, dit avec raison M. Beq de Fouquières, vient à l'appui de l'ingénieuse conjecture de M. Blanchemain sur le vrai nom de Francine. »

Voyez notre tome I, p. 408, note 80.

108. ...*guiterre*... p. 334.

Forme intermédiaire, adoptée par les poètes de la Pléiade, entre le mot d'ancien français *guiterne* et le terme moderne *guitare*, écrit d'abord *guitarne* et plus exactement transcrit que *guiterre* de l'espagnol *guitarra* : « Guiterne, ou Guitarra, car ainsi l'appelle Ronfard. » (NICOT, *Trésor*, 1606. — « Guitarra, guiterra, f. f. On dit l'un & l'autre, mais *guitarra* est incomparablement plus en usage que *guiterre*. » (RICHELIEU, *Dictionnaire*, 1636.)

109. ...*éperons*, p. 335.

« *Esperon de vin*, du tourmage ou de la chair faite pour faire boire. » (ANT. OUDIN, *Curiositez françoises*, M. DC. XL.)

110. *Brefil*... p. 335.

C'est au propre un bois de teinture fort rouge; de là « de la chair de bœuf salée & fumée qui devient rouge & ferme comme du brefil. » (ANT. OUDIN, *Curiositez françoises*, M. DC. XL.)

111. ...*bioge*... p. 337.

Cotgrave le donne comme un mot normand et l'explique par « *Lufis, Husely, cranke, froliche.* » Sainte-Palaye, qui n'en donne qu'un seul exemple, le rend par « viif. »

112. LES LYCAMPITRES, p. 338.

Les filles de Lycambe, qui, attaquées par Arnicloque, dans un poèmeambique, se pendirent de honte. Voyez la pièce suivante.

113. ...*cares*... p. 340.

Visages. Voyez T. III, p. 322, note 57.

114. ...*coupan*... p. 341.

« *Coup, ou Coupan. Que nous disoit Couu, c'est celui auquel la femme s'abandonne à autre.* » NICOT, *Trésor*. — *Sot*, qui se trouve au vers suivant, avait un sens dentique, même au XVII^e siècle.

115. ...*buffolin*... p. 342.

Diminutif de l'italien *Buffolo*, boite, qu'Antoine Oudin explique ainsi : « *Buffola & buffolo, la bouffole. Item vne coëtte à mettre de l'onguent.* »

116. ...*couëz*..., p. 346.

Couë, celui qui a *queüë*. Voyez T. III, p. 388, note 88.

117. ...*infêtes*..., p. 346.

Orthographe conforme à la prononciation. Plus loin (p. 400), il est écrit *infetes*, mais il n'en rime pas moins avec *traittes*. Ceci du reste est tout à fait d'accord avec les règles des grammairiens contemporains. « *Infet, infet,* » dit un petit traité intitulé : « *De pronuntiatione gallica admonitio*. Aduertissement touchant la prolation françoise, » imprimé à la suite de : *De Gallica verborum declinatione*. Parisiis. Ex officina Rob. Stephani, M. D. XL. In-8°.

118. ...*talon court*, p. 347.

« *Auoïr les talons courts*, tomber facilement à la renuerfe, se jaisser embrasser, se prostituer. » (ANT. OUDIN, *Curiositez françoises*, M. DC. XL.)

Baïff a déjà dit plus haut (p. 295), dans un sens analogue :

Elle est foible non pas peruerse :
On ne peut si peu la pouffer,
Qu'elle ne tombe à la renuerse.

119. BERTRAND BERGER, p. 348.

Voyez *Oeuvres de Joachim du Bellay*, T. II, p. 57 : *Ode pastorale à Bertrand Bergier de Montembeuf*. Ronsard lui a adressé l'Ode XVI de son second livre. On lui a attribué les *Dithyrambes chantez au bouc de E. la Belle*. (Voyez *Notice sur Estienne la Belle*, p. xxj et xxij.)

120. ...*facoutement*, p. 351.

Confidence faite à l'oreille. « *Saccouter, parlar all' orecchia.* » (ANT. OUDIN, *Recherches italiennes*.)

121. ...*ouurier*..., p. 353.

En deux syllabes. Voyez T. II, p. 464, note 4.

122. *Au fau du cors*..., p. 351.

« *Le Fau du corps, il trauerfo del corpo.* » (ANT. OUDIN, *Recherches italiennes & françoises*.)

123. ...*leurs donnes*..., p. 355.

Voyez T. III, p. 376, note 7; p. 379, note 36, et p. 380 note 43.

124. DE MARMOT, p. 356.

Voyez ci-dessus, p. 344.

125. *Bouchet par ta Medee a ton nom arraché*
De la fosse oublieuse..., p. 350.

Les frères Bouchet ont publié *La Médée* de La Péruse en un volume petit in-4°, non daté, dont voici le titre exact :

LA
 Medee, Tragedie.

ET AUTRES DIVERSES

POESIES PAR I. DE

LA PERVSE

A POITIERS,

Par les de Marnefz, & Bouchetz, freres.

Jean et Guillaume Bouchet ont, dans les préliminaires, consacré chacun un sonnet à la mémoire de La Péruse. Celui de Jean Bouchet commence ainsi :

Je t'ai taillé, PERVSE, vn tombeau éternel
Dans mon imprimerie, & là la Muse mienne
La muse Imprimerie a ravié la tienne
Qui te font l'une & l'autre à jamais immortel.

126. ... *Paijfe*..., p. 361.

Voyez T. III, p. 378, note 20.

127. *Pour laquelle Tyard veut bien*
Eteindre l'astre Icarien. p. 361.

Cest animal (tes delices
Iane) ne fera point ars

Ny offert au brulant chien
Alteré, Icarien.

(TYARD, Ode V, *Sur la mort de la petite chienne de Iane, nommée Flore*, p. 142.)

128. *Tel qu'un Perroquet que lamente*
Forcadet par vers douloureux,
Le logeant aux chams bien-heureux, p. 361.

La pièce de Forcadet : *Sus la mort d'un Perroquet*, finit ainsi :

Iean de Baif. — IV.

*Quelqu'un ha daigné soustenir,
Que les oïseaux, heureux iadis,
L'ont receu en leur paradis.*

(*Poésies d'Estienne Forcadel. — A Lyon, Par Jean de Tournes 1551, in-8°, p. 173.*)

129. DE RONSARD ET MURET. p. 363.

Cette pièce fait partie des préliminaires de l'édition de 1553 des *Amours de Ronsard.... commentées par Marc Antoine de Muret*. Voyez RONSARD, T. I. p. 378. Dans ce volume elle porte simplement en tête : *Un Antoine de Buif*. et présente quelques variantes...

*Moindre est l'ennui le courage plus grand...
Prend un aïs; l'œuvre & la fin qu'il prend,
A chef par lui bien plus tard se voit mise...
Lydié Grec...*

130. ... *tel dijgrace*, p. 366.

Tel. de talis, n'avait anciennement qu'une forme pour les deux genres. comme la plupart des adjectifs français tirés d'adjectifs latins de la troisième déclinaison : *Grand. de grandis; fort, de fortis*, etc.

131. ... *in guenon*, p. 367.

Voyez ci-dessus, note 76.

132. ... *tauelee*, p. 367.

« *Tauclé, m. Vjez des formules de Marqueter, & Moucheter. Chien tauclé. Canis maculosus.* » (NICOT, *Thresor.*)

133. ... *maquereraux*, p. 368.

« *Maquereaux qui viennent en hyuer aux iambes de ceux qui se chauffent trop pres du feu, Picardi vocant Truyettes.* » (NICOT, *Thresor.*)

134. ... *riagas*, p. 371.

Voyez Ronsard, T. I, p. 366, note 102.

135. ... *falebourdes*, p. 371.

Sainte-Palaye donne la forme *faïbourde*, qu'il explique par *faribole*.

136. *Mignonne, ie jure ma foy*, p. 381.

Le texte porte : *je te jure*, ce qui donne à ce vers un pied de trop.

137. SVR LE TEATRE DV SIEVR DE LAVNAY BOIS - TVAV, p. 385.

Cette pièce a paru pour la première fois, sous le titre de *Sonet de I. A. De Baif au Seigneur de l'Aunay*, au n° du 8^e feuillet de l'ouvrage dont nous reproduisons le titre ci-après. Le premier vers y est un peu différent :

A bien bon droit, Launay. tu nommes ceste vie.

Le volume, de format in-8°, est intitulé :

LE THEATRE
DV MONDE, OV IL EST
FAICT VN AMPLE DISCOVRS
des miseres humaines, composé en
Latin par Pierre Boaystnau. furnom-
mé Launay, natif de Bretaigne, puis
traduict par luy mesme en François.

*Dedié à Reuerendissime Prêlat Iaques de
Betoum, Archeuefque de Glasco.*

A Paris,

Pour Vincent Sertenas, au Palais en la
gallerie par ou on va à la Chancellerie,
& en la Rue neuue nostre Dame, à l'en-
feigne S. Ian l'Euangeliste.

1550

Avec priuilege.

Le privilège annoncé porte pour date : « ce premier iour de
Iuillet, L'an 1558. »

138. ... *recoux*, p. 388.

Recoux ou *rescoux*, repris, participe de *recourre*, ou *rescourre*,
d'où nous est restée la locution : à *la rescousse*.

139. ... *debelle*, p. 391.

« *Debeller*, *Debellare*, id est, *vincere bello*. » (NICOT. *Thresor*.)

140. *Bien que Roufard pour tragique me vante*, p. 395.

Voyez RONSARD, *Odes*, I, XIV.

141. ... *infectes*, p. 400.

Voyez ci-dessus, note 117.

142. ... *facouter*, p. 402.

Voyez ci-dessus, note 120.

143. ... *la vendre*... p. 403.

La se rapporte à *heritage*, qui est souvent féminin dans les anciens textes : « *Toutte nostre heritage*. » Tous nos biens. (Testament du comte d'Alençon cité par Sainte-Palaye.)

144. ACROSTICHE, p. 100.

« Anne de Bétune. »

145. ... *chateau Faé*... p. 411.

Faé ou *fêé*, participe du vieux verbe *faer* ou *fêer*, enchanter

146. A MARC ANTOINE DE MURET, contre, *Quel train de vie est-il bon que ie fuive*, p. 414.

On ne connaît que très peu de vers français de Muret. M. Dejob, qui, dans sa thèse intitulée *Marc-Antoine Muret* (Paris, 1881. in-8°), a consacré une étude particulière à *Muret poète français* (appendice C, p. 435), s'est contenté de citer le morceau où Colletet, pour expliquer comment il le place dans ses *poètes français*, énumère le petit nombre de vers qu'il a composés et qui n'ont nul rapport avec celui qui est cité ici. Peut-être aurait-on quelque chance de le rencontrer dans une des dix-neuf *Chanfons spirituelles de Marc-Antoine de Muret, mises en musique par Goudimel* et publiées en 1555 par Nicolas Duchemin; mais ce recueil est si rare que M. Dejob l'a vainement demandé dans toutes les bibliothèques de Paris, et même dans celle du Conservatoire, et que j'ai renouvelé ces recherches sans plus de succès. Il se peut bien, d'ailleurs, que la pièce de Muret à laquelle Baïf répond n'ait pas été imprimée.

147. SUR LE LIVRE DES MEDITATIONS. A GVIOTOT. p. 426.

Cette pièce se trouve au recto du 10^e feuillet de l'ouvrage dont voici le titre complet :

LES
MEDITATIONS
DES ZELATEVRS DE PIE -
TE, RECVEILLIES DE

plufieurs & diuers liures de
faincts & anciens Peres

*Auec autres Meditations prinſes en la librairie
ſainct Viſtor lez Paris.*

Le tout mis en François par Iean Guytot Niuernois, Secretaire de la Treſſilluſtre & Royale maifon de Lorraine.

A PARIS,

A l'Oliuier de l'Huillier, rue Saint Jacques

1571,

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Ce volume est d'une assez grande rareté. Nous le décrivons d'après un exemplaire aux armes de Henri III, appartenant à la bibliothèque Mazarine. Il est de format in-8°. Le privilège mentionné a pour date : « le dixiesme iour de Iuillet l'an mil cinq cent foixante sept. » Les vers de Baïf y portent pour titre : *I. A. de Baïf à l'auteur de la traduction des Meditations des zelateurs de pieté, Sonnet*. Quelques-uns diffèrent un peu de la rédaction définitive :

*Ce liure tout diuin pour à l'aueuir viure...
Comme auſſi il n'en faut à la bonté du liure.
Quel meilleur argument pourroit choiſir & iuyure
Vu homme tres chreſtien...*

Au recto du 9^e feuillet de ce précieux volume se trouve la pièce suivante de Remy Belleau, qui n'a été recueillie ni par Gouverneur ni par nous et qui aurait dû trouver place dans l'*Appendice*. au tome II des *Œuvres* de ce poète

Rhemy Belleav sur les
Méditations des zela-
teurs de piété au Secrétaire Guyot.

Sonnet.

*Chacun n'a pas l'art de bien inventer,
Chacun n'a pas la grace de traduire,
Ni moins encor naïvement écrire
Ce que l'esprit pourroit bien enfanter.
L'un rampe bas & n'ose rien tenter,
L'autre poussé d'un vol où il aspire,
S'attache au dos des aëstlerons de cire,
Et tombe à plom voulant trop haut monter,
Mais toi qui as & l'une & l'autre grace,
Soit d'inventer ou de suivre à la trace
Les pas de ceux qui nous guident le mieux.
Tu vas suçant ainsi que les auettes
Au temps nouveau, les odeurs des fleurettes,
Les saints tresors des peres les plus vieux.*

148. ... il ne faut point au bon vin de bouchon, p. 426.

Ici le mot *bouchon* désigne le paquet de lierre ou de feuillage accroché à la porte d'un cabaret. « Tout ainsi que selon le dire ancien, à un bon vin il ne faut point de lierre, c'est-à-dire de bouchon ou rameau pour attirer les personnes à l'achepter, au semblable il ne faut pas à une fille bien créée, bien nourrie & milituée, autre lierre... que la vertu qu'elle possède. » (G. DE MYNUT, *Discours divers*, etc., p. 140, De la beauté; cité par LEROUX DE LINCY, dans *Le Livre des proverbes français*, 2^e éd., t. II, p. 222.) La forme actuelle de ce proverbe est : *A bon vin point d'enseigne*.

149. *Un mont-gibel*..., p. 433.

Un volcan. Les Siciliens appellent l'Etna : Monte-Gibello.

150. ... *deparagée*, p. 433.

Voyez T. III, p. 378, note 20.

151. *L'estoc*..., p. 433.

Le tronc, la tige.

152. *Ful CHASSEMAL* surnommé, p. 438.

Ἀεζζζζζζζζζζ, épithète grecque, fort littéralement traduite par *chassemal*.

153. AV SIEVR ANDRÉ THEVET, p. 413.

Les poètes de la Pléiade, très grands amis de Thevet, lui ont adressé un fort grand nombre de pièces de vers. Quelques-unes figurent en tête de ses Œuvres : d'autres, probablement postérieures à l'époque de leur publication, n'y ont pas été insérées.

Voyez *Œuvres françoises de Ioachim du Bellay*, T. I, p. 216, 217, et *Œuvres d'Estienne loJelle*, T. II, 206-208. Nous n'avons pu trouver la présente pièce dans les ouvrages de Thevet. Peut-être figure-t-elle en tête de l'édition originale de la *Cosmographie*, publiée en 1554, et sur laquelle il nous a été impossible de mettre la main.

154. A MONSIEUR GARNIER, p. 444.

Ces vers ont été imprimés, sous le titre de « Sonet, » au-dessous d'une pièce de Belleau, au v^o du 2^e feuillet de la *Porcie* de Garnier, publiée en 1568. Voyez la description de l'ouvrage dans notre édition de Belleau, T. II, p. 491, note 118.

155. ...mie nie, p. 448.

Faute typographique. Lisez : mien ie.





TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE QUATRIÈME VOLUME.

L'EVNQUE. Comedie de Terence. A Monfeigneur le Cheualier d'Angouleme.	1
Argument.	2

DEVIS DES DIEUX,

PRIS DE LUCIAN.

Aux Roy & Royne de Nauarre.	139
Devis I. Le Jugement des trois Deesses. . .	141
— II. Venus, Amour.	163
— III. Pan, Mercure.	167
— IIII. Iunon, Iupiter.	172
— V. Vulcan, Apollon.	178
— VI. Neptune, Mercure.	183
— VII. Mercure, Souleil.	188
— VIII. Venus, Lune.	192
— IX. Venus, Amour.	194

LES PASSETEM.

A Monfeigneur le Grand Prieur.	199
--	-----

PREMIER LIVRE

DES PASSETEMPS.

A la Muse	205
Au Roy. Eitrene. 1570.	207
Tableau de la Royne Mere.	207
Epitaphe de Bueil.	208
A Monsieur de Villeroy Secretaire d'Etat.	209
Du Printems.	210
De Sile.	211
A Monseigneur de Lanfac.	213
Epitaphe de Madame du Houleme.	213
Eitrenes : <i>Au tour qu' l'an renouuelle.</i>	214
Epitaphe des cœurs de Messieurs de l'Aubespine pere & fils Secretaires d'Etat.	215
Goërie contre le fonet de loach. Du Bellay <i>Des Comparatifs.</i>	216
A Monsieur Raoul Moreau Threforier de l'Ef- pargne.	216
Au Roy.	217
A Madame.	217
De Chalant.	218
Sur le cors de Gaspar de Coligni gisant sur le pauc.	219
A Sardron.	220
Eitrenes : <i>Jefferoy, mes Damoyfelles.</i>	222
A vne Damoyfelle.	223
De Chaullebraye.	223
Epitaphe de Dandelinot.	224
A Coteley.	224

Le Chucas.	225
Epitaphe de Ian Garnier.	226
Acroftiche. Epitaphe.	228
A Monfieur de Fites Treforier de l'Espargne. .	229
Contre Maftine.	229
Au Sieur Marcel.	232
De fon amour.	233
Vœu : <i>A Vertumne & Pomone.</i>	233
Au Seigneur Iaques Gohorry.	234
A des Damoyfelles.	234
A Monfieur du Gatt.	235
A Claudine.	235
Epitaphe de Marguerite Poupard.	236
A Narket.	237
A Maloint.	237
A Monfieur Roul Moreau lors Treforier de l'Espargne.	238
Amour derobant le miel.	238
De Gilles Bourdin Procureur general.	239
A Philippe des Portes.	241
De Circé.	241
Priape : <i>Pourquoy, jeune fotelette.</i>	242
Epitaphe : <i>Toufours, iniufte mort.</i>	243
A Marie.	244
Aux Enuieux	244
Amour lié.	244
A Monfieur de l'Aubefpine Secretaire d'Etat. .	245
Epitaphe : <i>Icy gift d'un enfant.</i>	245
Vœu : <i>Cefte broche & cefte lardoire.</i>	246
A vne vieille	247
Chanfon : <i>Chanton l'Helene Françoisfe.</i>	247

Épitaque du Seigneur d'Aluye Secrétaire d'État.	248
A Matamoyfelle de Chateauneuf.	249
Dialogue. Violin, Lize.	249

SECOND LIVRE

DES PASSETEMES.

A Monsieur & Madame de Lenoncourt.	251
Au Roy.	254
Eftrenes. A la Roynes.	254
A foy - mefme.	255
A Monfeigneur le Duc de Nevers.	256
Au Peuple François.	257
Amour echaude. Du Grec de Dorat.	257
« Sonnet : » <i>Peuples n'en doutez pas.</i>	258
De Telier.	259
Épitaque d'un petit chien.	259
Épitaque : <i>Pauvres Cors où logeoyent.</i>	261
Mafcarade en la Maifon de ville à Paris.	261
Anagrammes.	262
Épitaque de Thomas Hobbi.	263
A Robine.	263
De Milir Macc.	264
Du Conte de Bratac.	265
Épitaque de Sillac.	266
Gall'ariffe.	266
Priere à Dieu pour la fanté du Roy.	268
Eftrene pour vne Dame.	269
A Monfeigneur d'Eureux.	270
Épitaque au cuer du Roy Henry II.	271
Épitaque de François Olluier Chancelier de	

France.	272
De Pythagore.	272
Etrene : <i>Pour vous de qui ie reçoÿ.</i>	273
D'Anne.	273
De Claudine.	273
A Monsieur de Lanfac.	274
(Sonnet :) <i>Vous de qui les vertus.</i>	274
» <i>L'affurance en papier.</i>	274
A Meffieurs les Preuoft & Echeuins de Paris. .	275
A Marmot.	275
Au Seigneur Simon Nicolas Secretaire du Roy.	276
Amour se folcillant, du Grec de Ian Dorat. . .	276
A Monsieur de Louye.	278
(Sonnet :) <i>Defia le doux Printems</i>	278
» <i>Le grand Pythagoras.</i>	279
» <i>Vlyffe trefloué.</i>	279
De François Rabelais.	280
Priape : <i>Simple paſſant.</i>	280
Amour oyſeau.	281
D'Elifabet de France, Royne d'Éſpagne.	282
(Sonnet :) <i>Que nous vaut, Hennequin.</i>	282
Du nez de Germain.	283
De Gilon.	283
Aux Catons.	283
Aubade de May.	284
A Monſeigneur de Lanfac.	285
Au Sieur Chomeley.	285
La Roſe.	286
A quelque poetaſtre.	287
De Michel le Roux.	287
A Madamoyſelle Du Lude.	288

Építaphe de Claude Neveu.	288
Vœu : <i>Moy Perrin, & ma Lucette.</i>	289
A la Jeunelle sçauante.	290
De Bacche posé pres de Pallas.	290
Au Medifant.	291
Vœu : <i>Martine la ribandiere.</i>	292
Enuie.	293
Vœu : <i>Moy, Line, qui foulois fuiure.</i>	293
La Rose.	294
Pean dithyrambique à la Santé.	294
Auantures. A quelques Dames notables. . . .	295
De Fleurie.	299
De Rose.	299
D'vne ieune fuiarde.	300
Építaphe de lane de Daillon Damoiselle Du Lude.	301
Építaphe : <i>Icy dorment les cors.</i>	302
» <i>Passant d'un front joyeux.</i>	302
A Phelipes le Brun.	302
A Luc.	304
A Monseigneur le Comte de Reez.	304
A Madame la Comtesse de Reez.	305
Építaphe de Girard du Val.	305
A Luc François Le Duchat, du nez de Doyen. .	305
Sur l'image de Milon athlete.	308
Vœu d'un miroer à Venus.	309
Hercule	309
De jalouzie	310
Építaphe de lan de La Motte pere de Monsieur de Saint Prins Premier Valet de chambre du Roy.	310

Au Roy fur le Roman de la Rose.	311
A des Medifantes.	312

TROISIEME LIVRE

DES PASSETEMES.

A Monsieur de Belot.	313
Au Roy.	314
A Monsieur de Sauue Secretaire d'Estat. . . .	315
Epitaphe de Nicolas Ezelin.	315
Mascarade d'une sibylle.	316
Du Portement enuers l'amy.	317
Vulcan, Pallas, Erectee.	317
Amour ælé.	318
De Cotin.	318
De l'amitié d'Amour & des Muses.	318
Au Roy.	319
Au Sieur Sabatier Commis à l'Espargne	319
Sur le Portail du chasteau de Sedan.	320
A Madamoifelle Esperance de La Croix.	321
A Monfeigneur le Cardinal de Bourbon.	321
Mascarade.	322
Pour la mesme.	322
Pour la mesme.	323
A Ian Brinon.	323
La Royne au Roy Henry.	324
Epitaphe de Brelande.	324
Epitaphe d'Anne de Mommorency Connestable.	325
Anagramme de Madeleine de Baif.	325
Contre vn medifant.	326
(Sonnet :) <i>Ronsard, qui es autant</i>	326
» <i>Alis, ie te conoy.</i>	327

Epitaphe : <i>De penſemens faulſs.</i>	327
Des Cœurs des Seigneurs de l'Aubepine, pere & fils, Secretaires d'Etat.	328
A Monſieur le Duc d'Anjou fils & frere de Roy.	328
A Monſieur le Cardinal de Lorraine,	329
A Monſieur le Duc d'Alençon,	329
A l'Enuieux,	330
Epitaphe d'André Nauger,	331
Brinon à la Sidere, du Grec de Dorat,	332
A Guillaume de Genneſ,	333
Vœu : <i>Tandis que Boyuin ut à foy.</i>	335
De Greſlin,	336
Les Lycambides,	338
D'Archilo,	339
A la Royne mere du Roy,	339
A la Royne de Navarre, dauant qu'elle fut mariee,	340
Au Roy,	340
A Monſieur le Duc d'Anjou,	341
A Monſieur de Sauue Secretaire d'Etat,	341
Sur la deuife des Huguenots : <i>Victoire entiere,</i> <i>Paix aſſuree, Mort honneſte.</i>	341
Page hieroglife,	342
De Bauin,	343
De Benell,	344
De Marmot,	344
A Charlotte,	344
A Marie,	345
De Guillot,	345
Epitaphe de Batier,	345

A Pierre le Brun dit La Motte. De Marie. . . .	347
Au Seigneur I. du Faur.	347
De Bertrand Berger de Montanbeuf.	348
D'vn contrefait	350
Deuis : <i>Dieu te gard fille?</i>	350
La Maifon de Bruit.	351
De Diogene le chien, du Latin de Ian Dorat. . .	352
Du mefme.	352
De Vatot.	352
De Falar tyran	353
De Gilon.	353
De Iaques Colin.	354
A Coquier.	354
De Gourmier.	355
D'Anne	355
De Marmot.	356
Du mefme Marmot.	356
De fon amour enuers Catin.	357
Sur la Medee de La Perufe.	358
Grife d'vn chiffre.	359
Du Contentement.	359
De fa fortune.	360
Au Sieur Hofte.	360
D'vn enfant morné.	362
A Maftin.	362
Vœu : <i>Moy, Biton, j'ayan.</i>	362
A Ian Brinon.	363
De Ronfard & Muret.	363
Vœu : <i>Trois freres trois rets t'apendent.</i> . . .	364
A Monfeigneur le Cheualier.	364
Epitaphe du Sieur d'Eperuille	365

A la Royne mere du Roy.	365
Pour Monsieur de Bonniuet.	366
Au Sieur de Fauelles Secretaire de Monseigneur le Duc.	366
A Claudine.	367
D'une borgne.	368
Au Roy Henri.	368
A Monsieur Chaillou Receueur general des Finances	369
De Marie.	370
A Lucas.	370
A Claude Moillon.	372
A Perrette.	372
De Bacchus & des Nymphes.	372
Epitaphe de Rabelais.	373

QUATRIÈME LIVRE

DES PASSETEMS.

Au Seigneur Bertelemi Delbene Gentilhomme seruant de Madame de Sauoie.	375
Au Roy.	376
Cartel pour Monseigneur le Cheualier.	377
A Monsieur Chantereau Secretaire de la Roine mere du Roy.	377
Des bizerres lizeurs.	380
Sur la musique de lannequin.	381
Deuis amoureux : <i>Mignonne, ie jure ma foy</i>	381
Responce.	382
Epitaphe de Laïs	382
A Perrette.	383
Sur la mort d'Albert ioueur de lut du Roy, du	

Latin de I. Dorat.	384
Sur le Teatre du Sieur de Launay Boistuau. . .	385
Du Couronnement de la Royne.	386
Du Roy s'abillant à la vieille françoise.	386
Troye à Pallas.	387
Vn fait riche en vieilleffe.	387
De Galin.	388
De Mercure & Hercule.	388
A Calliope.	389
Au Roy.	389
(Sonnet :) <i>O Charles au beau nom, noble Roy.</i>	390
A la Royne mere.	390
Mars à Monfeigneur le Duc d'Aniou.	391
Apollon à Monfeigneur le Duc d'Aniou.	392
Pour la Royne de Nauarre.	392
A Monsieur le Duc d'Alençon.	393
A la Royne.	393
D'Amour & Chasteté.	394
De Guillaume chirurgien.	394
A Estienne Iodelle.	394
Les Mufes.	395
Le Cheual de Troye.	395
Du Latin de Passerat.	396
Au Sieur Ottoman.	396
A Bacchus.	397
D'Ulyffe & Penelope.	397
D'vn medecin.	398
De Pratier.	398
A François Duchat.	399
D'vn vieillard.	401
Au Medizant.	401

De Ian.	402
A Guillot	402
De Pol.	403
A Margot.	403
D'Anne	403
A Agnes.	404
De Gormier	404
De Margot.	405
De Perrette.	405
D'Anne.	406
De Marquet.	406
De Bonpain.	406
De Gilon.	407
De Negine.	407
De Margot.	407
De Mafique.	408
D'un muguet.	408
A Jaques Peletier.	408
Aerolliche.	409
De la Folie comune	410
Recit en la salle de Bourbon pour le festin de Monfeigneur de Neuers.	411
Amour.	412
Cartel pour vn cheualier mené par deux Amours.	412
Vœu : <i>Ianot ioueur de mufette.</i>	413
De Bonpain.	413
Du mefme.	414
Vœu : <i>Apollon au crin doré</i>	414
A Marc Antoine de Muret, contre, <i>Quel train de vie est-il bon que ie fuiue, &c.</i>	414
D'Amour.	415

De Venice.	416
De Faytout.	416
De Democrit.	416
A Henry Estienne.	417
A Monsieur de Noyon Aduocat en Parlement.	419

CINQUIÈME LIVRE

DES PASSETEMES.

A Monsieur de Grammont.	423
Sur le Liure des Meditations. A Guitot	426
A Monsieur de Saint-Gouard Ambassadeur vers le Roy d'Espagne.	427
Pour Claude le Clerc à Damoiselle Iane de Sainte Christine. Epitaphe.	430
De l'Entree du Roy Charles IX.	430
Du Iour de l'entree.	431
Auantures des Dames.	432
Au Roy.	437
Charles Maximilian de Valois. Anagramme. An, M, D, LX, VIII, A le Roy Chaffemal.	437
Au Seigneur Ian Batiste Benciuien abbé de Bel- lebranche.	438
Sur le Medaillon d'Alexandre : & l'Ecuelle d'ar- gent trouuez à Charleual.	440
A Monseigneur de Saint Suplice.	441
Au Sieur André Theuet, cosmographe du Roy.	443
A Monsieur Garnier, Conseiller au Siege presdial du Mans.	444
Pour Monsieur de Bonniuet.	444
A Monsieur de Pibrac Aduocat du Roy en Par- lement.	445

Epitaphe de Caterine Iaket epoufe de Ioachin Tibaud de Couruille.	447
A Monfieur de Marchaumont Secretaire des Finances.	448
Au Lifleur.	450
NOTES	451

FIN DE LA TABLE.



Achévé d'imprimer

LE VINGT JUILLET MIL HUIT CENT QUATRE-VINGT-SEPT

PAR JOUAUST & SIGAUX

POUR A. LEMERRE, LIBRAIRE

A PARIS







PQ
1665
A1
1881
t.4

Baïf, Jean Antoine de
Evvres en rimé

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

